

Electronic Thesis and Dissertation Repository

5-24-2012 12:00 AM

Variation et changement lexicaux en situation de contact de langues

Alena Barysevich, *The University of Western Ontario*

Supervisor: Dr.David Heap, *The University of Western Ontario*

A thesis submitted in partial fulfillment of the requirements for the Doctor of Philosophy degree in French

© Alena Barysevich 2012

Follow this and additional works at: <https://ir.lib.uwo.ca/etd>



Part of the [French Linguistics Commons](#)

Recommended Citation

Barysevich, Alena, "Variation et changement lexicaux en situation de contact de langues" (2012).
Electronic Thesis and Dissertation Repository. 593.
<https://ir.lib.uwo.ca/etd/593>

This Dissertation/Thesis is brought to you for free and open access by Scholarship@Western. It has been accepted for inclusion in Electronic Thesis and Dissertation Repository by an authorized administrator of Scholarship@Western. For more information, please contact wlsadmin@uwo.ca.

**VARIATION ET CHANGEMENT LEXICAUX
EN SITUATION DE CONTACT DE LANGUES**

(Spine title: VARIATION ET CHANGEMENT LEXICAUX)

(Thesis format: Monograph)

by

Alena Barysevich

Graduate Program in French

A thesis submitted in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

The School of Graduate and Postdoctoral Studies
Western University
London, Ontario, Canada

© Alena Barysevich 2012

WESTERN UNIVERSITY
School of Graduate and Postdoctoral Studies

CERTIFICATE OF EXAMINATION

Supervisor

Examiners

Dr. David Heap

Dr. François Poiré

Supervisory Committee

Dr. Julie Byrd Clark

Dr. Jeff Tennant

Dr. Raymond Mougeon

The thesis by

Alena Barysevich

entitled:

Variation et changement lexicaux en situation de contact de langues

is accepted in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

Date _____

Chair of the Thesis Examination Board

Résumé

Cette thèse porte sur une étude de la variation et du changement lexicaux en français canadien. Plus précisément, nous étudions la dynamique des mots référant aux notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » en français de l'Outaouais, une variété de français laurentien caractérisée par le contact intense avec l'anglais. La thèse est réalisée dans le cadre de la sociolinguistique variationniste labovienne combinée avec des méthodes quantitatives et des techniques analytiques multivariationnelles des règles variables. Cette étude se base sur les données empiriques recueillies dans les communautés francophones de la région de la capitale nationale canadienne parmi les locuteurs nés entre 1846 et 1994 (Poplack 1989 ; Poplack et Bourdages 2005 ; Poplack et St-Amand 2007).

Le chapitre 2 représente une étude lexicographique des mots référant aux deux notions lexicales selon des ouvrages de référence et des dictionnaires. Cette analyse permet de suivre l'évolution sémantique des termes, d'étudier un système d'interaction des facteurs historiques et ceux socialement motivés, et d'examiner l'hypothèse du développement interne du vocabulaire du français canadien. Les chapitres 3 et 4 représentent les résultats des analyses multivariationnelles des deux notions lexicales. Vu la situation de contact de langues dans la région étudiée, nous examinons l'hypothèse d'une corrélation des facteurs liés au bilinguisme et au contact avec l'anglais avec la fréquence distributionnelle de l'emploi des variables lexicales. Nous examinons l'hypothèse du conditionnement social, en étudiant le système d'interaction des facteurs sociaux dans l'emploi des mots désignant les notions à l'étude. Le chapitre 5 discute des résultats.

Cette thèse : i) met en valeur la méthodologie variationniste quantitative dans l'étude de la variation lexicale ; ii) approfondit plusieurs réflexions théoriques et patrons classiques de la théorie variationniste; iii) caractérise le lien dynamique entre le parler des locuteurs et les normes de la communauté à laquelle ils se rattachent ; iv) contribue à la meilleure compréhension de la dynamique lexicale en fonction du statut du français en situation de contact de langues.

Mots-clés :

sociolinguistique variationniste, variation lexicale, français laurentien, français québécois, contact de langues, bilinguisme stable, méthodes quantitatives, méthodes qualitatives, français langue minoritaire, français langue majoritaire.

À mes très chers parents, ma sœur et mon frère

avec un immense amour et une profonde gratitude

Remerciements

Tout d'abord, je voudrais exprimer tout mon grand respect et toute ma profonde gratitude à mon directeur de thèse, David Heap, pour son humanité sans bornes, sa confiance, son soutien infatigable, et sa disponibilité exemplaire à toute heure. Je le remercie de me remotiver dans mes moments de doute et de fatigue, et de m'accorder de la liberté et de l'autonomie dans ma recherche. Je tiens à remercier Jeff Tennant de m'avoir orientée et stimulée dans la recherche sociolinguistique durant mes études graduées. Jeff, je vous remercie pour vos commentaires méticuleux, vos conseils de fonds et votre soutien tout au long de la rédaction de la thèse. Je remercie ces deux professeurs pour leur contribution à cette recherche.

J'adresse mes profonds remerciements à Shana Poplack, professeure à l'Université d'Ottawa et directrice du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa, de m'avoir accordé l'accès aux trois bases de données : les *Récits du français québécois d'autrefois*, le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* et le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social*. Je remercie vivement Nathalie Dion, la coordinatrice de recherche du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa, de m'avoir fortement soutenue dans ma recherche, d'avoir trouvé le temps de répondre à toutes mes questions et de m'avoir appris comment travailler avec les immenses bases de données. Mon grand merci à toute l'équipe du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa pour leur accueil chaleureux, les conditions de travail privilégiées et leur disponibilité. Mille mercis à Nicté Fuller-Medina pour son soutien et son accueil durant mes voyages de recherche à Ottawa.

Je sais tout particulièrement gré à Raymond Mougéon qui a joué un rôle fondamental dans mon intérêt envers la variation lexicale et le français ontarien. Je vous remercie d'avoir écrit tant de travaux qui ont inspiré ma propre recherche ; je vous remercie également pour vos nombreux commentaires et questions lors des conférences et ateliers.

J'adresse mes vifs remerciements à Kate Beeching pour son aide inappréciable dans ma recherche sur le français de l'Hexagone et son intérêt dans mes recherches. Je remercie également Ruth King de m'avoir permis de consulter le corpus du français acadien et Louise Beaulieu qui m'a aidée dans ma recherche sur la variation lexicale en français du Nouveau-Brunswick.

Je remercie également Sali Tagliamonte pour nos discussions sur les analyses des données statistiques et le logiciel GoldVarb. Merci à Hélène Blondeau, Terry Nadasdi et Nigel Armstrong pour leurs questions et leurs conseils durant les conférences de deux côtés de l'Atlantique.

Je remercie vivement Mirela Parau pour tout son aide, ses conseils d'expert et sa disponibilité jusqu'au bout, durant les dernières semaines de ce marathon. Mes remerciements vont aussi à Abdallah El-Nehmani, Mikalaj Kliashchuk, Hélène Morille, Simona Pruteanu, Nadine LeGros, François Poiré, Marilyn Randall, Ileana Paul, Jacques Lamarche, Chantal Dawar et Henri Boyi pour leur soutien tout au long de mes études graduées.

Je n'oublierai l'aide permanente du personnel du département d'études françaises de Western Chrisanthi Salkos, Debbie Smith et Kristina Loucks-Neil.

Immense merci à mes amis et collègues de l'Université Linguistique de Minsk, de l'Université Libre de Bruxelles et de Western qui m'ont aidée directement ou indirectement dans ma recherche.

Une pensée spéciale à mes parents pour l'éducation que vous m'avez donnée et pour tout l'amour et le soutien ! Je voudrais du fond de mon cœur les remercier d'être de tels parents exemplaires. Je remercie ma sœur Vèranika pour son optimisme, son aide, ses constants encouragements, sa capacité de remonter le moral ; pour tout ce qu'elle a fait pour moi ! Merci à mon frère Serge, dont la question « Quand est-ce que tu finis alors ? » m'a motivée à ne pas m'arrêter à mi-chemin.

Si j'ai oublié quelqu'un, recevez mes excuses, je vous remercie !

Table des matières

Certificat d'examen	ii
Résumé et mots-clés	iii
Dédicace	v
Remerciements	vi
Table des matières	viii
Liste des tableaux	xiii
Liste des figures	xvii
Annexe (liste des tableaux)	xix
Liste des abréviations	xx
INTRODUCTION	1
0.1 Directions générales de la recherche	2
0.2 Intérêt des études lexicales variationnistes sur la variation lexicale	4
0.3 Présentation de la thèse	5
CHAPITRE 1 : VARIATION LEXICALE ET SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE	6
1.1 Introduction	6
1.2 Courants méthodologiques dans l'étude de la variation lexicale en français parlé	6
1.2.1 Dialectologie traditionnelle et français canadien	10
1.2.1.1 Approche lexicographique descriptive dans l'étude du lexique du français canadien	10
1.2.1.2 Approche dialectale dans l'étude du lexique du français canadien	11
1.2.2 Approche pragmatique dans l'étude de la variation lexicale	12
1.2.3 Recherche sociolinguistique variationniste sur le français canadien	17
1.3 Théorie variationniste	18
1.3.1 Extension de la notion de variable linguistique dans la théorie variationniste	21
1.3.2 Statut de la variable lexicale dans la théorie variationniste	24
1.3.2.1 Problème de la neutralité sémantique	26
1.3.2.2 Problème de la neutralité stylistique	30
1.3.2.3 Problème de la quantification	34
1.3.3 Recherche sociolinguistique variationniste sur la variation lexicale	36
1.3.3.1 Français de l'Hexagone	36
1.3.3.2 Français au Canada	38
1.3.3.3 Paramètres linguistiques	40

1.3.3.4 Paramètres sociaux	41
1.3.3.4.1 Âge	42
1.3.3.4.2 Sexe	42
1.3.3.4.3 Classe sociale	43
1.3.3.4.4 Style	44
1.3.3.4.5 Localité géographique	45
1.4 Bilinguisme, contact de langues et théorie variationniste	49
1.4.1 Français langue minoritaire : cas du français ontarien	52
1.4.1.1 Niveau de restriction	54
1.4.1.2 Degré de bilinguisme	54
1.4.2 Milieu majoritairement francophone: cas du français québécois	55
1.4.3 Bilinguisme stable et contact de langues: cas du français de l'Outaouais	56
1.5 Conclusion	60
CHAPITRE 2 : NOTIONS LEXICALES « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » et « VÉHICULE AUTOMOBILE »: PERSPECTIVES HISTORIQUE ET DIACHRONIQUE	62
2.1 Introduction	62
2.2 Données dans les ouvrages encyclopédiques et dictionnaires de langue	63
2.2.1 Étude socio-historique de la notion de « véhicule automobile »	64
2.2.1.1 <i>Char</i>	64
2.2.1.2 <i>Machine</i>	68
2.2.1.3 <i>Voiture</i>	69
2.2.1.4 <i>Bagnole</i>	72
2.2.1.5 <i>Automobile, auto</i>	74
2.2.2 Étude socio-historique de la notion de « travail rémunéré »	75
2.2.2.1 <i>Ouvrage</i>	75
2.2.2.2 <i>Job</i>	77
2.2.2.3 <i>Position</i>	78
2.2.2.4 <i>Boulot</i>	79
2.2.2.5 <i>Travail, emploi, poste</i>	80
2.2.3 Conclusion	81
2.3 Français oral spontané : « véhicule automobile » et « travail rémunéré »	82
2.3.1 Introduction	82
2.3.2 Description des données de la région de l'Outaouais	84
2.3.2.1 La notion de « véhicule automobile » en français parlé au Québec	89
2.3.2.2 La notion de « travail rémunéré » en français parlé au Québec	93
2.3.3 Français parlé au Québec : variation intradialectale	97
2.3.3.1 « Véhicule automobile »	97
2.3.3.2 « Travail rémunéré »	100
2.3.4 Français québécois et français ontarien	101
2.4 Discussion	105

CHAPITRE 3 : ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « VÉHICULE AUTOMOBILE » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA- HULL	110
3.1 Introduction	110
3.2 Données et méthodes	111
3.3 Français d'Ottawa–Hull : cas de la notion de « véhicule automobile »	113
3.3.1 Fréquence des mots exprimant la notion de « véhicule automobile »	113
3.3.2 Étude de l'effet des facteurs linguistiques dans l'emploi de <i>char</i> à Ottawa-Hull	123
3.3.3 Étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de <i>char</i> à Ottawa-Hull	128
3.3.4 Analyse intergénérationnelle	131
3.4 Français de Hull : étude sociolinguistique de l'emploi de <i>char</i>	136
3.4.1 Communauté du Vieux-Hull : cas de <i>char</i>	136
3.4.1.1 Distribution générale de <i>char</i>	136
3.4.1.2 Étude du conditionnement social de <i>char</i>	137
3.4.1.3 Analyse intergénérationnelle	139
3.4.1.4 Synthèse	142
3.4.2 Communauté du Mont-Bleu: cas de <i>char</i>	143
3.4.2.1 Étude du conditionnement social de <i>char</i> dans le Mont-Bleu	143
3.4.2.2 Analyse intergénérationnelle	146
3.4.3 Synthèse	148
3.5 Français parlé à Ottawa : étude sociolinguistique de l'emploi de <i>char</i>	151
3.5.1 Communauté du Vanier : cas de <i>char</i>	151
3.5.2 Communauté de la Basse-Ville : cas de <i>char</i>	153
3.5.3 Communauté du West-End : cas de <i>char</i>	156
3.5.4 Synthèse sur l'emploi de <i>char</i> dans la région de l'Outaouais	158
3.6 Parcours de la notion de « véhicule automobile » au XXI ^e siècle	160
3.7 Synthèse	165
CHAPITRE 4: ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL	169
4.1 Introduction	169
4.2 Analyse sémantique	170
4.2.1 Approche restrictive	170
4.2.2 Approche compréhensive	175
4.3 Français d'Ottawa–Hull : la notion de « travail rémunéré»	182
4.3.1 Répartition fréquentielle des mots exprimant la notion de « travail rémunéré »	182
4.3.2 Étude des facteurs sociaux	183
4.3.2.1 <i>Job</i>	184
4.3.2.2 <i>Ouvrage</i>	187

4.3.2.3 <i>Emploi, travail</i>	189
4.3.3 Synthèse	189
4.4 Français de Hull : étude sociolinguistique de l'emploi des mots exprimant la notion de « travail rémunéré », par communauté	191
4.4.1 Communauté du Vieux-Hull	191
4.4.2 Communauté du Mont-Bleu	193
4.5 Français d'Ottawa : étude sociolinguistique de la notion de « travail rémunéré », par communauté	196
4.5.1 Communauté du Vanier	197
4.5.2 Communauté de la Basse-Ville	199
4.5.3 Communauté du West-End	201
4.5.4 Synthèse	204
4.6 Parcours de la notion de « travail rémunéré » au XXI ^e siècle	205
4.7 Synthèse de la notion de « travail rémunéré »	207
CHAPITRE 5 : DISCUSSION	209
5.1 Introduction	209
5.2 Évolution de l'emploi des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en temps réel	209
5.2.1 Aux origines du terme <i>char</i>	209
5.2.2 Usage de la notion de « véhicule automobile » au début du XX ^e siècle	214
5.2.3 Usage de la notion de « véhicule automobile » dans la deuxième moitié du XX ^e siècle	215
5.2.3.1 Les communautés du Mont-Bleu et du Vanier	217
5.2.3.2 Les communautés de la Basse-Ville et du West-End	218
5.2.3.3 La communauté du Vieux-Hull	220
5.2.4 Notion de « véhicule automobile » au début du XXI ^e siècle	223
5.2.5 Synthèse	224
5.3 Évolution des mots exprimant la notion de « travail rémunéré » en temps réel	226
5.3.1 Trajectoire de <i>job</i>	226
5.3.1.1 <i>Job</i> au début du XX ^e siècle	226
5.3.1.2 Usage de <i>job</i> dans la deuxième moitié du XX ^e siècle	228
5.3.1.3 Usage de <i>job</i> à la fin du XX ^e siècle	230
5.3.2 Réflexions sur le terme <i>ouvrage</i>	231
5.3.3 Synthèse sur les deux notions lexicales	234
5.4 Variation lexicale dans la dimension diatopique	239
5.4.1 Conditionnement linguistique	240
5.4.2 Conditionnement social	240
5.4.2.1 Classe sociale	240
5.4.2.2 Âge	242
5.4.2.3 Sexe	243
5.4.3 Facteurs liés au contact avec l'anglais	243
5.4.4 Registre de communication	247

5.5 Stabilité ou changement : comparaison de la structure grammaticale et de l'usage lexical dans la région d'Ottawa-Hull	249
5.6 Conclusion	252
5.7 Intérêt de la thèse et pistes des recherches futures	254
Bibliographie	258
Annexe	279
Curriculum Vitae	286

Liste des tableaux

CHAPITRE 1 : VARIATION LEXICALE ET SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE

Tableau 1 : Les études sociolinguistiques sur la variation lexicale en français laurentien. **39**

CHAPITRE 2 : NOTIONS LEXICALES « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » et « VÉHICULE AUTOMOBILE » : PERSPECTIVES HISTORIQUE ET DIACHRONIQUE

Tableau 2: Base de données du français parlé au Québec. **85**

Tableau 3 : Distribution des noms désignant la notion de « véhicule automobile » dans le parler des Québécois de Hull. **89**

Tableau 4: Distribution des mots désignant la notion de « travail rémunéré » en français de Hull. **95**

Tableau 5: Fréquence distributionnelle de la notion de « véhicule automobile » à Sherbrooke (Estrie, Québec ; Martel 1984). **98**

Tableau 6 : Notion de « travail rémunéré » en français de Montréal (Sankoff et al. 1978). **100**

Tableau 7: Distribution des mots désignant la notion de « véhicule automobile » en français ontarien en 1978 et en 2005 (Mougeon et al. 2010). **102**

Tableau 8 : Distribution des mots désignant la notion de « véhicule automobile » dans les communautés de la région d'Ottawa (Vanier, West-End, Basse-Ville). **102**

Tableau 9 : Distribution des mots désignant la notion de « travail rémunéré » dans les communautés de la région d'Ottawa. **104**

CHAPITRE 3 : ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « VÉHICULE AUTOMOBILE » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL

Tableau 10 : Fréquence distributionnelle des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en français parlé dans la région d'Ottawa-Hull.	114
Tableau 11 : Répartition individuelle des formes désignant la notion de « véhicule automobile » à Ottawa-Hull.	116
Tableau 12 : Résultats d'une analyse factorielle : étude du conditionnement linguistique de <i>char</i> à Ottawa-Hull.	124
Tableau 13 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de <i>char</i> à Ottawa-Hull.	129
Tableau 14 : Analyse intergénérationnelle. Résultats des analyses factorielles: étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de <i>char</i> à Ottawa-Hull.	132
Tableau 15 : Résultats d'une analyse factorielle : étude du conditionnement social de <i>char</i> dans le Vieux-Hull.	137
Tableau 16 : <i>Char</i> : croisement des facteurs sociaux dans le Vieux-Hull.	138
Tableau 17 : Analyse intergénérationnelle. Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social dans l'emploi de <i>char</i> dans le Vieux-Hull.	140
Tableau 18 : <i>Char</i> : croisement des facteurs sociaux (Vieux-Hull).	141
Tableau 19 : Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> dans le Mont-Bleu.	144
Tableau 20 : <i>Char</i> : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu).	145
Tableau 21 : Analyse intergénérationnelle. Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social dans l'emploi de <i>char</i> dans le Mont-Bleu.	146
Tableau 22 : Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> dans le Vanier.	151
Tableau 23 : Fréquence de <i>char</i> en fonction de l'âge, du sexe et de la classe sociale (Vanier).	152
Tableau 24 : Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social dans	154

l'emploi de <i>char</i> dans la Basse-Ville.	
Tableau 25 : Répartition fréquentielle de <i>char</i> selon les trois groupes d'âge croisés avec les facteurs sociaux (Basse-Ville).	155
Tableau 26 : Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> dans le West-End.	156
Tableau 27 : Analyse croisée des facteurs sociaux dans le conditionnement de <i>char</i> dans le West-End.	157
Tableau 28 : Fréquence des mots désignant la notion de « véhicule automobile » au début du XXI ^e siècle.	161
Tableau 29 : Tableau croisé : année d'école et sexe des locuteurs (<i>FdO</i>).	162
Tableau 30 : Croisement de la ville de naissance et de l'année scolaire des élèves (<i>FdO</i>).	163
Tableau 31 : Conditionnement social de <i>char</i> dans les cinq communautés (Ottawa-Hull).	166
Tableau 32 : Conditionnement social de <i>char</i> en fonction des générations d'âge et des communautés (Ottawa-Hull).	167
 CHAPITRE 4: ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL	
Tableau 33 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sémantiques et sociaux (Ottawa-Hull).	179
Tableau 34 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de la notion de « travail rémunéré » à Ottawa-Hull.	183
Tableau 35 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le Vieux-Hull.	192
Tableau 36 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des mots référant à la notion de « travail rémunéré » dans le Mont-Bleu.	194
Tableau 37 : Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs	196

sociaux dans l'emploi des termes référant à la notion de « travail rémunéré » dans le Vanier.

Tableau 38 : Les résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans la Basse-Ville. **199**

Tableau 39 : Les résultats d'une analyse factorielle : étude des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le West-End. **202**

Liste des figures

CHAPITRE 1 : VARIATION LEXICALE ET SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE

Figure 1 : La région d'Ottawa-Hull (Poplack 1989). 57

CHAPITRE 3 : ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « VÉHICULE AUTOMOBILE » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA- HULL

Figure 2 : Distribution de l'emploi catégorique de *char* versus l'emploi catégorique des termes standard *auto*, *voiture*, *automobile* (Ottawa-Hull). 120

Figure 3 : Fréquence (en fonction de l'âge) du terme *char* en français d'Ottawa-Hull, de Hull et d'Ottawa. 121

Figures 4 a,b : Fréquence de *char* en français d'Ottawa-Hull (en fonction de l'âge et de la communauté). 121

Figure 5 : Emploi de *char* d'après les catégories sociales dans le Vieux-Hull (Québec). 136

Figure 6 : Emploi de *char* par les femmes et les hommes de trois générations (Hull). 149

CHAPITRE 4 : ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL

Figures 7a, b, c : Champ sémantique de la notion de « travail » (Sankoff et al. 1978). 171

Figures 8 a, b : Deux patrons en fonction du statut socio-économique (Sankoff et al. 1978). 173

Figure 9 : Distribution du terme *job* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Ottawa-Hull). 181

Figure 10 : Distribution d'*ouvrage* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Ottawa-Hull). 181

Figure 11 : Fréquence des mots <i>job</i> , <i>ouvrage</i> , <i>emploi</i> et <i>travail</i> dans le sens de « travail rémunéré » en français d'Ottawa-Hull.	182
Figure 12 : Distribution de <i>job</i> en fonction de l'âge et de la communauté (cinq communautés).	186
Figure 13 : Fréquence du mot <i>ouvrage</i> en fonction de la communauté et de l'âge (cinq communautés).	188
Figure 14 : Fréquence du mot <i>job</i> en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Vanier).	197
Figure 15 : Fréquence de <i>job</i> en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs de la Basse-Ville.	200
Figure 16 : Fréquence de <i>job</i> en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs du West-End.	203
Figure 17 : Distribution des mots exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le <i>Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social</i> .	205

Annexe (liste des tableaux)

Tableau 40 : Résultats d'une analyse factorielle à régression multiple du conditionnement social de <i>char</i> dans le Vieux-Hull.	279
Tableau 41 : <i>Char</i> : croisement des facteurs sociaux (Vieux-Hull).	279
Tableau 42: <i>Char</i> : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu).	280
Tableau 43 : Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> à Hull (Vieux-Hull et Mont-Bleu).	280
Tableau 44: Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> dans les quartiers de la Basse-Ville et du West-End.	281
Tableau 45: Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de <i>char</i> dans le Mont-Bleu et le Vanier.	282
Tableau 46: Fréquence de <i>job</i> en fonction de l'âge et de la classe sociale des locuteurs d'Ottawa-Hull.	283
Tableau 47: <i>Job</i> : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu).	283
Tableau 48: <i>Ouvrage</i> : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu).	283
Tableau 49a : <i>Job</i> : croisement des facteurs sociaux (Vanier).	284
Tableau 49b: <i>Ouvrage</i> : croisement de l'âge avec la classe sociale et la langue employée le plus fréquemment dans le quotidien (Vanier).	284
Tableau 50: <i>Job</i> : croisement des facteurs sociaux (Basse-Ville).	284
Tableau 51: <i>Ouvrage</i> : croisement des facteurs sociaux (Basse-Ville).	285
Tableau 52: <i>Job</i> : croisement des facteurs sociaux (West-End).	285
Tableau 53 : <i>Job</i> : croisement de l'âge avec la classe sociale (Vieux-Hull).	285

Liste des abréviations

<i>ALEC</i>	<i>Atlas linguistique de l'Est du Canada</i>
<i>ALF</i>	<i>Atlas linguistique de la France</i>
<i>BDLP</i>	<i>Base de données lexicographiques panfrancophone</i>
<i>CATIFQ</i>	<i>Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois</i>
<i>C-H-P-N</i>	<i>Cornwall, Hawkesbury, Pembroke et North-Bay</i>
<i>CNTRL</i>	<i>Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales</i>
<i>FdO</i>	<i>Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social</i>
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
<i>PFC</i>	<i>Phonologie du français contemporain</i>
<i>RFQ</i>	<i>Récits du français québécois d'autrefois</i>
<i>TLFi</i>	<i>Trésor de la Langue Française informatisé</i>
angl. maj	(milieu) anglophone majoritaire
bil.éq.	(milieu à) bilinguisme équilibré
etc.	et cetera
ex.	exemple
fr.min.	(milieu) francophone minoritaire
fr. maj.	(milieu) francophone majoritaire
Log.	'Log likelihood'
N	nombre d'occurrences
p	poids du facteur
p.	page
postsec.	éducation postsecondaire
prof.	classe professionnelle
oc.	occurrences
Sign.	signification ('Significance')
s.o.	sans objet
vs.	versus

vol.	volume
[]	facteur non significatif

INTRODUCTION

La variation linguistique en français canadien attire l'attention et le regard curieux des linguistes de plusieurs domaines (sociolinguistes, dialectologues, lexicologues, didacticiens, etc.). Le français canadien représente une source très riche de variation phonologique/phonétique (Baligand et Cichocki 1985 ; Léon et Cichocki 1989 ; Tennant 1996 ; Thomas 1982, 1986), morphologique (Sankoff 1973 ; Sankoff et Cedergren 1973 ; Sankoff et Thibault 1980), morphosyntaxique (King 2000 ; Martineau et Mougeon 2003 ; Martineau et al. 2004 ; Mougeon et Beniak 1989a, 1991, 1994 ; Mougeon et al. 2005 ; Nadasdi 1994 ; Poplack 1988, 1997), lexicale (Mougeon et al. 2005, 2008, 2010 ; Nadasdi 2005 ; Nadasdi et McKinnie 2003 ; Nadasdi et al. 2004) et discursive (Rehner et Mougeon 1998 ; Vincent 1982 ; entre autres). Cette variation est créée par un ensemble de contextes historiques, linguistiques et sociaux (individuels et communautaires). Les facteurs bilinguisme et contact de langues sont très représentatifs dans le contexte canadien. Cette thèse se propose d'étudier la variation lexicale selon la perspective sociolinguistique en situation de bilinguisme équilibré stable et de contact intense entre le français et l'anglais. Pour cela, nous nous limitons à une étude de deux variables lexicales complexes (illustrées en 1 et 2) en français parlé de la région de la capitale nationale du Canada (région d'Ottawa-Hull) :

(1) la variable qui renvoie au concept de « travail rémunéré » et dont les variantes sont les noms : *travail, poste, position, emploi, ouvrage, job, boulot*

- a. J'ai changé de **job**¹ (O-H : 52 : 32)
- b. J'ai- j'ai jamais été... j'ai jamais été sans **ouvrage**.... (O-H : 12 : 415)
- c. Puis c'est pour l'été, c'est un **emploi** d'été... (O-H : 42 : 2135)
- d. [...] elle a toujours travaillé avec une belle **position**... (O-H : 23 : 556)

¹ Les exemples en (1 et 2) proviennent du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa (Poplack 1989). Les codes identifient le corpus, le numéro de locuteur et le numéro de la ligne de la transcription. Les exemples sont reproduits mot-à-mot à partir des enregistrements.

- f. Dans- je veux dire dans les *postes*, tu sais plus hauts là ... (O-H : 42 : 1061)
- g. Ils font leur petit *boulot*, c'est ça puis a-- allez vous en. (O-H : 35 : 224)
- e. Il y en a qui laissent leur *travail* pour pouvoir rester à maison avec leurs enfants (O-H : 61: 143)

(2) la variable qui renvoie au concept de « véhicule automobile » et dont sont les noms : *voiture, auto, automobile, char, machine, bagnole*

- a. [...] comme le- un *char*, sur- sur *un auto*, m-a dire des- la plupart du temps (O-H : 031 : 2505)
- b. Bien c'est une *machine* de l'université ça ? (O-H : 001 : 1846)
- c. [...] une gang de- de femmes, *en automobile*, six femmes partir... (O-H : 072 :1647)

Il conviendrait de souligner que certaines variantes des variables illustrées (ex. : *travail, char*) font partie de deux ou de plusieurs variables lexicales (ex. : *travail* [+notion général du travail], *travail* [+tâche], *travail* [+lieu de travail], *travail* [+ travail rémunéré] ; *char* [+train], *char* [+wagon], *char* [+véhicule automobile]). Conformément à la notion de *variable* linguistique, base de la théorie variationniste, nous procédons à une étude systématique interprétative de tous les contextes où les formes lexicales considérées ont le même sens référentiel (Sankoff 1988 ; Sankoff et al. 1978), en l'occurrence les notions de « travail rémunéré » et de « véhicule automobile », comme en (1) et (2), respectivement. Nous suivons les méthodes sociolinguistiques variationnistes en rapportant tous les contextes d'emploi des variables à l'étude selon le « principe of accountability » de Labov (Labov 1972b ; Poplack 1993, 251-3 ; Weinreich et al. 1968, 70).

0.1 Directions générales de la recherche

Notre recherche met en valeur une importante contribution des données empiriques du français vernaculaire dans le cadre de la théorie variationniste. Notre étude

privilégie une démarche sociolinguistique labovienne (Labov 1972a, 1972b, 1982) combinée avec les méthodes quantitatives et les techniques analytiques multivariationnelles de la règle variable (Rand et Sankoff 1988 ; Tagliamonte 2006) à l'étude de la variation lexicale en situation de contact de langues (Mougeon 2005 ; Poplack 1997). Nous optons également pour des méthodes comparatives (Mougeon et al. 2008, 2010; Poplack et Levey 2010 ; Tagliamonte 2001) en réalisant cinq directions comparables:

- i) comparaison à l'intérieur d'une variété de français laurentien étudiée, en l'occurrence du français d'Ottawa-Hull,
- ii) comparaison avec d'autres variétés de français laurentien avec un statut du français différent (le français ontarien et le français québécois),
- iii) comparaison diachronique (comparaison temporelle),
- iv) comparaison avec des variétés du français européen (comparaison spatiale),
- v) comparaison des données des situations de communication différentes (entrevues libres, entrevues semi-dirigées, débats).

Le volet principal de notre recherche est concentré sur une étude de l'impact des facteurs sociaux individuels (âge, sexe, classe sociale, éducation, etc.) et de la norme communautaire sur les variables étudiées. Dans cette optique, nous examinons l'hypothèse du conditionnement social des variables en question.

Les conséquences du contact de langues se voient à tous les niveaux de la structure linguistique, pourtant le lexique est un des domaines les plus affectés par le contact (Poplack 1982, 1993, 1997). Le questionnement sur le degré d'impact du bilinguisme et du contact des langues sur la composante lexicale en français laurentien représente le deuxième volet de cette thèse. Dans ce cadre, nous examinons l'hypothèse générale d'une corrélation des facteurs liés au bilinguisme et au contact du français avec l'anglais (intensité de contact, niveau de compétence en anglais, fréquence d'emploi des langues dans le quotidien) avec la fréquence distributionnelle de l'emploi des variables lexicales étudiées.

0.2 Intérêt des études lexicales variationnistes

Notre intérêt pour le sujet choisi se définit par quelques raisons. Premièrement, nous constatons une relative rareté des recherches traitant la question de la variation lexicale dans le cadre de la théorie variationniste quantitative vu les problèmes d'ordre théorique et méthodologique (Armstrong 1998 ; Labov 1973 ; Lodge 1989, 2001 ; Sankoff 1973 ; Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1988). En dépit de ces difficultés, cette perspective nous apparaît intéressante à considérer. Dans une perspective large, le recours à une méthodologie quantitative pour l'étude de la variation lexicale amène à : i) observer des tendances globales de la sociolinguistique variationniste en français canadien en mettant en relief des facteurs linguistiques et sociaux; ii) approfondir des réflexions théoriques et des patrons classiques sur la théorie variationniste (Armstrong 2001 ; Lodge 2005; Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2008; Nadasdi 2005 ; Nadasdi et al. 2004).

Par ailleurs, nous avons constaté que les recherches variationnistes quantitatives lexicales ont été réalisées sur les données des communautés francophones minoritaires (Ontario : Cornwall, Pembroke, North Bay) et majoritaires (Québec : Montréal, Sherbrooke ; Ontario : Hawkesbury), et donc que, jusqu'à présent, en français parlé canadien, il n'y a eu aucune étude sociolinguistique quantitative sur des variables lexicales dans le contexte du bilinguisme équilibré stable. Selon Poplack (1989, 1993) le français de l'Outaouais est un excellent exemple d'une variété à bilinguisme équilibré stable. De plus, la région d'Ottawa-Hull (des communautés ontariennes et québécoises séparées par la rivière des Outaouais) se caractérise par un contact long et intense entre le français et l'anglais (*Ibid*). Cette constatation nous amène à prendre en considération l'effet des facteurs liés au bilinguisme et au contact linguistique sur la variation et les changements linguistiques du français canadien. Il nous apparaît donc intéressant d'étudier le conditionnement sociolinguistique de la variation lexicale dans le contexte du bilinguisme stable et du contact intense et prolongé et de comparer nos résultats avec ceux des communautés francophones minoritaires et majoritaires.

Ceci dit, cette recherche sur la variation lexicale en situation de contact de langues en français laurentien a les objectifs suivants :

- i) rendre compte de l'utilité des méthodes variationnistes quantitatives pour l'étude de la variation lexicale en situation de contact de langues,
- ii) déterminer l'importance des données empiriques étudiées par une combinaison de différentes approches méthodologiques (méthodes variationnistes quantitatives, méthodes lexicographiques, méthodes comparatives, méthodes dialectales) dans les études sociolinguistiques lexicales,
- iii) dévoiler des tendances communes et des conséquences particulières (au niveau lexical) dues au contact intense entre le français et l'anglais, au bilinguisme stable et à l'évolution interne de la langue,
- iv) déterminer si les changements lexicaux étudiés dans notre échantillon reflètent les changements linguistiques généraux du français laurentien,
- v) déterminer comment l'évolution du lexique du français parlé au Canada diffère de celle du français parlé en France.

0.3 Présentation de la thèse

Nous avons construit la thèse de la façon suivante. Dans le premier chapitre, nous partons du cadre théorique et des prémisses empiriques pour notre étude sur la variation lexicale en français laurentien en situation de contact de langues. Dans le deuxième chapitre, nous faisons une étude historico-sémantique des variables étudiées, nous décrivons les corpus étudiés, nous présentons les méthodes suivies dans notre étude et nous élaborons les hypothèses préliminaires. Le troisième chapitre est consacré à la description des analyses et des résultats obtenus d'une étude de la variable « véhicule automobile ». Le quatrième chapitre fait une étude sociolinguistique quantitative de la variable « travail rémunéré ». Le cinquième chapitre discute des résultats, résume les conclusions de la recherche et présente les pistes pour les études ultérieures sur la variation lexicale en français parlé.

CHAPITRE 1 : VARIATION LEXICALE ET SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE

1.1 Introduction

Ce chapitre introduit le cadre théorique et les prémisses empiriques de notre recherche sur la variation lexicale en français laurentien en situation de contact de langues. Il se construit de la façon suivante. La section 1.2 présente une brève synthèse des larges courants méthodologiques pour l'étude de la variation et du changement lexicaux en français parlé et situe notre recherche parmi ces approches. La section 1.3 aborde la théorie variationniste sociolinguistique, dresse les enjeux théoriques et méthodologiques de la notion de *variable lexicale* et se termine par une revue critique des études antérieures sur la variation lexicale en français parlé. Comme la base de notre étude est le français parlé en situation de contact avec l'anglais, la section 1.4 introduit la situation de bilinguisme et de contact de langues dans la théorie variationniste. La conclusion de la section 1.5 clôt le chapitre.

1.2 Courants méthodologiques dans l'étude de la variation lexicale en français parlé

Selon les objectifs choisis et les méthodes d'études appliquées, la documentation théorique et empirique sur le lexique du français canadien s'accumule avec le temps. Comme il est impossible (et, d'ailleurs, inutile pour cette thèse) d'aborder toutes les perspectives méthodologiques à l'étude de la variation et de la diversité lexicales², nous privilégions surtout les approches théoriques et méthodologiques dans le cadre desquelles nous réalisons notre propre recherche.

² Nous utilisons les termes « variation lexicale » versus « diversité lexicale » dans le sens introduit par Lodge (2005, 252): « Whereas lexical variation is about 'different ways of saying the same thing', lexical diversity is about 'different ways of saying different things ».

Beeching et Waltereit (2009, 195-9) évoquent deux larges approches traditionnelles dans l'étude de l'évolution et du changement linguistiques (proposées antérieurement par Croft 2000), notamment l'approche structuraliste-générative et l'approche sociolinguistique. Les auteurs mentionnés synthétisent l'approche structuraliste-générative comme la quête des raisons de l'apparition de nouvelles formes ou de nouveaux sens à partir des formes ou de sens déjà existants; des relations sémantiques entre les formes coexistantes ; leurs fonctions dans la langue :

[...] the structuralist-generative perspective focuses on what Weinreich, Herzog and Labov (1968) called the 'actuation' problem – how does a new variant arise? Related to the actuation problem is what they call the 'constraints problem' – in what way, of any, is the rise of a new variant constrained by existing one. (Beeching et Waltereit 2009, 196-7).

Si l'approche structuraliste-générative s'intéresse au changement sémantique dans la perspective sémasiologique, c'est-à-dire du *signifiant* au *signifié* (Beeching et Waltereit 2009, 197 ; Geerarts 2010, 824), l'approche sociolinguistique est surtout basée sur la perspective onomasiologique, c'est-à-dire du *signifié* au *signifiant*. Pour citer Geeraerts (2010, 824):

[...] according to to the traditional terminology of structuralistic lexicology, a semasiological point of view is one in which the lexical item is taken as a point of departure, and in which the meaning(s) of that item is/are described. An onomasiological point of view is one in which a concept to be expressed is taken as a point of departure, and in which the various ways of naming that concept are described.

Beeching et Waltereit (2009, 196-7) affirment que l'approche structuraliste-générative et l'approche sociolinguistique ne sont pas tout à fait complémentaires ; ces approches n'ont pas toujours à la base le même type de variation. Pour visualiser la constatation de ces deux auteurs, nous proposons de prendre un exemple de notre recherche sur la notion de

« véhicule automobile » en français parlé. Dans le cadre de l'approche structuraliste-générative, le chercheur se concentrerait sur l'étude de l'évolution du sens (*signifié*) de la forme matérielle (*signifiant*) *voiture* en français canadien du XIXe-XXe siècles :

- i) *voiture* dans l'ancien sens de « chariot »,
- ii) *voiture* dans le sens de « véhicule à traction animale »,
- iii) *voiture* dans le sens de « wagon/compartiment »,
- iv) *voiture* dans le sens moderne de « véhicule automobile ».

Dans le cadre du structuralisme génératif, le chercheur s'interrogerait sur les raisons de la variation et du changement sémantique dans le sens du terme *voiture* dans le vocabulaire canadien. Par contre, dans le cadre de l'approche sociolinguistique, le chercheur s'interrogerait plutôt sur les raisons d'alternance des formes (*signifiant*) *voiture*, *char*, *auto(mobile)*, *bagnole* pour exprimer la notion de « véhicule automobile » (*signifié*). Ceci dit, il devient apparent que la combinaison de l'approche structuraliste-générative et de l'approche sociolinguistique apporte une compréhension plus complète de l'évolution et du changement linguistique des items lexicaux, car « Semantic change is the mirror-image of sociolinguistic variation » (Beeching et Waltereit 2009, 198). Les études de Beeching (2009), de Dostie (2009) et de Courbon (2009) démontrent un exemple du recours simultané à l'approche structuraliste-générative et aux méthodes sociolinguistiques dans la quête de la démonstration plus profonde de l'évolution et du changement lexicaux.

En dépit de quelques différences méthodologiques, le choix des méthodes de notre propre recherche est motivé, en partie, par les études sur la variation lexicale en français canadien/laurentien (Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi et al. 2004) et en anglais canadien (Chambers 1995, 1998, 2000 ; Chambers et Trudgill 1998). Nous constatons un intérêt croissant pour les perspectives binaires dans l'étude de la variation lexicale, élaborées dans Britain (2004); Chambers (2000, 2002, 2004); Mougeon et al. (2008), entre autres. Ces études mettent en valeur l'interaction de la variation géographique avec la variation sociale en privilégiant une approche duelle:

combinaison de la sociolinguistique variationniste avec la perspective géolinguistique. Par ailleurs, plusieurs chercheurs constatent la valeur et l'utilité de l'implication des facteurs socio-historiques dans les études sociolinguistiques variationnistes (Blondeau 2006 ; King 2000 ; King et al. 2009 ; Mougeon et al. 2008 ; Poplack et Levey 2010). La valeur des études variationnistes réalisées dans la perspective synchronique (en temps apparent) combinée avec la perspective diachronique (en temps réel) dans l'étude des phénomènes variationnels en français parlé est également mise en valeur par nombre de sociolinguistes (Ayres-Bennett 2000 ; Blondeau 2008 ; King et al. 2009 ; Martineau 2005 ; Martineau et Mougeon 2003 ; Poplack et St-Amand 2007 ; entre autres). Les études variationnistes qui impliquent des analyses comparatives en linguistique historique bénéficient de l'observation plus globale des phénomènes variationnels étudiés (Ayres-Bennett 2000 ; Baldi 1990 ; Campbell 2003 ; Hoenigswald 1960 ; Poplack et Levey 2010 ; etc.). Beeching (2009) et Lodge (1999) notent l'avantage de combiner les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives dans l'étude de la variation et du changement lexicaux. Lodge (2004, 229) affirme: «While lexical variation can be studied quantitatively up to a point, qualitative approaches cannot ultimately be avoided». À la lumière de ces observations, il devient évident que l'application simultanée de différentes approches dans l'étude des phénomènes variationnels lexicaux a des avantages méthodologiques et contribue à l'explication plus profonde des phénomènes lexicaux et du système de la langue en général.

Notre recherche se réalise en grande partie dans le cadre de l'approche sociolinguistique labovienne avec les méthodes variationnistes quantitatives (analyses statistiques, analyses comparées), décrites dans la section 1.3. Pourtant, afin d'illustrer plus profondément le système complexe de la variation lexicale dans les sous-sections qui suivent nous donnons un bref aperçu des méthodes lexicographiques descriptives (1.2.1.1) et des méthodes dialectales (1.2.1.2), employées dans l'étude du lexique du français parlé. Nous touchons très brièvement à l'approche pragmatique (par exemple, la théorie de la politesse) dans l'étude de la variation et du changement lexicaux (1.2.2).

1.2.1 Dialectologie traditionnelle et français canadien

1.2.1.1 Approche lexicographique descriptive dans l'étude du lexique du français canadien

Une des grandes lignes de recherche sur la variation lexicale du français canadien parlé est représentée par un immense travail réalisé dans le domaine de la recherche lexicographique. Ce volet a donné le jour à plusieurs projets et dictionnaires de nature descriptive qui mettent en valeur la richesse du français canadien: le *Glossaire du parler français au Canada* (Société du parler français au Canada 1930), le *Trésor de la langue française du Canada* réalisé par les chercheurs de l'Université Laval (consultable sur <<http://www.tlfq.ulaval.ca>>), le *Dictionnaire du français plus à l'usage des francophones d'Amérique* (Poirier et al. 1988), le *Dictionnaire du français canadien* (Robinson et Smith 1990), le *Dictionnaire historique du français québécois* (Poirier 1998), le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Boulanger et Rey 1993) et *Le glossaire acadien* (Gérin 1990), entre beaucoup d'autres contributions importantes. Ces œuvres ont comme objectif de décrire la richesse, la diversité, la valeur, l'usage et les particularités du vocabulaire des deux principales variétés du français canadien, en l'occurrence le français laurentien et le français acadien. Leurs auteurs des œuvres ci-dessus indiquent quelques sources de richesse lexicale du français canadien: les origines françaises des mots, les archaïsmes, les régionalismes, les néologismes, les emprunts de souche québécoise et les anglicismes. Néanmoins, selon Martel et Cajolet-Laganière (1996), vu leur nature différentielle aucun des dictionnaires existants ne décrit l'ensemble du lexique employé par les locuteurs de ces deux variétés. Selon Martel (2006, 845-8), les dictionnaires québécois existants ne rendent pas compte d'une réalité sociale, culturelle, historique ou professionnelle au Québec. Notons que le projet de la création du nouveau dictionnaire de français parlé au Québec est en train d'être réalisé à l'Université de Sherbrooke. L'objectif du dictionnaire FRANQUS³ (*français québécois : usage standard*) «[...] est de décrire le français contemporain d'usage public, représentatif de la réalité sociale, culturelle, économique,

³ Les pages d'introduction de FRANQUS sont disponibles à l'adresse suivante <<http://franqus.ca/dictio/intro>>

politique et scientifique du Québec, sans oublier les mots et les sens d'ailleurs pour assurer l'intercommunication avec les autres francophones » (Martel 2006, 848).

Il apparaît impossible de comprendre les phénomènes linguistiques variationnels au sein d'une communauté sans connaître le contexte socio-historique et la situation linguistique de cette communauté. Les origines et la dynamique lexicale interne au Canada francophone exigent une attention particulière aux facteurs socio-historiques qui contribuent à la variation et au changement du vocabulaire canadien. Des facteurs comme, par exemple, état du français de France au XVIIe siècle, bagage linguistique des premiers immigrants français, identité des immigrants qui sont rentrés en France, mouvement de la population au Canada francophone, impact du peuplement d'origine, histoire de la communauté, vocabulaire propre à une localité spécifique, emprunts aux langues amérindiennes et influence multiforme de l'anglais (entre autres) méritent l'attention des sociolinguistes, afin de tirer des conclusions valables sur les phénomènes variationnels (Bernard 1988 ; Canale et al. 1977 ; Corbeil 1976 ; Chaudenson et al. 1993 ; Dulong 1973 ; Flikeid 1989 ; Mercier 2002 ; Mougeon et Beniak 1989a, 1991, 1994 ; Péronnet 1992 ; Poirier 1978, 1994, 1997 ; Sabourin et Lamarche 1985; entre autres). Ceci dit, l'étude des phénomènes variationnels dans un contexte social implique une considération simultanée de différentes dimensions sociales, historiques, linguistiques, etc.

1.2.1.2 Approche dialectale dans l'étude du français canadien

Le volet lexicographique dans les études du français canadien est complété par des recherches géolinguistiques. Les chercheurs qui travaillent dans cette perspective (Dulong et Bergeron 1980 ; Hull 1956 ; Lavoie et Côté 1985 ; Massignon 1962 ; Péronnet et al. 1998 ; entre autres) ont produit des atlas qui reconnaissent la variation régionale du français. L'ampleur de l'intérêt théorique et empirique des atlas pour les études de la variation et du changement lexicaux en français canadien est démontré dans un certain nombre d'études (Lavoie et al. 1985 ; Poirier 1997 ; Verreault et Lavoie 1996 ; Weinhold 1984 ; entre autres). Néanmoins, nous notons que la majorité des études réalisées sur les

atlas est concentrée sur l'étude d'un seul phénomène, par exemple, la progression du mot *abeille* au Canada francophone (Weinhold 1984), la répartition géographique des mots *amarrer* et *(bottes) malouines*, des mots *bombe* et *canard* (Dunn 1980) ou la prononciation du phonème /R/ (Vinay 1950). Nous voulons souligner le manque d'études avec intégration de la dimension géolinguistique des atlas canadiens dans la recherche sociolinguistique étudiant le phénomène du changement linguistique, et le manque d'études qui contribueraient à la comparaison diachronique et interlectale avec une grande base de données qualitatives et quantitatives des atlas. Nous espérons voir paraître des études reposant sur les atlas canadiens comme un outil pour l'affinement des résultats et le fondement des explications des théories de la variation et du changement des langues (Brin-Trigaud et al. 2005 ; Jochnowitz 1973 ; Goebel 1984 ; Straka 1986).

La section 1.2.1 démontre la contribution des méthodes lexicographiques (description de l'usage du lexique et de son évolution dans la perspective historique) et dialectales (description de l'usage du lexique et de son évolution dans l'espace) dans l'étude de la variation lexicale. Pourtant, il est évident que l'étude de la variation et du changement lexicaux en français parlé ne se limite aucunement aux deux perspectives mentionnées.

1.2.2 Approche pragmatique dans l'étude de la variation lexicale

L'étude de la variation lexicale dans le cadre de la sociolinguistique variationniste, basée sur la notion de *variable linguistique*, qui prévoit l'alternance des formes (variantes) telles qu'elles sont décrites dans la section 1.3, a été mise en doute par plusieurs chercheurs. C'est surtout la dimension de sens de la composante lexicale qui apparaît le plus problématique dans la théorie sociolinguistique (Lavandera 1978 ; Lodge 1989, 1999 ; entre autres). Par exemple, Lodge (1999, 362) affirme que « As variation moves from phonetic to lexical, variability becomes qualitative as well as quantitative. Standard and non-standard vocabularies fulfill rather different pragmatic functions ». Les défis théoriques liés au statut de la variable lexicale en tant que *variable linguistique* labovienne, et les problèmes méthodologiques avec la quantification de la variation

lexicale, mettent en relief les limites de la théorie sociolinguistique variationniste et poussent les chercheurs à s'engager dans l'étude de la variation lexicale plutôt dans le cadre de l'approche pragmatique. De plus, Lodge (1989, 1999) mentionne que la théorie sociolinguistique variationniste n'est pas en mesure d'expliquer les fonctions communicatives des formes lexicales (non standard, par exemple) dans l'usage réel ; c'est plutôt le domaine de la linguistique pragmatique. Pour le citer « Speech situation is a more basic and universal determinant of the nature of colloquial vocabulary than the social origins of its supposed speakers » (Lodge 1999, 365).

Dans cette section, nous croyons nécessaire d'aborder brièvement l'aspect pragmatique de la variation lexicale : « Since pragmatics is centrally concerned with the way speakers use language in real-world contexts, insights from this field might lead to a fuller understanding of the function of colloquial vocabulary » (Lodge 1999, 362). Connaissant les limites de cette thèse et nos objectifs, dans le cadre de l'approche pragmatique nous nous limitons simplement à une brève synthèse de la théorie de la politesse (Brown et Levinson 1987) dans l'étude de la variation lexicale. Wheeler (1994, 161) affirme que la théorie de la politesse correspond explicitement à la stratification sociale et au changement linguistique. Pour citer Lodge (2004, 235): « It is preferable, therefore, to try to understand the working of variation in tenor in pragmatic terms akin to those of positive and negative politeness... ».

La théorie de la politesse se base sur la notion de *face*, formulée par Goffman (1955, 213) et définie par Brown et Levinson (1987, 61) comme « public self-image that every member wants to claim for himself ». Selon la théorie de la politesse, dans les interactions sociales quotidiennes, le locuteur choisit lui-même son comportement vis-à-vis d'autres locuteurs. En d'autres mots, le locuteur crée par son comportement une image, c'est-à-dire « face » de soi-même. Ce comportement s'exprime dans le choix des stratégies de politesse négative ou de politesse positive. Les stratégies de politesse positive, soit le maintien d'une face positive de soi-même, présupposent un comportement amical, compréhensif vis-à-vis d'autres locuteurs : la sympathie, la réciprocité, le partage des opinions, les souhaits, l'intérêt envers son/ses locuteur(s) et son (leur) opinion, l'évitement du désaccord, l'emploi des marqueurs d'appartenance d'un

groupe, le caractère privé d'un acte de conversation (Brown et Levinson 1987, 101 ; Lodge 1997, 1999, 2004, 234-7 ; Wheeler 1994). Les stratégies de politesse négative, selon Brown et Levinson (1987, 129), reposent sur le respect et la façon formelle de parler. Selon Lodge (2004, 234-7), le sujet parlant signale sa dignité et la distance par rapport à d'autres locuteurs ; il s'agit d'un acte de conversation, en tant que message objectif et formel.

Le recours aux stratégies de politesse positive ou négative s'exprime dans le choix des formes linguistiques dans un acte interactionnel. Chaque stratégie de politesse, soit positive ou négative, a un ensemble de formes linguistiques qui la présupposent. Par exemple, l'emploi de formules d'adresse, d'une langue vernaculaire ou d'un dialecte régional, d'un jargon occupationnel, d'un argot, d'un slang, des tabous est à la base des stratégies de politesse positive, dont la fonction est de promouvoir la solidarité sociale, la solidarité de groupe (Brown et Levinson 1987, 107, cité dans Wheeler 1994, 155 ; Lodge 2004, 236⁴). L'emploi des formes plus formelles, plus respectueuses (« dine » au lieu de « eat », « bestow » instead of « give »⁵) est à la base des stratégies de politesse négative.

Lodge (2004, 236) affirme que les stratégies de politesse négative et positive et le *tenor*⁶ sont « features of use and situation, not of user and social stratification ». Cela n'empêche pas, pourtant, à plusieurs auteurs de rechercher les points communs entre l'approche sociolinguistique et la théorie de la politesse. Au sens large, Lodge (1999) note que les deux approches mentionnées étudient la langue dans son contexte social, dans son usage réel, ce qui les distingue des approches traditionnelles, par exemple, la lexicographie, avec son produit prescriptif majeur, le dictionnaire. Brown et Levinson (1987), Lodge (1999, 2004) et Wheeler (1994) réclament la connexion entre les stratégies de politesse positive et le parler vernaculaire comme marque des classes sociales basses. Par exemple, pour citer Lodge (2004, 236): « [...] interesting patterns emerge in the semantics of the words concerned: the allocation of many items to low

⁴Nous référons le lecteur à voir Lodge (2004, 236) pour de nombreux exemples des stratégies de politesse négative et de politesse positive.

⁵ Les exemples sont pris dans Wheeler (1994, 158).

⁶ La notion de *tenor* est utilisée par Lodge (2004, 235): « If [*tenor*] refers more fundamentally to the relationship between the participants as well as to such questions as the permanence or otherwise of the relationship and the degree of emotional charge in it ».

style looks to be linked to the positive politeness features which they express». Wheeler (1994, 155) invoque l'observation de Brown et Levinson (1987, 107), en notant que le présent historique, les ellipses et les contractions sont des marques autant du style familier et vernaculaire que des stratégies de politesse positive. Tandis que les caractéristiques propres aux stratégies de politesse négative se caractérisent plutôt par le recours au style formel, standard ou littéraire (Wheeler 1994, 158-9). Wheeler (1994, 165) dans son étude des stratégies de politesse du modèle social de la variation et du changement lexicaux, observe que «[...] working class cultures favor the casual end of style continuum, because they are more oriented to Positive Politeness strategies, while middle-class cultures favor the formal end, being oriented more to Negative Politeness »⁷. Comme dans le cas des variantes de la variable linguistique, les locuteurs ont recours à l'usage des deux stratégies de politesse, notamment positive et négative, mais dans des proportions différentes. « Both Positive and Negative Politeness strategies are used by all social groups [middle class and working class]⁸; all groups make use of both formal and casual styles ; they differ in the proportions » (Wheeler 1994, 166). Le même auteur note également la correspondance des stratégies de politesse avec le changement linguistique par leur caractère instable et la transmission des valeurs culturelles et sociolinguistiques (*Ibid*). L'explication de la variation lexicale dans le cadre de l'approche pragmatique, notamment la théorie de la politesse, a une certaine popularité parmi les chercheurs :

I would claim that a more powerful explanation of the characteristics of French colloquial vocabulary can be found in the communicative requirements of particular speech situations and, more particularly, in the pressures of positive politeness, which apply in varying degrees to all speakers to language. (Lodge 1999, 365).

Il est important pourtant de mentionner que les adeptes de la théorie de la politesse ne rejettent pas la stratification sociale des formes régionales: « Many regional identity

⁷ Brown et Levinson (1987, 246) ont antérieurement exposé le point de vue de façon similaire « [...] in complex societies dominated social groups tend to have positive-politeness culture, while dominating social groups have negative-politeness cultures ».

⁸ Notre propre insertion dans les parenthèses carrées.

markers (such as, in English, the realization of vowel phonemes, or lexical choice) do not have plausible origins in the casual style induced by Positive Politeness » (Wheeler 1994, 161). Ceci dit, on pourrait conclure que les deux approches en question (approche sociolinguistique et la théorie de la politesse) se complètent mutuellement et, apportent, chacune à son tour, des explications complémentaires dans l'étude de la variation lexicale. Il s'avère qu'il n'est pas toujours nécessaire de choisir une seule approche et de rejeter les autres. Il apparaît parfois nécessaire de recourir aux deux, afin d'expliquer des phénomènes observés.

Les approches qualitatives, mentionnées dans les sections 1.2.1-1.2.2 ont, sans aucun doute, largement contribué à l'étude de la variation et de la diversité lexicale du français parlé. Dans la thèse présente, il nous apparaît nécessaire de recourir aux méthodes qualitatives afin d'obtenir des explications plausibles des phénomènes en question (par exemple, étude lexicographique et historique des variables étudiées). Pourtant, un des objectifs de notre thèse est de mettre en valeur les méthodes systématiques quantitatives, qui apportent les notions de régularité et de stabilité dans les études sur la variation lexicale. Pour citer Lodge (2005, 257): «The compilation of word-lists and dictionaries is an essential starting point, but we need to go further to see if there are any patterns, tendencies, 'rules'». Poplack (1982, 4) met également en évidence les méthodes variationnistes quantitatives dans l'étude de la variation socio-linguistique: «Systematic quantitative analysis of monolingual vernaculars has succeeded in discovering regularity and stability where other methodologies could only detect randomness and deterioration». Ainsi, par les méthodes choisies, nous constatons les avantages du recours aux méthodes combinées afin de rendre compte des phénomènes variationnels lexicaux étudiés dans l'ensemble des relations.

Dans la section suivante, nous parlons des méthodes sociolinguistiques variationnistes appliquées à l'étude de la composante lexicale.

The onomasiological perspective, like the sociolinguistic perspective in general, implies a usage-based approach to language: we are not dealing with structural variation among different languages, but we are interested

in variation in language use within the confines of a single language.
(Geeraerts 2010, 824).

L'approche sociolinguistique s'intéresse plutôt à l'étude des raisons d'ordre linguistique et social des alternances et de la diffusion des formes exprimant *une variable sociolinguistique* dans les groupes sociaux et les communautés (Labov 1972a, 1972b, 1982, parmi autres).

1.2.3 Recherche sociolinguistique variationniste sur le français canadien

La variation linguistique en français canadien a été étudiée au moyen des méthodes analytiques de la sociolinguistique américaine labovienne, étude de la langue dans un contexte social (Labov 1972a, 1972b, 1982). Ce courant méthodologique a produit un nombre important de recherches fondamentales sur la variation et le changement du français canadien (voir pour la bibliographie Bayley et King 2003 ; Mougeon 1996 ; Thibault 2001). Les études variationnistes sur le français canadien ont significativement contribué au développement de la théorie de la variabilité et du changement linguistiques, à l'étude des communautés bilingues (King 2000 ; Mougeon et Beniak 1989a, 1991 ; Poplack 1993, 1997) et à l'acquisition et l'enseignement du français comme langue seconde (Mougeon et Beniak 1989a ; Mougeon et Canale 1981 ; Mougeon et al. 1978). La variation diastratique lexicale n'a pas obtenu beaucoup d'attention dans le cadre de la sociolinguistique variationniste quantitative. Pourtant, il existe quelques recherches sur le français parlé qui expliquent des différences entre les usages lexicaux pratiqués par les sujets de différentes classes sociales, de différents groupes d'âge, de différents sexes et de différents niveaux d'éducation (Armstrong 1998, 2001 ; Lodge 1989, 2005 ; Martel 1984 ; Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi et al. 2004 ; Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1997 ; etc.). Les dimensions de quelques corpus sociolinguistiques ont même permis de réaliser des analyses quantitatives assez sophistiquées sur la composante lexicale (Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi 2005 ; Nadasdi et al. 2004). La variété des contextes linguistiques du français (le

français comme langue minoritaire versus majoritaire, le bilinguisme équilibré entre le français et l'anglais) a contribué à la comparaison interlectale au sein de différentes variétés du français laurentien (Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi 2005).

1.3 Théorie variationniste

La théorie variationniste comme un domaine de la linguistique empirique étudie de façon scientifique la langue et sa structure dans des contextes naturels (Labov 1972a, 1972b, 1982 ; Sankoff 1974 ; Sankoff 1982, 1988 ; Weinreich et al. 1968 ; parmi les principales contributions). L'objet principal de la théorie variationniste (Labov 1969, 1972a, 1972b, 1982 ; Poplack 1988 ; Sankoff 1988 ; Trudgill 1974) est une étude d'un ensemble de formes en alternance, nommées *variantes*, qui ont une seule fonction dans le discours. L'ensemble de variantes qui remplissent une seule fonction et ont le même sens dans le discours est appelé une *variable linguistique* (Labov 1972a, 1972b, 1982 ; Weinreich et al. 1968 ; Sankoff 1988) :

Social and stylistic variation presupposes the option of saying « the same thing » in several different ways: that is, the variants are identical in reference or truth value, but opposed in their social and/or stylistic significance. (Labov 1972b, 271).

La théorie variationniste combine plusieurs méthodes d'études linguistiques, sociologiques, dialectales et statistiques. La base de la sociolinguistique variationniste est l'étude scientifique des structures sociales (caractéristiques sociales) et grammaticales (contextes syntaxiques, phonologiques, discursives, etc.) contribuant à la variation linguistique :

The working hypothesis of Variation Theory is that within a given locus of variability, or variable context, each of two or more competing variants will occur at greater or lesser rates depending on the features that

constitute the context. The expected proportion of each variant is the resultant of the combined contributions of the independent features defining its context. (Poplack 2001, 405).

La théorie variationniste s'approprié les méthodes quantitatives (étude de la fréquence d'occurrence des structures linguistiques) afin de dégager des patrons systématiques dans l'emploi des variantes entre les locuteurs de différents groupes sociaux (âge, sexe, classe, statut de langue, degré de bilinguisme, etc.) et des communautés (Labov 1969, 1972b ; Poplack 1982, 1988, 1997 ; Sankoff 1988 ; Sankoff et Cedergren 1973 ; Sankoff et Thibault 1980 ; Sankoff et al. 1978). L'analyse factorielle de la variable (*Variable rule analysis*) démontre le conditionnement contextuel factoriel de la structure linguistique à partir du corpus en question et dévoile les régularités et les tendances observées sur l'échantillon choisi (Rand et Sankoff 1988 ; Tagliamonte 2001, 2006). Poplack (1993, 253) remarque que la méthodologie quantitative est centrale dans les études variationnistes, surtout dans les communautés bilingues et les communautés minoritaires:

The use of this methodology is particularly crucial in the study of bilingual and/or minority language situations, where normative pressures inhibit the use of vernacular or nonstandard forms, and where 'categorical perception' on the part of the linguist/observer tends to inflate the importance of a form which may have in fact only occurred on a few occasions.

Ayant le même objet d'étude (la variation grammaticale et/ou sociale), les objectifs des chercheurs définissent une direction méthodologique appropriée pour un phénomène étudié. La variation linguistique en français laurentien fait l'objet d'un grand nombre d'études dans des contextes très différents : dans des communautés où le français est une langue minoritaire (voir les travaux de Mougeon et ses collègues du Centre de recherche en éducation franco-ontarienne, CREFO), où le français a un statut d'une langue majoritaire (voir les travaux sur le français de Montréal de Cedergren, G. Sankoff, D.

Sankoff et de leurs collègues), dans les communautés bilingues équilibrées (voir les travaux de Poplack et ses collègues sur le français de l'Outaouais). Bien que nous ayons déjà mentionné la relative rareté des études sociolinguistiques quantitatives sur la composante lexicale en français laurentien, il en existe quelques-unes réalisées dans les communautés francophones minoritaires en Ontario (Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi 2005 ; Nadasdi et McKinnie 2003 ; Nadasdi et al. 2004) et dans les communautés francophones majoritaires au Québec (D. Sankoff et al. 1978; G. Sankoff 1997 ; Martel 1984). Les études mentionnées ont servi de point de repère pour la formulation des hypothèses et le choix des méthodes dans notre propre recherche sur la variation lexicale en situation de bilinguisme stable et équilibré et de contact très intense en français de l'Outaouais.

Plusieurs sociolinguistes (Blondeau 2006, 2008 ; Martineau et Mougeon 2003 ; Poplack et Meechan 1998 ; Tagliamonte 2001, 2002) mettent en valeur la nécessité du recours aux méthodes quantitatives comparatives dans les études variationnistes (comparaison diachronique, comparaison spatiale, comparaison entre des groupes sociaux, par exemple, entre des groupes de différentes générations) :

The comparative variationist enterprise [...] contributes not only a methodological aspect – the construction, statistical analysis and linguistic interpretation of suitable comparison varieties (pre-contact, non-contact and post-contact), but also a critical capacity to decide among competing hypotheses. (Poplack et Levey 2010, 401).

Afin d'obtenir des résultats valables et de tirer des conclusions adéquates, les chercheurs accentuent l'importance de la conformité des données comparées dans un contexte étudié (Blondeau 2006 ; Mougeon et al. 2008 ; Poplack et Levey 2010 ; Tagliamonte 2001).

1.3.1 Extension de la notion de variable linguistique dans la théorie variationniste

La théorie sociolinguistique variationniste a été fondée sur la notion de *variable linguistique* pour désigner les alternances phonologiques (Labov 1972a, 1972b, 1982). Selon le modèle sociolinguistique de Labov, l'équivalence sémantique est une des conditions majeures de la méthodologie variationniste quantitative. Au niveau phonologique, le problème d'équivalence sémantique est absent, « [...] puisque la variation linguistiquement arbitraire entre deux variantes phonologiques (ou plus) ne suppose pas une alternance impliquant la signification propositionnelle (par opposition à la signification sociale)» (Armstrong 1998, 475). La problématique du statut de la variable linguistique pour les composantes non phonologiques a suscité de longs débats illustrés dans un vaste corps de littérature, concentrée sur quelques défis théoriques et méthodologiques:

i) la question de l'équivalence sémantique des variables non phonologiques (Cheshire 1987; Geeraerts 2010; Labov 1978 ; Lavandera 1978 ; Lefebvre 1987; Milroy 1987; Milroy 1992; Romaine 1981, 1984 ; Sankoff 1988; Sankoff 1973; Sankoff et al. 1978; Sankoff et Thibault 1981),

ii) la question de la quantification des variables non phonologiques (Armstrong 1998; Beeching 2006; Lodge 2005; Poplack 1988, 1997).

La problématique de l'équivalence sémantique des variables non phonologiques est bien exprimée dans la citation de Lavandera (1978, 176):

Phonological variables have social and stylistic significance and need not have referential meaning; while non-phonological variables are defined so that even when they do carry social and stylistic significance, they also have referential meaning, although this referential meaning is held to be the same for all variants.

Au niveau grammatical, les questions du statut de la variable morphosyntaxique et de l'applicabilité de la méthodologie variationniste quantitative sont abordées dans plusieurs études et opposent des chercheurs (Laberge 1978; Lavandera 1978; Romaine 1981; Sankoff 1988; Sankoff 1973; entre autres)⁹.

D'une part, l'applicabilité de la notion de variable linguistique à la composante morphosyntaxique a été mise en doute dans les études de Lavandera (1978), Romaine (1981, 1984), entre autres. Ces chercheuses démontrent le caractère ambigu de l'équivalence des alternances morphosyntaxiques selon le changement de la fonction syntaxique des items morphosyntaxiques, de l'ambiguïté de référence, etc. Par exemple, Lavandera (1978) met en doute l'équivalence sémantique des pronoms indéfinis *tu/vous* avec le pronom indéfini *on* dans le travail de Laberge (1978). Dans la même optique, Romaine (1984, 409) déclare que « Sankoff's optimism is premature » en réponse à l'article de Sankoff (1973) portant sur l'extension de la notion de variable linguistique et d'application de la méthodologie variationniste sur les composantes non phonologiques.

Par ailleurs, en dépit des différences entre des variables phonologiques et non phonologiques, nombre d'études sociolinguistiques a démontré que la variabilité linguistique existe non seulement au niveau phonologique, mais également aux niveaux morphologique, morphosyntaxique, sémantique, lexical et discursif. Pour citer Sankoff (1973, 45): «There is, in my view, mounting evidence that such semantic, discourse, or cultural constraints will be no more (or less) categorical than the type of linguistic constraints now agreed to be allowable». À la lumière de cette observation, certains chercheurs ont élargi la notion de variable linguistique et de champ d'application systématique de la méthodologie variationniste aux alternances morphosyntaxiques (Ashby 1976, 1992 ; Coveney 1996 ; Laberge 1978; Sankoff 1973; Sankoff et Thibault 1980) ; lexicales (Labov 1973 ; Martel 1984 ; Mougeon et al. 2008, 2010 ; Nadasdi et McKinnie 2003 ; Nadasdi et al. 2004 ; Sankoff et al. 1978) et discursives (Horvath 1985 ; Vincent 1982). Pour citer Geeraerts (2010, 822):

⁹ Ce n'est pas l'objectif de notre thèse d'approfondir la question de la variable grammaticale, mais il nous paraît nécessaire de mentionner la problématique du débat scientifique vu que la composante lexicale (l'objet principal de notre thèse) a les mêmes défis théoriques et méthodologiques que la composante morphosyntaxique.

[...] but modern sociolinguistics enlarged the scope of investigation beyond the traditional dialects to encompass other ‘lects’ (as a cover term for dialects, sociolects, regiolects and the like, i.e., socially defined language varieties, like class-related speech or contextual styles).

Le compromis pour l’application de la notion de *variable* pour les composantes non phonologiques et, par conséquent, l’application de la méthodologie quantitative pour leur étude, a été retrouvé (en quelque sorte) dans l’idée de définition exhaustive des contextes où les synonymes ont le même sens référentiel (Sankoff 1988, 153):

While it is indisputable that some differences in connotation may, upon reflection, be postulated among so-called synonyms whether in isolation or in context, [...] there is no reason to expect these differences to be pertinent every time one of the variant forms is used. [...]. That we say that *distinctions in referential value or grammatical function among different surface forms can be neutralized in discourse*. Moreover, this is the fundamental discursive mechanism of (non-phonological) variation and change.

Au niveau grammatical, plusieurs études ont été réalisées sur les variables morphosyntaxiques : l’omission de *ne*, le *subjonctif*, le *futur* (*futur périphrastique*, *futur synthétique*, *présent*), les pronoms indéfinis et définis (*nous*, *on*, *tu*, *vous*), les verbes auxiliaires (*avoir*, *être*), etc. Par exemple, l’étude bien connue dans la littérature sur la variation morphosyntaxique est celle de la variation des pronoms indéfinis *on*, *tu*, *vous* dans le français montréalais (Laberge 1978) :

- (3) a. J’en ai peut-être regagné un peu... À part ça, à travailler puis à lire **on** s’améliore toujours un petit peu. (Laberge 1978, 77)
- b. Disons quand j’ai mis les pieds dans le vrai monde là, dans le monde où **tu** rencontres toutes sortes de gens... (*Ibid.*)

Laberge (1978) suit une méthodologie interprétative, c'est-à-dire une étude exhaustive des contextes d'usage des alternances étudiées (Poplack 1983, 1993, 252-3 ; Sankoff 1988, 153) afin de juger de l'équivalence sémantique et fonctionnelle de *tu*, *vous*, *on* conformément au concept de variable linguistique de Labov (1972a, b, 1982). Un autre exemple provient des travaux de Cedergren et Laberge (1972) et de Sankoff (1973), où les auteurs mettent à jour l'alternance syntaxique équivalente de *que* dans le parler des francophones montréalais :

- (4) a. Tu sais *comment qu'*ça se passe. (Cité dans Sankoff 1973, 49)
 b. Je sais pas *comment* ça se fait. (*Ibid*)
- (5) a. *Quand qu'*on sort, bien on va pas loin. (Cité dans Sankoff 1973, 48)
 b. *Quand* tu as tout en main puis ça va bien, bien là tu te décourages moins. (*Ibid*)

Bref, le débat sur la notion de variable linguistique dans la théorie variationniste reste toujours actuel. Nous ne sommes pas en mesure de juger qui a raison et/ou qui a tort. Mais ce qui nous apparaît évident à partir de quarante ans de recherche variationniste systématique, c'est que les méthodes sociolinguistiques variationnistes et les analyses quantitatives sur les variables non phonologiques apportent une compréhension plus profonde du fonctionnement de la langue dans le contexte social.

1.3.2 Statut de la variable lexicale dans la théorie variationniste

Comme nous étudions la variation lexicale comme variable sociolinguistique, il est primordial d'aborder les problématiques du statut de la variable lexicale dans la théorie de la structure linguistique variable. Selon Lodge (2004, 228-9), les items lexicaux diffèrent des items phonologiques, bases de la sociolinguistique variationniste de plusieurs manières. Premièrement, le choix d'un item lexical par le locuteur est plus conscient et moins systématique, moins structuré. Deuxièmement, les items lexicaux ont la capacité de facilement passer d'un registre à l'autre, d'un style à l'autre : « Individual

lexical items can be modified or exchanged with greater freedom than phonological and grammatical ones, and lexical choices, usually highly conscious, appear to be more random and short-lived», Lodge (2004, 228).

Armstrong (1998, 475) ajoute : « [...] qu'à la différence des éléments phonologiques, tout item lexical, qu'il soit grammatical ou plein, véhicule (quoique dans des mesures très variables) aux niveaux propositionnels et associatifs des éléments significatifs». La synonymie lexicale se heurte donc aux mêmes problèmes que d'autres composantes non phonologiques mentionnées dans la section précédente, notamment :

i) problème de la neutralité sémantique (Armstrong 1998, 2001; Chambers 1999, 2004; Geeraerts 2010; Leech 1981; Lodge 1989, 2004; Sankoff 1988; Sankoff et al. 1978; Sankoff 1997),

ii) problème de la neutralité stylistique (Armstrong 1998, 2001 ; Beeching et al. 2009 ; Lodge 1989, 1999, 2004, 2005),

iii) problème de la quantification lexicale (Armstrong 2001; Beeching 2006, 2008; Mougeon et al. 2008).

Sans négliger les observations au-dessus, il nous paraît intéressant d'évoquer la citation en faveur de la variable lexicale de Beeching et Waltereit (2009, 195) :

It might equally be proposed, however, firstly, that 'butter' pronounced with a glottal stop has exactly the same effect as, for example, calling shoes *godasses* – that of creating an atmosphere of informality, solidarity, and a sense of belonging to an in-group; secondly, in different circumstances or with different interlocutors, the same shoes or car could be given a more formal or less formal *signifiant*.

Par cette observation, les auteurs soutiennent qu'il n'est pas tout à fait impossible ou erroné de considérer des éléments lexicaux comme des variables linguistiques. Les défis

du statut de la variable lexicale et de l'applicabilité de la méthodologie quantitative sur la composante lexicale restent donc toujours actuels dans la théorie variationniste. Certes, la composante lexicale présente des défis théoriques et méthodologiques considérables, mais avec l'application des méthodes appropriées et des techniques statistiques sophistiquées à son étude, elle a son importance dans la théorie de la sociolinguistique variationniste. Nous parlons des problèmes du statut de la variable lexicale et de leurs solutions possibles dans les sections 1.3.2.1-1.3.2.3.

1.3.2.1 Problème de la neutralité sémantique

Considérons en premier lieu le problème de neutralité sémantique des termes lexicaux. Selon le modèle de Labov (Labov 1969, 1972a, 1972b, 1982), chaque variable est constituée d'un ensemble de variantes ayant la même signification (le même référent). Il faut pourtant remarquer que certains contextes propositionnels créent l'ambiguïté quant à la référence des items lexicaux pleins (Armstrong 2001; Sankoff 1988; Sankoff et al. 1978).

[...] two different lexical items or structures can always have some usages or contexts in which they have different meanings, or functions, and it is even claimed by some that this difference, though it may be subtle, is always pertinent whenever one of the forms is used. (Sankoff 1988, 153).

À la lumière de cette observation, considérons quelques exemples à la base de deux notions lexicales étudiées dans notre recherche.

(6) Mon *travail*/ma *job*/mon *boulot* me plaît beaucoup. [+travail ; +rémunéré]

(7) Les courses de *chars*/d'*autos*/d'*automobiles*/de *voitures*. [+véhicule automobile]

Dans l'exemple (6), les éléments lexicaux en alternance *travail*, *job*, *boulot* partagent les mêmes traits [+travail; +rémunéré]. Dans l'exemple (7), les termes *chars*, *autos*, *automobiles*, *voitures* font référence à la même notion, notamment celle de *véhicule automobile*.

L'analyse sociolinguistique variationniste des alternances *travail*, *job*, *boulot* en (6) et de *char*, *auto*, *automobile*, *voiture* en (7), en tant que variantes des variables « travail rémunéré » et « véhicule automobile », respectivement, ne paraît pas problématique puisque ces éléments lexicaux partagent les mêmes traits.

Pourtant, dans un ensemble de contextes (8a, 8b, 8c), l'item lexical *travail* est doté d'un trait sémantique chaque fois différent, notamment du trait [+acte de travail] dans (8a) ; du trait [+lieu] dans (8b), et du trait [+rémunéré] dans (8c). Cette différence dans le sens référentiel vient de la nature sémantique complexe, de la polyvalence de l'item lexical *travail* (Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1988).

- | | |
|--|--------------------|
| (8) a. Il y a beaucoup de <i>travail</i> à la maison | [+acte de travail] |
| b. Mon <i>travail</i> est à 5 minutes | [+lieu] |
| c. J'aime mon <i>travail</i> | [+rémunéré] |

De la même façon, l'exemple (9) démontre la polyvalence de l'item lexical *char*, qui peut s'employer au pluriel dans le sens de « train » ou dans le sens de « wagon », comme en (9a), dans le sens de « trolleybus », comme en (9c), ou encore dans le sens de « chariot » à traction animale ou non, comme en (9b, 9d) :

- (9) a. Ils chargeaient des *chars* de munitions puis de canons puis de ci et de ça
[+trains ; +wagons] (O-H : 36 : 274)
- b. [] tirer les romains, tirer par un cheval, c'était des *chars* [+chariot] (O-H : 73 : 1789)
- c. On prenait le *petit-char* puis on allait à Ottawa [+trolleybus] (O-H : 81 : 1211)

d. Ça- ça se promenait d'ici là en *voiture* là avec les chevaux. [+chariot/voiture à traction animale] (O-H : 9 :157)

Les exemples (8) et (9) démontrent que le champ sémantique des items *travail* et *char* est polyvalent et donc devient plus problématique à analyser dans le cadre de la sociolinguistique variationniste basée sur la notion de *variable linguistique*.

Pour continuer, en français laurentien, la notion de « travail rémunéré » est exprimée le plus souvent par les items *emploi*, *job*, *travail* et *ouvrage*. En même temps, un autre défi de nature sémantique se voit dans le fait que le sémantisme de l'item *ouvrage* avec le trait sémantique [+rémunéré] conçoit en soi l'idée de tâche à faire, c'est-à-dire le trait sémantique [+tâche], Sankoff et al. (1978). *Ouvrage* est la forme la plus fréquente pour exprimer la notion de « tâche à faire, à accomplir par quelqu'un », comme en (10a, 10b). Il devient donc très problématique de discerner d'une façon convaincante s'il s'agit plutôt de « travail rémunéré » ou de « tâche à accomplir » (Sankoff et al. 1978, 37).

(10) a. [...] ait capable de faire- l--l' homme est capable faire l'*ouvrage* que la femme fait. (O-H : 59 :1149) [+rémunéré ?], [+tâche ?]

b. [...] je prenais des- une fin-de-semaine, puis- après que mon *ouvrage* était faite, je prenais les fins-de-semaine. (O-H : 82 :1240) [+rémunéré ?], [+tâche ?]

Le questionnement sur le conditionnement plutôt sémantique que social du terme *ouvrage* (comme un des nombreux exemples) nous apparaît raisonnable. D'après plusieurs sociolinguistes (Armstrong 2001 ; Lodge 1989, 1997 ; parmi autres), si l'emploi d'une forme lexicale dépend plutôt de sa nature sémantique que des facteurs sociaux ou linguistiques, l'application de la notion de variable linguistique et, par la suite, l'application de la méthodologie variationniste quantitative est compromise. Donc, c'est surtout au niveau du sens de l'item lexical qu'il y a de lourds défis pour la théorie sociolinguistique labovienne (Lavandera 1978 ; Lodge 1997, 1999 ; Sankoff 1988, entre autres). Pour citer Lavandera (1978, 171): «The quantitative studies of variation which

deal with morphological, syntactic, and lexical alternation suffer from the lack of an articulated theory of meaning».

Cependant il faut reconnaître que la théorie variationniste évolue. Plusieurs sociolinguistes proposent de nouvelles approches afin de rendre théoriquement et méthodologiquement possible l'élargissement du champ d'application de la notion de variable linguistique (auparavant strictement réservée aux variables phonologiques). Par exemple, pour résoudre le problème de l'équivalence sémantique Sankoff (1988) propose l'approche restrictive de l'étude de la composante non phonologique qui est basée sur l'évitement des contextes catégoriques et l'identification des contextes avec des synonymes référentiels des formes socialement stratifiées. Pour citer Sankoff (1988, 153): «Establishment of the functional [referential] equivalence of socially stratified forms – methodology interpretative». L'approche restrictive admet les synonymes partiels et contextuels, à condition que ces synonymes aient le même référent dans des contextes précis, « but only if the investigation is restricted to the meaning they have in common » (Geerarts 2010, 827). Cette approche a été adoptée par des sociolinguistes travaillant sur la variation lexicale (Armstrong 1998 ; Geeraerts 2010 ; Lodge 2005 ; Nadasdi et al. 2004 ; Mougeon et al. 2008, 2010 ; Sankoff 1988 ; Sankoff et al. 1978). Dans notre recherche sur la variation lexicale, nous nous rendons compte de la nécessité du recours à l'approche restrictive proposée par Sankoff (1988), Sankoff et al. (1978), c'est-à-dire un processus systématique d'identification et d'interprétation des alternances lexicales identiques dans les communautés étudiées.

Geeraerts (2010, 824) affirme que la variable lexicale doit être considérée comme générique et trinaire: « While the paragon cases of sociolinguistic research involve formal variables and a binary relationship between formal variation and lectal context, sociolexicological research has to come to terms with a ternary relationship between form, meaning and context ». À la lumière de cette observation, une stratégie alternative est proposée par Geeraerts (2010, 826), notamment l'approche compréhensive qui consiste à « inclure les différences sémantiques entre les synonymes proches dans l'analyse »¹⁰. Cette approche, d'après (Geerarts 2010) a comme base l'idée de Lavandera

¹⁰ Notre propre traduction.

(1978, 179) de considérer tous les synonymes apparents de la variable linguistique «[...] unless we examine the entire distribution of the apparent synonyms, the possibility of an explanation of the variation is ruled out». Geeraert (2010, 828) constate que l'intérêt de cette approche réside dans le fait d'approfondir la question de «[...] how do differences of meaning and contextual features simultaneously determine the choice of one item rather than another, and do these factors work in the same way for both items?». Pour conclure, Geeraerts (2010, 829) dit:

[...] the comprehensive approach has the advantage of providing a detailed description of the relationship between the near-synonyms, and may thus help to answer the questions about semantic equivalence that lie at the basis of the restrictive approach. [...]. In this respect, it would seem that we could use the comprehensive approach as a heuristic step towards the restrictive approach.

C'est donc l'idée de Geeraerts de combiner l'approche restrictive et l'approche compréhensive dans l'étude de la variation lexicale qui nous apparaît novatrice et intéressante à explorer, afin de résoudre, dans la mesure du possible, les problèmes de nature sémantique des items lexicaux.

1.3.2.2 Problème de la neutralité stylistique

Le problème de l'équivalence sémantique est souvent convergent avec le problème de la neutralité stylistique des items lexicaux pleins. L'exemple (11) en est un bon exemple.

(11) J'aime mon *travail/boulot/job*. [+rémunéré]

Du point de vue de la nature sémantique, dans l'exemple (11), les formes *travail*, *boulot* et *job* ont le même sens dénotatif avec la référence au travail rémunéré, mais ces formes

peuvent avoir, selon le contexte situationnel, différents sens connotatifs. Selon le *Larousse*, en français de France, à la différence de la forme *travail*, les termes *boulot* et *job* comportent en soi le trait sémantique [+petit travail, un travail peu important]. Dans la même variété, il existe un autre exemple avec des alternances de formes lexicales *voiture*, *auto*, *bagnole*. En français hexagonal, la forme *bagnole* exprime l'idée de [+mauvaise voiture]¹¹ que les formes *voiture*, *auto* n'ont pas. Il faut quand même mentionner que la présence d'un aspect connotatif des termes *boulot* et *bagnole* n'est pas catégorique, c'est-à-dire qu'il existe des contextes où ces termes s'emploient dans un sens neutre, sans connotation spécifique et sont donc équivalents aux termes *travail*, *voiture* et *auto*.

En même temps, l'exemple (11) illustre le problème de l'équivalence stylistique au niveau lexical. D'après (Armstrong 1998, 476), le problème de neutralité stylistique consiste dans la nécessité d'établir si les items synonymiques « sont distribués dans deux styles du discours avec une force dénotative équivalente, et si la signification « associative ¹² » que chaque membre véhicule est telle qu'elle risque d'entraver sa distribution dans les deux styles ». Malgré le fait qu'il y ait des contextes où les mots ont le même référent, comme les trois formes en (11), ces mots peuvent pourtant se caractériser selon leur valeur stylistique (par exemple, style formel versus informel, forme standard versus vernaculaire). Pour citer Armstrong (1998, 477):

À la différence des éléments phonologiques, les items lexicaux sont manifestement associés au sujet du discours, et de ce fait aux relations entre les locuteurs, ainsi qu'aux types de discours qui caractérisent en général les styles formels et informels.

¹¹La connotation dépréciative du terme *bagnole* est attestée par Littré (1892). À cette époque, cette forme ne désignait pas une « voiture automobile », (exception faite des premières machines à vapeur). Dans les éditions du Larousse du XIXe (1866), *bagnole* est un terme d'origines dialectales, bien attesté dans le Nord et le Nord-Ouest de la France, qui a toujours un aspect connotatif d'une « vieille charrette, d'une mauvaise voiture » (voir le site de CNRTL <<http://www.cnrtl.fr/definition/bagnole>>). Dans l'édition du Larousse 1928, *bagnole* ne désigne pas encore une « voiture automobile », mais il a effectivement une connotation dépréciative. Dans les éditions des années 1980, la connotation dépréciative du terme *bagnole* est absente et le terme ne désigne qu'une « voiture automobile ».

¹² Terme utilisé par Leech (1981, 18), repris par Armstrong (1998, 476), pour subsumer plusieurs types de signification qui se distinguent de la signification dénotative.

En s'opposant à la notion de neutralité stylistique liée à la variation lexicale, Beeching dans son introduction pour Beeching et al. (2009) affirme que « [] when speakers use styles strategically to create specific meanings, such 'styles' evoke either stereotyped or commonly recognized fashions of speaking or salient features of these ».

Prenons un des exemples de marqueurs socio-stylistiques en français parlé, notamment les alternances lexicales *travail*, *boulot*, *job*. Dans l'exemple (11), les trois items *travail*, *job*, *boulot* ont le même référent, celui de « travail rémunéré ». Néanmoins en français laurentien la forme *travail* est considérée, d'un côté, comme le terme caractéristique du style formel, et en même temps c'est une forme standard, associée aux classes sociales hautes avec un haut niveau d'éducation. En revanche, le terme *job* est considéré comme marque du style vernaculaire et en même temps il est associé plutôt aux classes sociales basses (Mougeon 2005; Mougeon et al. 2010). En français hexagonal, les termes *travail* et *voiture* sont considérés comme non marqués, associés au style neutre, tandis que les termes *boulot* et *bagnole* appartiennent au style informel, familier (Armstrong 1998; Beeching 2006). On pourrait donc conclure que la variation lexicale peut être différenciée, d'une part en termes de caractéristiques individuelles (sexe, âge, classe sociale, niveau d'éducation, etc.), mais, d'autre part, elle implique également des facteurs stylistiques tels que attitude du locuteur à l'égard du sujet de discussion, relation entre les locuteurs, choix du sujet, etc. (Armstrong 2001, 231). Par conséquent, certains sociolinguistes (Armstrong 1998, 2001; Lodge 1989, 2005) se demandent si ce sont les facteurs sociaux ou bien les contextes stylistiques qui conditionnent la désignation et la fréquence des alternances du type *travail*, *job*, *boulot*, comme en (11). À la lumière de cette observation, la notion de variable lexicale ne pourra être appliquée que pour les synonymes complets, ce qui est, d'après Lodge (2005, 248), un phénomène quasi inexistant. Labov (1994, 157-8) (repris dans Armstrong 2001, 231) remarque que « [...] stylistic shifting responds to many independent variables and [...] no one of them can be considered as an « essential » or « controlling » factor ». Notons que Gadet (2007) et Mougeon et al. (2010, 200-1) soulignent que la variation diastratique (selon les caractéristiques sociales) est étroitement liée avec la variation diaphasique (selon le

registre de communication), s'exprimant dans la convergence des marques sociales et stylistiques.

Par ailleurs, en dépit des défis théoriques et méthodologiques, certains sociolinguistes sont de l'avis que l'application d'une méthode quantitative dans l'étude de la composante lexicale peut permettre de mieux cerner l'effet des facteurs sociaux et linguistiques sur la variation linguistique (Mougeon 2005; Mougeon et al. 2008, 2010; Sankoff 1988; Sankoff et al. 1978; entre autres). Pour citer Lodge (2004, 228-48; repris dans Beeching et Waltereit 2009, 195): « [...] variation in the lexicon plays a central role.... Far from being a peripheral to sociolinguistic structure, 'words' approach the very core of the linguistic identity of the different social groups that make up any community».

Afin de pouvoir employer la méthodologie variationniste quantitative aux alternances lexicales dans notre recherche, nous adoptons la méthodologie interprétative de Sankoff et al. (1978), Sankoff (1988). Premièrement, nous dégageons toutes les formes définies comme des variantes potentielles des variables étudiées. Pour citer Poplack (1997, 278): «Perhaps the most controversial issue in the study of language contact phenomena is circumscription of the variable context. The first step a variationist will take in assessing contextual effects on the occurrence of one or another variant of a variable is to define the envelope of variation». Il est bien connu que le lexique est une composante de la langue qui est toujours en mouvement ; il y a des formes qui disparaissent, d'autres qui apparaissent à leurs places, il y a des formes qui passent d'un registre à l'autre, etc. Ceci dit, pour définir correctement tous les synonymes possibles comme des variantes de la variable étudiée, il nous paraît être une bonne pratique de nous référer aux œuvres lexicographiques tels que des dictionnaires et de procéder à l'étude historique des items lexicaux choisis. Deuxièmement, nous déterminons systématiquement et rigoureusement seulement les contextes où les items lexicaux ont le même référent et peuvent donc s'alterner, comme en (6) ou en (7). Les contextes où le référent est ambigu ne sont pas considérés. Troisièmement, dans le cas de la variable « travail rémunéré » nous avons recours à l'approche compréhensive (Geeraerts 2010), afin de déterminer si les facteurs sémantiques conditionnent l'emploi de cette variable

(plus en détails dans le chapitre 4). Nous ne prétendons pas cependant que notre méthodologie de l'étude des variables lexicales soit toujours indiscutable, mais nous sommes certaine que nos méthodes choisies apporteront des observations complémentaires dans l'étude du lexique français dans le contexte social.

1.3.2.3 Problème de la quantification

Pour continuer avec les défis méthodologiques posés par l'étude de la composante lexicale, plusieurs études sociolinguistiques variationnistes soulèvent la question de représentativité des variables lexicales comme une condition préalable pour obtenir des données statistiques (Armstrong 2001; Lodge 2005; Nadasdi et McKinnie 2003; Sankoff 1997; Sankoff et al. 1978). Il est bien connu que les occurrences des mots lexicaux pleins sont beaucoup moins fréquentes que celles des éléments phonologiques et grammaticaux, d'où cette difficulté à démontrer des corrélations statistiquement importantes pour les variables lexicales.

D'ailleurs, une des solutions à cette problématique est proposée par Armstrong (1998, 217), qui introduit la notion de « méta-variable » (pour employer le terme de Milroy 1992, 168) pour une série d'items lexicaux variables. Pour citer Armstrong (2001, 168): «Thus, each individual lexical item is considered as a sub-variable comprising one standard and one (or more) nonstandard variant». Par exemple, en français européen, la variable « automobile » inclut la variante standard *voiture* et la variante non standard *bagnole*; la variable « travail rémunéré » inclut la variante standard *travail* et sa contrepartie non standard *boulot*. La variante standard et la variante non standard des variables mentionnées sont toutes les deux considérées comme ayant la même équivalence dénotative et propres au parler de la communauté étudiée (Armstrong 2001, 168, 232).

Une autre solution au problème de la quantification des variables lexicales apparaît dans le fait d'analyser des corpus importants pour rendre la quantification viable et d'atteindre un niveau de signification statistique. Pour citer Lodge (2005, 249): «The surest way forward lies in the creation of larger corpora of spoken language,

incorporating a wide range of vernacular as well as more formal styles». Pour citer également Armstrong (2001, 241): «To reiterate, the analysis of lexical variation in a ‘mega-corpus’ (Poplack 1989) may prove to give quantitative results that conform with those found on the other linguistic levels ». Geeraerts (2010, 825) note que l’Internet (les blogs, les forums, etc.) résout en partie le problème de la quantification des variables lexicales en mettant à la disposition des chercheurs des bases de données larges pour l’étude de la variation lexicale. Néanmoins, l’auteur avoue que cette source manque souvent d’informations sur les caractéristiques sociales des locuteurs (âge, sexe, classe, niveau d’éducation, région géographique, etc.), alors que c’est un pivot de la sociolinguistique variationniste. Finalement, pour citer Lodge (2005, 247):

Lexical choices may be more individualistic, more conscious and indeed more capricious than phonetic or grammatical ones, but the fact remains that the structure of the lexicon maps on to the structure of society in a more direct way than either phonology or grammar. Can sociolinguists afford to ignore it?

Nous rejoignons donc le groupe de chercheurs qui mettent en valeur les avantages méthodologiques des méthodes variationnistes quantitatives pour l’étude des composantes non phonologiques (Armstrong 2001; Beeching 2008; Chambers 1998, 2000; Geeraerts 2010; Mougeon et al. 2008; Nadasdi 2005; Sankoff 1988; Tagliamonte 2001, 2006). Pour citer Butters (1989, 184), repris dans Johnson (1996, 84) : « [...] to label an item of little importance in defining a dialect based solely on the fact that it is not part of a phonological or grammatical system is a questionable practice that may result from a narrow perspective focusing on certain aspects of language to the exclusions of others».

De la même façon que les sociolinguistes mentionnés, nous pensons que l’approche quantitative réalisée avec l’intégration des aspects sociaux et des aspects linguistiques permet une compréhension plus complète des processus sociolinguistiques,

en mettant en évidence l'impact individuel et combinatoire des facteurs sociaux et linguistiques. Pour citer Beeching dans son introduction de Beeching et al. (2009, viii):

[...] individuals must have some image of what it is to “act middle-class, female and so on”, in other words, they must be tapping into generally recognized features which sum up these categories. [...] the features calqued or parodied in styling may be reasonably close to a real representation of the community of speakers thus styled.

L'approche variationniste quantitative offre une perspective sociolinguistique de la variation lexicale. Nous nous attendons également à ce que cette perspective démontre des patrons et/ou des tendances de la variation lexicale dans la variété de français laurentien étudiée dans notre recherche, notamment le français de l'Outaouais.

1.3.3 Recherche sociolinguistique variationniste sur la variation lexicale

Dans notre travail, nous adaptons le cadre théorique de la sociolinguistique variationniste en nous basant sur des études empiriques portant sur la composante lexicale en français canadien et en français hexagonal. Dans cette sous-section nous faisons un survol des études antérieures qui nous ont servi de point de départ de nos hypothèses et prédictions.

1.3.3.1 Français de l'Hexagone

De l'autre côté de l'Atlantique, en français de France, les études sur la variation morphosyntaxique et phonologique dans le cadre de l'approche sociolinguistique variationniste sont beaucoup plus nombreuses que celles sur la composante lexicale. Pour citer Lodge (2004, 228): « It is slightly anomalous, therefore, that sociolinguists, in the Labovian tradition at least, should have tended hitherto to keep lexical variation at arm's length ». Pourtant, il y a quelques exceptions, notamment les études d'Armstrong (1998,

2001) ; Beeching (2008) ; Gadet (2007) ; Lodge (1989, 2004) ; Violin-Wigent (2005). Les études lexicales mentionnées utilisent les méthodes sociolinguistiques : étude du discours spontané (entrevues semi-dirigées ou libres)¹³ et stratification des locuteurs d'après les variables sociales âge, sexe, classe sociale et niveau d'éducation. Les études sur la variation lexicale démontrent que la variation est systématique, et reflètent les tendances globales de la sociolinguistique :

- i) la stratification selon l'âge : préférence des variantes standard par les adultes et tendance à l'emploi des variantes non standard par les jeunes (par analogie avec Chambers (1995),
- ii) la stratification selon le sexe (par analogie avec Labov 1990 ; Chambers 1998, 2008 ; Chambers et Trudgill 1998; Trudgill 1972),
 - la tendance générale chez les femmes d'employer plus souvent les formes de prestige en situation de changement linguistique,
 - la tendance générale chez les hommes à favoriser les variantes non standard en situation de variation stable,
- iii) la stratification selon la classe sociale et le niveau de l'éducation (par analogie avec Labov 1972):
 - la préférence des variantes plus standard par les locuteurs des couches sociales hautes,
 - la corrélation de l'emploi des formes non standard avec l'insécurité linguistique des cadres moyens et leur tendance à l'hypercorrection (Lodge 1989, 1997),
 - la tendance plus marquée des groupes à niveau social haut (comparer avec les groupes à niveau social bas) à plus alterner entre l'emploi des formes standard et non standard dans la conversation avec les connaissances et les inconnus (Lodge 1989, 1997).

¹³ Il est important de souligner que l'étude de Lodge (1989) à Clermont-Ferrand a été réalisée sur la base de données lexicales perçues (c'est-à-dire l'appréciation des formes lexicales par les locuteurs), et non pas sur l'usage réel de ces formes par les locuteurs ; ce qui fait que le lecteur doit être prudent pour interpréter ces données dans le cadre de la sociolinguistique quantitative, basée plutôt sur les interviews libres et semi-dirigées.

Il serait néanmoins prudent de mentionner qu'aucune des études sociolinguistiques en français hexagonal n'a eu recours à des analyses statistiques sophistiquées (analyse factorielle à régression multiple des règles variables, tableaux croisés, etc.) afin de cerner statistiquement l'effet des facteurs sociaux et de leur interaction.

1.3.3.2 Français au Canada

Les premières études sur la variation lexicale en français laurentien ont été réalisées par Sankoff et al. (1978), Sankoff (1997) sur les notions de « travail rémunéré » et de « vivre » dans le corpus de Montréal et, par Martel (1984) sur les notions de « film », de « dollar » et de « voiture automobile » en français québécois (français d'Estrie). Il faut ajouter toutefois que même si ces études sont réalisées dans le cadre de la sociolinguistique variationniste, elles ne contiennent pas d'analyses statistiques élaborées, vu que le nombre d'occurrences des variables lexicales n'est pas élevé. Faisant suite aux études déjà réalisées au Québec, les quelques études sur la variation lexicale en français ontarien sont apparues dans les années 2000: étude du concept de « travail rémunéré » (Nadasdi et McKinnie 2003), étude du concept « automobile » (Nadasdi et al. 2004, Mougeon et al. 2008, 2010) et étude des synonymes exprimant la notion de « vivre » (Nadasdi 2005). Pour faciliter la chronologie des études sur la composante lexicale en français laurentien, nous présentons le Tableau 1. Toutes les études mentionnées dans le Tableau 1 sont réalisées avec des corpus d'entrevues libres et semi-dirigées. Ces études sur les différentes variétés du français laurentien résument les facteurs qui favorisent une variante et défavorisent une autre : facteurs sociaux (âge, sexe, classe, intensité de contact, degré de restriction dans l'emploi du français, etc.) et facteurs linguistiques (effet du mimétisme et élément précédent la variante).

Tableau 1

Les études sociolinguistiques sur la variation lexicale en français laurentien

Variétés du français laurentien	Variable lexicale	Auteur(s)	Corpus
FRANÇAIS QUÉBÉCOIS			
Montréal milieu francophone majoritaire	« travail rémunéré » : <i>travail, job, emploi, ouvrage, poste, position</i> « vivre » : <i>vivre, habiter, demeurer, rester</i> « chose, affaire »	Sankoff et al. (1978) Sankoff (1997) Sankoff et al. (1978)	Corpus de Montréal, Sankoff et Cedergren (1971)
Sherbrooke Estrie, Québec milieu francophone majoritaire	« véhicule automobile » : <i>auto(mobile), machine, char, voiture</i> « film » <i>film, vue, movie</i> « dollar » <i>dollar, piastre</i>	Martel (1984) Martel (1984)	Corpus de Beauchemin et Martel (1973)
FRANÇAIS ONTARIEN			
Cornwall, North Bay, Pembroke (fr. min.) Hawkesbury (fr. maj.)	« travail rémunéré » « véhicule automobile » « vivre » « soulier de sport »	Nadasdi et McKinnie (2003) Nadasdi et al. 2004, Mougeon et al. (2008, 2010) Nadasdi (2005)	Corpus de Mougeon et Beniak (1978) Corpus de Mougeon et al. (2005)
FRANÇAIS D'OTTAWA-HULL			
Ottawa-Hull (bilinguisme équilibré et stable)	« travail rémunéré » « véhicule automobile »	Barysevich (2009) Barysevich (2010)	Corpus d'Ottawa-Hull Poplack (1989), <i>Récits du français québécois</i> (Poplack et St-Amand 2007), <i>Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social</i> (Poplack et Bourdages 2005)

Ainsi, malgré les défis théoriques et méthodologiques posés par l'étude de la variation lexicale dans le cadre de la sociolinguistique variationniste labovienne, il y a des chercheurs de deux côtés de l'Atlantique qui ont investi leur temps et leurs efforts dans ce domaine.

1.3.3.3 Paramètres linguistiques

Rares sont les recherches sociolinguistiques portant sur le français canadien et français hexagonal qui ont étudié l'effet des facteurs linguistiques sur la variation lexicale. Seules les quelques études sur le français parlé des adolescents franco-ontariens ont considéré deux facteurs linguistiques en corrélation avec les variables lexicales: le facteur mimétisme et l'élément linguistique précédant la variante (Mougeon et al. 2008; Nadasdi 2005; Nadasdi et McKinnie 2003; Nadasdi et al. 2004).

Il s'agit de l'effet du mimétisme quand l'emploi de la variante par l'interviewer anticipe l'emploi de la même variante par le locuteur (Weiner et Labov 1983), comme en (12) :

(12) Interviewer: Si tu veux être médecin ou avocat penses-tu que tu auras de ***l'emploi?***

Locuteur : Je pense que ça va être dur pour trouver ***un emploi.*** (Nadasdi et McKinnie 2003)

Par contre, en (13), l'effet de mimétisme est absent, lorsque le choix de la variante utilisée par le locuteur (*travail*) n'est pas affecté par le choix de la variante utilisée par l'interviewer (*emploi*) :

(13) Interviewer : Tu me dis qu'il va y avoir ***d'emploi ?*** (*Ibid*)

Locuteur : J'espère qu'il avait ***de travail.***

Nadasdi et McKinnie (2003) dans leur étude sur la notion de « vivre » dans le parler des adolescents franco-ontariens ont démontré que 80% des occurrences de la variante *rester* sont réalisées sous l'effet du mimétisme.

L'effet du contexte de l'emploi (l'élément précédent la variante: préposition, adjectif, déterminant) sur la variable lexicale a été démontré dans quelques études variationnistes sur le français parlé au Canada (Nadasdi et McKinnie 2003; Nadasdi et al. 2004; Mougeon et al. 2008; Barysevich 2009). Ces auteurs affirment qu'il existe une forte corrélation entre la présence d'une préposition et la probabilité de l'emploi des variantes *auto*, *automobile* (ex. : *en auto*, *en automobile*); tandis que l'emploi de la variante *char* est corrélé avec les contextes d'adjectif et de déterminant (*mon beau char*, *le char*).

Les facteurs linguistiques mimétisme et élément précédant la variante font partie de la grille de facteurs susceptibles d'affecter la désignation et la distribution fréquentielle de deux variables étudiées dans notre propre recherche.

1.3.3.4 Paramètres sociaux

Plusieurs études ont mis en valeur l'effet des facteurs âge, classe sociale, niveau éducation, sexe et niveau de bilinguisme sur la variation linguistique en français canadien et celui de France (pour la synthèse des études du français canadien voir Bayley et King 2003 ; Mougeon 1996 ; Thibault 2001; du français européen, voir Beeching et al. 2009 ; Gadet 1996 ; Pooley 2000). Remarquons aussi que les études d'Armstrong (1998, 2001) et de Lodge (1989, 2005) mettent en valeur le fait que la corrélation des facteurs sociaux âge et sexe avec la composante lexicale est beaucoup plus saillante qu'avec des composantes phonologique, morphologique et morphosyntaxique. Par exemple, Armstrong (2001, 218-23)¹⁴ dans son étude sur le français parlé de Dieuze (Lorraine,

¹⁴ Cette étude se base sur un corpus du français parlé de Dieuze, composé de 237 items lexicaux dont 50 doublets lexicaux sont en provenance de Lodge (1989), le reste des données est recueilli par Armstrong (Armstrong 2001, 217-8).

France) démontre une forte stratification des items lexicaux en termes d'âge (groupe d'âge de 11 à 12 ans versus de 16 à 19 ans) et de sexe, les hommes plus âgés employant le plus de formes non standard.

1.3.3.4.1 Âge

Dans la sociolinguistique variationniste l'âge est un des facteurs les plus susceptibles d'affecter la variation linguistique ; l'âge est considéré comme le facteur qui démontre le mieux s'il y a un changement en cours dans la communauté étudiée. Quelques études variationnistes sur le lexique du français parlé au Canada et en France reflètent une tendance parmi les adultes à employer plutôt les variantes standard et/ou traditionnelles, tandis que les jeunes favorisent les formes non standard (Armstrong 1998, 2001; Lodge 1989 ; Martel 1984 ; Nadasdi et al. 2004 ; Sankoff et al. 1978 ; entre autres). Par exemple, Martel (1984) démontre que la variante *film est* employée nettement plus souvent par la jeunesse, tandis que les personnes âgées favorisent la variante traditionnelle *vue*. Nadasdi et al. (2004, 92) démontrent une association de la variante *auto* au parler des locuteurs de moins de 30 ans et de la variante *automobile* au parler des locuteurs d'âge mur (moyen). Ils constatent également que l'âge est le principal facteur dans la disparition de la variante traditionnelle *machine* en français laurentien.

1.3.3.4.2 Sexe

Un autre résultat sociolinguistique classique dans plusieurs recherches variationnistes est la tendance générale chez les femmes à favoriser les variantes standard (voir Labov 1972b, Labov 1999, entre autres). Cette tendance est confirmée dans plusieurs études sur le lexique du français de France (Armstrong 1998, 2001 ; Lodge 1989 ; Violin-Wigent 2005). L'étude d'Armstrong (2001) sur le français de Dieuze, démontre un effet très marqué du facteur sexe, ce qui se voit dans l'emploi du vocabulaire plus standard par les femmes et dans l'emploi du lexique non standard par les hommes. Les études de Violin-Wigent (2005, 12-3) démontrent que les femmes âgées de

plus de 40 ans ont une forte tendance à garder le vocabulaire régional briançonnais, considéré à l'époque comme étant la norme locale de grande valeur, tandis que les hommes montrent la tendance contraire (Labov 1972b, 1988, 1999). D'un autre côté, Violin-Wigent (2005, 12-3) démontre que les femmes plus jeunes (moins de 40 ans) semblent rejeter le vocabulaire régional et préférer d'une façon beaucoup plus prononcée que les hommes du même âge l'emploi du vocabulaire français, conformément à la norme nationale moderne, suite au renforcement de relations économiques et touristiques avec d'autres régions françaises. Nadasdi et al. (2004) démontrent un taux d'emploi de la variante vernaculaire *char* beaucoup plus élevé chez les adolescents que chez les adolescentes franco-ontariennes qui, au contraire, montrent une préférence pour la variante standard *auto*.

1.3.3.4.3 Classe sociale

Les résultats d'un grand nombre d'études révèlent que le facteur classe sociale (en corrélation avec le niveau d'éducation) est un des facteurs qui contribuent le plus à la variation linguistique. Au niveau lexical, Sankoff et al. (1978) dans leur étude sur le concept de « travail rémunéré » parmi les francophones montréalais, constatent une stratification des variantes selon la classe sociale. Les auteurs démontrent que les locuteurs de la classe ouvrière utilisent plutôt les variantes non standard *job* et *ouvrage*, tandis que les locuteurs de la classe moyenne et de la classe professionnelle favorisent plutôt les variantes plus standard *emploi* et *travail*, ce qui reflète un patron classique de stratification sociale d'une variable linguistique. Dans la même idée, les études de Martel (1984), de Mougeon et al. (2010) et de Nadasdi et al. (2004) sur la notion de « véhicule automobile » constatent que la variante *auto* tend à être associée au parler des locuteurs des couches sociales plus élevées. Martel (1984) et Mougeon et al. (2010) démontrent l'association des variantes *voiture* et *automobile* au parler de la classe sociale élevée. Nadasdi et McKinnie (2003) démontrent la tendance à l'emploi de la forme non standard *rester* dans le sens de « habiter » par les locuteurs ontariens de couches sociales basses.

Dans les études mentionnées, l'effet de la classe sociale sur la variation lexicale est manifeste.

Par ailleurs, plusieurs études variationnistes constatent un effet convergent des facteurs sociaux. Par exemple, Violin-Wigent (2005, 9-10) dans son étude sur le français de Briançon atteste des variantes vernaculaires dans lesquelles elle observe un effet convergent des facteurs sociaux âge et sexe ; les variantes vernaculaires sont à la fois associées à la classe sociale basse et au sexe masculin, tandis que les variantes plus standard sont associées à la classe sociale haute et aux femmes. L'étude variationniste de Martel (1984) démontre une corrélation de facteurs sociaux âge et niveau d'éducation dans la désignation des synonymes exprimant la notion de «film». Cet auteur trouve que les locuteurs jeunes avec un niveau d'éducation plus haut ont tendance à employer la variante standard *film*, tandis que les locuteurs plus âgés avec un niveau d'éducation plus bas favorisent l'emploi de la variante traditionnelle *vue*. L'étude de Sankoff et al. (1978) sur l'usage des synonymes *rester, vivre, demeurer, habiter* pour exprimer le concept de « vivre » démontre que la variante *habiter* est employée dans sa majorité par les femmes de la classe professionnelle avec un niveau d'éducation haut.

1.3.3.4.4 Style

Passons au facteur style, un de facteurs de base de la grille des facteurs sociaux dans la théorie variationniste. Les études sociolinguistiques d'Armstrong (1998, 2001) et de Lodge (1989) sur le lexique en français de Dieuze démontrent une corrélation de désignation et de fréquence des items lexicaux avec le facteur style. Par exemple, l'étude d'Armstrong (2001) souligne un caractère très prononcé de la variation stylistique, reflétée dans une forte différenciation de lexique (standard vs. non standard) dans deux styles considérés (interview et conversation). Ainsi, dans les interviews l'auteur remarque une fréquence de l'emploi du lexique non standard beaucoup plus basse chez les femmes que chez les hommes (Armstrong 2001, 218). Cet auteur a trouvé que dans la conversation la fréquence de l'emploi du vocabulaire non standard est plus haute que dans l'entrevue. Ce résultat n'est pas surprenant vu le caractère plus formel de l'entrevue

comparer à la conversation. Armstrong (2001) a aussi démontré que le vocabulaire non standard est plus utilisé par les jeunes.

Mougeon et al. (2010) ont étudié l'emploi des termes référant à la notion de « véhicule automobile » et à celle de « soulier de sport » en fonction des interlocuteurs (communication avec les amis versus avec les enseignants). Les auteurs ont observé les tendances suivantes :

- i) les variantes plus standard *voiture, automobile, chaussures et espadrilles*¹⁵ sont plus employées dans la conversation avec les enseignants,
- ii) les termes non standard (les formes anglaises) *char, (running)shoes, sneakers* sont plus fréquents dans la conversation avec les amis,
- iii) le taux de fréquence des termes sans marque sociale *auto, souliers* ne varient pas de façon significative selon l'interlocuteur.

1.3.3.4.5 Localité géographique

Malgré les modèles théoriques et les principes méthodologiques de Labov (1972b, 1982) sur la séparation de l'étude de la langue dans l'espace et dans la société, plusieurs recherches mettent en valeur l'importance du facteur espace qui est du même ordre que celui des facteurs sociaux connexes (Britain 2004 ; Chambers 1995 ; Milroy 1992 ; Milroy 1999 ; Mougeon et al. 2010 ; entre autres). Plusieurs études dialectologiques (sociolinguistiques) sur l'anglais parlé considèrent le facteur espace comme ayant deux fonctions. D'une part, dans les études dialectologiques le facteur espace reflète la distribution des innovations. En même temps, le facteur espace fait partie de la grille des facteurs sociaux, en interaction avec la dimension sociale (Chambers 1995 ; Chambers et Trudgill 1998 ; Milroy 1992 ; Milroy 1999). Nous proposons d'illustrer cette interaction en nous appuyant sur des études antérieures de l'anglais parlé (américain versus canadien).

¹⁵ Selon Mougeon et al. (2010, 192), malgré le fait que le terme *espadrille* n'ait pas de marque sociale, il est plus employé dans la communication avec les enseignants qu'avec les élèves et les amis ; la tendance que ces auteurs attribuent à l'emploi fréquent de ce terme par les enseignants dans les salles de classe.

Premièrement, Chambers (1995) dans son étude sur la désignation des termes *chesterfield*, *couch*, *sofa* dans le Golden Horseshoe (région urbaine qui longe le Lac Ontario d'Oshawa à Niagara Falls) fait quelques observations intéressantes sur l'interaction des facteurs sociaux avec des facteurs géographiques :

- i) interaction de zone géographique avec des variantes linguistiques en question (le terme *chesterfield* est un terme purement canadien, tandis que les Américains utilisent le terme *couch*),
- ii) corrélation de l'appartenance régionale à l'âge (la fréquence de la variante canadienne *chesterfield* chez les jeunes Canadiens diminue considérablement au profit du terme américain *couch*).

La corrélation de l'âge avec la zone géographique apparaît également dans l'étude de Chambers (1998) sur le changement en cours de l'anglais canadien. Cette fois-ci, l'auteur démontre la fréquence du terme *serviette* qui diminue au profit du terme américain *napkin*. Easson (1998) dans son étude sur le choix lexical *sneakers*, *running shoes* dans le Golden Horseshoe, conclut que la variante canadienne *running shoes* est très utilisée par les jeunes Canadiens, tandis que les Canadiens plus âgés ont une préférence pour la variante américaine *sneakers*. Les études citées ci-dessus démontrent que la considération simultanée des facteurs sociaux et géographiques apporte une compréhension plus complète du phénomène de la variation lexicale.

Dans les études sur le français laurentien, le facteur zone géographique/localité de résidence a aussi été considéré, mais il n'a pas été perçu comme étant un des facteurs les plus significatifs dans le conditionnement des variables lexicales (Mougeon 2005 ; Nadasdi et al. 2004). Nadasdi et al. (2004, 104) notent dans leur étude sur la variation lexicale dans quatre communautés ontariennes (North Bay, Cornwall, Pembroke, Hawkesbury) : « [...] l'effet du facteur localité n'est pas aussi solidement établi que celui des autres variables indépendantes que nous avons retenues dans notre analyse ». Néanmoins, il faudrait remarquer que les auteurs auraient pu tirer cette conclusion en raison d'un taux d'occurrences de la variable lexicale qui n'était pas assez élevé dans

chacune des quatre communautés étudiées. D'ailleurs, en s'appuyant sur les données d'une plus large enquête menée en 2005, Mougeon et al. (2010) ont mis à jour l'effet significatif du facteur localité sur l'emploi de plusieurs termes référant à la notion de « véhicule automobile » et à celle de « soulier de sport ». Par exemple, ces auteurs montrent une différence considérable dans l'emploi des mots *voiture*, *char*, *chaussures* et *shoes* à Hawkesbury versus à Toronto. À Toronto, le taux de fréquence des termes standard *voiture*, *chaussures* est nettement plus élevé qu'à Hawkesbury, où le taux des variantes vernaculaires *char* et *shoes* est considérablement plus important qu'à Toronto (Mougeon et al. 2010, tableaux 9 et 14). Il faudrait obligatoirement mentionner que les différences selon le facteur géographique s'expliquent, selon Mougeon (2010), Mougeon et al. (2010), par quelques paramètres démographiques : i) la proportion des francophones au sein d'une communauté (minoritaire versus majoritaire); ii) le taux du maintien du français au foyer (restreints, semi-restreints, non restreints); iii) lieu de naissance des élèves (en Ontario, au Québec, à l'étranger); iv) le statut social des élèves fréquentant les écoles de langue française dans les localités minoritaires versus majoritaires. En ce qui concerne le dernier point (iv), Mougeon et al. (2010, 179) précisent qu'à Hawkesbury, par exemple, dans les écoles de langue française ce sont les élèves de la classe sociale basse qui prédominent ; à Toronto - des classes sociales hautes ; dans les communautés minoritaires de Cornwall, Pembroke et North Bay ce sont les élèves de la classe moyenne. Pour citer Mougeon et al. (2010, 179) : « Ces différences reflètent en partie le fait que, dans les écoles de langue françaises des communautés francophones minoritaires, les élèves originaires de la classe ouvrière sont sous-représentés et inversement ceux qui sont issues de la classe élevée sont surreprésentés [...] ».

À la lumière de ces observations, nous pensons que le fait d'étudier la variation linguistique (lexicale y compris) séparément dans chaque quartier et puis comparer les résultats avec les résultats de tout le corpus a des avantages méthodologiques. Par conséquent, dans notre recherche sur la variation lexicale dans le corpus du français parlé à Ottawa-Hull, nous étudions les cas de variation lexicale séparément dans chaque communauté (trois quartiers ontariens : Vanier, Basse-Ville, West-End et deux quartiers québécois : Vieux-Hull, Mont Bleu). Nous optons pour cette méthode (étude séparée de

chaque communauté), puisque chacune des cinq communautés d'Ottawa-Hull est différente de l'autre par la composition de sa population, par le degré différent de contact avec l'anglais, par la proportion différente des anglophones et des francophones, etc.

Il resterait à considérer des facteurs qui dans les études précédentes n'exercent pas d'effet significatif sur la variation linguistique. En effet, parfois les résultats en provenance des facteurs non significatifs fournissent des observations supplémentaires sur le phénomène de variation lexicale et/ou sur la composition du corpus. Par exemple, dans l'étude de Nadasdi et McKinnie (2003), le facteur durée de séjour dans l'environnement du français vernaculaire a été considéré dans les analyses, mais l'effet de ce facteur ne s'est pas avéré significatif, ce qui s'explique, selon les auteurs, par la durée du séjour trop courte pour avoir un effet sur la production orale. Il n'est pas exclu que dans l'étude de Nadasdi et al. (2004, 97), le facteur classe sociale n'a pas été révélé significatif pour la variante *char* par le fait que le « corpus a été recueilli auprès d'adolescents, locuteurs qui, généralement, tendent à faire un plus grand usage des formes vernaculaires que les autres locuteurs » (Labov 1972a, 1972b).

Enfin, des sociolinguistes prévoient cet avantage qui est de considérer des facteurs qui jusqu'à date n'ont pas reçu beaucoup d'attention, mais qui pourraient contribuer à une meilleure compréhension du phénomène de la variation lexicale. Par exemple, Mougeon (2005, 283) note l'intérêt de l'étude du matériel pédagogique comme un des facteurs susceptibles de contribuer à la variation lexicale parmi les adolescents.

Dans la section suivante, nous donnons une description plus détaillée des effets des paramètres extralinguistiques liés au bilinguisme et au contact entre le français et l'anglais sur la variation lexicale. Il s'agit des facteurs tels que le niveau de maintien du français, la scolarisation en français/anglais, le niveau de restriction et le niveau de bilinguisme.

1.4 Bilinguisme, contact de langues et théorie variationniste

Appel et Muysken (1987, 1) déclarent que « [...] language contact inevitably leads to bilingualism ». Il nous apparaît cependant raisonnable de remarquer le caractère binaire de ce processus. Les principaux agents du contact linguistique sont des bilingues et des apprenants d'une langue seconde. Par conséquent c'est le bilinguisme qui amène au contact des langues. Le phénomène du contact des langues et le phénomène du bilinguisme sont très liés. Pour citer Winford (2003, 2): «Whenever people speaking different languages come into contact, there is a natural tendency for them to seek ways of bypassing the communicative barriers by seeking compromise between their forms of speech».

Dans le cadre de notre recherche, nous nous approprions une définition sociologique du bilinguisme de Weinreich (1953, 5): « [...] the practice of alternatively using two languages will be called here bilingualism, and the persons involved bilinguals ». King (2000, 43-4) remarque que la recherche moderne sur des langues en contact s'intéresse autant aux caractéristiques psychologiques et neurologiques du bilinguisme, qu'à l'étude approfondie des aspects sociologiques des communautés bilingues. Cette auteure met également en valeur un intérêt croissant des chercheurs pour l'acquisition des langues étrangères et l'étude des conséquences linguistiques du contact des langues. C'est dans ce dernier volet (étude des conséquences et des interférences linguistiques provoquées par le contact de langues) que s'inscrit notre propre recherche sur la variation lexicale du français canadien (laurentien) en situation de bilinguisme équilibré et de contact intense entre l'anglais et le français.

Comme le soulignent Poplack et Levey (2010, 399), le vernaculaire est un registre très propice au contact des langues « [...] the register in which linguistic manifestations of language contact are most likely to occur ». Notre recherche sur la variation lexicale en situation de bilinguisme stable et de contact des langues se base sur les données vernaculaires du français de l'Outaouais. Les données sont tirées des entrevues de trois corpus de parole déposés au laboratoire sociolinguistique de l'Université d'Ottawa :

- i) le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* (Poplack 1989)

- ii) les *Récits du français québécois d'autrefois* (Poplack et St-Amand 2007)
- iii) le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social* (Poplack et Bourdages 2005).

Nous suivons le courant des recherches étudiant le contact de langues et ses conséquences linguistiques dans un contexte social (Poplack 1985, 1997 ; Romaine 1995 ; Thomason 2007 ; Thomason et Kaufman 1988 ; Weinreich 1953 ; Winford 2003; entre autres). Nous rendons compte du choix lexical des locuteurs de la variété étudiée dans différentes dimensions sociales. Plus précisément, nous adoptons le cadre théorique de la sociolinguistique variationniste labovienne (étude de la variation linguistique mise en relation avec des facteurs sociaux et linguistiques) avec une application des outils analytiques quantitatifs (Rand et Sankoff 1988; Tagliamonte 2006) et une méthode comparée en linguistique historique (Blondeau 2006, 2008 ; King 2000; Mougeon et Beniak 1989a, 1991 ; Poplack 1980, 1988; entre autres). Notre recherche démontre comment l'application des analyses empiriques de la sociolinguistique variationniste quantitative contribue à l'étude de la variation lexicale en situation de contact de langues. Ce qui nous apparaît intéressant c'est d'observer le processus, le degré et la spécificité de l'impact du bilinguisme et de la situation de contact entre le français et l'anglais sur la variabilité lexicale des locuteurs de la variété étudiée.

Le contexte du contact de langues en intégration avec des contraintes d'ordre linguistique et social crée un ensemble de processus et de conséquences linguistiques, par exemple la convergence interlinguistique des traits, l'emprunt, le calque, l'alternance de code, le changement structurel, la simplification, la réduction sociolectale et le mélange des langues (King 2000 ; Mougeon et Beniak 1989a, 1991 ; Poplack 1997). Dans le contexte de la région de l'Outaouais, il serait erroné d'ignorer l'impact des facteurs bilinguisme et intensité du contact des langues sur le comportement linguistique des locuteurs. D'ailleurs, de nombreuses recherches empiriques sur cette variété de français (dans leur majorité ce sont des recherches de Poplack et de ses collègues¹⁶) ont démontré

¹⁶Pour la bibliographie des recherches sur le français d'Ottawa-Hull, consulter le site <http://www.sociolinguistics.uottawa.ca/publications.html>

que le bilinguisme et l'intensité du contact sont parmi des principaux facteurs susceptibles d'affecter la variation dans le contexte de contact de langues. Pour citer Poplack (1982, 5) « Bilingualism has been said to be the major determinant of linguistic convergence, which usually involves the lexicon, but may also affect the grammar ». Dans notre recherche, nous nous attendons donc à retrouver un impact du contact intense entre le français et l'anglais au niveau de la variabilité lexical. Pour citer Winford (2003, 2): « Far from being deviant, language mixture is a creative, rule-governed process that affects all languages in one way or another, though to varying degrees ».

La situation de contact de langues soulève également un ensemble de questions sociales, communautaires et individuelles. Comme nous le savons à partir de la littérature, le contact de langues implique toute une gamme de facteurs socioculturels communautaires qui influencent potentiellement le comportement linguistique des locuteurs. Il s'agit de l'intensité et de la durée du contact des langues, des relations entre les langues en contact et de leur prestige relatif, des attitudes linguistiques des locuteurs envers les langues et la norme communautaire, des motivations d'utiliser l'une ou l'autre, de la situation d'insécurité linguistique, de la pression culturelle, etc. (Appel et Muysken 1987; Mougeon et Beniak 1991 ; Poplack 1993, 1997 ; Romaine 1995; Thomason et Kaufman 1988 ; Thomason 2001 ; Weinreich 1953, entre autres). En situation de contact de langues, nous évoquons également une variété de paramètres sociaux individuels liés au bilinguisme susceptibles d'influencer la variabilité lexicale des locuteurs : degré de bilinguisme des locuteurs, niveau de compétence dans les langues en contact et statut de langues.

Un ensemble de facteurs sociaux et linguistiques susceptibles d'affecter la variabilité lexicale dans un contexte de bilinguisme et de contact de langues suggère l'intérêt théorique et méthodologique de l'approche variationniste pour ces contextes. Le rôle important de la recherche systématique quantitative dans les études sur les communautés bilingues a déjà été souligné par plusieurs sociolinguistes (King 2000 ; Poplack 1982, 1993 ; Poplack et Levey 2010 ; Thomason 2001).

Il existe une vaste littérature théorique et empirique portant sur les conséquences linguistiques de la situation de bilinguisme et de contact avec l'anglais en français

canadien. Notre travail ne vise pas à soulever toutes les questions et à donner la synthèse de toutes ces études ; cette tâche dépasserait les limites de la présente étude. Nous nous limitons à un bref survol des études variationnistes réalisées sur le français ontarien et le français québécois. Nous recourons principalement aux études lexicales portant sur les deux variétés mentionnées.

1.4.1 Français langue minoritaire : cas du français ontarien

Un des principaux volets des recherches sur le contact entre le français et l'anglais est présenté par les études sur le français ontarien en situation minoritaire. Dans ce cadre, il s'agit d'un grand nombre de travaux sur les différentes composantes de la structure linguistique :

- i) la composante morphosyntaxique (Mougeon et Beniak 1989a, 1991, 1994; Nadasdi 1994; etc.),
- ii) la composante lexicale (Mougeon et al. 2005, 2008 ; Nadasdi 2005 ; Nadasdi et McKinnie 2003 ; Nadasdi et al. 2004 ; Rehner et Mougeon 1998),
- iii) les composantes phonologiques et phonétiques (Baligand et Cichocki 1985 ; Léon et Cichocki 1989 ; Tennant 1996 ; Thomas 1982, 1986).

La situation de contact entre le français et l'anglais dans les communautés ontariennes amène les chercheurs à prendre en considération certains facteurs sociaux dont le rôle semble souvent déterminant dans la désignation et la fréquence distributionnelle des variantes linguistiques (Mougeon et Beniak 1989a ; Poplack 1989 ; Poplack et Levey 2010 ; Romaine 1995; Thomason 2001; Winford 2003):

- i) statut des langues en contact (minoritaire, majoritaire, bilinguisme équilibré),
- ii) niveau de restriction dans l'emploi du français,
- iii) intensité et durée de contact,
- iv) degré de bilinguisme.

Ces facteurs et ceux mentionnés dans la section précédente sont susceptibles de contribuer à une gamme de phénomènes linguistiques caractéristiques du français ontarien : le changement, la simplification syntaxique et morphologique (Mougeon et Beniak 1991 ; Nadasdi 1994 ; Laurier 1989), l'interférence (Mougeon et al. 1978 ; Rehner et Mougeon 1998), l'emprunt lexical à l'anglais (Golembeski 1998 ; Melanson 1996 ; Mougeon et al. 1982 ; Mougeon et Beniak 1991), la standardisation des variables, la réduction sociolectale, stylistique et la convergence avec l'anglais (Mougeon et Beniak 1989a, 1991).

Lorsqu'on enquête en situation de contact de langues, il faut tenir compte du statut des langues dans les communautés étudiées. Mougeon et Beniak (1989a), Sankoff et al. (1978) ont démontré la corrélation du facteur statut du français (minoritaire vs. majoritaire) avec la fréquence de l'emploi des variantes linguistiques. Par exemple, dans des études effectuées sur le français ontarien, il ressort généralement que ce sont les adolescents du milieu francophone majoritaire de Hawkesbury qui emploient le plus souvent les variantes vernaculaires aux niveaux morphosyntaxique (*je **vas**, l'auto à mes parents, ils **ont** rentré de la maison, eux autres ils **dit** une prière*)¹⁷ et lexical (***rester***, Nadasdi 2005), *la plupart des **jobs*** (Mougeon 2005); tandis que les adolescents des milieux francophones minoritaires préfèrent au contraire les variantes standard (*je **vais**, les parents **de** mes parents, elle aussi **est** rentrée comme le chat* (Mougeon et Beniak 1989a, 1991 ; Mougeon 2005, Nadasdi et al. 2004) ; *dans son **auto*** (Nadasdi et al. 2004), *il trouverait un **travail** meilleur* (Mougeon 2005). Dans notre recherche, nous prenons en considération le rôle du statut de langues en tant que facteur susceptible d'affecter la désignation des concepts de « travail rémunéré » et de « véhicule automobile » en français de la région de l'Outaouais, notamment dans les communautés ontariennes où le français est une langue minoritaire et les communautés québécoises où le français est une langue majoritaire.

¹⁷ Tous les exemples sont pris dans Mougeon et Beniak (1989, 1991).

1.4.1.1 Niveau de restriction

Le niveau de restriction dans l'emploi du français dans les communautés ontariennes surgit comme étant un des facteurs les plus significatifs de la variabilité linguistique à tous les niveaux de la structure linguistique. Par exemple, dans plusieurs études sur le français ontarien, il ressort en général que les locuteurs restreints montrent un emploi limité des variantes vernaculaires et un emploi plus fréquent des variantes formelles que les locuteurs non restreints (Mougeon et Beniak 1989a, 1991 ; Nadasdi 2005 ; Uritescu et al. 2004 ; entre autres). À titre d'exemple, l'impact de la restriction sur la composante lexicale en français ontarien apparaît clairement dans l'étude de Nadasdi et al. (2004), où les auteurs démontrent que les locuteurs restreints favorisent la variante *auto* (car ces locuteurs ne sont pas exposés au français vernaculaire), tandis que les francophones semi-restreints et non restreints font montre d'une haute probabilité de l'emploi de la variante *char*. Nadasdi (2005) démontre également l'effet significatif de la restriction dans l'emploi du français dans une fréquence élevée de l'utilisation de la forme *vivre* par les locuteurs restreints (vu la convergence systémique entre le verbe français *vivre* et le verbe anglais *to live*).

1.4.1.2 Degré de bilinguisme

L'effet du degré de bilinguisme sur la variation lexicale est étudié dans quelques recherches sur le français ontarien. Par exemple, Mougeon et al. (1984) démontrent la fréquence élevée et la proportionnalité dans l'emploi des emprunts franco-ontariens parmi les bilingues équilibrés et les bilingues à dominance anglaise, vu le contact intense avec l'anglais dans des domaines sociétaux particuliers (ex. : emploi de la forme anglaise *movie* à la place des formes françaises *film/vue*). En même temps, ces auteurs remarquent que les emprunts de souche québécoise représentent des mots à part en français ontarien. Les bilingues franco-dominants, par exemple, emploient plus souvent l'emprunt à l'anglais de souche québécoise *truck* pour dire « camion » que les bilingues équilibrés ; tandis que les anglo-dominants préfèrent la variante standard *camion*.

L'impact du bilinguisme sur la composante lexicale est démontré également dans l'étude de Nadasdi et McKinnie (2003, 54), où les auteurs observent que le choix de la variante *travail* par les adolescents torontois en immersion française est affecté par la langue parlée à la maison (en italien, en espagnol), ex. : *travaglio* (en italien), *trabajo* (en espagnol). La même tendance se voit dans l'étude de Mougeon et al. (2008, 376) : *auto/automobile* (en italien), *automóvil* (en espagnol) et *automobile* (en français).

Le contact long et intense avec l'anglais a contribué à l'apparition de plusieurs emprunts dans le vocabulaire du français canadien. Mougeon (2000) remarque que plusieurs chercheurs se sont engagés à décrire les emprunts à l'anglais dans le vocabulaire de base du français. Pourtant, rares sont les recherches qui étudient les raisons sociales et linguistiques de l'intégration de ces emprunts en français. En français ontarien, seules les recherches de Beniak et al. (1985), Canale et al. (1977), Mougeon (1995, 2000), Mougeon et al. (1982), Mougeon et Beniak (1991) ont étudié les emprunts lexicaux de l'anglais au vocabulaire ontarien, comme une des conséquences systématiques du contact de deux langues.

1.4.2 Milieu majoritairement francophone: cas du français québécois

Le français québécois représente une variété de français laurentien où le français est la langue majoritaire. Il est bien documenté que le contact avec l'anglais sur le territoire du Québec existe depuis la deuxième moitié du XVIIIe siècle (Martineau 2005 ; Mougeon et Beniak 1994 ; Sankoff 2001). Les chercheurs soulignent surtout l'intensité du contact du français québécois avec l'anglais au XIXe - début du XXe siècles (Corbeil 1976 ; Mougeon 2000, 30). La littérature indique que le degré de contact varie d'une localité à l'autre. À Québec et à Montréal le français est majoritaire et, par conséquent, les francophones se sentent en sécurité linguistique (Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1997). Pourtant à Montréal le contact avec l'anglais est plus intense que dans la ville de Québec (Mougeon et Beniak 1991). Blondeau (2006) remarque que le contact du français avec l'anglais dans les communautés québécoises se caractérise par le bilinguisme, mais pourtant instable, à la différence du bilinguisme équilibré et stable à Ottawa-Hull.

Le contact entre le français et l'anglais et les conséquences de ce contact restent des thèmes fréquents dans les recherches sur le français québécois. Les chercheurs mesurent le degré d'effet de l'anglais sur le français québécois aux différents niveaux de structuration linguistique : au niveau phonologique (Sankoff et Blondeau 2007), morphosyntaxique (Blondeau 2003, 2006, 2008 ; Blondeau et Nagy 2008 ; Blondeau et al. 2002 ; Laberge et Sankoff 1980 ; Thibault 1991) et lexical (Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1997). Selon l'hypothèse du français laurentien (un ensemble linguistique de variétés du français parlé dans la province de Québec, dans les communautés francophones de l'Ontario et de l'Ouest), le français québécois aurait une parenté avec le français ontarien, ce qui contribue aux études comparatives interlectales entre ces deux variétés. Néanmoins, ce qui distingue le plus le français québécois du français ontarien c'est une relative sécurité linguistique du français au Québec. Par exemple, Sankoff (1997) dans son étude sur le lexique des francophones et des anglophones montréalais, constate qu'en situation de sécurité linguistique à Montréal, les francophones préfèrent employer l'emprunt à l'anglais *job* (29%) au détriment de la variante française *emploi* (14%). Par contre, la situation d'insécurité linguistique du français langue minoritaire pourrait provoquer l'effet d'évitement des variantes anglaises (ex. : *job*) au profit des variantes françaises (ex. : *emploi, travail*).

Au niveau lexical, l'impact du contact entre le français et l'anglais est abordé également dans les études des emprunts à l'anglais dans le vocabulaire québécois (Lavallée 1979 ; Nadasdi 1991 ; Nadasdi et Mougeon 1992).

1.4.3 Bilinguisme stable et contact de langues: cas du français de l'Outaouais

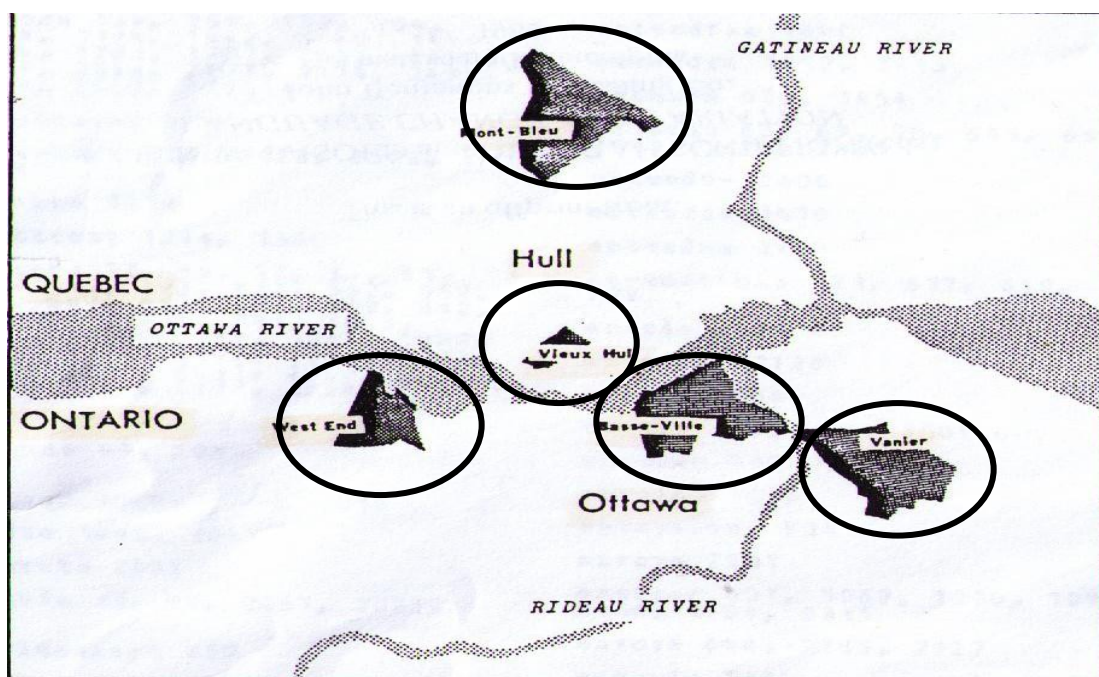
Le français parlé de l'Outaouais a des similarités et des traits linguistiques différents du français ontarien et du français québécois. Le français de l'Outaouais attire notre attention pour plusieurs raisons. Comme nous l'avons déjà mentionné, la région d'Ottawa-Hull est un excellent témoignage de la situation de contact intense et prolongé depuis plus de deux siècles entre le français et l'anglais (Poplack 1989). Cette variété

représente un laboratoire idéal pour une étude méticuleuse de l'impact du contact des deux langues sur les structures linguistiques et sociales.

Le français d'Ottawa-Hull est représenté par trois quartiers ontariens (Vanier, West-End et Basse-Ville où le français est la langue minoritaire) et deux quartiers québécois (Vieux-Hull et Mont-Bleu où le français est la langue majoritaire), séparées par la frontière géographique et provinciale que représente la rivière des Outaouais.

Figure 1

La région d'Ottawa-Hull (Poplack 1989, 412)



La région d'Ottawa-Hull offre la possibilité d'étudier la dynamique de la variation en contexte francophone minoritaire versus majoritaire et de comparer des différences qualitatives et quantitatives attribuables au statut du français (Poplack 1989). En même temps, la variété du français parlé à Ottawa-Hull représente une perspective d'étude de l'impact de « l'effet du voisinage » sur la variation lexicale dans des communautés ontariennes et québécoises voisines (Chambers et Trudgill 1980, cité dans Poplack 1989,

128). Finalement, il faudrait remarquer qu'en dépit de sa délimitation linguistique et géographique très prononcée, la région d'Ottawa-Hull serait représentative d'une communauté bilingue stable¹⁸ :

Although the individuals in our sample display degrees of proficiency in English ranging from “low” to “high”, and reside in neighborhoods alongside varying proportions of Anglophones, we note that their French cannot be said to be ‘restricted’ in the sense, say, of the Franco-Ontarians studied by Mougeon and Beniak (1991). Indeed, native ability in French was a prerequisite for inclusion in the sample. [...]. The “bilingual” character of these speakers, insofar as they employ both languages regularly in the course of ordinary interaction and enjoy membership in stable bilingual communities, is perhaps what most distinguishes them from communities that have been studied in this regard by other scholars of language contact. [...]. Although for some speakers French may be argued to be the ‘minority’ language in terms of numerical or prestige status on the national, or even local, level, it is not necessarily a minority language in terms of usage. (Poplack 1997, 287-8).

Les études de Poplack (1993, 1997) ont démontré que la différence du statut des langues et la différence de niveau de compétence bilingue ont comme conséquence des différences dans le comportement linguistique des locuteurs. Une description détaillée du corpus d'Ottawa-Hull est présentée dans Poplack (1989). Nous mentionnerons seulement que le corpus se compose de 120 locuteurs stratifiés par les variables sociales d'âge, de sexe, de classe sociale, de niveau d'éducation et les variables caractéristiques plutôt de la

¹⁸ À ce sujet, on noterait que les données des recensements effectués depuis celui de 1976 démontrent des différences assez considérables en ce qui concerne, par exemple, le taux de maintien du français au foyer dans la région de Hull versus dans la région d'Ottawa (et même dans les communautés de la région d'Ottawa: Vanier, West-End, Basse-Ville). À l'instar de cette observation, il serait méthodologiquement plus correct d'invoquer, d'une part, des caractéristiques sociolinguistiques des locuteurs du corpus d'Ottawa-Hull, et de l'autre, la dynamique des communautés dans lesquelles les données sociolinguistiques ont été prises.

situation de bilinguisme (degré de bilinguisme, compétence en anglais¹⁹, intensité de contact²⁰).

Il existe un nombre remarquable d'études sur les conséquences linguistiques du contact entre le français et l'anglais dans la région d'Ottawa-Hull aux différents niveaux de la structure linguistique. La composante morphosyntaxique occupe dans ces études une importance particulière : l'étude du subjonctif en français parlé en contact avec l'anglais (Poplack 1990, 1992, 1997, 2001) ; la question du futur synthétique versus périphrastique (Poplack 2001 ; Poplack et Dion 2009 ; Poplack et Turpin 1999) ; l'omission de *que* (Martineau 1988) ; parmi beaucoup d'autres.

Au niveau lexical, de nombreuses études ont été réalisées sur les phénomènes de l'alternance de code et de l'emprunt (Poplack 1985, 1988, 1989, 1993 ; Poplack et Sankoff 1984, 1985 ; Poplack et al. 1988 ; Poplack et al. 1990 ; parmi d'autres contributions). Aucune étude variationniste n'a été réalisée sur les variables lexicales en français de l'Outaouais. Nous comblons cette lacune avec la présente étude qui est centrée sur deux variables lexicales complexes, notamment «véhicule automobile» et «travail rémunéré». Notre choix est motivé par la possibilité de comparaisons interdialectales valides de ces deux variables dans ces trois variétés du français laurentien : le français ontarien (Mougeon et al. 2008 ; Nadasdi et McKinnie 2003 ; Nadasdi et al. 2004), le français québécois (Martel 1984 ; Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1997) et le français de l'Outaouais (Barysevich 2009, 2010). Le fait de considérer trois variétés de français laurentien favorise la comparaison de variétés génétiquement proches, permettant ainsi de tester les hypothèses sur la transplantation du français (Nadasdi et al. 2004). Nous voudrions vérifier l'hypothèse que le français de l'Outaouais partage les mêmes caractéristiques au niveau lexical que d'autres variétés de français laurentien, en l'occurrence le français ontarien et le français québécois.

¹⁹Compétence en anglais/Range of Cumulative English Index (Poplack 1989). La description de cette caractéristique sociolinguistique est abordée en détail dans le chapitre 3, section 3.2.

²⁰Le facteur intensité de contact est présenté par les quartiers avec une différente concentration des francophones et des anglophones (d'après le recensement de 1976) : Vanier, Vieux Hull, Mont Bleu : milieux francophones majoritaires ; Basse-Ville-bilinguisme équilibré, West-End : milieu francophone minoritaire (Poplack 1989).

Dans le contexte canadien, dans les études sur les langues en contact, la question de la variation et du changement linguistiques dus au contact avec l'anglais ou/et à l'évolution interne est une des plus saillantes (Blondeau 2006 ; Thomason 2001, 2007). Il faut avouer que l'impact de l'anglais a été parfois exagéré dans un nombre d'études vu le manque de données et d'analyses quantitatives comparatives (Poplack et Levey 2010, 410 ; Thomason 2001, 94). Afin d'obtenir des résultats valables sur l'impact de l'anglais sur la structure linguistique, plusieurs chercheurs ont souligné la nécessité des analyses systématiques quantitatives comparatives à travers le temps et entre les variétés fondés sur des grands corpus (Mougeon et al. 2008 ; Poplack et Levey 2010 ; Poplack et Meechan 1998 ; Tagliamonte 2001 ; Thomason 2001):

- i) comparaison avec les variétés monolingues (hors contact avec l'anglais),
- ii) comparaison des variétés avant et après le contact,
- iii) comparaison avec les sources de la variété.

Les langues en contact représentent une structure complexe de relations sociolinguistiques. La compréhension des conséquences linguistiques dans le contexte du contact des langues et du bilinguisme demande une combinaison de méthodes variationnistes quantitatives, des méthodes comparatives, d'analyses lexicographiques et historiques.

1.5 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons parlé de quelques larges courants méthodologiques pour l'étude de la variation lexicale en français canadien et hexagonal (dialectologie traditionnelle, approche pragmatique, sociolinguistique variationniste, études des langues en contact). Nous avons expliqué que notre recherche sur la variation lexicale en français laurentien en situation de contact intense avec l'anglais s'inscrit dans le cadre de la théorie variationniste avec recours aux analyses statistiques et aux méthodes comparées de la linguistique historique. Nous avons dressé une brève synthèse des études

empiriques qui ont servi de base pour nos hypothèses. Nous débutons le chapitre 2 par une étude lexicographique (historico-sémantique) des deux variables lexicales. Par la suite, nous décrivons l'éventail des corpus sociolinguistiques utilisés pour analyser la variation lexicale. Finalement, nous développons nos prédictions et hypothèses préliminaires.

CHAPITRE 2 : NOTIONS LEXICALES « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » ET « VÉHICULE AUTOMOBILE »: PERSPECTIVES HISTORIQUE ET DIACHRONIQUE

2.1 Introduction

Nous débutons ce chapitre (section 2.2) par le traitement lexicographique et sémantique des formes exprimant les notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » en français parlé (québécois et hexagonal), selon des ouvrages de référence encyclopédiques et des dictionnaires de langue :

Grace aux dictionnaires, les usages privilégiés par ce groupe [le groupe qui occupe le haut de la pyramide sociale et dont le point de vue est reconnu par la communauté] deviennent les emplois de référence valorisés par l'ensemble de la communauté ; ces emplois, considérés comme meilleurs que les autres, jouent alors le rôle de norme ou de standard commun. (Mercier 2002, 52).

Pour voir le revers de la médaille, dans la section (2.3) nous passons à l'étude de l'usage des mêmes notions lexicales, mais dans leur usage réel, donc à l'oral spontané, en nous appuyant sur des corpus sociolinguistiques (des enregistrements d'entrevues libres et semi-dirigées). L'usage réel des formes linguistiques rend compte de la langue parlée par toutes les communautés et groupes sociaux, pris individuellement et dans l'ensemble. Nous avons opté pour la représentation duelle, en jugeant que ces deux sources doivent se compléter afin de présenter une image plus fidèle de l'évolution et de la diffusion du français parlé. Dans la section (2.4), nous discutons des résultats de cette étude.

2.2 Données dans les ouvrages encyclopédiques et dictionnaires de langue

Dans cette section, nous nous proposons d'examiner l'évolution sémantique dans la perspective diachronique des termes référant à la notion de « véhicule automobile » et à la notion de « travail rémunéré », en français hexagonal²¹ et en français laurentien²². Notons que nous ne tenons pas à l'exhaustivité maximale à ce sujet, mais comptons juste présenter une brève synthèse de l'emploi sémantique des deux notions lexicales en question. Afin de mieux tracer l'évolution sémantique de ces notions lexicales, nous nous sommes référée à quelques ouvrages encyclopédiques et dictionnaires de langues. Pour le français québécois, nous avons eu recours aux ressources suivantes :

- (i) la *Base de données lexicographiques panfrancophone (BDLP)* de l'Université Laval de Québec (consultable sur le site <<http://www.tlfq.ulaval.ca>>)²³,
- (ii) le *Glossaire du parler français au Canada (GPFC 1930)*,
- (iii) le *Dictionnaire du français canadien* (Robinson et Smith 1990),
- (iv) le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Boulangier 1992).

Pour ce qui est du français hexagonal, nous avons consulté les dictionnaires anciens, tous retrouvables sur le site <<http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/onelook.htm>>:

- (v) le *Dictionnaire de la langue française* (Littré 1878)²⁴,
- (vi) le *Trésor de la langue française* de Jean Nicot (1606),

²¹ Sous le terme de français hexagonal/français de l'Hexagone, nous entendons le français parlé en France.

²² Sous le terme de français laurentien, nous entendons l'ensemble des variétés de français parlées dans la province de Québec et dans les communautés francophones de l'Ontario et de l'Ouest. Nous notons que dans la littérature les termes français laurentien et français québécois sont très souvent considérés comme synonymiques. L'ensemble des variétés de français parlées en Nouvelle-Écosse, à l'Île-du-Prince-Édouard, au Québec (Gaspésie, Côte-Nord) et au Nouveau-Brunswick, nommé le français acadien, n'est pas abordé dans cette recherche. Le terme de français québécois dans le cadre de notre recherche réfère au français parlé dans la province du Québec ; donc le français québécois fait partie de l'ensemble linguistique de français laurentien.

²³ *BDLP* est une banque de données qui contient des emplois propres à chacune des communautés linguistiques francophones. Un sous-ensemble de cette base de données est représenté par un vaste projet de lexicographie historique du *Trésor de la Langue française au Québec*, coordonné par l'Université Laval, Québec (sous la direction de M. Juneau et C. Poirier).

²⁴ Dans notre recherche, nous avons utilisé les dictionnaires imprimés de Littré. Pourtant, on peut consulter la version informatisée du *Dictionnaire de la langue française* (Littré 1878) sur le site <<http://littrre.reverso.net/dictionnaire-francais>>.

(vii) le *Dictionnaire critique de la langue française* informatisé de Jean-François Féraud (Marseille, Mossy 1787-1788),

(viii) le *Dictionnaire de L'Académie française* 1^{ère} (1694), 4^{ème} (1762), 5^{ème} (1798), 6^{ème} (1835), et 8^{ème} (1932-5) éditions.

Nous avons également consulté quelques dictionnaires plus récents, notamment :

(ix) le *TLFi*, issu du *Trésor de la Langue Française informatisé* (1971-1994),

(x) la 9^{ème} édition du *Dictionnaire de L'Académie française* (1992-...),
retrouvable sur <<http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/modernes>>,

(xi) *le Grand Robert de la langue française* en ligne (<<http://gr.bvdep.com>>).

2.2.1 Étude socio-historique de la notion de « véhicule automobile »

Martineau (2005, 183) souligne que « [...] il est particulièrement important d'envisager les sources du français canadien non seulement en relation avec le français du XVIIe siècle, mais aussi dans une perspective plus large où le français canadien remonte aux mêmes sources que le français hexagonal, soit le français médiéval ». Nous suivons son conseil, en remontant, là où c'est nécessaire, aux sources des formes qui nous intéressent, au Moyen Âge. Grâce aux dictionnaires et aux documents écrits, nous suivons le parcours sémantique des formes existantes en français médiéval, survivantes ou disparues en français hexagonal du XVIIe siècle, mais conservées et parfois même fréquemment utilisées en français laurentien.

2.2.1.1 Char

Selon *le Dictionnaire latin français* (Gaffiot 1934, 269)²⁵, le mot *char* en français (comme le mot anglais *car*, espagnol *carro* et portugais *carro*) vient du latin *carrus* ou *carrum* « char », qui a lui-même ses sources dans le terme gaulois transalpin *carros* « char(rette) à quatre roues ». Selon *le Grand Robert* (<<http://gr.bvdep.com>>), dès ses débuts au XIIe siècle, le terme *char* s'employait dans le sens de « chariot, charrette,

²⁵Retrouvable sur <<http://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php>>.

voiture quelconque » (ex. : *char rustique, char de vendange*). Vers le XVII^e siècle, le champ sémantique du terme *char* s'est élargi jusqu'à signifier « toute espèce de voiture », comme dans (i-iii):

i) « Voiture à deux roues (parfois ouverte à l'arrière et fermée sur le devant), tirée par des chevaux ou des bœufs utilisée dans les combats, les jeux et les cérémonies publiques », (ex. : *char de triomphe, char doré, courses de chars*).

ii) « Voiture à deux ou à quatre roues (parfois fermée) à traction animale tirée par des bœufs ou des chevaux, utilisée à la campagne pour le transport de grosses charges (ex. : *char au foin*), pour le transport des personnes (*char à bancs*, XVIII^e siècle), pour le transport des morts jusqu'à leur sépulture » (ex. : *le char funéraire, le char funèbre, char de deuil*).

iii) « Carrosse, voiture élégante et légère ».

Il est intéressant de noter que dans le premier volume du *Dictionnaire de la langue française* de Littré (1878, 559), ainsi que dans la 6^{ème} édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1832-1835, 293), il est mentionné qu'au XVII^e siècle le mot *char* « se dit également, dans le style élevé pour parler de toute espèce de voitures, de chariots, etc. *Char rustique. Char de vendange. Des chars pesants traînaient d'énormes fardeaux [...], char élégant, brillant, rapide* ».

Dans la première moitié du XIX^e siècle avec l'apparition des trains en France, les Français utilisaient le mot *char(s)* pour parler de « wagon/voiture » et de « train/locomotive ». Cependant, des puristes se débarrassent des vieux termes lexicaux de la langue française (des termes qui existaient avant 1789). Le terme *char* dans le sens de « wagon/voiture » et dans le sens de « train/locomotive » est tombé en désuétude. Nous assistons donc au phénomène de la réduction dans la polysémie du terme *char* en français hexagonal. À ce sujet, pour citer le commentaire de P. Poirier dans son *Glossaire acadien* (1993, 104) : « [...] ce joli mot, de haute antiquité celtique, romaine, gauloise et française [...] a été mis de côté par les forgers de néologismes contemporains, qui lui ont préféré quelque chose et d'impropre et de laid: *wagon, tramway* ».

Au XXe siècle, en français de l'Hexagone, le mot *char* a pris le sens de « véhicule militaire, engin de guerre motorisé et blindé », ex. : *char d'assaut, un char blindé, char léger, char moyen, char lourd*. De nouveau pour citer le *Glossaire acadien* de P. Poirier (1993, 104):

Pendant la Grande Guerre, un ordre du général Estienne a suffi pour proscrire le mot *tank* et le remplacer par *char d'assaut*. Les *chars* nous viennent de nos grands ancêtres, les Indo-Européens. C'est d'eux que les Romains et, avant eux, les Celtes et les Germains ont pris le mot et la chose. Les Bretons d'Angleterre avaient leurs *chars de guerre* tout comme Jules César.

De nos jours, les seuls sens que connaisse le mot *char* en français hexagonal, sont ceux de « chariot » et de « engin de guerre motorisé et blindé ».

À l'exemple de l'emploi du mot *char* en français hexagonal, nous pouvons voir comment le changement sémantique du terme reflète les changements dans les conditions socio-économiques et le mode de vie de la société:

[...] le vocabulaire en particulier, est très sensible aux facteurs historiques et notamment au bouleversement rapide des conditions socio-économiques. [...] Toute modification dans le mode de vie ou les valeurs favorise ce renouvellement. (Mercier 2002, 45).

Et quelle est l'histoire du mot *char* en français laurentien ? Les premiers colons ont quitté les régions du Nord-Ouest et de l'Ouest de la France et sont venus sur les territoires de la Nouvelle France (les rives de Saint-Laurent) aux XVIIe-XVIIIe siècles. Ces colons ont apporté dans leur vocabulaire le mot *char* dans les sens de « charrette », « chariot », « n'importe quelle voiture », typique à cette époque au vocabulaire du français hexagonal. Suite au progrès technologique en Amérique du Nord, en français québécois, d'après Poirier (1989, 94) on emploie le mot « vieilli » *char* pour désigner:

- i) « wagon/une voiture de train de chemin de fer » (ex. : *char à passagers, char- buffet, char-dortoir, char –fumoir, char-observatoire*),
- ii) « fourgon, wagon destiné au transport en vrac de marchandises » (ex. : *char à bagages, char à fret*),
- iii) « tramway à trolley ou un train de banlieue circulant sur une ligne électrifiée » (ex. : *le char électrique, les petits chars*),
- iv) « train de chemin de fer, vapeur ou diesel » (ex. : *les chars* (au pluriel), *les gros chars ; aller aux chars = aller à la gare*).

C. Poirier (1989, 94-5), remarque que « [...] il ne faut pas se surprendre qu'on trouve au Québec [...] le mot *char* au sens de « wagon », un calque de l'anglais américain *car* ; [...] ». Ajoutons que, d'après le *GPFC* (1930, 189), le mot *char* dans le parler français du Canada, comme d'ailleurs dans le *vieux français*²⁶, s'employait tantôt au masculin, tantôt au féminin (ex. : *la char de première classe*). Le mot *char* dans les sens mentionnés sous (i-iv) est retrouvable dans le *Dictionnaire du français canadien* (Robinson et Smith 1990, 161).

De plus, avec l'apparition des premières automobiles au Canada (deuxième moitié du XIXe siècle), le mot *char* a rempli le vide, donc l'absence de mot pour cette nouvelle réalité dans le vocabulaire des Canadiens français, et a pris un nouveau sens, celui de « véhicule automobile » (Dionne 1909, 134 ; *GPFC* 1930, 189 ; Robinson et Smith 1990, 163). Par exemple, on retrouve le terme *char* dans des expressions comme *char à la mitaine* « voiture automobile à transmission manuelle », *char automatique* ou encore *char loué* « voiture de location ».

Le *Grand Robert de la langue française* qualifie le mot *char(s)* dans les sens de « train », « wagon », « tramway » et « véhicule automobile » comme anglicisme dans le vocabulaire du français parlé au Canada. Par conséquent, l'anglicisme *char*, d'après ce dictionnaire français, tend à disparaître de l'usage au Québec, au moins dans les milieux cultivés. En ce qui concerne l'évitement du terme *char* dans les milieux cultivés (auquel

²⁶ Sous le terme *vieux français* le *Glossaire* comprend « tous les mots et toutes les expressions qu'on a relevés dans les lexiques de l'ancienne langue ou qui paraissent sortis de l'usage ».

fait référence le *Grand Robert*), l'étude de Martel (1984, 186-8) sur le français parlé de Sherbrooke (Estrie, Québec) démontre en effet que le terme *char* est plutôt d'usage populaire, car son emploi est associé aux classes sociales plus basses et au niveau d'éducation bas. En même temps, le terme *char* est marqué du style familier, son usage est plus fréquent dans les conversations informelles, par exemple, entre amis ou connaissances. Il est intéressant de constater que d'après les dictionnaires de référence, l'emploi de l'item *char* aux XVIIe-XVIIIe siècles était une marque du style élevé. Ce changement de marque d'usage du terme *char* reflète toute la force que la communauté ou la société a sur l'histoire du vocabulaire en général et sur la valeur dénotative de chaque forme en particulier (Mercier 2002, entre autres). Nous allons approfondir la question des liens entre l'histoire du terme lexical et l'histoire de la communauté au long de notre recherche.

Dans la littérature scientifique, le débat sur les origines du mot *char* dans le sens de « véhicule automobile » en français québécois est toujours d'actualité. Dans cette thèse nous essayons de voir s'il s'agit d'un emprunt à l'anglais, vu la convergence avec la forme anglaise *car* « véhicule automobile », pour désigner une nouvelle réalité (Poirier 1989, 94-5) ou bien s'il s'agit simplement d'une spécialisation de sens du terme français *char*, qui existait déjà en français canadien au sens de « voiture quelconque », « char à bœuf », « wagon », « train ». Nous déterminons également l'appréciation du terme *char* dans les communautés francophones des localités étudiées (voir les chapitres 3 et 5).

2.2.1.2 *Machine*

Un autre emploi caractéristique au vocabulaire du français laurentien (mais inconnu en français hexagonal) est l'emploi du terme *machine* (XIXe siècle, du latin *machina*) dans le sens de « véhicule automobile ». Les deux formes vernaculaires *char* et *machine* dans le sens de « véhicule automobile » montrent un *écart sémantique*²⁷ entre le français

²⁷ Nous utilisons le terme *écart sémantique* dans le même sens que Nadasdi (1991, 175), qui le comprend comme « toute différence de sens qui existe entre les emplois d'un même terme dans deux régions différentes ».

laurentien et le français hexagonal. Dans les deux dialectes, d'après *TLFi*, le terme *machine* connaît l'emploi dans le sens général de « machine-outil », « appareil quelconque », ou « instrument » (i-v) :

i) « Objet fabriqué complexe capable de transformer une forme d'énergie en une autre et/ou d'utiliser cette transformation pour produire un effet donné », ex. : *machine à vapeur, machine atmosphérique, hydraulique.*

ii) « Machine conçue pour réaliser une série d'opérations en agriculture ou dans l'industrie », ex. : *machines récolteuses, machine à moissonner; machine à peigner; machine à couper.*

iii) « Appareil ménager permettant d'effectuer des opérations domestiques faites auparavant à la main », ex. : *machine à éplucher (les légumes), à repasser, à laver, à tricoter.*

iv) « Instrument de bureau nécessitant la présence d'un humain », ex.: *machine à écrire.*

Il n'y a rien d'étonnant que en français des rives du Saint-Laurent le terme *machine* (terme très répandu dans son sens général) a été « apprivoisé » pour nommer au XIXe siècle la nouvelle réalité, notamment « véhicule automobile », ex. : *partir en machine, ma machine est au garage.* Robinson et Smith (1990, 163) signalent que les termes vernaculaires *char* et *machine* sont équivalents au terme *bagnole*, forme du style familier pour « véhicule automobile » en français hexagonal.

2.2.1.3 Voiture

Voiture (du latin *vectura* « transport; prix du transport », dérivé à son tour de *vectus*, participe passé de *vehere* « porter, transporter », *Dictionnaire latin français*, Gaffiot 1934, 1650) est le terme le plus employé pour désigner la notion de « véhicule automobile » en français hexagonal (Armstrong 1998, 2001 ; Lodge 1989). Ce terme est également connu et employé en français laurentien.

En français hexagonal, le terme *voiture* a connu un parcours d'emploi sémantique semblable à celui du terme *char*. Avec des changements dans la société, le champ sémantique du terme *voiture* a changé aussi, en prenant de différentes connotations. Bien avant l'apparition des automobiles, à la fin du XIIe siècle, le vocable *voiture* s'employait dans le sens de « charge que l'on transporte » (sur un âne, par exemple), comme dans (i), et de « moyen de transport » à partir du XIIIe siècle, comme en (ii) et (iii)²⁸:

i) (emploi métonymique) *Avoir voiture complète. Il a sa voiture. Il n'a que demi-voiture.*

ii) « Plate-forme, caisse ouverte ou fermée montée sur roues, tirée par la force animale, qui sert à transporter des personnes, des objets (ex. : *voiture de blé, voiture de bois, voiture de foin*) ; utilisée pour les travaux agricoles » (synonymes de *char, chariot, charrette*).

iii) « Chariot, petit char à banc tiré par un âne, un poney ou un petit animal, servant à promener les enfants » (ex. : *voiture à chèvre, à chien, atteler une voiture; voiture à deux/ quatre chevaux; voiture fermée*).

Le *Grand Robert de la langue française* indique qu'à partir du XVIIe siècle le mot *voiture*, ayant les mêmes connotations que le mot *char*, a partiellement remplacé ce dernier. D'après cette source, dans la première moitié du XIXe siècle, avec l'apparition des premiers trains et automobiles, le terme *voiture* ne s'employait plus dans les sens de (i, ii, iii), mais a commencé plutôt à désigner « un wagon de chemin de fer », comme dans (iv), ou de « *voiture à vapeur* », qui s'est transformée en « véhicule mû par un moteur à pétrole » vers la fin du XIXe siècle, comme dans (v):

iv) « Grand véhicule roulant sur rails et destiné généralement au transport des voyageurs ou à certains services » (ex. : *voiture de chemin de fer, voiture de tête, de queue, de première, de seconde, de grande ligne, de métro, de tramway*).

²⁸ La description lexicographique du terme *voiture* et les exemples en (i, ii, iii) sont pris du *Grand Robert* en ligne.

v) « Véhicule automobile servant à transporter un nombre réduit de personnes ou des objets de faible encombrement » (ex. : *voiture publique, voiture à deux, à quatre portes, voiture décapotable, etc.*).

Pour faire référence aux sens vieillissés (ii) et (iii), on emploie plutôt les expressions *voiture à âne, à chèvre* (pour les enfants), *voiture à cheval*. D'après le *Grand Robert*, vers la fin du XIXe siècle, le terme *voiture (petite voiture)* connaît également l'usage spécial de :

vi) « Dispositif formé d'un fauteuil monté sur roues permettant le déplacement des personnes à mobilité réduite, poussé par quelqu'un, actionné par la personne elle-même ou par un système mécanique » (synonymes *fauteuil roulant, voiturette*).

vii) « Dispositif formé d'une caisse montée sur roues, généralement muni d'une capote dans lequel on promène les bébés » (ex. : *voiture d'enfant* ; synonymes *landau, poussette, voiturette*).

Dans des études sur le français canadien des années 1970, Martel (1984), Nadasdi et al. (2004) remarquent la différence entre l'usage du terme *voiture* par des personnes âgées (dans le sens de « voiture à cheval ») et par des locuteurs jeunes (dans le sens de « véhicule automobile »). Notre dépouillement des *Récits du français québécois d'autrefois* (les enregistrements des locuteurs nés entre 1846 et 1895, donc l'attestation du langage de la fin du XIXe-début du XXe siècles), révèle une nette différenciation entre l'emploi du terme *voiture* dans le sens de « voiture à cheval » et du terme *char* dans le sens de « véhicule automobile » (Barysevich 2009). Comme, d'après le *Grand Robert de la langue française*, le terme *voiture* avait les mêmes connotations que le mot *char* en XVIIe siècle, on pourrait supposer que dès le début de la colonisation de la Nouvelle France au XVIIe siècle, le terme *voiture* s'employait sur le territoire du Canada francophone avec le sens de « véhicule traînée par un homme ou à traction animale » (entre autres). Si en français hexagonal dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le terme *voiture* ne s'employait que dans le sens de « véhicule automobile », en français

laurentien, l'emploi du terme *voiture* s'associe (surtout chez les locuteurs plus âgés) avec la valeur de « traction animale » jusqu'à la deuxième moitié du XXe siècle.

En français québécois, les termes *char* et *auto* manifestent une fréquence plus haute que le terme *voiture* (Beauchemin et al. 1992, XXVI). Nadasdi et al. (2004) constatent le taux relativement bas du vocable *voiture* en français ontarien des années 1970, et ils l'attribuent à la connotation de « voiture à cheval » liée à ce terme. Dans notre étude sur la notion de « véhicule automobile » dans le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* (enregistrements effectués entre 1983 et 1984), nous avons remarqué la tendance des locuteurs âgés (de 55 ans et plus) d'employer le terme *voiture* dans le sens de « voiture à cheval », en préférant d'autres termes (*char*, *automobile*) pour exprimer la notion de « véhicule automobile ». Par contre, dans le corpus du français parlé à Ottawa-Hull nous constatons que les jeunes utilisent le terme *voiture* dans le sens de « véhicule automobile ». On observe qu'en français laurentien le terme *voiture* est en train de subir un changement sémantique dans son emploi. Le changement sémantique du terme *voiture* en français laurentien est similaire à celui en français hexagonal au XVIIe siècle. Ce « retard » par rapport au français hexagonal montre comment chacun des deux dialectes ayant la même origine se développe chacun à son rythme, en raison de sa structure sociale, de sa géographie linguistique et de ses propres conditions socio-historiques (Georges 1979 ; Meillet 1926 ; Mercier 2002 ; Mougeon et Beniak 1994 ; Poirier 1978).

2.2.1.4 Bagnole

Dans le supplément du *Dictionnaire de la langue française* de Littré (1878, 31), on peut lire que le terme d'origine dialectale *bagnole*²⁹ est attesté au XIXe siècle dans le Nord et le Nord-Ouest de France (dans les Ardennes et en Normandie) dans le sens de « voiture à traction animale ». Avec le temps, la connotation « à traction animale » du terme *bagnole* a été remplacée par le sens « vieille voiture ». Il est intéressant de

²⁹ Nous voudrions noter que d'après le *TLFi* et le *Larousse* du XIXe-XXe siècles, en français de l'Hexagone le mot *bagnole* signifiait « cabane, maisonnette »; pourtant cet usage est marqué *vieilli*. D'après Littré, le terme *bagnole* s'est également employé dans le français hexagonal dans le sens de « sorte de wagons pour les chevaux ».

mentionner une extension du sens du mot *bagnole* en français hexagonal : *bagnole* s'employait auparavant exclusivement dans le sens de « vieille, mauvaise automobile », tandis qu'en français hexagonal parlé de nos jours ce terme est également utilisé dans le sens de « toute voiture, toute automobile ».

Au XXe siècle, le terme *bagnole* dans le sens de « véhicule automobile » a une marque familière mais aussi dialectale, car ce terme est caractéristique du français hexagonal (Armstrong 1998 ; Beeching 2008 ; Lodge 1989), mais a un usage limité en français canadien (Robinson et Smith 1990). La fréquence du terme *bagnole* étant minime (six occurrences) dans le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*, nous avons décidé de voir si le terme est attesté dans l'*ALEC*. L'*ALEC* atteste l'existence des termes apparentés *bagnole* et *bacagnole*, *bagagnole* dans le sens de « espèce de traîneau grossier, à patins non ferrés, dont on se sert surtout pour transporter des provisions de bouche dans les bois », en français de l'Est canadien dans les années soixante-dix du XXe siècle (*ALEC* : vol.5, questions 1089-1138 « Voitures et attelages », p. 1720, entre autres). Il est intéressant d'indiquer que les termes *bacagnole*, *bagagnole* ont été utilisés dans l'Anjou et la Saintonge avec le sens de « vieille voiture, mauvaise charrette », au moins dans la période de l'écriture du *Glossaire du parler français au Canada* (GPFC 1930, 84)³⁰.

Il conviendrait de remarquer que dans les dictionnaires de la langue française, comme le *Grand Robert* et le *Larousse*, le terme *bagnole* ainsi que le « régionalisme canadien de l'anglais *car* » *char* sont marqués tous les deux du style familier. Par contre, l'étude de Nadasdi et Heap (1990, 84) mentionne qu'en français canadien le terme *bagnole*, qui est plutôt caractéristique du français hexagonal, « jouit d'un statut privilégié par rapport à son pendant en français canadien *char* »³¹. Cet exemple reflète, dans une certaine mesure, les écarts dans l'appréciation des usages lexicaux, des niveaux de langue et des normes sociales par des différentes communautés linguistiques (Gadet 2007 ;

³⁰ Dans l'*ALF* les formes *bagnole*, *bacagnole* sont absentes.

³¹ Dans Nadasdi et Heap (1990, 84), 37% des informateurs ont défini le terme *bagnole* comme un exemple de « parler mal », 43% comme « parler normal » et 20% comme « parler bien ». En ce qui concerne le terme *char*, 80% des locuteurs ont défini ce terme comme un exemple de « parler mal » vu que c'est un anglicisme, 17% comme « parler normal » et 3% comme « parler très bien ».

Laforest 2002). De l'autre côté, il reflète également le fait que la valeur attribuée aux termes lexicaux par les dictionnaires, et les marques d'emploi attribuées aux formes lexicales dans l'usage réel dans les communautés francophones, ne sont pas toujours identiques. N'oublions pas qu'une des fonctions des dictionnaires est de hiérarchiser les formes d'après le degré de leur acceptabilité par rapport à l'emploi standard (ex. : littéraire, neutre, familier, populaire, vulgaire, argot, etc.). Par contre, ce sont les approches moins traditionnelles (sociolinguistique variationniste, entre autres) qui étudient les formes lexicales dans leur usage réel et les fonctions de ces formes dans la société (linguistique pragmatique), (Lodge 1989, 2005).

2.2.1.5 *Automobile, auto*

Selon les ouvrages de références consultés (*TLFi*, le *Grand Robert de la langue française*, la 9^{ème} édition du *Dictionnaire de l'Académie Française*), l'adjectif *automobile* est apparu en français hexagonal dans la deuxième moitié du XIXe siècle (en 1861, d'après le *Grand Robert* ; en 1866, d'après le *TLFi*), de *auto-*, et du latin *mobilis* « mobile », d'après *locomobile*. D'après les mêmes sources, l'emploi de ce terme en français de l'Hexagone en tant que substantif date de 1890. D'après le *Grand Robert*, la forme *auto*, abréviation du terme *automobile*, date de 1896. D'après le *TLFi* et le *Grand Robert*, à l'origine les termes *automobile* et *auto* s'employaient dans les deux genres grammaticaux, le féminin étant pourtant préféré après 1915-1920. Le *Grand Robert* indique qu'en français de l'Hexagone, le nom *automobile* est vieilli dans l'usage courant et possède plutôt un usage technique et administratif; on constate donc dans cette variété une préférence pour le terme *voiture* et, moins souvent, pour l'abréviation *auto*³².

Par contre, en français québécois, le terme *automobile* connaît un usage plus fréquent par rapport aux autres formes de la même variable qu'en français hexagonal. Dans son étude sur le français de Sherbrooke (Estrie) des années 1970, Martel (1984) indique que le vocable *automobile* est propre au langage des locuteurs de l'âge moyen,

³² Mentionnons, que d'après le *Oxford Dictionary* (consultable en ligne <<http://oxforddictionaries.com>>), le terme *auto* est plutôt considéré comme un terme nord-américain, tandis que le terme *voiture* est plus typique du français hexagonal.

tandis que le terme *auto* est préféré surtout par les jeunes. Les recherches sur le français ontarien (Nadasdi et al. 2004) et sur le français de la région d'Ottawa-Hull (Barysevich 2009) aboutissent à la même conclusion. En outre, dans les variétés en question le terme *automobile* est une marque du style formel, tandis que le terme *auto* est plutôt associé au style neutre.

2.2.2 Étude socio-historique de la notion de « travail rémunéré »

2.2.2.1 *Ouvrage*

En français hexagonal, la notion de « travail rémunéré » peut être exprimée par les mots *travail*, *emploi*, *poste*, *boulot* et *job*. Le vocabulaire québécois comprend deux autres formes, à savoir *ouvrage* et *position*³³. Chacun des ces vocables est polyvalent, c'est-à-dire qu'il prend des sens différents selon les contextes. Ce n'est qu'en recourant à une étude méticuleuse du contexte que l'on peut s'assurer qu'il s'agit bel et bien de la forme exprimant la notion de « travail rémunéré »; mais même cette méthode ne donne pas toujours des résultats concluants³⁴.

Le premier trait distinctif entre les deux dialectes comparés est l'emploi du terme *ouvrage* dans le sens de « travail rémunéré » en français québécois jusqu'à la fin du XXe siècle (d'après nos données, au moins). Indiquons que, d'après le *GPFC* (1930, 486), le terme *ouvrage* dans le sens de « travail rémunéré » (entre autres) s'employait en vieux français et avait une marque dialectale (Anjou, Berry, Normandie, Orléans, Picardie).

Le *Grand Robert* précise que la première attestation du terme *ouvrage* en moyen français date de la fin du XIIe siècle sous la forme de *ovraigne* dérivée de *uevre*, *oeuvre* (formes anciennes d'*œuvre*). Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, d'après la même source, le terme *ouvrage* s'employait dans les sens de:

³³ Nous voudrions signaler que dans les *Récits du français québécois* (le parler québécois du XIXe siècle), nous avons trouvé quelques occurrences du terme *besogne* dans le sens de « travail rémunéré ». Le terme *besogne* ne s'emploie plus en français canadien dans le sens de « travail rémunéré » ; ses rares usages sont plutôt dans le sens de « travail à faire à la maison ».

³⁴ Les problématiques au niveau de la sémantique de la notion de « travail rémunéré » sont élaborées dans Sankoff et al. (1978).

- i) « Un acte de travail » (ex. : *l'ouvrage l'emporte sur la matière*³⁵).
- ii) « Ensemble d'actions coordonnées (tâches) par lesquelles une personne met quelque chose en œuvre, effectue un travail » (ex. : *l'ouvrage qu'il doit faire*),

Vers le XVe siècle, le terme *ouvrage* a pris un nouveau sens, notamment celui de « travail lucratif, rémunéré », ex. : *demander de l'ouvrage, procurer de l'ouvrage à qqn, l'ouvrage de l'artisan, de l'artiste, du chirurgien*). Le *Grand Robert* indique que vers 1830 le terme *ouvrage* (au féminin) est caractéristique du style populaire et à l'usage stylistique (ex : *C'est de la belle ouvrage, une ouvrage soignée, bien faite*). En français hexagonal, le terme *ouvrage* dans le sens de « travail rémunéré » est un archaïsme et il n'est plus d'usage. Ce terme est à présent utilisé, en général, dans le sens de « produit d'un travail » (ex. : *Cet ouvrage explore la question d'identité*).

Le *GPFC* (1930, 486) signale qu'en français canadien, l'usage du terme *ouvrage* est associé plutôt au sens général de « travail ou de tâche(s) à faire », en tant que nom de masse (ex. : *les fraises, c'est de l'ouvrage = la culture des fraises requiert beaucoup de soin*). D'après la même source, le terme *ouvrage*, se rencontre parfois au féminin (d'ailleurs, d'après le *Grand Robert*, comme dans plusieurs régions de la France d'autrefois), ex. : *une belle ouvrage*. Les contextes où *ouvrage* s'emploie dans le sens plus spécifique de « travail rémunéré » sont plus rares. D'après notre consultation des données sociolinguistiques du français parlé dans la région de l'Outaouais et au Québec au XXe siècle, le terme *ouvrage* est présent dans l'usage avec tous les sens désignés au-dessus. Cependant, dans la section (2.3), nous allons voir les indices d'une large régression du terme *ouvrage* en français québécois et en français ontarien, même si ce processus est plus récent qu'en français hexagonal.

³⁵ Les exemples et les définitions de sens sont pris dans le *Grand Robert*.

2.2.2.2 Job

Le deuxième trait distinctif de deux dialectes comparés est l'écart sémantique du terme *job*. D'après le *Grand Robert*, l'emprunt à l'anglais *job* (au masculin) est attesté dans le vocabulaire du français hexagonal depuis le XVI^e siècle au sens de « tâche, partie spécifique d'un travail à accomplir » puis « affaire (en bonne ou mauvaise part) ». À partir du XIX^e siècle, *job* est une forme du style familier pour exprimer « emploi rémunéré de caractère souvent provisoire, ponctuel, qu'on ne considère généralement pas comme un véritable métier » (ex. : *chercher un job pour les vacances*).

L'apparition de l'anglicisme *job* en français canadien (en français laurentien, en tout cas) n'est pas liée avec la nécessité de remplir un vide, puisque les mots *travail*, *ouvrage*, *besogne* existaient déjà pour exprimer la notion de « travail (rémunéré) ». D'après le *GPFC* (1930, 409), l'emprunt à l'anglais *job* en français canadien est employé avec un article féminin (*une job*). En français canadien, le terme *job* est un emprunt bien intégré, car sa fréquence dans les sens de [+tâche], [+travail rémunéré], [+travail] (au sens large), [+lieu de travail] est très élevée (Beauchemin et al. 1992, 355). Dans leur présentation du *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec*, Beauchemin et al. (1992) soulignent l'importance de l'indice de fréquence et de la stabilité de cette fréquence, comme deux caractéristiques importantes pour estimer la probabilité d'emploi des unités lexicales dans la langue. D'après ces auteurs, dans le cas du terme *job*, ces deux caractéristiques sont très évidentes (Beauchemin et al. 1992, 355). En plus, d'après le *GPFC* (1930, 409), la portée du terme *job* (avec une prononciation anglaise [dʒ ɔ b]) est très large dans le parler français au Canada et représente une mine d'or d'emploi métaphorique. Juste pour en donner quelques exemples tirés du *GPFC* (1930, 409) :

- i) « Forfait », ex. : *travailler à la job* = travailler à forfait, (ou) à la pièce.
- ii) *À la job* = « sans soin », ex. : *cet ouvrage ne vaut rien, c'est fait à la job* = c'est fait sans précaution.
- iii) « Occasion/solde de marchandises », ex. : *vendre des jobs* = faire une vente en solde, *faire une job* = vendre à réduction.

- iv) « Entreprise véreuse, tripotage », ex. : *il y a des jobs* dans cette affaire-là = du tripotage.

Le mot *job* est très productif en français canadien. Par exemple, d'après le *GPFC* (1930, 409), le terme *job* a fait naître des termes comme une *jobine* « un petit travail », *jobber* « faire négligemment l'ouvrage ou entreprendre un ouvrage en forfait », *jobbage* « action de jobber », *jobbeur* au sens de « ouvrier à la tâche », ou de « spéculateur qui revend des marchandises », ou de « celui qui entreprend un ouvrage à forfait, entrepreneur », *jobbable* « qu'on peut entreprendre à forfait ».

2.2.2.3 Position

D'après le *Grand Robert*, le terme *position* vient du latin *positio*, *-onis*, de *ponere* « poser », « établir » (XIII^e siècle). En français hexagonal, le terme *position* s'emploie le plus souvent aux sens de « un état physique et moral »:

- i) « Place précise occupée dans l'espace par quelque chose, quelqu'un » (ex. : *la position géographique d'une ville*).
- ii) « Manière dont quelque chose ou quelqu'un est placé » (ex. : *position verticale*).
- iii) « Ensemble des idées que l'on a, que l'on soutient, point de vue ».
- iv) « Situation de quelqu'un dans la société, dans un milieu hiérarchisé, dans une épreuve, etc. » (ex. : *Il occupe une position importante dans l'entreprise*).
- v) « Situation de quelqu'un relativement au but, aux circonstances, à une situation donnée » (*être dans une position difficile*).

Le *Dictionnaire de L'Académie française*, 8^{ème} édition (1932-5, 381) indique que : « [...] le terme *position* signifie encore « condition, emploi, place ». *Avoir une bonne position, une position avantageuse. Il cherche une position* ». Dans la 9^{ème} édition du même

dictionnaire, aussi bien que dans le *TLFi*, le terme *position* dans le sens de « emploi » est marqué *vieilli* (ex.: *chercher une position*) ; il n'est plus d'usage en français hexagonal.

Par contre, en français laurentien, à côté des sens (i-v), le terme *position* s'emploie parfois au sens de « travail rémunéré », comme en (14):

- (14) Bien elle elle a toujours travaillé avec une belle *position*... (O-H : 23 : 556).

Dans l'anglais nord-américain, le terme *position* est fréquemment employé dans le sens de « travail rémunéré », ex. : *I've got a position*. Le dépouillement des données du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* confirme l'usage du terme *position* dans le sens désigné dans le parler des locuteurs francophones âgés et d'âge moyen (34 occurrences, 4.1%). L'emploi de ce terme dans la variété en question nous laisse supposer qu'il s'agit de l'effet de convergence entre la forme anglaise *position* et le terme français *position*, vu le contact intense de ces deux langues dans le contexte canadien. Cette hypothèse s'appuie par le fait que le terme *position* est considéré plutôt comme un anglicisme américain; de l'autre côté de l'Atlantique, en Grande Bretagne, le terme *post* est préférable à celui de *position*, ex. *I enjoy my post*.

Finalement, il convient de remarquer que en français laurentien, le terme *position* est attesté dans le sens de « travail rémunéré », mais sa fréquence n'est pas assez élevée pour tirer des conclusions définitives sur son conditionnement sociolinguistique (Nadasdi et McKinnie 2003 ; Sankoff et al. 1978 ; Sankoff 1997). Nous nous contentons donc de supposer que le terme *position* est un emprunt occasionnel en français canadien.

2.2.2.4 Boulot

Le terme *boulot* porte une marque dialectale, il relève plutôt du français hexagonal. D'après le *Grand Robert*, en français hexagonal ce terme populaire est apparu au début du XXe siècle (ex. : *chercher un boulot, un bon boulot, etc.*). Comme l'indique le *TLFi*, les origines du terme *boulot* ne sont pas claires. Il se peut que ce terme vienne du verbe *boulotter* « travailler ». En même temps, il ne faut pas totalement exclure (même si

cette hypothèse semble peu probable, d'après le *TLFi*) la possibilité d'une dérivation sémantique de *bouleau* « bois difficile à travailler et qui donne beaucoup de travail aux menuisiers », d'où l'usage du terme *boulot* dans le sens de « travail pénible ».

En français laurentien, le terme *boulot* est connu, mais son emploi est plutôt marginal. Par exemple, nous n'avons détecté que six occurrences (moins de 1%) de ce terme pour exprimer la notion de « travail rémunéré » dans les données de la région de l'Outaouais (*Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*) au XXe siècle (voir la section 2.3). En français hexagonal, le terme *boulot* est marqué plutôt du style familier (Armstrong 1998, Beeching 2006). Cependant, dans l'étude de Nadasdi et Heap (1990, 82), le terme *boulot*, grâce à ses origines françaises, semble être perçu positivement par les jeunes Canadiens d'Ottawa : 32% de locuteurs ont désigné ce terme comme un exemple de « parler mal », tandis que 50 % comme de « parler normal » et 18% comme « parler bien ».

2.2.2.5 Travail, poste, emploi

Le champ sémantique des termes *travail*, *poste*, *emploi* est semblable en français hexagonal et en français laurentien. Les trois termes sont d'un usage courant dans les deux dialectes.

En français hexagonal, *travail* est le terme le plus fréquent et le plus neutre dans le sens de « travail rémunéré ». Ce terme est apparu au XIIe siècle. En français laurentien le terme *travail* est aussi d'usage fréquent.

D'après le *Grand Robert*, les termes *poste* et *emploi* dans le sens de « travail rémunéré » sont apparus au XVIe siècle (ex. : *un poste élevé*, *un grand poste*, *un bon emploi*). Ces termes s'emploient des deux côtés de l'Atlantique et ils sont plutôt associés au style formel et au parler des couches sociales plus hautes (Sankoff et al. 1978; Sankoff 1997).

2.2.3 Conclusion

Dans la section ci-dessus, nous avons fait une synthèse de l'évolution de l'usage dans le temps et de la diversification dans l'espace des termes exprimant les notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré », telles qu'elles sont présentées dans quelques sources encyclopédiques et dictionnaires de langue. Nous répétons que cette étude ne représente qu'une minuscule partie de ce qui pourrait être dit sur ce sujet. Dans le choix des sources de référence, nous avons pris en considération un ensemble de sources étymologiques, historiques et pédagogiques, afin de combiner de différents points de vue sur les représentations des formes linguistiques qui nous intéressent. Nous nous sommes basée sur les ouvrages québécois d'approche globale (plutôt que sur ceux d'approche différentielle), afin de mettre en relief le français hexagonal et le français laurentien (québécois y compris), comme deux variétés de la langue française, en détectant les mots qu'ils partagent ou ont partagés à l'époque. Le *GPFC* (1930), le *Dictionnaire du français canadien* (Robinson et Smith 1990) et le *Dictionnaire d'aujourd'hui de la maison de Robert* en représentent de bons exemples.

Nous avons opté pour l'approche comparative dans l'étude de l'évolution sémantique des usages lexicaux dans les deux dialectes afin de rendre compte de la nature sociale, historique et géographique de la variation lexicale. L'approche comparative met en relief comment le français hexagonal et le français laurentien, ayant la même langue - le français - à leurs origines, ont évolué selon leurs propres histoires, géographies et structures sociales.

[...] toutes les communautés socio-culturelles de la grande communauté linguistique francophone ont le français en partage, mais [...] en raison de l'histoire singulière de chacune de ces communautés, le français s'y est développé d'une façon particulière, pour donner naissance à des variétés partiellement distinctes. (Mercier 2002, 55).

Le fait de remonter jusqu'aux origines de chaque variante lexicale et de tracer son évolution sémantique selon les diverses époques dans l'histoire des groupes sociaux,

selon les caractéristiques géographiques, nous apparaît important dans l'étude du fonctionnement des variétés apparentées. Pour citer Mercier (2002, 56) :

S'il est question de *variétés* de langue distinctes, c'est que la différence ne se résume pas à la présence de quelques éléments distincts, mais qu'elle s'étend aussi – beaucoup plus profondément – à l'organisation même de ces éléments spécifiques avec les éléments communs.

Les dictionnaires et les ouvrages de référence pédagogiques jouent un rôle très important dans la description et l'emploi du vocabulaire de la langue en question. Ces sources permettent de tracer le lien entre le changement sémantique des mots et les changements sociaux dans les époques données. Pourtant ces précieuses sources ne sont pas toujours en mesure de tenir compte de toute la variation des termes lexicaux en usage dans différentes communautés linguistiques et des normes auxquelles aspirent ces communautés. C'est cet aspect qui nous intéresse dans la section suivante : les notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » telles qu'elles se manifestent dans l'usage réel en français laurentien.

2.3 Français oral spontané : « véhicule automobile » et « travail rémunéré »

2.3.1 Introduction

Dans la présente section, nous passons à l'étude de la trajectoire fréquentielle de l'emploi distributionnel des notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » en français oral spontané.

Le *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec* de Beauchemin et al. (1992) représente un travail descriptif d'une grande envergure sur la fréquence des formes en usage au Québec. L'intérêt majeur de cet ouvrage réside dans la représentativité et le caractère combiné du corpus, composé d'un échantillon de la langue orale spontanée et d'un sous-ensemble de la langue orale non spontanée des années 1970. Le premier sous-ensemble représente le français québécois parlé constitué d'enquêtes

orales enregistrées à Sherbrooke dans la région de l'Estrie (Beauchemin et Martel 1973), à Montréal en 1971 par Sankoff et Cedergren, à Québec (Lepage, Deshaies et Mephram 1991) et à Saguenay-Lac-Saint-Jean (Lavoie et al. 1985). Le deuxième sous-ensemble est constitué de textes représentant une langue orale non spontanée à la base des contes, pièces de théâtre, monologues, textes radiophoniques et téléromans. D'après Beauchemin et al. (1992, Présentation, XXVI), « [...] les mots *char*, *auto* et *machine* sont plus fréquents que l'équivalent du français standard *voiture* dans l'ensemble du corpus du parler au Québec ». Pour ce qui est de la notion de « travail rémunéré », d'après les données dans ce dictionnaire, les mots *travail*, *job* et *ouvrage* sont beaucoup plus fréquents que *poste* et *emploi*; le terme *boulot* a une fréquence marginale (Beauchemin et al. 1992, 81, 233, 354, 437, 483, 643).

Notre recherche est beaucoup plus limitée. Nous analysons la distribution fréquentielle exclusivement des termes exprimant la notion de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » en usage réel en français dans la région de l'Outaouais, en nous basant, d'une part, sur la banque de données sociolinguistiques, donc le reflet du parler des locuteurs de ce dialecte et, d'autre part, sur la banque de données de la représentation de l'oral dans les contes et les légendes enregistrés. Nous avons choisi les corpus suivants : *Récits du français québécois d'autrefois* (Poplack et St-Amand 2007), le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* (Poplack 1989) et le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social* (Poplack et Bourdages 2005). Le choix de cet échantillon s'explique par la continuité diachronique des données dans les trois corpus mentionnés recueillies au Québec. Pour citer Poplack et St-Amand (2007, 714): « [...] for the sake of continuity with the synchronic axis of our research (the 20th-century French instantiated in the Corpus du français parlé à Ottawa-Hull; Poplack 1989), we included [in RFQ] only the individuals from Québec ». Les entrevues sociolinguistiques de *FdO* (2004-2006) sont enregistrées dans la ville de Gatineau et comprennent les locuteurs venant du Québec (Poplack et al. 2009).

Dans le contexte canadien, le français se développe dans un contact très étroit avec l'anglais. Pourtant, il est largement connu que l'intensité du contact avec l'anglais, la concentration francophone et le niveau de maintien du français varient d'une localité à

l'autre. Ceci dit, la comparaison de l'usage des termes lexicaux dans les localités francophones majoritaires du Québec avec celui dans les localités minoritaires ontariennes et dans les localités à bilinguisme équilibré (par exemple, la région de l'Outaouais) permet d'avancer des hypothèses sur l'impact des facteurs se rattachant au contact des langues sur l'emploi fréquentiel des formes. Ainsi, pour réaliser une comparaison avec les résultats de notre propre recherche sur la variation lexicale dans la région de l'Outaouais, nous utilisons les résultats de quelques études lexicales antérieures, notamment les études sur le français parlé de Sherbrooke (Estrie, Québec; Martel 1984), de Montréal, Québec (Sankoff et al. 1978; Sankoff 1997) et sur le français ontarien (Mougeon et al. 2008, 2010; Nadasdi et al. 2004).

2.3.2 Description des données de la région de l'Outaouais

Dans les sections précédentes nous avons utilisé le terme *français laurentien* (dans la littérature scientifique souvent équivalent à la notion de *français québécois*, dans le sens large), c'est-à-dire un ensemble linguistique de variétés du français parlé au Québec, en Ontario et dans l'Ouest du Canada. Pourtant, il n'y a pas de doute sur l'existence de la variation interdialectale au sein du français laurentien (le franco-ontarien, le français québécois de l'Est, le français québécois de l'Ouest, entre autres). Pour éviter toute la confusion entre le terme *français québécois* au sens large (c'est-à-dire, le synonyme du français laurentien) et au sens restreint (c'est-à-dire, une variété du français parlé sur le territoire du Québec), nous allons utiliser plutôt le terme *français parlé au Québec* pour invoquer exclusivement le français parlé au Québec. Nous faisons la séparation au sein de l'ensemble laurentien (le français ontarien, le français parlé au Québec et le français de l'Outaouais) afin de voir des traits de divergence et de convergence partagés au niveau lexical par ces dialectes.

Pour une étude du français en usage au Québec, nous utilisons l'échantillon de trois bases de données : *Corpus du français parlé à Hull* (les données des quartiers

québécois du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*)³⁶, *Récits du français québécois d'autrefois (RFQ)* et *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social (FdO)*.

Tableau 2

Base de données du français parlé au Québec (Poplack et al. 2009)

Époque	XIXe siècle	XXe siècle	XXIe siècle
Échantillon utilisé	<i>Récits du français québécois d'autrefois</i>	<i>L'échantillon du Corpus du français parlé à Hull</i> (composante du <i>Corpus du français parlé à Ottawa-Hull</i>)	<i>Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire</i>
Nombre de locuteurs, leur année et lieu de naissance	47 locuteurs nés entre 1846 et 1895 au centre et à l'est du Québec	48 locuteurs nés entre 1893 et 1965, dans les quartiers de Gatineau, Hull (ouest du Québec)	26 professeures et 140 élèves nés entre 1946 et 1994 à Gatineau
Type de données	contes, légendes, entrevues	entrevues libres	entrevues libres, débats
Années des enregistrements	entre 1940 et 1950	entre 1983 et 1984	entre 2004 et 2006

Le choix des bases de données ci-dessus s'explique par deux raisons. Premièrement, elles permettent de compléter une étude en temps apparent par une étude en temps réel, ce qui est un grand atout méthodologique pour l'étude du changement linguistique, lexical y compris. Deuxièmement, le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* a une représentativité sociale et linguistique suffisamment large pour atteindre le niveau de signification nécessaire pour tirer des conclusions sur l'impact des facteurs sociaux et linguistiques sur les variables étudiées.

³⁶ Pour l'étude du français parlé au Québec, nous ne considérons que les enregistrements des communautés québécoises de Hull (Vieux-Hull et Mont-Bleu), en laissant de côté les données des communautés ontariennes de la région d'Ottawa (West-End, Basse-Ville et Vanier).

Dans le chapitre 1, on a déjà parlé de la composition du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*. Nous rappelons que ce corpus représente la variété du français parlé dans la région de la capitale du Canada, donc de la région de l'Outaouais, se composant de la région d'Ottawa et de la région de Hull. Le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* se compose des enregistrements de 120 locuteurs de cinq localités (trois localités ontariennes et deux localités québécoises), stratifiés par les variables sociales d'âge, de sexe, de classe sociale, de niveau d'éducation et les variables caractéristiques plutôt de la situation du bilinguisme (la compétence des locuteurs en anglais, intensité de contact du français avec l'anglais dans les localités étudiées, la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien). Les communautés québécoises de Hull (plus loin, Hull) sont représentées par 24 locuteurs du Mont-Bleu et 24 locuteurs du Vieux-Hull. Les communautés ontariennes (plus loin, Ottawa) sont représentées par 24 locuteurs du quartier du Vanier, 24 locuteurs de la Basse-Ville et 24 locuteurs du West-End. La stratification sociale du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* permet d'étudier le changement lexical en temps apparent (d'après les différences générationnelles). La stratification d'après la classe et l'éducation permet l'observation des marques sociales des phénomènes étudiés, tandis que les facteurs se rattachant au bilinguisme permettent d'analyser l'impact du contact avec l'anglais et/ou de la restriction sur les variables lexicales à l'étude.

Selon nos objectifs poursuivis, nous optons pour :

- (i) la considération des données du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* dans leur totalité, donc comme une variété parlée dans la région de l'Outaouais (une des variétés du français laurentien),
- (ii) l'examen des communautés ontariennes (où le français est une langue minoritaire) séparément des communautés québécoises (où le français est une langue majoritaire),
- (iii) l'analyse individuelle de chacune de cinq communautés³⁷.

³⁷ Les raisons et les avantages méthodologiques de l'analyse appropriée (analyse séparée de chacun des cinq quartiers) sont abordés dans le chapitre 3.

Le corpus du *français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social (FdO)* est constitué d'enregistrements de 166 étudiants et professeurs francophones de l'école dans le Mont-Bleu, nés entre 1946 et 1994. Les étudiants et les professeurs sont enregistrés dans la situation formelle du débat et dans des situations informelles (en dehors de la salle de classe) entre 2004 et 2005. La majorité des locuteurs de ce corpus est née du côté québécois de l'Outaouais (à Gatineau, par exemple). Selon les objectifs définis, nos analyses sont réalisées sur les groupes sociaux différents de *FdO*. Par exemple, les entrevues informelles des étudiants sont considérées séparément des enregistrements des débats des étudiants, ou encore les données du parler des enseignants sont analysées séparément de celles du parler des étudiants. Le corpus *FdO* représente la continuation du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*. Tous les locuteurs de Hull et de *FdO* sont nés à Gatineau dans l'ouest.

Le corpus des *Récits du français québécois d'autrefois (RFQ)* est constitué d'enregistrements de 47 locuteurs québécois nés entre 1846 et 1895 dans la province du Québec, dans les limites du fleuve du Saint-Laurent. Plus tard, une partie des colons abandonnent leurs habitations et s'installent dans des régions de la Rivière des Outaouais, à Gatineau entre autres (Poplack et St-Amand 2007). Les données de ce corpus sont stratifiées d'après l'âge et le sexe des locuteurs. Tous les locuteurs appartiennent à la classe ouvrière (pêcheurs, bûcherons, fermiers, cuisiniers, etc.), donc dans ce cas il est impossible d'analyser l'impact du statut social des locuteurs sur la variation linguistique. Notre échantillon de trois bases de données (*RFQ*, Hull et *FdO*) répond, en quelque sorte, au critère de la continuité dans la filiation des locuteurs du français parlé au Québec, puisque tous les locuteurs sont nés au Québec (Poplack et St-Amand 2007). Les données de *RFQ* représentent le français rural du XIXe siècle vu que les locuteurs de ce corpus sont nés entre 1846 et 1895. Le français rural du XIXe siècle est le reflet du vernaculaire parlé par les colons installés sur les rives du Saint-Laurent et qui sont partis après pour occuper les territoires de la région de la Rivière des Outaouais :

As the first dialect acquired, the vernacular can be expected to remain the most stable, forming the basis of historical continuity among successive

language status. [...] The RFQ speakers acquired their vernaculars in the latter half of the 19th century; to the extent that they have remained stable, we can take them as a reflection of the speech of the time.

Poplack et St-Amand (2007, 710).

À leur tour, les locuteurs de Hull, nés entre 1893 et 1965 dans la région de la Rivière des Outaouais représentent le vernaculaire du XX^e siècle, tandis que les élèves de *FdO*, nés à la fin des années 1980 et début des années 1990, représentent le parler du début du XXI^e siècle. Ainsi, nous sommes en train de tracer la variation lexicale de deux variables lexicales en temps réel sur une période de plus de 140 ans, d'après la date de naissance de locuteurs (entre 1846 et 1990).

Cependant, il convient de souligner pourtant que la base de données de *Récits du français québécois d'autrefois* diffère d'après sa structure des corpus sociolinguistiques du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* et de *FdO*. Le *RFQ* n'est pas un corpus construit d'après les normes de la sociolinguistique variationniste, puisque ce corpus se compose d'un ensemble de contes (74% de données), de légendes (3%) et d'entrevues (23%), ce qui n'est pas dans son ensemble tout à fait l'oral, mais plutôt une représentation de l'oral. Pourtant, il faut reconnaître que ce corpus est l'une de rares représentations du parler québécois du XIX^e siècle. Les études basées sur des corpus de ce type, par exemple le corpus de F. Martineau et de R. Mougeon *Corpus de français familier ancien* (<<http://polyphonies.uottawa.ca/corpus/i-corpus-de-francais-familier-ancien/>>) et le corpus de F. Martineau *Modéliser le changement : les voies du français* (<www.voies.uottawa.ca>), ont apporté une compréhension plus approfondie du processus du changement linguistique (King et al. 2004, 2005; Martineau et Déprez 2004; Martineau et Mougeon 2003, 2005; entre autres). Les auteurs des études mentionnées signalent qu'il est avantageux de se baser sur les résultats des corpus diachroniques (comme ceux du type de *RFQ*, de *Voies du français*) afin de prendre en considération une perspective historique et diachronique de la variation et du changement du phénomène examiné. Toutefois, les auteurs suggèrent de garder à l'esprit l'idée que des sources comme les contes ou les légendes peuvent témoigner d'une sorte d'exagération ou de

dramatisation. Nous prenons donc en compte les données de *RFQ* dans notre étude sur l'évolution des notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré » en français parlé au Québec, mais nous nous garderons en même temps de tirer des conclusions définitives à partir des données de cette source.

Pour une étude du français ontarien (section 3.3.2.3), nous utilisons l'échantillon du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*, constitué d'enregistrements des trois communautés ontariennes (West-End, Basse-Ville et Vanier).

2.3.2.1 La notion de « véhicule automobile » en français parlé au Québec

En français parlé au Québec, la variable « véhicule automobile » est complexe; elle se compose de six variantes (*auto*, *auto(mobile)*, *char*, *voiture*, *machine*, *bagnole*). Le Tableau 3 présente la trajectoire fréquentielle de l'emploi diachronique des termes exprimant cette notion en usage au Québec au XXe siècle (Hull) et au début du XXIe siècle (*FdO*).

Tableau 3

Distribution des noms exprimant la notion de « véhicule automobile » dans le parler des Québécois de Hull. (*Date de naissance des locuteurs, **âge au moment d'entrevues)

Variantes	XXe siècle, Hull Corpus recueilli entre 1983 et 1984				XXe siècle Total	XXIe, <i>FdO</i> (2004-2005) 1987-1990* 12-17**
	Avant 1930* 55+**	1930- 1950* 35-54**	1950- 1960* 25-34**	1960- 1970* 15-24**		
<i>auto</i>	18.0% 24	23.8% 45	16.8% 17	17.1% 12	19.9% 98	28.6% 57
<i>char</i>	60.9% 81	59.8% 113	77.2% 78	64.3% 45	64.3% 317	54.3% 108
<i>automobile</i>	12% 16	5.8% 11	1.0% 1	1.4% 1	5.9% 29	0
<i>voiture</i>	8.3% 11	3.7% 7	5.0% 5	8.6% 6	5.9% 29	15.6% 31
<i>machine</i>	0.8% 1	6.9% 13	0	0	2.8% 14	1.5% 3
<i>bagnole</i>	0	0	0	8.6% 6	1.2% 6	0
Total	133	189	101	70	493	199

Selon le concept du temps apparent, en se basant sur les différences intergénérationnelles dans l'emploi fréquentiel des variantes d'une variable désignée on peut juger si l'on assiste à un changement linguistique. La stratification des Québécois de Hull d'après l'âge (de 15 à 24 ans, de 25 à 34 ans, de 35 à 54 ans et 55 ans et plus), nous offre la possibilité d'examiner l'évolution de la fréquence d'emploi des formes exprimant la notion de « véhicule automobile » au fil des générations: (i) locuteurs nés avant 1930, donc 55 ans et plus lors de l'enquête entre 1983 et 1984; (ii) locuteurs nés entre 1930 et 1950, donc âgés de 35 et 54 ans lors de l'enquête; (iii) locuteurs nés entre 1950 et 1960, donc âgés de 25 et 34 ans; (iv) locuteurs nés entre 1960 et 1970, donc âgés de 15 et 24 ans lors de l'enquête.

D'après le Tableau 3, l'analyse globale de l'ensemble des formes en usage dans le parler de Hull au XXe siècle pour « véhicule automobile » montre que c'est la variante *char* qui prédomine largement (64.3%). *Auto* est employé dans 19.9% des cas. L'emploi des autres termes est peu significatif: *voiture* (5.9%), *automobile* (5.9%), *machine* (2.8%) et *bagnole* (1.2%). La comparaison entre les différentes générations démontre une baisse dramatique parmi les jeunes dans l'emploi de *machine* (de 6.9% jusqu'à l'évitement complet de ce terme) et *automobile* (de 12% à 1.4%). En contrepartie, nous assistons à l'introduction d'une nouvelle forme – *bagnole* – dans le parler des jeunes de Hull (6 occurrences, 8.6%), considérée plutôt typique du français hexagonal. Ces données n'ont pas révélé une tendance bien marquée chez les jeunes d'employer le terme *voiture* plus fréquemment que les personnes plus âgées. La fréquence d'emploi de *char* est stable parmi les différentes couches d'âge³⁸.

Nous avons comparé des données synchroniques de Hull avec des données en temps réel provenant des *RFQ* (XIXe siècle) et de *FdO* (début du XXe siècle)³⁹. Premièrement, nous remarquons une petite baisse (de 64.3% à 54.3%) dans l'emploi du

³⁸ Le groupe de locuteurs de 25 à 34 ans fait exception ; l'emploi de *char* est très élevé dans cette catégorie (77.2%). Les analyses individuelles de ce groupe vont apporter plus de clarification sur ce phénomène (voir chapitre 3).

³⁹ Dans cette partie, pour les fins de comparaison, nous n'avons considéré que les données des étudiants, enregistrés en situation informelle. La totalité du *FdO* (étudiants dans la conversation informelle et formelle, les professeurs dans la conversation formelle) sera élaborée dans les chapitres 3 et 4.

terme vernaculaire *char* dans une période d'une vingtaine d'années (entre 1984 et 2004). Nous soulignons toutefois le caractère ralenti de la régression de *char* puisque sa fréquence reste importante (54.3%) au début du XXI^e siècle.

Quant au vocable *auto*, on voit que la fréquence d'emploi augmente avec le passage du temps : dans les années 1980, les jeunes de 15 à 24 ans utilisaient le terme *auto* dans 17.1% des contextes, tandis qu'au début du XXI^e siècle, les jeunes de 12 à 17 ans l'utilisent dans presque 29% des contextes. La même tendance a été observée parmi les jeunes franco-ontariens (Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004). Le taux d'utilisation du terme *automobile* reste minime parmi les Québécois de Hull à la fin du XX^e-début du XXI^e siècle. En même temps, la fréquence de la forme *voiture* a augmenté dans le parler des Québécois de Hull dans les années 2005 et 2006. On se demande, d'ailleurs, si cette montée du terme *automobile* ne reflète pas les différences entre la composition du corpus de Hull et de *FdO*, puisque le dernier a été recueilli dans le contexte de l'école. De l'autre côté, la fréquence du terme *voiture* pourrait être attribuée à l'emploi de ce mot par les professeurs et/ou dans des manuels scolaires utilisés à l'école. Une pareille observation a déjà été faite par Nadasdi et al. (2004), qui évoquaient les manuels scolaires comme un facteur susceptible de conditionner l'emploi des variables linguistiques. Pour finir, la variante *machine* est quasi inexistante les trois corpus étudiés.

Notre consultation d'un échantillon de la base de *Phonologie du français contemporain* (Durand et al. 2002, 2005), notamment des enregistrements des discussions libres et guidées⁴⁰ lors de l'enquête entre 2002 et 2005 de 263 locuteurs de différentes régions de France (Aquitaine, Bourgogne, Bretagne, Normandie, France Centre, Île de France, etc.) a donné les résultats suivants. Le terme *voiture* est la variante de base en français hexagonal (96.3%, 183/190 oc.). La fréquence de la variante *auto* et de sa contrepartie familière est marginale *bagnole* (2/190 et 5/190, respectivement). Nous n'avons détecté aucune occurrence d'*automobile*. Trois occurrences du terme *char* ont fait référence soit au français québécois, soit à *char à bœuf*. La consultation des données

⁴⁰ Les discussions au sujet des voyages, des études, de la famille, des souvenirs d'enfance, du travail, etc.; entre 20 et 50 minutes par entrevue.

de 36 locuteurs belges (Wallonie) a donné des résultats semblables à ceux des Français de France. Le terme *automobile* a été utilisé dans une dizaine d'occurrences, exclusivement dans le contexte de l'industrie automobile. Les données du français québécois de Hull et du français hexagonal au début du XXI^e siècle révèlent un écart dans l'emploi de la notion de « véhicule automobile » entre ces deux variétés. En français québécois de Hull c'est le terme *char* qui prédomine largement; tandis qu'en français hexagonal c'est le terme *voiture*. Le terme *char* ne s'emploie pas dans le sens de « voiture automobile » en français hexagonal.

Naturellement, l'examen des données du XIX^e siècle du *RFQ* nous fait constater une fréquence très faible des mots exprimant la notion de « véhicule automobile », vu que les premières automobiles sont apparues vers la fin du XIX^e siècle et qu'elles représentaient un objet quasi inaccessible pour la plupart des gens dans la première moitié du XX^e siècle. Au total, nous avons trouvé 110 occurrences de *voiture*, toutes dans le sens de « voiture à cheval », quatre occurrences de *char* dans le sens de « char à bœuf », huit occurrences de *char* dans le sens de « train » et de « wagon », quinze occurrences de *char* et trois occurrences de *machine* dans le sens de « véhicule automobile ». Ces résultats reflètent qu'au XIX^e et jusqu'à la première moitié du XX^e siècles le terme *voiture* avec la connotation « à traction animale » a été plus largement utilisé que le terme *char* dans le sens de « char à bœuf ». Cette connotation de « traction animale » du terme *voiture* persiste en français canadien surtout dans la première moitié du XX^e siècle (surtout chez les personnes âgées) et explique, en quelque sorte, son usage restreint dans le sens de « véhicule automobile » dans le corpus de Hull (Tableau 3). Les mêmes observations ont déjà été faites par Nadasdi et al. (2004).

Pour continuer, notons que le français rural du XIX^e siècle de la variété à l'étude représente, d'après Poplack et St-Amand (2007, 527), une variété en pré-contact⁴¹ avec l'anglais. La présence d'une quinzaine d'occurrences du terme *char* dans le sens de « véhicule automobile » dans le corpus de *RFQ* suggère l'hypothèse que ce canadianisme dans le sens mentionné est le résultat de l'élargissement sémantique de « char à bœuf »,

⁴¹ Le terme « pré-contact », utilisé par Poplack et St-Amand (2007) réfère à une variété dans une époque qui précédait au contact avec l'anglais, donc (une variété d'avant le contact).

« charrette », « chariot ». Cette hypothèse va à l'encontre de celle de Poirier (1989, 94-5) qui affirme, à son tour, que *char* dans le sens de « véhicule automobile » et *chars* dans le sens de « train », « wagon » sont apparus en français canadien comme calques de l'anglais *car* (ex. : *sleeping-car*, *restaurant-car*). Il est certain que nous ne sommes pas en mesure de tirer des conclusions basées sur une quinzaine d'occurrences de *RFQ* et que plus de recherches sont nécessaires. Mais l'hypothèse de l'apparition de *char* en français canadien dans le sens de « véhicule automobile » comme résultat du changement interne par extension sémantique nous paraît intéressante à considérer. Nadasdi (1997, 494) observe qu'il y a trois solutions pour nommer une innovation sociale pour laquelle il n'y a pas de mot : i) emprunter le mot à une autre langue, ii) créer un nouveau mot, iii) se servir d'un mot déjà existant avec un changement sémantique du mot. Quel est donc le parcours de *char* dans le sens de « véhicule automobile » en français canadien ? Nous reviendrons sur cette question plus en détails dans la discussion du chapitre 5 (section 5.2.1).

2.3.2.2 La notion de « travail rémunéré » en français parlé au Québec

La notion de « travail rémunéré » en français parlé au Québec peut être exprimée par six termes : *travail*, *emploi*, *job*, *ouvrage*, *poste* et *position*. Nous faisons l'analyse de la trajectoire fréquentielle de ces mots dans l'échantillon des données du XIXe (*RFQ*), XXe (*Hull*) et du début du XXIe siècles (*FdO*).

L'examen des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le parler québécois du XIXe siècle est apparu quelquefois problématique. D'une part, le problème est dans l'absence des critères bien clairs entre les sens [+travail ; +tâche à faire] et [+travail ; +rémunéré]. Sankoff et al. (1978, 34) ont antérieurement soulevé ce problème dans leur étude du français parlé à Montréal : « [...] there is a a serious lack of distributional criteria here to distinguish, for example, among 'paid employment and 'task' ». En plus dans le contexte du XIXe siècle, il apparaît également difficile de faire la distinction entre, les formes ayant les traits [+travail; +rémunéré] versus les formes partageant les traits [+travail; -rémunéré]. À l'époque en question beaucoup de personnes

travaillaient (dans le sens de travail rémunéré) dans les maisons des gens plus riches (faire les tâches ménagères, s'occuper des enfants, faire le linge, prendre soin des écuries, faire des travaux champêtres, etc.). Ces gens étaient payés en argent pour leur travail et/ou ils étaient logés et nourris dans les maisons de leurs employeurs. On se demande donc s'il s'agit en effet de « travail rémunéré » dans le cas si la personne est payée, en échange des tâches ménagères accomplies, par être logée et nourrie. Il nous semble impossible de répondre catégoriquement à cette question. D'ailleurs, selon le *TLFi* le terme « rémunéré » veut dire « payer quelqu'un pour ses services », où « payer » signifie « donner (à quelqu'un) ce qui lui est dû (le plus souvent de l'argent) en échange de quelque chose ». Donc, le fait de « être rémunéré » n'implique pas catégoriquement (mais dans la plupart de cas) l'argent.

Néanmoins, considérer n'importe quel type de rémunération comme du « travail rémunéré », n'écarte pas la possibilité de résultats faussés par le fait que quand le locuteur exprime le concept de travail, tâche, il emploiera le plus souvent le terme *ouvrage*. Dans ce cas, l'impact du conditionnement social de la variabilité lexicale entre en conflit avec le conditionnement sémantique. En d'autres termes, il n'est pas exclu que la fréquence élevée de l'item *ouvrage* pour la notion de « travail rémunéré » soit conditionnée plutôt par ses caractéristiques sémantiques et non pas par les facteurs sociaux des locuteurs. D'après *TLFi*, le terme *besogne* signifie « ensemble de tâches (plus ou moins pénibles) que l'on s'impose ou qui sont imposées à soi » ou « tâche particulière en tant qu'effort »; le terme *besogne* n'implique pas de trait [+rémunéré].

Dans le *RFQ* nous n'avons détecté qu'une centaine d'occurrences des synonymes exprimant la notion de « travail/tâche rémunéré », ce que nous attribuons à la composition du corpus. Il est clair que dans les légendes (3% de données) et contes (74% du corpus) le sujet de « travail rémunéré » est loin d'être fréquent.

Étant donné les défis mentionnés ci-dessus, nous avons préféré ne pas tirer de conclusions à la lumière des données de *RFQ*, et nous limiter à dire que la variante la plus fréquente avec le trait [+travail/tâche, +/-rémunéré] est la variante *ouvrage* (46%, 53/115 oc.), suivie de *job* (20%, 23/115 oc.), de *besogne* (18.3%, 21/115 oc.) et finalement de *travail* (15.7%, 18/115 oc.). La distribution fréquentielle des termes lexicaux reflète l'état

de langue et la structure sociale à l'époque considérée. Comme le terme *ouvrage* s'emploie plutôt dans le sens plus général du travail (ex. : *chercher de l'ouvrage*), sa fréquence dans les données du XIXe siècle est élevée. Le fait que le *RFQ*, donc la représentation du parler du XIXe siècle, se compose des locuteurs de la classe ouvrière non instruits ou avec un niveau d'éducation très bas, reflète la fréquence très faible du mot *travail* (15.7%, 18/115) et l'absence des formes plus standard *emploi et poste*.

Le Tableau 4 représente la distribution des mots exprimant la notion de « travail rémunéré » chez les Québécois de Hull et les Québécois de *FdO*.

Tableau 4

Distribution des mots désignant la notion de « travail rémunéré » en français de Hull

	XXe siècle, Hull Corpus recueilli dans les années 1983-1984				Total du XXe siècle	XXIe siècle, <i>FdO</i> , (2004-2005)
	Date de naissance, l'âge des locuteurs					
Variantes	Avant 1930* 55 ans+	1930- 1950* 35-54 ans	1950- 1960* 25-34 ans	1960- 1970* 15-24 ans		1987-1990* 12-17 ans
<i>job</i>	32.0% 65	23.5% 73	53.0% 89	63.0% 85	38.2% 312	72.0% 139
<i>ouvrage</i>	34.5% 70	27.7% 86	26.8% 45	14.8% 20	27.0% 221	0
<i>travail</i>	13.3% 27	22.2% 69	8.9% 15	2.2% 3	14.0% 114	17.0% 32
<i>emploi</i>	11.3% 23	21.9% 68	7.1% 12	18.5% 25	15.7% 128	6.0% 11
<i>poste</i>	1.5% 3	0.9% 3	0	1.5% 2	1.0% 8	5.0% 10
<i>position</i>	7.4% 15	3.8% 12	4.2% 7	0	4.1% 34	0
Total	203	311	168	135	817	192

D'après l'analyse de l'ensemble des données du XXe siècle (Tableau 4), les deux formes principales pour exprimer la notion de « travail rémunéré » sont *job* (38.2%) et

ouvrage (27%). Les termes *travail* (14%) et *emploi* (15.7%) sont beaucoup moins fréquents. Les termes *position* et *poste* ont une fréquence de 4.1% et 1%, respectivement.

Au XXe siècle la trajectoire fréquentielle de la distribution de *job* d'après l'âge des locuteurs indique sa montée dramatique parmi les Québécois de Hull (de 32% à 63%). Les données sociolinguistiques les plus récentes datant de 2004 et 2005 (*FdO*), montrent que les jeunes francophones de Hull emploient ce mot dans 72% de contextes.

Contrairement au terme *job*, la forme vernaculaire *ouvrage* semble être perçue comme vieillie dans la deuxième moitié du XXe siècle. La fréquence de ce terme a beaucoup diminué chez les locuteurs de moins de 34 ans dans les années 1980 (de 35% à 15%). Les données du début du XXIe siècle (*FdO*) témoignent de l'évitement total de cette variante par les jeunes. Comment donc interpréter une compétition entre deux formes vernaculaires *job* et *ouvrage* dans le XXe siècle et la victoire de l'emprunt lexical à l'anglais *job* en français au Québec? Devrions-nous tenir compte du champ sémantique de ces deux termes⁴² ou/et devrions-nous étudier leur contexte social? Le chapitre 4, consacré à une étude quantitative de la variable « travail rémunéré » aborde de près ces questions.

L'examen des termes *travail*, *emploi*, *position*, *poste* montre les tendances suivantes. En français québécois du XXe siècle le terme *position* est employé plus souvent dans le parler des personnes âgées (7.4%) et d'âge moyen (près de 4%), tandis que les jeunes évitent ce terme (voir le Tableau 4). Le mot *poste* est très rare au XXe siècle, tandis que dans l'échantillon des données du début du XXIe siècle ce terme connaît une légère montée dans son emploi. En revanche, la fréquence du terme *emploi* baisse un peu au début du XXIe siècle (de 15.7% à 6%). Il convient de signaler que le nombre d'occurrences des termes *emploi*, *poste* et *travail* est trop bas pour tirer des conclusions définitives sur les tendances d'emploi de ces formes lexicales au début du XXIe siècle.

Les différences de norme en français en usage au Québec et en français de l'Hexagone sont également observées au niveau de la notion de « travail rémunéré ». Par

⁴² Le terme *ouvrage*, d'après Sankoff et al. (1978) a une référence au sens plus général du travail (nom de masse), ex. : *Il y a de l'ouvrage à faire pour chacun à Hull.*

ailleurs, en français hexagonal, la variante la plus répandue pour exprimer le concept de « travail rémunéré » est *travail*. Notre étude de l'échantillon du *PFC* (des enregistrements des discussions libres et guidées de 263 locuteurs de différentes régions de France, comme par exemple Aquitaine, Bourgogne, Bretagne, Normandie, France Centre, Île de France) a donné les résultats suivants. Le mot *travail* est employé dans 52% (140/270) d'occurrences. *Travail* est suivi du terme *boulot*, dont le taux d'utilisation est assez élevé (30%, 80/270), et du terme *poste* (11.5%, 31/270). La fréquence de *job* dans le sens de « petit travail mal rémunéré et insignifiant » est 3% (8/270), et celle du terme *emploi* est 4% (11/270). Le terme *ouvrage* n'est plus d'usage en français hexagonal. Dans cette variété, le terme *position* ne s'emploie pas dans le sens de « travail rémunéré ».

L'analyse globale de la distribution des formes lexicales exprimant les notions de « véhicule automobile » et « travail rémunéré » dans le parler en usage à Hull dans le XXe siècle permet d'observer une haute fréquence d'emploi des formes vernaculaires *char*, *job* et *ouvrage*. Cependant, les données du début du XXIe siècle reflètent une baisse considérable (une quasi disparition) des termes *ouvrage* et *position* et une petite baisse dans l'emploi de *char*. En revanche, le taux d'emploi des variantes plus standard *travail*, *emploi*, *poste*, *auto* devient plus important. La signification de ces résultats est abordée dans les chapitres à suivre.

2.3.3 Français parlé au Québec : variation intradialectale

2.3.3.1 « Véhicule automobile »

Beaucoup d'études constatent que le français au Québec ne représente pas un dialecte unifié. Pour citer Poirier (1994, 73), « [...] le français du Québec se divise lui-même en deux variétés géographiques, celle de l'Est et celle de l'Ouest avec une zone de transition qui se situe dans la grande région de Trois-Rivières... ». À l'intérieur de ces zones géographiques, on observe de la variation sociolinguistique, car chaque région a ses propres raisons, des raisons de différent ordre, pour choisir une ou autre forme linguistique. À la lumière de cette observation, nous pouvons prévoir la variation dans

l'emploi des termes des deux notions lexicales à l'étude dans trois variétés du français parlé au Québec⁴³, notamment le français de Hull (le parler de l'ouest du Québec), le français de Montréal (le centre) et le français de l'Estrie (l'est du Québec). Dans cette section, nous nous limitons à l'identification quantitative des formes exprimant les notions en question dans les variétés considérées; les raisons des cas de variation restent à être explorées dans les chapitres 3 et 4.

Martel (1984) a réalisé une étude sur la notion de « véhicule automobile » en français de Sherbrooke (Estrie, Québec) dans les années 1970, dont les résultats sont présentés dans le Tableau 5

Tableau 5

Fréquence des mots exprimant la notion de « véhicule automobile »
à Sherbrooke (Estrie, Québec), d'après Martel (1984)

	Date de naissance, l'âge				Total du corpus
	Avant 1923* 51 ans et plus**	1923-1933* 40-50 ans**	1934-1944* 30-39 ans**	1945-1955* 20-29 ans**	
<i>auto</i>	31% ⁴⁴ 23	24% 28	47% 40	67% 63	42% 154
<i>automobile</i>	8% 6	23% 26	15% 13	7% 6	14% 51
<i>char</i>	17% 13	37% 42	14% 12	18% 17	23% 84
<i>machine</i>	41% 31	15% 17	22% 18	5% 5	19% 71
<i>voiture</i>	3% 2	1% 1	2% 2	3% 3	2% 8
Total	75	114	85	94	368

⁴³ Le choix de ces trois variétés est défini par les études antérieures réalisées sur les notions de « véhicule automobile » et « travail rémunéré », qui donnent une perspective comparative de l'emploi et du conditionnement des formes lexicales.

⁴⁴ Pour faciliter la lecture du tableau, nous avons calculé et ajouté dans chaque case du tableau le pourcentage de l'usage des formes

La distribution des noms exprimant la notion de « véhicule automobile » des Québécois de Sherbrooke (Martel 1984, Tableau 5) a quelques traits identiques avec celle des Québécois de Hull, Québec (Tableau 3)⁴⁵:

- i) une baisse dans l'emploi du terme *automobile*,
- ii) une montée dans l'emploi de l'abréviation *auto*,
- iii) une fréquence peu importante du terme *voiture*.

Si on compare les résultats de Martel (1984) avec les résultats de notre étude sur le français de Hull, on remarque deux traits de divergence entre ces deux variétés. Premièrement, c'est le vocable *auto* (42%) qui domine dans le parler de Sherbrooke, *char* suit avec 23% des occurrences; tandis qu'en français de Hull c'est le contraire (le terme *char* occupe le premier rang de fréquence (65.1%) tient de très loin, et *auto* suit avec 18.9% d'occurrences). Deuxièmement, dans l'ensemble des données de Sherbrooke, la forme *machine* a 19%, tandis que dans le parler de Hull cette forme est presque inexistante. Si on regarde les différences intergénérationnelles dans l'emploi de la forme traditionnelle *machine* dans l'étude de Martel, on a l'impression que cette forme a subi une régression rapide parmi les jeunes Québécois de Sherbrooke (Estrie). Il n'est donc pas surprenant que vers les années 1983 et 1984 (la date du recueil des données du *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*), la fréquence de cette variante est très basse; sa disparition est presque complète. En gros, l'inventaire des formes lexicales référant à la notion de « véhicule automobile » est le même; c'est la fréquence qui varie d'une variété à l'autre. Nous sommes d'accord que ces observations au niveau géolectale pourraient être remises en question par le fait que le corpus du français parlé en Estrie a été recueilli 10 ans avant que celui d'Ottawa-Hull. Cela dit, notons que la période d'une dizaine d'années nous paraît assez courte pour observer les changements drastiques au niveau lexical, en général, et dans l'inventaire des termes référant à la notion de « véhicule automobile », en particulier. Par contre, nous nous rendons compte de quelques

⁴⁵ Il est à souligner que les données de Martel (1984) se basent sur le parler des années 1970, tandis que les données de Hull représentent le parler des années 1980. La stratification des locuteurs d'après l'âge résout en quelque sorte ce problème.

différences méthodologiques dans la compilation des données du corpus de l’Estrie et du corpus d’Ottawa-Hull, ce qui pourrait avoir un impact sur les taux de fréquence des termes exprimant la notion à l’étude. Dans le chapitre 3, nous procédons à l’étude du conditionnement social et linguistique de la haute fréquence du terme *char* en français québécois de Hull. Nous allons situer ces résultats dans la dimension diatopique plus globale (chapitre 5, section 5.4).

2.3.3.2 « Travail rémunéré »

Nous nous proposons de comparer la distribution des formes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans deux régions du français parlé au Québec: le parler de Hull et le parler de Montréal (Sankoff et al. 1978). Le Tableau 6, tiré de Sankoff et al. (1978) explore la distribution des noms exprimant cette notion en français de 120 francophones montréalais (corpus recueilli par Sankoff et Cedergren en 1971).

Tableau 6

Notion de « travail rémunéré » en français de Montréal (Sankoff et al. 1978)

<i>emploi</i>	<i>job</i>	<i>ouvrage</i>	<i>travail</i>	<i>poste et position</i>	Total
14%	29%	14%	35%	8%	
56	114	57	136	32	395

Si on compare les résultats du parler de Montréal (Tableau 6) avec les résultats sur le français de Hull (Tableau 4), on remarque que le parler québécois de Hull est marqué par une forte proportion des formes vernaculaires *job* (38.2%) et *ouvrage* (27%). En revanche, en français de Montréal, on remarque une proportion plus importante de variantes standard *travail* (35%) et *emploi* (14%), que de formes vernaculaires (29% pour *job* et 14% pour *ouvrage*). Dans le cas de la notion de « travail rémunéré », le français de Montréal se voit plus standardisé.

À partir de la comparaison de l'emploi des deux notions lexicales en français de Hull (Tableaux 3 et 4), dans le parler de Montréal (Tableau 6) et de Sherbrooke (Tableau 5), nous notons que la région de Hull se distingue de celles de Montréal et de Sherbrooke par une forte proportion des formes vernaculaires *ouvrage*, *job*, *position* et *char*.

2.3.4 Français québécois et français ontarien

Le français québécois comme une des variétés souche du français nord-américain se compose de différentes variétés géographiques (Mougeon et Beniak 1989a; Poirier 1994). Plusieurs études sur la variation morphosyntaxique et lexicale ont observé l'affiliation du français parlé au Québec et du franco-ontarien (Mougeon 2005; Mougeon et Beniak 1989a; entre autres). Rappelons que le *Corpus du français parlé à Ottawa-Hull* se compose de deux parties, c'est-à-dire des données des localités québécoises (région de Hull : Mont-Bleu et Vieux-Hull) et de trois localités ontariennes (région d'Ottawa : Vanier, Basse-Ville et West-End). La région d'Ottawa est un milieu francophone minoritaire, tandis que la région de Hull est un milieu francophone majoritaire. Les deux variétés sont séparées géographiquement et linguistiquement, mais se trouvent néanmoins depuis longtemps dans une situation de contact intense (Poplack 1989). Il nous intéresse ici de voir, à partir de l'étude de l'emploi des mots exprimant les notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré », si le parler de la région d'Ottawa et celui de la région de Hull ont des traits linguistiques similaires. De plus, nous avons l'intention de déterminer si le parler des localités ontariennes de la région d'Ottawa est plus proche du parler des adolescents francophones de l'Est et du Nord ontarien, notamment de Cornwall, Hawkesbury, Pembroke et North-Bay (C-H-P-N), ou plutôt de celui de son voisin géographique, le parler de Hull (Québec).

Nadasdi et al. (2004)⁴⁶ signalent que la parenté du français québécois et du franco-ontarien est visible dans l'exemple de l'emploi des formes de la notion de « véhicule automobile » dans les deux variétés. D'après les auteurs, la distribution des

⁴⁶ L'étude de Nadasdi et al. (2004) est basée sur le corpus du parler des adolescents franco-ontariens en 1978. En 2005, Mougeon, Nadasdi et Rehner ont recueilli des données parmi les adolescents des mêmes localités (Mougeon et al. 2010).

termes dans ces deux variétés dans les années 1970 est très similaire : la variante la plus employée est *auto*, suivie de loin par *char*, *voiture* et *automobile* (voir le Tableau 7, tiré de Nadasdi et al. 2008, 370). D'ailleurs, Nadasdi et al. (2008, 369) jugent cette similarité des résultats peu surprenante et donnent les explications suivantes: «[...] the relevance of the Ontario French corpora lies in the fact that the francophone communities where they were gathered are located near the Quebec/Ontario border and are the result of Quebecois immigration».

Tableau 7

Distribution des mots désignant la notion de « véhicule automobile » en français ontarien en 1978 et en 2005 (Mougeon et al. 2010)

	<i>auto</i>	<i>char</i>	<i>automobile</i>	<i>voiture</i>	<i>machine</i>	Total
Français ontarien (corpus de 1978)	62.0% 196	27.0% 85	9.0% 28	2.0% 7	0	316
Français ontarien (corpus de 2005)	66.0% 406	23.0% 171	1.5% 8	9.0% 51	0.5% 3	639

En revanche, notre enquête sur le français ontarien de la région d'Ottawa (Vanier, West-End, Basse-Ville), a apporté des résultats différents (voir le Tableau 8).

Tableau 8

Distribution des mots désignant la notion de « véhicule automobile » dans les communautés de la région d'Ottawa (Vanier, West-End, Basse-Ville)

Variantes	XXe siècle, Ottawa Corpus recueilli dans les années 1983-1984				Total XXe siècle
	Avant 1930* 55 et plus ans**	1930-1950* 35-54 ans**	1950-1960* 25-34 ans**	1960-1970* 15-24 ans**	
<i>auto</i>	20.1% 44	28.3% 39	27.7% 23	33.4% 25	25.4% 131
<i>char</i>	65.8% 144	69.5% 96	61.5% 51	57.3% 43	64.9% 334
<i>automobile</i>	10% 22	2.2% 3	4.8% 4	4.0% 3	6.2% 32
<i>voiture</i>	1.4% 3	0	6.0% 5	5.3% 4	2.3% 12
<i>machine</i>	2.7% 6	0	0	0	1.2% 6
Total	219	138	83	75	515

À partir du Tableau 8, nous remarquons qu'en français de la région d'Ottawa dans les années 1983 et 1984, la forme dont la fréquence est la plus haute est *char* (64.9%). Cette forme vernaculaire est la plus employée par toutes les catégories d'âge. Comparée avec les résultats sur le parler de l'Est/Nord de l'Ontario (C-H-P-N, Tableau 7), la proportion de la variante plus standard *auto* est beaucoup plus faible dans le parler de la région d'Ottawa (Ottawa : *auto* 25.4%; C-H-P-N : *auto* 62%). Il est nécessaire de préciser que nous avons tenu compte du fait que le corpus de Mougeon et Beniak (1978) représente le parler des adolescents avec un degré différent de maintien du français⁴⁷, tandis que l'échantillon du parler d'Ottawa inclut des locuteurs de différents âges dans une situation de bilinguisme équilibré. Pour répondre au critère d'âge des locuteurs, premièrement nous avons comparé les résultats des jeunes (de 15 à 24 ans) de la région d'Ottawa avec les résultats de l'étude de Nadasdi et al. (2004), basée sur le parler des jeunes ontariens vers la fin des années 1970. À partir du Tableau 8, notons que les jeunes de la région d'Ottawa manifestent des tendances semblables à celles remarquées dans la totalité du corpus : la forme *char* a une très haute fréquence (57.3%), la forme *auto* est employée dans 33.4% des données; la fréquence des formes *voiture* et *automobile* n'est pas élevée, 5.3% et 4%, respectivement. Deuxièmement, nous avons comparé les données des jeunes de la région d'Ottawa avec celles des locuteurs semi-restreints (donc les plus bilingues) des localités étudiées par Mougeon et Beniak en 1978. La fréquence d'emploi des termes *char* et *auto* dans les deux variétés est inversement proportionnel : dans la région d'Ottawa *char* est utilisé plus qu'*auto*, dans le corpus de Mougeon et Beniak de 1978 *auto* est utilisé plus que *char*.

La situation est encore plus compliquée, si on compare les données de 2005 de Hawkesbury (une communauté ontarienne avec le français langue majoritaire) aux autres communautés ontariennes (Pembroke, North Bay, Cornwall, communautés d'Ottawa). On trouve que les taux d'usage de *char* et *auto* de Hawkesbury se rapprochent de ceux d'Ottawa : à Hawkesbury c'est *char* qui est la variante la plus fréquente (dans l'enquête

⁴⁷ Le corpus de Mougeon et Beniak, recueilli en 1978, se compose de données recueillies du parler des adolescents non restreints (parlant français à l'école et à la maison), semi-restreints (parlant français à l'école, mais moins à la maison), locuteurs restreints (parlant français seulement à l'école).

par questionnaire et dans l'entrevue sociolinguistique) et dans les autres communautés ontariennes (Pembroke, North Bay et Cornwall) c'est *auto* (Mougeon et al. 2010).

En gros, à la lumière des observations ci-dessus, nous pouvons dire que le parler d'Ottawa (représentant du français ontarien) est plutôt plus rapproché du parler de Hull (Québec) que de celui de l'Est de l'Ontario (C-H-P-N : Mougeon et Beniak 1978; Mougeon et al. 2010). Le français parlé dans la région de la capitale nationale du Canada (le français de l'Outaouais) représente une variété à part avec le respect à la fréquence d'emploi des termes référant à la notion de « véhicule automobile ». D'ailleurs, les résultats du Tableau 9 illustrant la distribution de la notion de « travail rémunéré » dans la région d'Ottawa appuient cette observation. Si on compare les résultats de l'emploi de la notion de « travail rémunéré » dans la région d'Ottawa (Tableau 9) avec ceux de Hull (Tableau 4) et ceux de Montréal (Tableau 6), nous remarquons, que le français de Hull a plus de similarités dans l'emploi de la variable lexicale considérée avec le français d'Ottawa que de Montréal.

Tableau 9 :

Distribution des mots désignant la notion de « travail rémunéré » dans les communautés de la région d'Ottawa

Variantes	XXe siècle, Ottawa Corpus recueilli dans les années 1983 et 1984				Total du XXe siècle
	Avant 1930* 55+ ans**	1930-1950* 35-54 ans**	1950-1960* 25-34 ans**	1960-1970* 15-24 ans**	
<i>job</i>	29.1% 88	58.1% 197	48.5% 80	56.7% 97	47.3% 462
<i>ouvrage</i>	48.3% 146	21.8% 74	30.9% 51	9.4% 16	29.4% 287
<i>travail</i>	6.0% 18	8.6% 29	3.0% 5	8.2% 14	6.8% 66
<i>emploi</i>	2.0% 6	5.0% 17	12.1% 20	25.1% 43	8.8% 86
<i>poste</i>		0.3% 1	0	0.6% 1	0.2% 2
<i>position</i>	14.6% 44	6.2% 21	5.5% 9	0	7.6% 74
Total	302	339	165	171	977

Le Tableau 9 indique une proportion très importante de l'anglicisme *job* (47.3%) et de la forme vernaculaire *ouvrage* (29.4%) en français de la région d'Ottawa (Vanier, West-End, Basse-Ville). On peut constater – fait plutôt inhabituel – que l'anglicisme *position* (7.6%) a une fréquence plus importante que celle des termes plus standard *travail* (6.8%) et *poste* (0.2%), et presque égale à celle du terme *emploi* (8.8%). D'une part, ce haut pourcentage d'emploi de *position* pourrait aussi refléter la fréquence de ce terme dans une ville où les fonctionnaires bilingues sont nombreux. De l'autre part, le pourcentage de *position* pourrait s'expliquer par le contact intense avec l'anglais dans cette variété. Malheureusement vu le nombre peu important de *position* pour atteindre le niveau de la signification statistique, nous ne sommes pas en mesure de tester cette hypothèse.

Globalement, la comparaison de l'emploi des formes des deux notions lexicales en français de la région d'Ottawa et en français de l'Est de l'Ontario (corpus de Mougeon et Beniak 1978, C-H-P-N), révèle que le vocabulaire régional d'Ottawa est moins standardisé que celui de C-H-P-N. De l'autre part, le français parlé à Hull semble être moins standardisé que celui parlé à Montréal et à Sherbrooke (Estrie). Les résultats montrent qu'en termes de fréquence des deux notions lexicales, le parler de l'Outaouais représente une variété assez uniforme. En faisant cette conclusion, il faudrait rester prudente vue des différences entre les méthodologies des corpus considérés et les années de compilation de leurs données.

2.4 Discussion

Au début de ce chapitre, nous avons mentionné les difficultés que nous avons eues en travaillant avec les variables lexicales. Premièrement, nous avouons que l'identification des variantes de la variable lexicale « travail rémunéré » a été un très long processus qui n'a pas été sans soulever des doutes quant à la possibilité de faire des distinctions rigoureuses entre les sens associés à ces termes. L'identification des formes exprimant la notion de « véhicule automobile » s'est avérée beaucoup moins problématique. Deuxièmement, vu que la fréquence des items lexicaux pleins est bien

inférieure à celle des éléments phonologiques et morphosyntaxiques, nous avons dû avoir recours à de grandes banques de données. Troisièmement, afin de mieux voir l'évolution des mots dans le temps, nous avons eu recours à un élément de la sociolinguistique historique, à savoir aux données en temps réel à la base de données écrites (*Récits du français québécois parlé d'autrefois*). Pourtant, l'étude de l'oral à partir de données écrites (contes, légendes, pièces de théâtre) nécessite beaucoup de précautions méthodologiques.

Lourde en défis méthodologiques, la variation lexicale, pourtant, nous semble être un domaine de recherche sociolinguistique variationniste à considérer avec un digne respect. Si les dictionnaires représentent une source inépuisable de richesse lexicale, ils ne peuvent pas montrer s'il y a un changement lexical, quand et dans quelle direction il se passe et quelles en sont les raisons (ce qui n'est pas d'ailleurs l'objectif des dictionnaires). Ceci est plutôt le champ de recherche des sociolinguistes.

À partir des analyses distributionnelles inter- et intradialectales réalisées dans ce chapitre sur deux notions lexicales, nous pouvons faire quelques observations d'ordre général:

i) La distribution de deux variables lexicales (« véhicule automobile » et « travail rémunéré ») en français laurentien et en français hexagonal démontre le même fond du vocabulaire de ces deux dialectes.

ii) La variation dans l'emploi sémantique et fréquentiel de deux variables lexicales en français laurentien et en français hexagonal est le résultat d'un ensemble de conditions socio-historiques et géographiques différentes. En contrepartie du français de l'Hexagone, le français laurentien s'est développé dans le contact intense avec l'anglais. Il faut également tenir compte du caractère plus rural du dialecte laurentien aux XIXe-XXe siècles en raison des conditions historiques et géographiques.

Le français laurentien connaît une riche diversité de termes pour exprimer les notions de « véhicule automobile » et de « travail rémunéré ». Pour la première notion, le français laurentien manifeste des similarités et des divergences avec le français

hexagonal. Nous avons vu que le choix et la fréquence des termes est différente dans ces deux variétés.

i) Le parler des localités québécoises (Sherbrooke Montréal) manifeste beaucoup de similarités avec le parler franco-ontarien (l'est de l'Ontario : Cornwall, Pembroke, Hawkesbury, North Bay).

ii) Le français de l'Outaouais forme un ensemble distinct (au niveau de fréquence distributionnelle des formes lexicales exprimant les deux notions) au sein du parler laurentien.

À partir de l'étude des formes exprimant la notion de « travail rémunéré », nous avons remarqué les divergences entre la région d'Ottawa et l'est de l'Ontario (Cornwall, Pembroke, Hawkesbury, North Bay). Deuxièmement, l'étude des formes exprimant la notion de « véhicule automobile » a montré des divergences entre le français de Hull (l'ouest du Québec) et le français de Sherbrooke (l'est du Québec).

Nos analyses préliminaires permettent de constater une proportion importante des formes vernaculaires et des anglicismes en français de la région de l'Outaouais, ce qui nous permet d'avancer des hypothèses sur l'impact de l'anglais sur la variation lexicale dans cette région. Par exemple, le terme vernaculaire *char* est bien représenté dans le parler d'Ottawa (64.9%) et de Hull (64.3%) dans le sens de « véhicule automobile ». Néanmoins, d'après Nadasdi et Heap (1990, 83), ce terme est considéré comme un exemple de « parler mal » (en raison de sa convergence avec la forme anglaise *car*) par la majorité des jeunes francophones d'Ottawa. Les auteurs suggèrent que :

[...] la forte tendance à discriminer contre le mot *char* [est] liée au fait que l'on s'en sert souvent comme mot-bateau'. Ce mot serait donc l'exemple archétype par excellence d'un mot propre au Canada. Sans nier cette possibilité, nous croyons néanmoins que quatre-vingt pour cent des informateurs qui le considèrent comme étant du 'parler mal' reflètent plutôt une insécurité linguistique. (Nadasdi et Heap 1990, 83).

À la lumière de l'analyse de la distribution générale du terme *char* dans la région de l'Outaouais dans les années 1983 et 1984, on notera quelques observations:

- i) une baisse dans l'emploi de la forme *char* dans le parler des jeunes des communautés ontariennes d'Ottawa,
- ii) une relative montée de l'emploi de *char* chez les jeunes des communautés québécoises de Hull.

En revanche, le mot *voiture* dans l'étude de Nadasdi et Heap (1990, 83) a été défini comme un exemple de « parler très bien » par 87% des locuteurs, de « parler normal » par 13%, et aucun locuteur n'a classé ce terme comme « parler mal ». Mais d'après nos données sur le parler de la région d'Ottawa, le taux d'emploi de cette variante par les plus jeunes locuteurs est assez bas (5.3% ; Tableau 8).

Passons à l'emprunt lexical à l'anglais *job*. Signalons que dans l'étude de Nadasdi et Heap (1990, 81), l'emprunt à l'anglais *job* est perçu par la majorité des jeunes locuteurs d'Ottawa comme « parler mal », en raison de ses origines anglaises. Ces auteurs interprètent cela comme indiquant « la possibilité d'une certaine insécurité linguistique chez beaucoup de locuteurs » (*Ibid*). Dans notre échantillon, parmi les jeunes du XXe siècle, 56.7% emploient cette variante pour désigner la notion de « travail rémunéré ». Dans le corpus du début du XXIe siècle (*FdO*), le pourcentage d'emploi du terme *job* est de 72%. Alors, quelle est la motivation de l'emploi de l'anglicisme *job* par les habitants de l'Outaouais ? Si les anglicismes sont considérés par les francophones d'Ottawa comme « parler mal », pourquoi l'emploi du terme *job* a-t-il une fréquence tellement élevée dans cette région? Nous réalisons une série d'analyses quantitatives dans le chapitre 3 pour traiter ces questions. Notre analyse de la trajectoire distributionnelle des deux notions lexicales dans le temps et dans l'espace esquisse une image de leur évaluation et de leur diffusion en français parlé. Néanmoins, de nombreuses questions ont été soulevées dans cette section sur les raisons et la direction du changement, mais qui sont restées sans réponse. Les chapitres 3 et 4 sont donc consacrés à l'étude du

conditionnement social et linguistique de ces deux variables linguistiques, appuyée par la prise en compte des résultats quantitatifs.

CHAPITRE 3 : ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « VÉHICULE AUTOMOBILE » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL

3.1 Introduction

Ce chapitre est consacré à une étude variationniste quantitative des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en français parlé dans la région d'Ottawa-Hull. Nos objectifs se définissent comme suit :

- (i) définir la trajectoire d'emploi des formes exprimant la notion à l'étude dans la variété de français définie,
- (ii) identifier les paramètres sociaux et linguistiques conditionnant l'emploi de ces formes,
- (iii) démontrer le système d'interaction des facteurs sociaux dans l'emploi des formes exprimant la notion à l'étude,
- (iv) identifier des formes référant à la notion de « véhicule automobile » dans chacune des cinq communautés à l'étude, en précisant les points communs et les particularités dans leur emploi.

La section 3.2 décrit les données empiriques et les méthodes à l'étude. La section 3.3 est consacrée à l'analyse sociolinguistique quantitative de l'emploi de la notion de « véhicule automobile » en français d'Ottawa-Hull. La section 3.4 présente l'analyse de ce concept en français québécois (le cas du français parlé à Hull). La section 3.5 présente l'analyse de la même variable en français ontarien (le cas du français parlé à Ottawa). La section 3.6 examine la notion de « véhicule automobile » au début du XXI^e siècle. La synthèse dans la section 3.7 clôt le chapitre.

3.2 Données et méthodes

Notre étude se base sur la production de 120 francophones de la région de l'Outaouais (*Corpus du français parlé à Ottawa-Hull*, Poplack 1989). Dans cette base de données, le français québécois est représenté par un sous-corpus de Hull, c'est-à-dire les données de 47 francophones de deux communautés québécoises (Vieux-Hull et Mont-Bleu) ; le français ontarien est représenté par un sous-corpus du français parlé à Ottawa : Vanier, Basse-Ville et West-End :

- (i) Hull (47 locuteurs, 493 occurrences) : Vieux-Hull (24 locuteurs, 297 occurrences), Mont-Bleu (23 locuteurs, 199 occurrences),
- (ii) Ottawa (65 locuteurs, 515 occurrences) : Vanier (21 locuteurs, 136 occurrences), Basse-Ville (23 locuteurs, 182 occurrences), West-End (21 locuteurs, 191 occurrences).

Les locuteurs sont stratifiés d'après :

- le sexe : hommes et femmes,
- l'âge : de 15 à 24 ans, de 25 à 34 ans, de 35 à 44 ans, de 45 à 54 ans, de 55 à 64 ans, 65 ans et plus,
- la classe socio-économique : classe ouvrière, classe ouvrière qualifiée (ouvrière haute), ventes et services (classe moyenne) et classe professionnelle (moyenne haute),
- le niveau d'éducation : primaire, secondaire et postsecondaire,
- le niveau de compétence en anglais⁴⁸ : niveau bas, niveau mi-bas, niveau mi-haut, niveau haut,
- la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien : anglais, français, les deux. Cette caractéristique sociale est auto-évaluée par les locuteurs eux-mêmes. Les locuteurs devaient répondre à la question « Quelle langue employez-vous le plus fréquemment dans le quotidien : anglais, français, ou les deux dans la même mesure ? »

⁴⁸ «Le calcul de l'indice s'est fait à partir d'un score combiné basé sur une auto-évaluation de (1) la langue le plus souvent parlée avec un ensemble de locuteurs, (2) la langue utilisée le plus souvent d'une manière générale, (3) l'habilité à lire, écrire, parler et comprendre l'anglais et (4) le nombre d'années de scolarité dispensées en anglais. Il en est résulté quatre niveaux de compétence en anglais, ou degré de bilinguisme, puisque tous les informateurs devaient faire la preuve qu'ils parlaient par ailleurs couramment le français pour être inclus dans l'échantillon », Poplack (1989, 137).

- le niveau d'intensité du contact entre le français et l'anglais. Cet indice social est représenté par des communautés linguistiques avec un statut différent de français (d'après le recensement de 1976) : Vieux-Hull, Mont-Bleu et Vanier (communautés francophones majoritaires) ; West-End (communauté francophone minoritaire), Basse-Ville (communauté à bilinguisme équilibré),
- le facteur géographique (l'Ontario versus le Québec).

Le choix des facteurs mentionnés ci-dessus et considérés comme susceptibles d'influencer l'emploi des mots référant à la notion de « véhicule automobile » en français d'Ottawa-Hull est motivé par : i) les études antérieures sur la variation lexicale en français laurentien (voir en détail le chapitre 1, section 1.3.3) ; ii) les objectifs de la thèse présente, élaborés en détails dans l'introduction.

Notre point de départ est que le choix des termes lexicaux est conditionné par les différences sociales, autant individuelles (ex. : sexe, âge, classe, niveau d'éducation, niveau de compétence en anglais) que communautaires (intensité du contact du français avec l'anglais dans la communauté/statut du français dans la communauté, normes et prestige communautaires, etc.), et les paramètres internes (ex. : effet du mimétisme, élément précédent la variante, le nombre d'alternances codiques, le nombre d'emprunts⁴⁹). C'est-à-dire, pour définir la valeur sociale de la notion de « véhicule automobile », nous considérons les paramètres sociaux sexe, âge, classe et niveau d'éducation des locuteurs. Pour définir s'il y a une association linéaire entre le niveau de bilinguisme et l'expression de la notion à l'étude, nous considérons trois caractéristiques: i) le niveau de compétence en anglais de chaque locuteur ; ii) la fréquence d'emploi des langues dans le quotidien, en d'autres mots, si c'est l'anglais ou le français que les locuteurs ont dit employer plus souvent dans le quotidien; iii) l'intensité de contact du français avec l'anglais, c'est-à-dire cinq communautés avec un différent statut du français. Dans notre étude, nous faisons appel à l'analyse factorielle à régression multiple et aux analyses croisées à l'aide du logiciel GoldVarb, le principal outil statistique de la

⁴⁹ Le pourcentage d'emprunts et le nombre d'alternances codiques est calculé par S. Poplack et son équipe de chercheurs.

recherche sociolinguistique (Rand et Sankoff 1988 ; Tagliamonte 2006). L'utilisation de l'analyse factorielle à régression multiple apporte un appui statistique dans l'explication de la variation sociale. Les analyses factorielles aident à avoir la probabilité de l'emploi d'une variante lexicale selon les facteurs sociaux et linguistiques. L'effet de facteur montre si le facteur en question favorise ou défavorise (et avec quel poids) l'emploi du terme en question.

3.3 Français d'Ottawa – Hull : cas de la notion de « véhicule automobile »

3.3.1 Fréquence des mots exprimant la notion de « véhicule automobile »

Dans les dictionnaires de référence le mot *char* dans le sens de « véhicule automobile » est marqué comme un canadianisme et a un statut de forme vernaculaire en français canadien. En français ontarien parlé en communauté francophone minoritaire (Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004) et en français québécois parlé en communauté francophone majoritaire de Sherbrooke (Estrie, Québec, Martel 1984) ce lexème est moins fréquent que ses contreparties plus standard *auto* et *voiture*. Cependant, le statut vernaculaire de *char* n'empêche pas aux francophones de la région de l'Outaouais de l'utiliser comme la variante de loin la plus fréquente (65%) dans le sens de « véhicule automobile » (Tableau 10).

Tableau 10

Fréquence distributionnelle des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en français parlé dans la région d'Ottawa-Hull

	Ottawa-Hull ⁵⁰	Québec (Hull)		Ontario (Ottawa)		
		Vieux-Hull	Mont-Bleu	Vanier	Basse-Ville	West-End
<i>char</i>	65.0%	74.4%	49.0%	52.2%	63.7%	77.0%
<i>auto</i>	22.9%	11.8%	32.1%	41.9%	23.6%	16.2%
<i>automobile</i>	6.1%	5.7%	6.1%	5.2%	9.9%	3.7%
<i>voiture</i>	4.1%	3.0%	10.3%	0.7%	2.8%	3.1%
<i>machine</i>	1.4%	4.4%	0	0	0	0
<i>bagnole</i>	0.5%	0.7%	2.5%	0	0	0

Les résultats du Tableau 10 indiquent que le terme vernaculaire *char* est de loin le plus utilisé dans la totalité des données d'Ottawa-Hull (65% ; 651/1002) et dans chaque communauté considérée séparément (dans les communautés du Mont-Bleu et du Vanier, dans une moindre mesure). Le terme *auto* est en deuxième place. Sa fréquence est beaucoup moins importante dans la totalité du corpus (22.9% ; 229/1002). Cependant, l'emploi de ce terme standard est presque égal à celui de *char* dans la communauté québécoise du Mont-Bleu (32.1%) et dans la communauté ontarienne du Vanier (41.9%). La fréquence distributionnelle des termes lexicaux en fonction de la communauté donne le premier indice des discontinuités intercommunautaires au sein de la région d'Ottawa-Hull. Nous distinguons deux ensembles : les communautés du Mont-Bleu et du Vanier forment un parler plus standardisé, tandis que les communautés du Vieux-Hull, du West-End et de la Basse-Ville ont un parler moins standardisé, plus vernaculaire. Cette distinction est basée sur la fréquence relative d'emploi des mots référant à la notion de « véhicule automobile ». Dans les quartiers du Mont-Bleu et du Vanier, la fréquence des termes standard *auto*, *automobile* et *voiture* est similaire à la distribution du terme vernaculaire *char*: Vanier (*char* : 52.2% ; *auto*, *automobile*, *voiture* : 47.8%), Mont-Bleu

⁵⁰ L'analyse distributionnelle des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en français de Hull et d'Ottawa (considérés séparément) indique que leur fréquence est similaire dans les deux variétés de français considérées.

(*char* : 49% ; *auto, automobile* et *voiture*: 51%). On devrait préciser que le Vanier est la communauté la plus francophone à 'Ottawa où la maîtrise du français standard a une certaine importance. Le Mont-Bleu représente une communauté où les membres de la classe moyenne haute dominant (Poplack 1989). D'autre part, les communautés du West-End, du Vieux-Hull et de la Basse-Ville attestent du caractère moins standardisé du parler, ce qui s'exprime dans l'emploi très haut du terme vernaculaire *char* (77%, 74.4% et 63.7%, respectivement.) Les résultats du Tableau 10 montrent une disparition complète de la forme *machine* en français d'Ottawa-Hull (1.4% ; 14/1002) ; et la distribution peu importante des termes *voiture* (4.1% ; 41/1002) et *bagnole* (0.5% ; 6/1002).

Le Tableau 11 présente la répartition des mots désignant la notion de « véhicule automobile » par chacun de 120 locuteurs du corpus étudié. L'emploi du mot *automobile* est plutôt concentré parmi les locuteurs nés après 1935 et âgés de moins de 45 ans lors de l'enquête à Ottawa-Hull dans les années 1983 et 1984. Le mot *bagnole* (terme plus typique du français européen) est utilisé par deux jeunes hommes de 15 à 24 ans. Le terme *machine* n'est employé que par trois hommes âgés de plus de 45 ans (nés avant 1937).

Tableau 11

Répartition individuelle des formes désignant la notion de « véhicule automobile » à Ottawa-Hull (En gris: emploi catégorique de *char* ; en gris foncé : emploi catégorique des termes standard *auto*, *automobile* et *voiture*). L'échantillonnage du corpus est fait entre 1983 et 1984

Code du locuteur	Formes						Quartier	Sexe	Âge
	<i>Char</i>	<i>Auto</i>	<i>Auto-moblie</i>	<i>Voiture</i>	<i>Machine</i>	<i>Bagnole</i>			
Total 1002	651 65%	229 22.9%	61 6.1%	41 4.1%	6 1.4%	14 0.5%			
097	2			5		4	Mont-Bleu	Homme	1 ⁵¹
110	9	1					Mont-Bleu	Femme	1
098		1					Mont-Bleu	Homme	1
109	1	2					Mont-Bleu	Femme	1
100	8	7					Mont-Bleu	Homme	2
99	4	6	1				Mont-Bleu	Homme	2
111		3		1			Mont-Bleu	Femme	2
102				1			Mont-Bleu	Homme	3
112	7						Mont-Bleu	Femme	2
101	1	2					Mont-Bleu	Homme	3
114	1	3					Mont-Bleu	Femme	3
113		7					Mont-Bleu	Femme	3
104	4	7					Mont-Bleu	Homme	4
103			1	5	1		Mont-Bleu	Homme	4
115		4		1			Mont-Bleu	Femme	4
118	7	8	2				Mont-Bleu	Femme	5
106			1	4			Mont-Bleu	Homme	5
105	39		2				Mont-Bleu	Homme	5
119	8	8					Mont-Bleu	Femme	5
117		4					Mont-Bleu	Femme	5
107	1		5				Mont-Bleu	Homme	6
120				3			Mont-Bleu	Femme	6
108	3						Mont-Bleu	Homme	6
074	23	3		1		2	Vieux-Hull	Homme	1
085	7	1					Vieux-Hull	Femme	1
073	2	3	1				Vieux-Hull	Homme	1
086	1	1					Vieux-Hull	Femme	1
087	5						Vieux-Hull	Femme	2
088	6			2			Vieux-Hull	Femme	2
075	36	1		2			Vieux-Hull	Homme	2
076	12						Vieux-Hull	Homme	2

⁵¹ Les locuteurs de 15 à 24 ans (1); les locuteurs de 25 à 34 ans (2) ; les locuteurs de 35 à 44 ans (3) ; les locuteurs de 45 à 54 ans (4); les locuteurs de 55 à 64 ans (5) ; les locuteurs de 65 ans et plus (6).

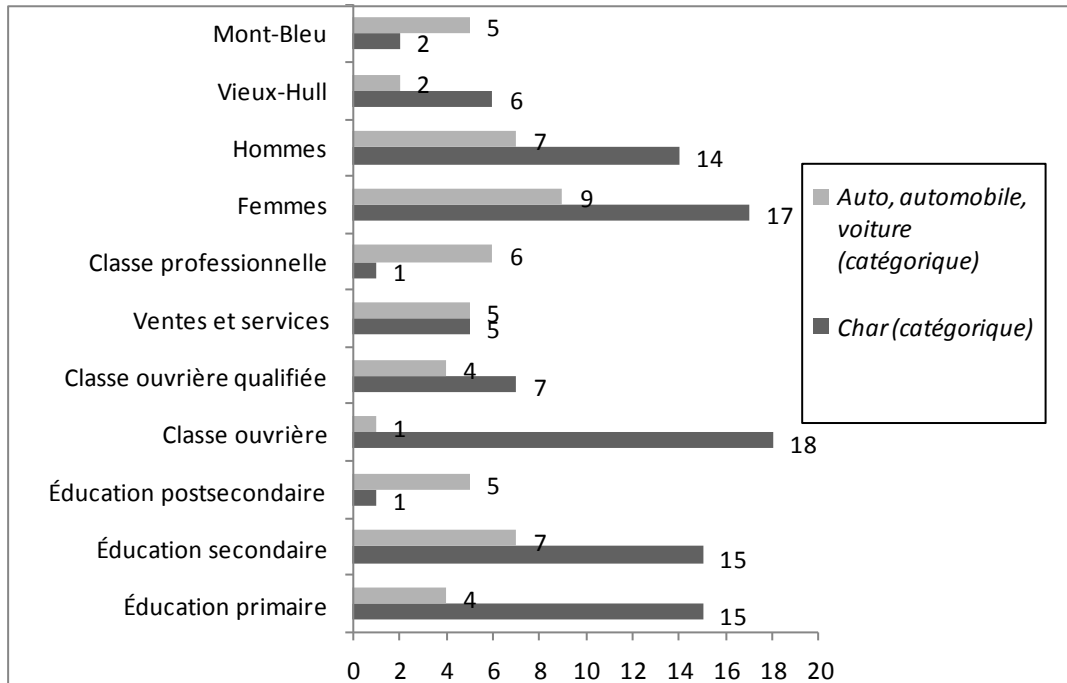
Code du locuteur	Formes						Quartier	Sexe	Age
	Char	Auto	Auto-mobile	Voiture	Machine	Bagnole			
090	13	4					Vieux-Hull	Femme	3
077	3						Vieux-Hull	Homme	3
078	6	5	9				Vieux-Hull	Homme	3
089	21						Vieux-Hull	Femme	3
079	17	6					Vieux-Hull	Homme	4
080	9	2	1		12		Vieux-Hull	Homme	4
091	38	3					Vieux-Hull	Femme	4
092		2					Vieux-Hull	Femme	4
094	1						Vieux-Hull	Femme	5
093		3	1	2			Vieux-Hull	Femme	5
081	3		1				Vieux-Hull	Homme	5
096	4						Vieux-Hull	Femme	6
082	1				1		Vieux-Hull	Homme	6
095	1	1					Vieux-Hull	Femme	6
083	8		3				Vieux-Hull	Homme	6
084	4		1	2			Vieux-Hull	Homme	6
001	9						Vanier	Homme	1
013	1	1					Vanier	Femme	1
014	5	6					Vanier	Femme	1
003	5						Vanier	Homme	2
004	5	8	1				Vanier	Homme	2
015	1						Vanier	Femme	2
016		1	2				Vanier	Femme	2
005	2						Vanier	Homme	3
006		3					Vanier	Homme	3
017	6						Vanier	Femme	3
018	1	7					Vanier	Femme	3
007	3						Vanier	Homme	4
008	9	4					Vanier	Homme	4
019		2					Vanier	Femme	4
009	5	7					Vanier	Homme	5
010		2	2				Vanier	Homme	5
021	1						Vanier	Femme	5
022		15	2	1			Vanier	Femme	5
012	6						Vanier	Homme	6
023	7						Vanier	Femme	6
024	5	1					Vanier	Femme	6
025	11	4	2				Basse-Ville	Homme	1
026		5	1				Basse-Ville	Homme	1
037	14	1					Basse-Ville	Femme	1

Code du locuteur	Formes						quartier	sexe	Age
	Char	Auto	Auto-mobile	Voiture	Machine	Bagnole			
038	2	6					Basse-Ville	Femme	1
027	4	4	1	4			Basse-Ville	Homme	2
028	2			1			Basse-Ville	Homme	2
039	6	3					Basse-Ville	Femme	2
040	10						Basse-Ville	Femme	2
029	4	1					Basse-Ville	Homme	3
030		1	2				Basse-Ville	Homme	3
041	5	1					Basse-Ville	Femme	3
042		3					Basse-Ville	Femme	3
031	4	6					Basse-Ville	Homme	4
032	1						Basse-Ville	Homme	4
043	5						Basse-Ville	Femme	4
044	4						Basse-Ville	Femme	4
033	5		1				Basse-Ville	Homme	5
034	9		7				Basse-Ville	Homme	5
045	12	1					Basse-Ville	Femme	5
046	1	2					Basse-Ville	Femme	5
035	3	1	3				Basse-Ville	Homme	6
047	2	4					Basse-Ville	Femme	6
048	12		1				Basse-Ville	Femme	6
050		2					West-End	Homme	1
061	1			4			West-End	Femme	1
051	4	2					West-End	Homme	2
052	9						West-End	Homme	2
063	4	5					West-End	Femme	2
064	1						West-End	Femme	2
053	6						West-End	Homme	3
054	8	3					West-End	Homme	3
065	8						West-End	Femme	3
066	8						West-End	Femme	3
055	9						West-End	Homme	4
056	1		1				West-End	Homme	4
067	10	2					West-End	Femme	4
068	2	6					West-End	Femme	4
057	8		4				West-End	Homme	5
058	16						West-End	Homme	5
069	9						West-End	Femme	5
070	8	11					West-End	Femme	5
060	1						West-End	Homme	6
071	23						West-End	Femme	6
072	11		2	2			West-End	Femme	6

Il conviendrait ici de faire quelques observations sur l'emploi catégorique du terme vernaculaire *char* versus des termes standard *auto*, *automobile* et *voiture* (regroupés ensemble) en fonction des catégories sociales (Figure 2). Il n'est pas surprenant que l'emploi catégorique du mot vernaculaire *char* est le plus proéminent parmi les locuteurs de la classe ouvrière (18 de 31 locuteurs emploient catégoriquement *char*), parmi les locuteurs avec l'éducation primaire (15 de 31 locuteurs) et dans la communauté du West-End (10 de 31 locuteurs). L'emploi catégorique de *char* est légèrement plus prononcé chez les femmes (17 de 31 locuteurs) que chez les hommes (14 de 31 locuteurs). L'emploi catégorique des termes standard *auto*, *automobile* et *voiture* (18 locuteurs au total) se voit le plus prononcé parmi les locuteurs des couches sociales plus hautes (classe moyenne haute : 6 de 18 locuteurs ; ventes et services : 5 de 18 locuteurs), parmi les locuteurs avec l'éducation secondaire (15 de 18) et dans les quartiers du Mont-Bleu et du Vanier (5 de 18 locuteurs dans chacune de ces deux communautés). De nouveau, les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes dans l'emploi catégorique des variantes standard (9 locutrices). La répartition de l'emploi catégorique du terme vernaculaire *char* versus des termes plus standard *auto*, *automobile*, *voiture* présente un indice d'une forte valeur sociale associée à l'expression de la notion de « véhicule automobile » en français parlé à Ottawa-Hull.

Figure 2

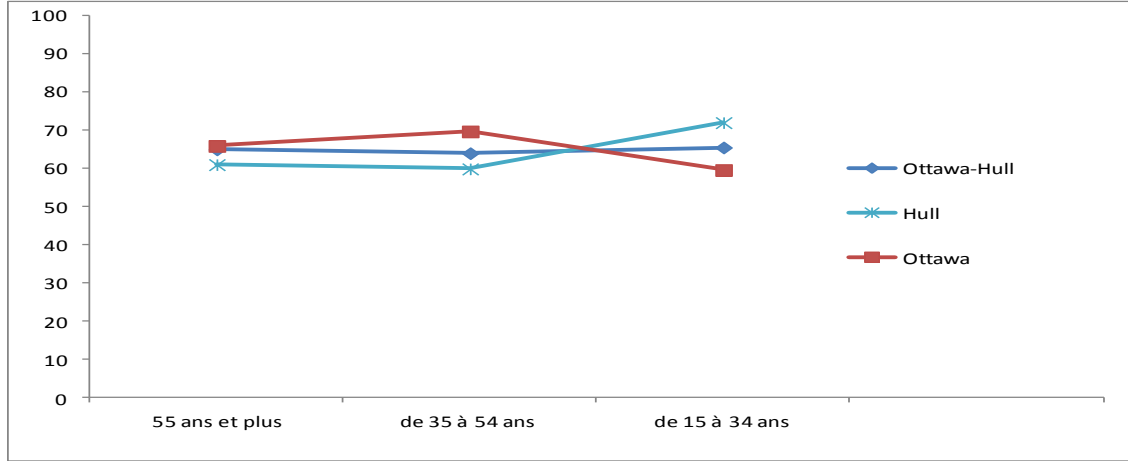
Distribution de l'emploi catégorique de *char* versus l'emploi catégorique des termes standard *auto*, *voiture*, *automobile* (considérés ensemble).
 Sur l'axe verticale : catégories sociales, sur l'axe horizontale : nombre de locuteurs avec l'emploi catégorique des termes en question.



La Figure 3 présente la distribution (en fonction de l'âge) du terme *char* en français d'Ottawa-Hull en français parlé à Hull et à Ottawa (considérés séparément). Cette figure indique la stabilité dans l'emploi du terme *char* à Ottawa-Hull : sur la période de plus de 60 ans son emploi est identique (64.9%-63.9%-65.4%). En même temps, parmi les locuteurs âgés de 15 à 34 ans l'analyse séparée des deux dialectes révèle une légère montée (de 10%) de *char* à Hull et une légère baisse (de 10%) de *char* à Ottawa.

Figure 3

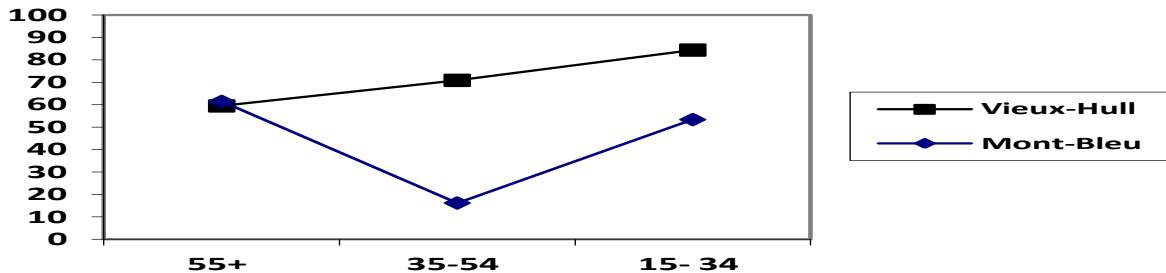
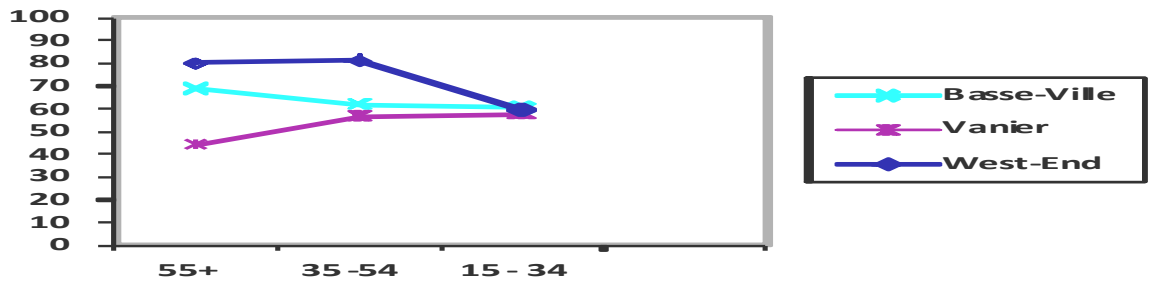
Fréquence (en fonction de l'âge) du terme *char* en français d'Ottawa-Hull, de Hull et d'Ottawa



Les Figures 4a et 4b précisent le parcours distributionnel de *char* dans trois communautés ontariennes (Figure 4a) et deux communautés québécoises (Figure 4b).

Figures 4a, 4b

Fréquence de *char* en français d'Ottawa-Hull (en fonction de l'âge et de la communauté)



Les Figures 4a et 4b montrent que le terme vernaculaire *char* est très fréquent parmi les locuteurs les plus âgés du corpus, c'est-à-dire les locuteurs nés entre 1885 et 1920 et âgés de 55 ans et plus au moment de l'enquête. Le Vanier, la communauté majoritairement francophone de la classe moyenne, constitue une exception à cette observation vu que sa fréquence de *char* est moins basse (44.4%), relativement aux quatre autres communautés à l'étude. Les locuteurs de 55 ans et plus de cette communauté préfèrent les formes plus standard (*auto*, *automobile* et *voiture* : 55.6% ; *char* : 44.4%). Nous avons quelques observations à ce sujet. D'une part, le taux relativement haut des termes standard dans cette communauté pourrait s'expliquer par son caractère aisé, car cette communauté a le plus haut pourcentage de locuteurs éduqués et des locuteurs de la classe moyenne et moyenne haute. D'autre part, tous les locuteurs du Vanier ont un niveau bas ou mi-bas de compétence en anglais et ont dit parler français dans la vie de tous les jours. Cette observation suggère que l'impact de l'anglais sur le français (*car-char*) est minime.

La Figure 4a montre que du côté ontarien parmi les jeunes de 15 à 34 ans, dans la communauté francophone majoritaire du Vanier l'emploi de *char* est en légère hausse ; dans la Basse-Ville, la communauté à bilinguisme équilibré, l'emploi de *char* est en légère baisse, tandis que dans la communauté francophone minoritaire du West-End l'emploi de *char* est en train de baisser de façon dramatique (chute de 21.8%). Les données sur la fréquence de *char* nous suggèrent une hypothèse de l'association du taux d'emploi de *char* avec le statut du français dans les communautés.

La Figure 4b montre une tendance à l'augmentation dans l'emploi de *char* chez les jeunes des deux communautés québécoises. Dans le Vieux-Hull cette tendance est stable parmi tous les locuteurs. Dans la communauté du Mont-Bleu la fréquence de *char* est en forme de V, puisque la tendance à un emploi accru de *char* se voit seulement parmi les plus jeunes locuteurs, c'est-à-dire les locuteurs de 15 à 34 ans. Dans le chapitre 5, nous discutons des raisons possibles de cet emploi curvilinéaire et des facteurs socio-historiques qui ont contribué à l'augmentation de *char* parmi les jeunes des deux communautés québécoises.

En raison du manque de données pour atteindre le niveau de signification statistique permettant de tirer des conclusions certaines, nous nous limitons aux analyses à régression multiple et aux analyses croisées uniquement dans le cas du terme *char*. Les

termes *auto*, *automobile*, *voiture* sont considérés ensemble comme contrepartie plus standard de *char*. Les termes *machine* et *bagnole* sont exclus de l'analyse.

3.3.2 Étude de l'effet des facteurs linguistiques dans l'emploi de *char* à Ottawa-Hull

Pour ce qui est des facteurs linguistiques susceptibles d'influencer l'emploi de *char* à Ottawa-Hull, nous avons considéré les facteurs mimétisme, élément précédent, pourcentage d'emprunts et nombre d'alternances de code utilisé par le locuteur. Les effets de l'élément précédent et du mimétisme ont antérieurement été validés dans les études lexicales sur le français ontarien Nadasdi et McKinnie (2003), Nadasdi et al. (2004).

Tableau 12

Résultats d'une analyse factorielle : étude du conditionnement linguistique de *char* à Ottawa-Hull (*Char* - application ; *auto, automobile, voiture*- non-application ; s.o. – facteur non considéré ; [] –facteur non significatif)

Input : 0.681 Log : -576.113 Sign. : 0.000	Total <i>char</i> : 651 Total : 982		
	p	%	N
<i>Élément précédent</i> ⁵²			
Adjectif	.64	81.1%	43/53
Déterminant	.52	68.7%	501/729
Préposition	.21	31.7%	20/63
<i>écart</i>	43		
<i>Fréquence d'emprunts</i> (par le locuteur)			
1.5% et plus	.65	79.8%	67/84
de 1.0 à 1.4%	.64	79.0%	279/353
de 0.5 à 0.9%	.45	62.0%	212/342
de 0 à 0.4%	.30	45.8%	93/203
<i>écart</i>	35		
<i>Effet de mimétisme</i>			
Effet confirmé	s.o.	88.8%	71/80
Effet non confirmé		18.8%	3/16
Sans contexte		65.1%	577/886
<i>Fréquence d'alternances de code</i> ⁵³			
0	s.o. ⁵⁴	75.7%	56/74
de 1 à 19		62.6%	397/634
20 et plus		71.0%	184/259

Afin de voir si le facteur mimétisme conditionne l'emploi du terme *char*, nous avons isolé des contextes où ce lexème est employé par l'intervieweur et par la suite reprise (14a) ou remplacée par le locuteur (14b). Rappelons que la fréquence générale du mot *char* dans l'échantillon du français d'Ottawa-Hull est de 65% (651/982). Sur la totalité de 651 occurrences de *char*, nous avons détecté :

- (i) 71 contextes (11%), où cette forme a été reprise par le locuteur (14a),

⁵² Les occurrences précédées d'éléments linguistiques non mentionnés dans le Tableau 12 ont été omises.

⁵³ Le nombre d'alternances codiques faites par le locuteur. Les occurrences non rapportées ont été omises.

⁵⁴ Le facteur fréquence d'alternances codiques a été exclu de l'analyse factorielle vu l'intersection avec le facteur fréquence d'emprunts. Les analyses séparées de ces deux facteurs montrent que le facteur alternance codique n'a pas d'impact significatif sur l'emploi de *char*.

- (ii) 3 contextes (0.5%), où cette forme a été remplacée par une autre contrepartie (14b),
- (iii) 577 occurrences (88.5%) où *char* a été employé sans contexte.

(14) a. Intervieweur [1]: Puis est-ce-que vous vous souvenez de votre premier *char*, c'était?

Locuteur [034] : Oui, c'était un Ford cinquante-trois, un *char* usagé, il avait sept-mille milles dessus. (O-H : 034 :583)

b. Intervieweur [1] : Mais vous avez eu un *char* après aussi ou ...?

Locuteur [063] : On a eu un *auto* après que mon- ma- ma fille est venue au monde. (O-H : 63 :880)

c. Intervieweur [1] : [] est-ce-qu' il y avait bien du monde qui avaient des *autos* ...?

Locuteur [70]: [] Non, pas beaucoup tu sais? [1] Non. [070] Mais il y en avait. C'était peut-être pas toujours des *chars* neufs mais ça fait rien. (O-H : 70 :1204)

d. Intervieweur : [...] vous savez les gens là ils achètent un *auto* une année, puis là l'année d' après ils en achètent un autre.

Locuteurs : [...] j'en connais, on a des amis nous-autres que- qui changent *leur char* tous les ans. (O-H.23 :1220)

Premièrement, le fait que sous l'effet de mimétisme *char* est employé de façon presque catégorique (96% ; 71 de 74 occurrences) est un indice évident de l'effet de ce facteur linguistique sur la forme en question. Nos observations sur l'effet du mimétisme dans l'emploi de *char* appuient celles des études antérieures (Nadasdi et McKinnie 2003; Nadasdi et al. 2004). En même temps, le fait que *char* est employé sans contextes du mimétisme dans 88.5% du nombre total de l'emploi de ce terme (577/982), est un indice que le facteur mimétisme n'est pas le facteur le plus déterminant dans son conditionnement. La distribution des occurrences de *char* au sein du groupe de facteurs mimétisme rend méthodologiquement incorrect d'inclure ce facteur à l'analyse factorielle à régression multiples (Guy 1980 ; Tagliamonte 2006). Signalons finalement qu'il serait intéressant d'avoir des contextes où le locuteur, en dépit du fait que l'intervieweur avait précédemment utilisé les formes *auto*, *voiture* et *automobile*, utilise le terme vernaculaire

char (comme en 14c, 14d). Les exemples de type (14c, 14d) appuieraient l'hypothèse du caractère vernaculaire du parler dans la région d'Ottawa-Hull. Mais nous n'en avons que deux occurrences dans ce contexte, ce qui rend impossible de faire des conclusions.

Deuxièmement, nous avons vérifié s'il y a une relation entre l'élément précédent et la fréquence de la forme *char* dans la variété de français étudiée. Nous avons analysé l'identité et la fréquence de l'élément précédent. D'après nos calculs, le mot *char* est précédé d'un déterminant dans 88% de cas (501/564), d'un adjectif qualificatif dans 7.5% de cas (43/564) et d'une préposition dans 3.5% de cas (20/564). Les adjectifs qualificatifs précédant le nom *char* sont dans la plupart des cas : *gros, petit, beau, autre, vieux*. Dans la catégorie des déterminants, la forme *char* s'emploie le plus fréquemment après les articles, les adjectifs possessifs et qualificatifs. Le fait que *char* s'emploie fréquemment après les adjectifs possessifs (ex. : *mon char, son char, leur char*) et les adjectifs qualificatifs à caractère subjectif (ex. : *gros, petit, vieux, beau*) pourrait être relié à une marque de personnalisation (une forte valeur instrumentale) dans l'emploi de *char*. En d'autres mots, il se pourrait que l'emploi du mot *char* soit caractéristique surtout du discours personnel des locuteurs, c'est-à-dire dans les situations décrivant leur expérience personnelle. Cette hypothèse nous semble plausible, mais nous ne l'avons pas testée en détails. À leur tour, les termes *auto* et *automobile* sont plus souvent utilisés après une préposition (15.3%) (voir le Tableau 12).

Pour vérifier l'effet statistique de l'élément précédent, nous avons réalisé l'analyse factorielle à régression multiple. Les résultats de cette analyse (notamment les poids des facteurs) vont dans le même sens que le pourcentage de fréquence de *char*. Le contexte précédent d'un adjectif et d'un déterminant est favorable à l'emploi de *char* (.64 et .52, respectivement), tandis que le contexte d'une préposition est défavorable à son emploi (.21). Nous avons également vérifié l'effet de l'élément précédent sur l'emploi de la forme *auto*. Le terme *auto* est favorisé par le contexte précédent de la préposition et défavorisé par le contexte d'un adjectif et d'un déterminant. Nos analyses confirment les résultats de l'étude de Nadasdi et al. (2004), où les auteurs observent l'association de *char* au contexte d'un déterminant (ex. : *beau char*), et du terme *auto* au contexte d'une préposition (ex. : *en auto*). Pour expliquer cette association, ces auteurs proposent que l'expression *en auto* est partiellement lexicalisée (Nadasdi et al. 2004, 95-6).

Enfin, nous avons voulu voir si la fréquence d'emploi du terme *char* est corrélée à la fréquence d'emploi des emprunts et à celle d'alternances codiques. Dans le corpus d'Ottawa-Hull se sont les emprunts établis qui dominent très largement les emprunts récents (Poplack et al. 1988). En effet, les résultats du Tableau 12 démontrent la tendance à la corrélation du taux d'emploi d'emprunts avec l'emploi de *char* en français de cette variété : plus souvent le locuteur emploie les emprunts, plus haute est sa probabilité d'emploi de *char*. Pour ce qui est de la relation de l'emploi de *char* avec la fréquence d'alternances codique, le Tableau 12 démontrent les résultats suivants. Les locuteurs qui n'alternent pas, emploient *char* dans 75.7% d'occurrences ; les locuteurs dont le nombre d'alternances de code est de 1 à 19 emploient *char* dans 62.6%, et finalement les locuteurs dont le nombre d'alternance de code est le plus haut (plus de 20) montrent un taux d'emploi de *char* égal à 71%. Ces résultats déconcertants ne reflètent pas de tendance bien définie. Par contre, il est plausible de supposer que le fait que l'emploi de *char* est plus fréquent parmi les locuteurs qui n'alternent pas et dont la fréquence des emprunts est plus avancée appuierait l'hypothèse de la perception de *char* en tant qu'une marque identitaire franco-canadienne dans la variété de français à l'étude.

Somme toute, deux facteurs linguistiques ont été identifiés par le logiciel GoldVarb comme ayant un effet significatif dans le conditionnement de *char*, notamment l'élément précédent (écart: 43) et la fréquence de l'emploi des emprunts utilisés par le locuteur (écart : 35). L'effet du mimétisme semble conditionner l'emploi de *char*, mais nous n'avons pas de confirmation statistique de GoldVarb de cet effet.

Pour finir, nous avons réalisé une série d'analyses étudiant le conditionnement linguistique du terme *char* dans chaque communauté. Il s'est avéré similaire dans chaque communauté, nous n'allons donc pas en parler en détails.

3.3.3 Étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de *char* à Ottawa-Hull

Le Tableau 13 présente les résultats de l'analyse des facteurs sociaux susceptibles de conditionner l'emploi de *char* en français parlé de la région d'Ottawa-Hull. Des sept facteurs sociaux soumis à l'analyse factorielle à régression multiple par le logiciel GoldVarb, cinq facteurs ont un effet significatif ($p < 0.05$) sur l'emploi de *char* : intensité du contact avec l'anglais/communauté, classe socio-économique, éducation, âge, langue la plus fréquemment utilisée dans le quotidien. Le poids de facteur montre si et à quel degré le facteur en question est favorable (poids supérieur à .50) ou défavorable (poids inférieur à .50) à l'emploi du terme lexical. L'écart (la différence entre le poids de facteur le plus fort et le plus faible dans le groupe de facteurs considéré) présenté dans le Tableau 13 indique (en ordre décroissant) la hiérarchie des contraintes sociales dans le conditionnement du terme vernaculaire *char*. Les indices « Log. (Log likelihood) », « Input » et « Sign. (Significance) » nous indiquent à partir d'une série d'analyses à régression multiple (« Up and Down analyses ») la meilleure combinaison de facteurs dans l'explication de la variation lexicale. Le logiciel GoldVarb permet au chercheur d'insérer et de retirer les facteurs ou les groupes de facteurs des analyses factorielles à régression multiples, ce qui permet de mieux cerner l'effet de facteurs dans la variation linguistique.

Tableau 13

Résultats d'une analyse factorielle :
 étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de *char* à Ottawa-Hull.
 p – poids de facteur; [] – facteur non significatif ; s.o. – facteur non considéré

Log.: -546.766 Sign.: 0.003 Input: 0.698 Application : <i>char</i> Non-application : <i>auto, voiture, automobile</i>	Total <i>char</i> : 651 Total : 982			Facteurs non significatifs: sexe, niveau de compétence en anglais
Groupes de facteurs	p	N	%	
<i>Intensité de contact</i>⁵⁵				
West-End (angl. maj.)	.66	147/191	77.0%	
Vieux-Hull (fr. maj.)	.58	221/282	78.4%	
Basse-Ville (bil. équilibré)	.48	116/182	63.7%	
Mont-Bleu (fr. maj.)	.38	96/191	50.3%	
Vanier (fr. majoritaire)	.31	71/136	52.2%	
<i>écart</i>	35			
<i>Éducation</i>				
Primaire	.65	306/390	78.5%	
Secondaire	.42	303/520	58.3%	
Postsecondaire	.31	42/72	58.3%	
<i>écart</i>	34			
<i>Classe socio-économique</i>				
Ouvrière	.62	286/351	81.5%	
Ouvrière qualifiée	.52	178/268	66.4%	
Ventes et services (moyenne)	.35	112/199	56.3%	
Professionnelle (moyenne haute)	.39	75/164	45.7%	
<i>écart</i>	27			
<i>Âge</i>				
de 15 à 24	.62	88/139	63.3%	
de 25 à 34	.61	129/184	70.1%	
de 35 à 44	.42	93/145	64.1%	
de 45 à 54	.38	116/169	68.6%	
de 55 à 64	.44	126/209	60.3%	
65 ans et plus	.55	99/136	72.8%	
<i>écart</i>	24			

⁵⁵ D'après le recensement officiel de 1976: Vieux-Hull, Mont-Bleu et Vanier (milieux majoritairement francophones), West-End (milieu majoritairement anglophone), Basse-Ville (milieu à bilinguisme équilibré), Poplack (1989, 413).

Tableau 13 (suite)

	p	N	%
Fréquence d'emploi des langues ⁵⁶			
Anglais/les deux langues	.65	121/164	73.8%
Français	.46	427/654	65.3%
écart	19		
Sexe			
Hommes	[]	336/508	66.1%
Femmes		315/474	66.5%
Niveau de compétence en anglais			
Niveau bas		190/267	71.2%
Niveaux mi-bas/mi-haut	[]	339/550	61.6%
Niveau haut		122/165	73.9%

Dans le Tableau 13 nous observons une stratification évidente dans l'emploi de *char* par les francophones d'Ottawa-Hull : les probabilités plus hautes dans l'emploi de *char* sont associées autant à la classe ouvrière non qualifiée (.62) et qualifiée (.52) qu'à l'éducation primaire (.65). Ces groupes sociaux sont à l'origine de l'emploi du terme vernaculaire *char* en français de la variété à l'étude. L'emploi de *char* est également très favorisé dans la communauté de la classe ouvrière du West-End (.66) et dans la communauté de classe ouvrière du Vieux-Hull (.58). Les communautés du Vanier et du Mont-Bleu sont défavorables à *char* (.31 et .38, respectivement). Cependant, il faut être prudent à faire cette généralisation car l'analyse distributionnelle révèle que le pourcentage d'emploi de *char* par les locuteurs avec l'éducation postsecondaire (58.3%) et les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services (56.3%) est assez élevé. Ces observations indiquent que la totalité de données cachent des tendances caractéristiques des groupes sociaux particuliers (on y revient sous peu).

Dans le Tableau 13 nous observons quelques incohérences dans le pourcentage de fréquence et l'effet des facteurs au sein des groupes de facteurs âge, classe et intensité de contact/communauté. Par exemple, l'effet d'âge parmi les locuteurs de 15 à 24 ans qui utilisent *char* dans 63.3% est (.62), tandis que l'effet d'âge parmi les locuteurs de 65 ans et plus utilisant *char* dans 72.8% est moins important (.55). Les incohérences de ce type

⁵⁶ Les occurrences de la langue non rapportée par les locuteurs sont exclues de l'analyse.

ne sont pas exceptionnelles dans le Tableau 13 et représentent les indices statistiques de l'interaction des facteurs sociaux. Une série d'analyses croisées va approfondir la compréhension de ces interactions. Nous en parlerons en détails au fur et à mesure de notre exposition des résultats.

Le facteur fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien a un effet significatif, cependant son impact est moins important que celui des autres facteurs sociaux (écart : 19). Ni le facteur sexe, ni le facteur niveau de compétence en anglais n'ont été identifiés par GoldVarb comme ayant une influence sur la variation du concept de « véhicule automobile ». L'analyse sur la totalité des données ne révèle que les tendances générales, mais laisse voilées les particularités des sous-groupes de locuteurs (par exemple, en fonction de la communauté et de l'âge). Cette observation est soutenue par le fait que le facteur communauté est en haut de la hiérarchie des facteurs sociaux dans le conditionnement de *char* (en fonction de l'écart). Ainsi, il apparaît méthodologiquement intéressant de réaliser l'analyse en fonction des générations d'âge des locuteurs (de 15 à 34 ans ; de 35 à 54 ans ; 55 ans et plus). Cette méthode a comme objectif : (i) d'identifier les paramètres sociaux pour chaque génération de locuteurs, (ii) de montrer une comparaison statistique rigoureuse des facteurs et de leur hiérarchie dans l'emploi du terme *char* au fil des générations.

3.3.4 Analyse intergénérationnelle

Nous avons réalisé une série d'analyses factorielles séparées pour chacune de trois générations de locuteurs: de 15 à 34 ans, de 35 à 54 ans, 55 ans et plus (Tableau 14).

Tableau 14

Analyse intergénérationnelle. Résultats des analyses factorielles : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de *char* à Ottawa-Hull. (Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*)

Groupe de facteurs	de 15 à 34 ans			de 35 à 54 ans			55 ans et plus		
	p	N	%	p	N	%	p	N	%
	Input: 0.658 Log.: -169.498 Sign : 0.019 Total <i>char</i> :198 Total : 295			Input: 0.688 Log. : -159.344 Sign: 0.000 Total <i>char</i> : 209 Total: 314			Input: 0.704 Log.: -173.485 Sign: 0.015 Total <i>char</i> : 225 Total: 345		
Intensité de contact									
Vanier (fr. maj.)	.54	21/31	67.7%	.47	21/37	56.8%	.32	24/54	44.4%
Basse-Ville (bil. éq.)	.41	49/81	60.5%	.50	23/37	62.2%	.62	44/64	68.8%
West-End (fr. min.)	.21	10/23	43.5%	.77	52/64	81.2%	.60	76/95	80.0%
Vieux-Hull (fr. maj.)	.73	87/102	85.3%	.51	107/139	77.0%	.28	22/36	61.1%
Mont-Bleu (fr. maj.)	.31	31/58	53.4%	.10	6/37	16.2%	.52	59/96	61.5%
	écart : 52			écart : 67			écart : 34		
Classe									
Ouvrière		78/97	80.4%		135/175	77.1%	.83	68/74	91.9%
Ouvrière qualifiée	[]	32/52	61.5%	[]	36/62	58.1%	.55	105/140	75.0%
Moyenne/prof.		88/146	60.3%		38/77	49.4%	.24	52/131	39.7%
	écart : 59								
Éducation									
Primaire		s.o.		.66	145/181	80.1%	.61	151/199	75.9%
Secondaire/postsec.				.29	64/133	48.1%	.35	74/146	50.7%
	écart : 37			écart : 26					
Sexe									
Hommes	[]	122/179	68.2%	[]	87/147	59.2%	[]	113/159	71.1%
Femmes		76/116	65.5%		122/167	73.1%		112/186	60.2%
Compétence en anglais									
Niveau bas		s.o.			91/124	73.4%		54/90	60.0%
Mi bas/mi-haut				[]	83/144	57.6%	[]	146/212	68.9%
Niveau haut					35/46	76.1%		25/43	58.1%
Fréquence d'emploi des langues⁵⁷									
Anglais	[]	101/162	62.3%	[]	36/45	80.0%		s.o.	
Français		44/61	72.1%		152/220	69.1%			

⁵⁷Les occurrences de la langue non rapportée par les locuteurs sont exclues de l'analyse.

Parmi les locuteurs de 55 ans et plus, le conditionnement social de la variation lexicale est très évident. La hiérarchie du conditionnement social de *char* est la suivante : classe (écart : 59), intensité de contact/communauté (écart : 34) et éducation (écart : 26). Dans le Tableau 14, on observe une forte association de l'emploi du terme vernaculaire *char* à la classe ouvrière non qualifiée (.83), à la classe ouvrière qualifiée (.55) et à l'éducation primaire (.61). Dans toutes les communautés (sauf Vanier), le taux d'emploi de *char* est important. Nous attribuons l'incohérence dans la fréquence du terme *char* et de l'effet du facteur communauté à l'interaction du dernier avec la classe sociale des locuteurs. Ni le sexe, ni le niveau de compétence en anglais n'ont pas d'influence sur l'emploi de *char* parmi les locuteurs les plus âgés du corpus. Dans toutes les communautés (sauf la Basse-Ville), les locuteurs de 55 ans et plus ont dit utiliser le français le plus souvent dans la vie de tous les jours ; pour cette génération de locuteurs le facteur langue est donc exclu de l'analyse.

Parmi les locuteurs de 35 à 54 ans (comme pour les locuteurs de 55 ans et plus), les mêmes facteurs sociaux, en l'occurrence l'intensité de contact et l'éducation (en interaction avec la classe socio-économique⁵⁸) sont identifiés comme étant significatifs dans le conditionnement de *char*. Dans cette génération de locuteurs, on observe toujours une association entre l'emploi du terme vernaculaire *char* et la classe ouvrière/l'éducation primaire des locuteurs (.66). Notons que c'est le facteur intensité de contact entre les langues/communauté qui devient le facteur le plus déterminant dans l'emploi de *char* (écart : 67). Parmi les locuteurs de cette génération, *char* est favorable dans les communautés du Vieux-Hull (.51), du West-End (.77) et de la Basse-Ville (.50); la communauté du Vanier est près du point nul (.47). Par contre, dans le Mont-Bleu on observe une forte tendance de recours aux formes plus standard ; *char* n'est employé qu'en 16.2% de contextes. Pour finir, parmi les locuteurs d'âge moyen les facteurs

⁵⁸ En considérant la classe et l'éducation ensemble dans l'analyse factorielle, la classe n'est pas identifiée comme ayant un effet significatif par le logiciel GoldVarb. Néanmoins, l'écart des poids de facteurs à l'intérieur du facteur de classe montre son impact significatif sur l'emploi de *char*. En plus, en considérant la classe sociale sans éducation dans l'analyse factorielle, ce facteur est identifié comme étant significatif. Ceci dit, à la base des comparaisons des « Log likelihood » et des écarts factoriels, le facteur d'éducation s'est avéré plus déterminant.

langue⁵⁹ et compétence en anglais ne sont pas identifiés comme étant significatifs dans l'emploi de *char*.

L'effet de la classe sociale parmi les jeunes s'affaiblit. D'une part, la classe ouvrière et l'éducation primaire sont corrélées avec l'emploi de *char* (80.4%); mais d'autre part on observe que ce terme est largement employé par d'autres sous-groupes sociaux, notamment les locuteurs de la classe moyenne (60.3%)⁶⁰. En revanche, parmi les locuteurs de 15 à 34 ans, les divergences intercommunautaires augmentent : le facteur communauté/intensité de contact est identifié comme le plus déterminant dans le conditionnement de *char* (écart : 52). Les jeunes des cinq communautés à l'étude ont des patrons d'emploi de *char* assez différents. Les jeunes du Vieux-Hull sont très favorables à l'emploi de *char* (.73); les jeunes de la communauté majoritairement francophone du Vanier sont aussi favorables, mais dans une moindre mesure (.54). Le logiciel GoldVarb montre que les communautés de la Basse-Ville, du West-End et du Mont-Bleu sont défavorables à *char* (.41 ; .21 ; .31, respectivement).

Le facteur langue parlée le plus souvent dans la vie quotidienne n'a pas été identifié comme ayant un effet significatif sur l'emploi de *char* parmi les jeunes. Le niveau de compétence en anglais n'est pas considéré dans l'analyse vu la distribution des données et son intersection avec le facteur fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien. Tous les locuteurs franco-dominants ayant un bas niveau de compétence en anglais ont dit utiliser le français dans la vie de tous les jours ; une grande majorité des locuteurs hautement anglophones ont dit parler anglais dans la vie de tous les jours. Nous avons également testé la corrélation entre le niveau de compétence en anglais et l'intensité de contact/communauté, mais aucune association n'a été observée.

Bref, l'analyse intergénérationnelle apporte une meilleure compréhension du conditionnement social de *char* en rendant possible la comparaison des poids des facteurs et des hiérarchies des facteurs pour chaque génération. D'une part, l'analyse factorielle en

⁵⁹ Le facteur langue n'est considéré que dans les communautés ontariennes, car dans les communautés québécoises (Vieux-Hull et Mont-Bleu) tous les locuteurs ont dit utiliser plus souvent le français dans la vie de tous les jours.

⁶⁰ Les locuteurs de la classe professionnelle et les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services sont considérés ensemble en raison des tendances similaires et du nombre d'occurrences insuffisant pour atteindre le niveau de la signification statistique.

fonction de l'âge démontre la stabilité du patron classique de classe sociale dans le parler d'Ottawa-Hull. D'autre part, elle précise que la marque sociale selon la classe s'affaiblit avec le temps, tandis que le facteur intensité de contact au niveau communautaire devient de plus en plus déterminant dans l'emploi du terme *char* à Ottawa-Hull.

C'est vrai que ce qui est un peu surprenant dans le Tableau 14, c'est la distribution intergénérationnelle de *char* dans les différentes communautés. Nous observons une montée d'emploi de *char* chez les jeunes du Vanier et du Vieux-Hull et une baisse plus ou moins marquée de *char* chez les jeunes des trois autres communautés. Comment interpréter cette distribution ? S'agit-il des indices de changement contradictoires dans les communautés ou de l'effet d'interaction entre les facteurs sociaux ? Ces résultats déroutants, sont-ils dus à la taille réduite du nombre d'occurrences dans plusieurs des cellules lors des analyses croisées des facteurs sociaux ? Ainsi, de nombreuses questions restent sans réponse dans ce chapitre. Est-ce que l'association de *char* à la classe sociale et à l'éducation primaire est observée dans toutes les cinq communautés et dans quelle mesure ? Est-ce que l'effet de classe s'affaiblit dans la même mesure dans chaque communauté ? Finalement, jusqu'à date les facteurs sexe, fréquence d'emploi des langues et compétence en anglais n'ont pas été identifiés comme étant significatifs ; on s'interroge si l'analyse séparée de chaque communauté apporterait des détails sur leurs effets dans l'emploi de *char*. Le fait que le facteur intensité de contact les langues/communauté est constamment révélé comme ayant un effet très significatif dans l'emploi de *char*, suggère les dynamiques communautaires distinctives au fil des générations de locuteurs. À l'instar des ces observations, nous réalisons des analyses séparées de chaque communauté.

3.4 Français de Hull : étude sociolinguistique de l'emploi de *char*

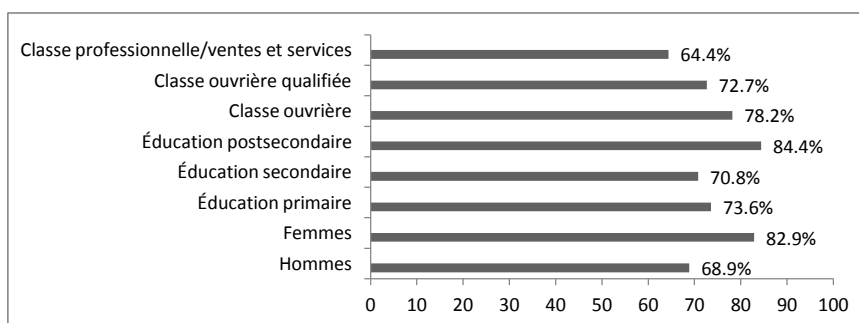
3.4.1 Communauté du Vieux-Hull : cas de *char*

3.4.1.1 Distribution générale de *char* dans le Vieux-Hull (Hull, Québec)

Dans le Vieux-Hull la notion de « véhicule automobile » est exprimée dans 74.4% d'occurrences par le mot *char*⁶¹. La Figure 5 présente l'emploi de ce terme en fonction des catégories sociales.

Figure 5

Emploi de *char* d'après les catégories sociales dans le Vieux-Hull (Québec).



D'après la Figure 5, nous observons que la majorité des catégories sociales de la communauté du Vieux-Hull témoigne d'une haute proportion d'emploi du mot *char*. Ce qui est surprenant, c'est l'emploi très fréquent de ce terme vernaculaire par les locuteurs des classes sociales plus hautes (64.4%)⁶² et des locuteurs avec l'éducation postsecondaire (84.4%).

Pour les locuteurs de tous les âges l'emploi du terme *char* est la norme. Chez les locuteurs nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus lors de l'enquête, *char* est un terme de base. D'ailleurs, nous avons déjà mentionné que d'après notre consultation des *Récits du*

⁶¹ La répartition des formes référant à la notion de «véhicule automobile» par chaque locuteur de Vieux-Hull est antérieurement élaborée dans le Tableau 11.

⁶² En raison d'un déficit dans le corpus à l'étude des locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services, nous avons regroupé cette catégorie sociale avec celle des professionnels.

français québécois d'autrefois, les locuteurs nés vers la fin du XIXe siècle (1846-1895) employaient le terme *char* dans le sens de « véhicule automobile ». Un quart des locuteurs du Vieux-Hull (6 de 24) emploient de façon catégorique la forme vernaculaire *char*, dont quatre sont des femmes des classes sociales basses.

3.4.1.2 Étude du conditionnement social de *char* dans le Vieux-Hull

Le logiciel GoldVarb a défini la meilleure combinaison de facteurs significatifs dans le conditionnement social du terme *char* dans le Vieux-Hull : l'âge (écart : 37) et la classe sociale (écart : 32), Tableau 15.

Tableau 15

Résultats d'une analyse factorielle : étude du conditionnement social de *char* dans le Vieux-Hull (Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*)

Input : 0.808 Log.:-134.293 Sign. : 0.000	Total <i>char</i> : 221 Total : 282		
	p	%	N
Âge			
de 15 à 34	.69	86.0%	92/107
de 35 à 54	.39	77.0%	107/139
55 ans et plus	.32	61.1%	22/36
écart	37		
Classe sociale			
Classe ouvrière	.61	84.0%	158/188
Classe moyenne ⁶³	.29	67.0%	63/94
écart	32		
Éducation			
Primaire	[]	79.5%	120/151
Secondaire		73.3%	63/86
Postsecondaire		84.4%	38/45
Sexe			
Masculin	[]	75.2%	124/165
Féminin		82.9%	97/117

⁶³ En raison d'une faible fréquence des termes lexicaux référant à la notion à l'étude parmi les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services et les locuteurs de la classe ouvrière qualifiée du Vieux-Hull, nous avons regroupé trois catégories socio-professionnelles (la classe ouvrière qualifiée, la classe moyenne et la classe professionnelle).

Premièrement, le facteur âge (écart:37) exerce un effet déterminant dans l'emploi de *char* chez les locuteurs de la communauté du Vieux-Hull. Les résultats du Tableau 15 montrent que parmi les locuteurs du Vieux-Hull il y a une tendance à l'augmentation de l'emploi de ce mot vernaculaire. Les plus jeunes emploient *char* dans 86% ; les locuteurs de 35 à 54 ans dans 77% ; les locuteurs de 55 ans et plus dans 61.1% des contextes. Les effets des facteurs vont dans le sens des pourcentages de fréquence.

À partir du Tableau 15, on observe aussi que l'emploi de *char* est associé à la classe ouvrière (.61), tandis que l'effet de la classe moyenne est défavorable à son emploi (.29). Ceci dit, notons quand-même que la fréquence d'emploi de *char* par la classe moyenne est assez importante (67%). Le logiciel GoldVarb n'a pas identifié l'éducation dans la combinaison des facteurs conditionnant l'emploi de *char* en raison de son interaction avec la classe sociale⁶⁴. Il est largement connu, que les locuteurs avec l'éducation plus haute font partie, en général, des classes sociales plus hautes. Et au contraire, les personnes avec l'éducation plus basse représentent, dans leur majorité, les classes sociales plus basses. Goldvarb a jugé que l'effet du facteur classe est plus fort que celui d'éducation dans l'emploi de *char* dans le Vieux-Hull. Cependant, le Tableau 16 atteste un impact considérable du niveau d'éducation au sein du facteur classe moyenne : plus haute l'éducation des locuteurs de la classe moyenne, plus fréquent l'emploi de *char*. Les locuteurs de la classe moyenne avec l'éducation postsecondaire témoignent de la plus haute fréquence de *char* (84%) dans le quartier du Vieux-Hull.

Tableau 16

Char : croisement des facteurs sociaux (Vieux-Hull)

	Éducation			Classe	
	Primaire	Secondaire	Postsecondaire	Hommes	Femmes
Classe ouvrière	84% 116/138	84% 42/50	0	79% 63/80	88% 95/108
Classe moyenne	31% 4/13	58% 21/36	84% 38/45	72% 61/85	22% 2/9

⁶⁴ Si on considère les facteurs classe sociale et éducation séparément, le facteur éducation est identifié comme ayant un effet significatif (voir le Tableau 40 dans l'annexe).

À première vue, les résultats d'une analyse GoldVarb du Tableau 15 ne montrent pas d'incohérences entre la hiérarchie des pourcentages de fréquence et celle des effets de facteurs. Cependant, les analyses croisées⁶⁵ des facteurs sociaux reflètent un complexe système de leur interaction. Premièrement, une grande majorité des locuteurs de classe moyenne du Vieux-Hull sont des hommes, tandis que la majorité des locutrices proviennent de la classe ouvrière non qualifiée avec l'éducation primaire ou secondaire. Cette observation est un indice d'un effet convergent de la classe sociale/niveau d'éducation et du sexe des locuteurs. Les choses deviennent encore plus compliquées si on ajoute que les locuteurs avec le niveau d'éducation postsecondaire sont tous des hommes de 15 à 34 ans (voir le Tableau 41 dans l'annexe). Ce sous-groupe de francophones témoigne de l'emploi très fréquent de *char* (88%).

Vu une interaction entre des facteurs sociaux et la distribution réduite des occurrences de *char* dans quelques cellules des analyses croisées (Tableaux 16, Tableau 41 dans l'annexe), nous prévoyons que les facteurs conditionnant l'emploi de ce terme vernaculaire parmi les locuteurs de différentes générations d'âge du Vieux-Hull ne sont pas les mêmes et conditionnent leur emploi à des degrés différents. Par conséquent, il serait pertinent d'analyser le conditionnement de *char* en fonction de l'âge des locuteurs (section 3.4.1.3).

3.4.1.3 Analyse intergénérationnelle

Nous avons fait appel aux analyses factorielles à régression multiple faites séparément pour les locuteurs de 15 à 34 ans versus les locuteurs de 35 ans et plus. Le choix de ces groupes d'âges a été fait pour deux raisons. Premièrement, les analyses antérieures ont démontré une différence significative dans la distribution fréquentielle de *char* par les locuteurs de 15 à 34 ans versus les locuteurs âgés de 35 ans et plus. Deuxièmement, en raison de la faible fréquence des formes lexicales exprimant la notion

⁶⁵ Faute d'espace, nous ne présentons pas dans ce travail toutes les analyses (tous les tableaux croisés), mais nous nous limitons aux observations à partir de ces analyses.

de « véhicule automobile » parmi les locuteurs de 55 ans et plus, nous étions obligée de les regrouper avec les locuteurs de 35 à 54 ans.

Tableau 17

Analyse intergénérationnelle. Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social dans l'emploi de *char* dans le Vieux-Hull.
(Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*)

	Âge: de 15 à 34 ans			Âge : 35 ans et plus		
	Total <i>char</i> : 92 Total: 109 Input : 0.860 Log. : -43.367 Sign.: 0.000			Total <i>char</i> : 129 Total : 175 Input 0.765 Log.: -84.528 Sign.: 0.000		
	p	%	N	p	%	N
Sexe						
Hommes	[]	86.9%	73/84	[]	51.0%	51/81
Femmes		82.6%	19/23		83.0%	78/94
Éducation						
Primaire		0	0		79.5%	120/151
Secondaire	s.o.	87.1%	54/62	[]	37.5%	9/24
Post-secondaire		84.4% ⁶⁶	38/45		0	0
Classe sociale						
Ouvrière	[]	84.0%	42/50	.62	84.1%	116/138
Moyenne		87.7%	50/57	.14	35.1%	13/37
				écart : 48		
Fréquence des langues						
Français		77.8%	28/36		s.o. ⁶⁸	
Anglais/les deux	s.o. ⁶⁷	93.2%	41/44			

Parmi les locuteurs de 35 ans et plus, l'emploi de *char* est conditionné par la classe sociale (écart : 48) en interaction avec le niveau d'éducation⁶⁹. On constate que la variante *char* est associée à la classe ouvrière (.62), tandis que la classe moyenne est

⁶⁶Dans ce groupe d'âge, les locuteurs avec l'éducation postsecondaire font partie de la classe moyenne, tandis que les locuteurs avec l'éducation secondaire font partie, dans leur majorité, de la classe ouvrière (et juste quelques uns de la classe moyenne).

⁶⁷Le facteur fréquence des langues a été exclu de l'analyse factorielle à régression multiple vu son croisement avec le facteur classe sociale. Quasi tous les locuteurs qui ont dit parler anglais plus souvent dans la vie de tous les jours proviennent de la classe professionnelle.

⁶⁸Dans ce groupe d'âge, tous les locuteurs ont dit parler français dans la vie de tous les jours.

⁶⁹Le croisement des facteurs classe sociale et éducation pour les locuteurs de 35 ans et plus montre que tous les locuteurs de la classe ouvrière ont le niveau d'éducation primaire.

défavorable à l'emploi de ce terme vernaculaire (.14), en ne l'employant que dans 35.1% de contextes.

Les différences en fonction du sexe n'ont pas été identifiées significatives dans l'emploi de *char* dans le Vieux-Hull. Cependant, étant donné que dans l'échantillon étudié une majorité des femmes sont de la classe ouvrière avec l'éducation primaire (Tableau 18), on constate l'effet convergent des facteurs sexe féminin et classe ouvrière/éducation primaire des locuteurs dans l'emploi de ce terme. Le manque des données en provenance des femmes de la classe moyenne avec l'éducation secondaire (voir le Tableau 18) explique un grand écart dans le pourcentage d'emploi de *char* entre les locuteurs des deux sexes (Tableau 17).

Tableau 18

Char : croisement des facteurs sociaux (Vieux-Hull)

	Éducation		Classe	
	Primaire	Secondaire	Ouvrière	Moyenne
Hommes	73% 44/60	33% 7/21	75% 40/53	39% 11/28
Femmes	84% 76/91	2/3	89% 76/85	2/9

En comparant la fréquence de *char* au fil des générations, nous observons que les locuteurs de 15 à 34 ans montrent une augmentation de 25% dans son emploi. Parmi les jeunes, *char* n'a pas de marque sociale vu sa dispersion parmi les locuteurs de toutes les catégories sociales. Il n'est pas étonnant que les locuteurs des couches populaires tiennent à l'emploi du terme vernaculaire *char* ; ce qui est plus surprenant c'est d'observer la haute fréquence de *char* chez les jeunes de la classe moyenne (87.7%) avec un niveau d'éducation secondaire (87.1%) et postsecondaire (84.4%), Tableau 17. Il est important de préciser que ce groupe de locuteurs (classe moyenne avec l'éducation secondaire/postsecondaire) est exclusivement composé de jeunes hommes⁷⁰. Bref, ce sont

⁷⁰ En raison du manque de données des locutrices de 15 à 34 ans de la classe moyenne avec l'éducation secondaire et postsecondaire, nous ne sommes pas en mesure de dire si elles auraient la même tendance que les jeunes hommes éduqués, en l'occurrence l'augmentation dans l'emploi de *char*.

les jeunes hommes éduqués de la classe moyenne qui sont à l'avant-garde de l'emploi de *char* dans le Vieux-Hull dans les années 1980.

3.4.1.4 Synthèse

Somme toute, l'analyse factorielle du conditionnement de *char* dans le Vieux-Hull amène aux observations suivantes. En premier lieu, nous avons constaté un système extrêmement complexe d'interaction des facteurs sociaux dans le conditionnement de la fréquence de *char*. Afin de vérifier si la dynamique du conditionnement social de *char* dans le Vieux-Hull est la même que dans l'ensemble des données d'Ottawa-Hull, nous avons réalisé une série d'analyses factorielles sur les données du Vieux-Hull. Les analyses croisées ont précisé le système d'interaction des facteurs sociaux.

En deuxième lieu, chez les locuteurs nés avant 1930 (âgés de 35 ans et plus), nous constatons une forte corrélation de l'emploi de *char* avec le parler populaire. Toutefois, l'analyse intergénérationnelle révèle que dans la deuxième moitié du XXe siècle, l'effet de classe sociale s'estompe dans la communauté du Vieux-Hull. Les jeunes éduqués de la classe moyenne (ventes et services, classe professionnelle) rejoignent les classes sociales plus basses dans l'emploi fréquent du canadianisme *char*.

En troisième lieu, dans le Vieux-Hull nous constatons un emploi stable de la forme *char* parmi les femmes (de 15 à 34 ans : 82.6% ; 35 ans et plus: 83%) et son emploi variable parmi les hommes. Si les hommes nés dans la première moitié du XXe siècle montrent un équilibre entre l'emploi de *char* (51%) et les formes plus standard *auto*, *automobile* et *voiture* (49%), les jeunes hommes du Vieux-Hull montrent une tendance à l'emploi accru de *char* (86.9%).

3.4.2 Communauté du Mont-Bleu: cas de *char*

La répartition des termes pour exprimer la notion de « véhicule automobile » parmi les 23 locuteurs du Mont-Bleu est antérieurement élaborée dans le Tableau 11. Le caractère plus standardisé du français parlé dans le quartier du Mont-Bleu se voit dans les deux constatations : i) dans la fréquence d'emploi plus fréquent des formes standard *auto* (32.1% ; 63/196), *voiture* (10.3% ; 20/196) et *automobile* (6.1% ; 12/196) ; ii) presque un tiers des locuteurs (7 de 23) du Mont-Bleu témoignent de l'emploi catégorique de ces trois variantes standard.

3.4.2.1 Étude du conditionnement social de *char* dans la communauté du Mont-Bleu

Le Tableau 19 fournit les résultats de l'analyse factorielle du conditionnement social du terme vernaculaire *char* dans la communauté du Mont-Bleu. Le logiciel GoldVarb identifie deux facteurs sociaux comme les plus déterminants dans l'emploi de *char* dans le Mont-Bleu, en l'occurrence l'âge (écart : 59) et la classe sociale (écart : 52). Malgré le fait que les facteurs sexe et éducation n'aient pas été retenus comme significatifs par le logiciel, nous prévoyons une interaction de ces indices avec les facteurs âge et classe sociale (voir plus loin en détail).

Dans cette communauté, l'emploi de *char* est favorisé autant par les locuteurs de 55 ans et plus (.67; 61.5% ; 59/96) que par les locuteurs de 15 à 34 ans (.61 ; 53.4% ; 31/58). En revanche, les locuteurs d'âge moyen (de 35 à 54 ans) favorisent fortement l'emploi des variantes plus standard, en défavorisant l'emploi de *char* (.08 ; 16.2% ; 6/37).

Il n'est pas étonnant que les locuteurs des classes sociales plus basses soient favorables à *char* (.77), tandis que les locuteurs de la classe moyenne et de la classe moyenne haute soient défavorables à cette variante vernaculaire (.25). Les poids de facteurs à l'intérieur de la classe sociale vont dans le même sens que les fréquences d'emploi par ces catégories sociales.

Tableau 19

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char* dans le Mont-Bleu
(Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*)

Input : 0.503 Log: -99.996 Sign.: 0.000	Total <i>char</i> : 96 Total : 191		
	p	%	N
Âge			
55 ans et plus	.67	61.5%	59/96
de 15 à 34 ans	.61	53.4%	31/58
de 35 à 54 ans	.08	16.2%	6/37
écart	59		
Classe sociale			
Ouvrière et ouvrière qualifiée	.77	68.5%	63/92
Moyenne et moyenne haute	.25	33.3%	33/99
écart	52		
Éducation			
Primaire	[]	68.4%	52/76
Secondaire/postsecondaire	[]	38.3%	44/115
Sexe			
Masculin	[]	56.8%	63/111
Féminin		41.2%	33/80

Le facteur sexe n'est pas retenu comme significatif par le logiciel GoldVarb dans l'emploi de *char* dans la communauté du Mont-Bleu. D'après son croisement avec d'autres facteurs sociaux (Tableau 20), on constate que les hommes du Mont-Bleu suivent le patron classique : plus bas sont la classe sociale et le niveau d'éducation d'un locuteur, plus haute est la probabilité d'emploi du terme vernaculaire *char*. Par contre, si ce n'est pas pour la première fois qu'on voit le haut pourcentage d'emploi de *char* chez les locutrices de la classe ouvrière (58%), il est quand-même surprenant de constater un emploi relativement fréquent de ce terme vernaculaire chez les locutrices avec l'éducation secondaire/postsecondaire (*char* : 44%). Il est pertinent de noter que le haut pourcentage d'emploi de *char* par les jeunes femmes du Mont-Bleu (71%) semble reproduire la tendance à l'emploi accru de ce terme vernaculaire observée parmi les jeunes hommes éduqués du Vieux-Hull (voir plus loin en détails).

Tableau 20*Char* : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu)

	Classe ouvrière	Classe moyenne	Éducation primaire	Éducation secondaire, postsecondaire	de 15 à 34 ans	de 35 à 54 ans	55 ans et plus
Hommes	70% 56/80	23% 7/31	83% 44/53	33% 19/58	41% 14/34	24% 5/21	79% 44/56
Femmes	58% 7/12	38% 26/68	35% 8/23	44% 25/57	71% 17/24	6% 1/16	38% 15/40

Même si le facteur éducation n'est pas retenu comme significatif par le logiciel GoldVarb, une différence importante dans le pourcentage d'emploi de *char* par les locuteurs avec l'éducation primaire (68.4%) et avec l'éducation secondaire/postsecondaire (38.3%) est un résultat de l'interaction des facteurs sociaux. Nous avons déjà constaté l'interaction de l'éducation avec le sexe et la classe sociale. Les femmes avec l'éducation secondaire et postsecondaire emploient *char* plus souvent (44%) que celles avec l'éducation primaire (35%) et que les hommes avec l'éducation secondaire (33%). Ajoutons que suite au croisement des facteurs éducation avec âge des locuteurs (voir le Tableau 42 dans l'annexe), nous avons découvert que les plus jeunes locuteurs du Mont-Bleu tous ayant l'éducation secondaire/postsecondaire montrent une préférence pour *char* pour exprimer la notion de « véhicule automobile » (53% ; 31/58).

3.4.2.2. Analyse intergénérationnelle

Le Tableau 21 présente les résultats de l'analyse factorielle à régression multiple des facteurs susceptibles de conditionner *char* en fonction de l'âge des locuteurs du Mont-Bleu.

Tableau 21

Analyse intergénérationnelle⁷¹. Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social dans l'emploi de *char* dans le Mont-Bleu.

(Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*)

	Âge : de 15 à 34 ans			Âge : 55 ans et plus		
	Total <i>char</i> : 31 Total : 58 Input : 0.543 Log. : -34.969 Sign. : 0.026			Total <i>char</i> : 59 Total : 96 Input : 0.713 Log.: -99.469 Sign. : 0.002		
Sexe						
Femmes	.72	70.8%	17/24	[]	37.5%	15/40
Hommes	.34	41.2%	14/34		78.6%	44/56
écart	38					
Classe						
Ouvrière	.70	68.2%	15/22	.89	95.6%	43/45
Moyenne	.37	44.4%	16/36	.14	31.4%	16/51
écart	33			75		
Éducation						
Primaire	s.o. ⁷²			[]	73.8%	48/65
Secondaire					35.5%	11/31

Les locuteurs âgés de 55 ans et plus du Mont-Bleu affichent un comportement semblable à celui des locuteurs du même âge dans le Vieux-Hull : la classe sociale a un effet très marqué sur l'emploi de *char* (écart:75). Par analogie avec la communauté du Vieux-Hull, dans le quartier du Mont-Bleu, on observe une très forte association du mot *char* au

⁷¹ Les locuteurs d'âge moyen (de 35 à 54 ans) ont été exclus de l'analyse en raison du nombre d'occurrences insuffisant pour atteindre le niveau de signification statistique. Le regroupement des locuteurs de 35 à 54 ans avec les locuteurs plus jeunes (de 15 à 34 ans) ou plus âgés (de 55 ans et plus) s'est avéré impossible en raison des tendances divergentes signalées par les locuteurs de ces trois générations. Chez les locuteurs de 35 à 54 ans de toutes les couches sociales, nous avons observé une légère tendance à la préférence des formes plus standard *auto, automobile* et *voiture*.

⁷² Parmi les locuteurs entre 15 et 34 ans de la communauté du Mont-Bleu, une grande majorité de locuteurs a l'éducation secondaire et postsecondaire. En plus, comme l'éducation primaire est sous-représentée, nous avons considéré méthodologiquement plus correct d'exclure le facteur d'éducation de l'analyse statistique.

parler de la classe ouvrière (.89) et son évitement parmi les locuteurs de la classe moyenne (.14). Par intermédiaire du croisement des facteurs sociaux, nous constatons un effet convergent des facteurs classe et sexe, car tous les locuteurs de 55 ans et plus de la classe ouvrière sont exclusivement des hommes, tandis que les locuteurs de 55 ans et plus de la classe moyenne sont représentés, en grande majorité, par des femmes. Cette constatation explique pourquoi malgré une différence importante dans la fréquence d'emploi de *char* par les hommes et les femmes de 55 ans et plus, le facteur sexe n'est pas sélectionné comme ayant un effet significatif par le logiciel GoldVarb. Bref, parmi les locuteurs les plus âgés, *char* a une forte marque sociale, s'exprimant dans l'association à la fois à la classe ouvrière/éducation primaire et au parler des hommes.

Si chez les jeunes locuteurs du Vieux-Hull (de 15 à 34 ans), l'emploi de *char* n'est plus stratifié d'après les paramètres sociaux, dans le quartier du Mont-Bleu nous observons une tendance différente. Chez les jeunes locuteurs de ce quartier (de 15 à 34 ans), les facteurs déterminants dans l'emploi de *char* sont le sexe (écart : 38) et la classe sociale (écart : 33), Tableau 21. Les femmes et la classe ouvrière sont favorables à l'emploi de *char*, avec une valeur .72 et .70, respectivement. Par contre, l'emploi des termes plus standard est associé à la classe moyenne (.37) et aux locuteurs du sexe masculin (.34). Les analyses croisées des facteurs sociaux précisent une tendance saillante : la majorité des jeunes femmes de la classe moyenne⁷³ avec l'éducation secondaire montrent une convergence vers l'emploi du terme vernaculaire *char* (59% ; 10/17) ; tandis que les hommes semblent préférer les variantes plus standard. On s'interroge sur les interprétations possibles de cette tendance à une augmentation dans l'emploi de *char* parmi les jeunes femmes éduquées du Mont-Bleu. On propose l'hypothèse d'après laquelle la tendance à une augmentation de *char* parmi les femmes éduquées du Mont-Bleu est semblable à celle observée parmi les hommes éduqués du Vieux-Hull⁷⁴. Nous abordons ces questions, entre autres, dans le chapitre 5.

En conclusion, dans la communauté aisée du Mont-Bleu *char* a une marque sociale stable parmi les locuteurs de 55 ans et plus et les locuteurs de 15 à 34 ans. Le

⁷³ À l'exception d'une locutrice qui a un statut d'une ouvrière non qualifiée.

⁷⁴ Il ne faut pas nier la possibilité d'observer la même tendance chez les jeunes femmes éduquées du Vieux-Hull. Malheureusement, dans l'échantillon à notre disposition nous n'avons pas eu de locutrices du Vieux-Hull âgées de 15 à 34 ans de la classe moyenne avec l'éducation secondaire.

facteur statut socio-économique (en interaction avec le niveau d'éducation) a la plus forte influence sur l'emploi des termes référant à la notion de « véhicule automobile » dans cette communauté. Si les locuteurs les plus jeunes et les plus âgés du Mont-Bleu préfèrent le mot *char*, les locuteurs de 35 à 54 ans, à leur tour, montrent une préférence pour les variantes plus standard. Pourtant, le conditionnement de l'emploi de *char* n'est pas similaire parmi les locuteurs de 15 à 34 ans et 55 ans et plus. Chez les locuteurs plus âgés, son emploi est associé aux hommes de la classe ouvrière, tandis que chez les locuteurs plus jeunes son emploi est associé autant à la classe ouvrière qu'aux femmes éduquées de la classe moyenne. Vu que dans le Mont-Bleu tous les locuteurs ont dit parler français dans la vie de tous les jours et ils sont plutôt franco-dominants (niveau bas ou mi-bas de compétence en anglais), les contraintes liées au bilinguisme individuel sur l'emploi du mot *char* sont inopérantes.

3.4.3 Synthèse

Récapitulons les points les plus saillants. En comparant les deux communautés québécoises (Vieux-Hull et Mont-Bleu), nous avons observé autant de points communs que de divergences relativement à la notion de « véhicule automobile ».

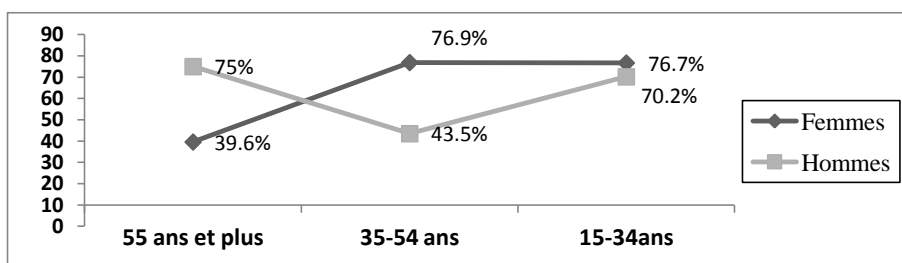
Au niveau distributionnel, l'ensemble des données des deux communautés montre une stabilité dans l'emploi de *char* parmi les locuteurs nés avant 1950 : 55 ans et plus (60.9%); de 35 à 54 ans (59.8%). Les jeunes québécois (les locuteurs nés après 1950 et âgés de 15 à 34 ans lors de l'enquête entre 1983 et 1984) montrent une légère augmentation dans l'emploi de *char* (71.9% ; 123/171). Nous précisons que cette montée est plus marquée chez les jeunes de la communauté du Vieux-Hull (Figure 3, 4b).

Dans l'ensemble des données, il n'y a pas de tendance bien prononcée dans l'emploi de *char* en fonction du sexe des locuteurs. D'après la Figure 6, chez les locutrices de moins de 55 ans *char* est stable (de 15 à 34 ans : 76.7% ; de 35 à 54 ans : 76.9%) et beaucoup plus fréquent que chez les locutrices de 55 ans et plus (39.6%). Le pourcentage bas d'emploi de *char* par les femmes de 55 ans et plus pourrait s'expliquer par le nombre très bas d'occurrences de *char* par les femmes du Vieux-Hull. Chez les hommes, l'évolution de l'emploi du terme *char* est curvilinéaire : les locuteurs de plus de

55 ans emploient ce terme dans 75% de cas, les locuteurs d'âge moyen emploient le terme vernaculaire *char* moins souvent (43.5%), ce qui est attribuable à l'interaction de l'âge avec la communauté et la classe sociale. Les jeunes de 15 à 34 ans montrent de nouveau un emploi fréquent de *char* (70.2%), voir la Figure 6.

Figure 6

Emploi de *char* par les femmes et les hommes de trois générations (Hull)



La différence en fonction du sexe est mieux observable lors de l'étude de chaque communauté séparément, voire de chaque génération au sein d'une communauté. Retenons que dans le Vieux-Hull ce sont les jeunes hommes éduqués et dans le Mont-Bleu ce sont les jeunes femmes éduquées qui poussent plus fort le changement dans la direction du terme vernaculaire *char*. Dans la totalité des données des deux communautés québécoises, le facteur déterminant dans l'emploi du terme *char* est l'âge des locuteurs (écart : 43)⁷⁵. Au début du XXe siècle, le français québécois de Hull représente un ensemble homogène du parler des communautés du Vieux-Hull et du Mont-Bleu. Cela se voit, dans la haute fréquence d'emploi de *char* dans les deux communautés et dans sa corrélation avec la classe sociale. Le facteur classe socio-économique est déterminant dans la variation lexicale de la notion à l'étude. Parmi les locuteurs nés entre 1930 et 1950, on découvre pour la première fois des divergences intercommunautaires pour ce qui est de l'emploi de *char*. L'association avec la communauté de résidence des locuteurs révélée par la distribution fréquentielle des données (Figure 4b) est confirmée par les

⁷⁵ Cette analyse n'est pas présentée ici en détail (voir le Tableau 43 dans l'annexe).

analyses à régression multiple (Tableaux 15 et 19). Ainsi, dans le quartier du Vieux-Hull les locuteurs de cette génération sont favorables à l'emploi de *char*, tandis que dans le quartier du Mont-Bleu la tendance est inverse. Parmi les locuteurs les plus jeunes des deux communautés québécoises (nés après la deuxième guerre mondiale) les tendances dans les deux quartiers sont aussi divergentes. Si la stratification sociale en fonction de la classe sociale et de l'éducation persiste dans le Mont-Bleu (Tableau 21), dans le Vieux-Hull on observe l'affaiblissement de ces contraintes sociales (Tableau 17). En d'autres mots, si *char* semble toujours porter une marque du statut social bas parmi les jeunes du Mont-Bleu (à quelques exceptions chez les jeunes femmes éduquées), ce n'est plus le cas du Vieux-Hull. Parmi ces jeunes, *char* est socialement non marqué ; l'emploi de ce terme est favorisé par les jeunes éduqués de la classe moyenne du Vieux-Hull. La tendance pareille semble émerger (mais dans une moindre mesure) parmi les jeunes femmes éduquées du Mont-Bleu. Ainsi, parmi les jeunes des deux communautés québécoises on observe un mouvement des sous-groupes des locuteurs éduqués, s'exprimant dans l'emploi plus fréquent de *char*, trait typique du français québécois.

3.5 Français parlé à Ottawa : étude sociolinguistique de l'emploi de *char*

3.5.1 Communauté du Vanier : cas de *char*

Pour exprimer la notion de « véhicule automobile », les francophones du Vanier utilisent dans la même mesure la variante vernaculaire *char* (52.2%) et ses contreparties standard *auto*, *automobile* et *voiture* (47.8%).

Tableau 22

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char* dans le Vanier
(Application : *char* ; non-application : *auto*, *automobile*, *voiture*)

Input : 0.526 Log. : -87.902 Sign. 0. 038	Total : 136 Total <i>char</i> : 71		
	p	%	N
Classe			
Ouvrière	.67	66.7%	28/42
Ouvrière qualifiée	.38	47.7%	21/44
Ventes et services/moyenne haute	.47	44.0%	22/50
écart	29		
Sexe			
Hommes	.62	62.0%	44/71
Femmes	.37	41.5%	27/65
écart	25		
Éducation			
Primaire	[]	63.2%	24/38
Secondaire		48.0%	47/98
Âge			
de 15 à 34 ans		57.8%	26/45
de 35 à 54 ans	[]	56.8%	21/37
55 ans et plus		44.4%	24/54
Niveau de compétence en anglais			
Niveaux bas/mi-bas	[]	67.3%	37/55
Niveaux haut/mi-haut		42.0%	34/81
Fréquence d'emploi des langues			
Français		50.0%	41/82
Anglais/les deux langues	s.o. ⁷⁶	52.2%	24/46

⁷⁶ Le facteur fréquence d'emploi des langues a été exclu de l'analyse factorielle à régression multiple vu son croisement avec le facteur compétence en anglais. Tous les locuteurs dont le niveau de compétence en anglais est bas ou mi-bas ont dit communiquer en français plus souvent qu'en anglais dans la vie de tous les jours.

D'après le Tableau 22, dans le Vanier, l'emploi de *char* est corrélé avec la classe sociale (écart : 29) et le sexe des locuteurs (écart : 25). Le logiciel GoldVarb a démontré un effet favorable de la classe ouvrière et du sexe masculin à *char* (.67 et .62, respectivement). Le fait que les effets en fonction du facteur classe sociale (classe ouvrière qualifiée versus ventes et services/professionnelle) vont à l'encontre des pourcentages de l'emploi de *char* est un indice statistique de l'interaction de la classe sociale avec d'autres facteurs (âge, dans notre cas). Le croisement des paramètres sociaux du Tableau 23 précise que les locuteurs de 35 à 54 ans de la classe moyenne vont à l'encontre de la tendance générale en employant *char* assez souvent (classe moyenne : 68% ; éducation secondaire : 62%). Il est pertinent de noter que cette tendance est inverse à celle observée dans un autre quartier à dominance de la classe moyenne - le Mont-Bleu - où les locuteurs de 33 à 54 ans préfèrent les termes plus standard.

Tableau 23

Fréquence de *char* en fonction de l'âge, du sexe et de la classe sociale (Vanier)⁷⁷

	Hommes	Femmes	Classe ouvrière	Classe ouvrière qualifiée	Classe moyenne	Éducation primaire	Éducation secondaire
15-34 ans	68% 19/28	41% 7/17	68% 15/22	55% 11/20	0/3	0	58% 26/45
35-54 ans	67% 14/33	44% 7/16	46% 6/13	0/2	68% 15/22	46% 6/13	62% 15/24
55 ans et plus	50% 11/22	41% 13/32	7/7	45% 10/22	28% 7/25	72% 18/25	21% 6/29

Malgré qu'on observe une légère montée dans l'emploi de *char* à travers les trois générations de locuteurs (Tableau 22), le facteur âge n'est pas retenu comme significatif par le logiciel dans l'emploi de *char* dans la communauté à l'étude.

Les locuteurs du Vanier nés avant 1930 (55 ans et plus) suivent le même patron que les locuteurs du même âge des quartiers du Mont-Bleu et du Vieux-Hull, s'exprimant

⁷⁷En raison du nombre insuffisant des occurrences pour atteindre le niveau de signification statistique, nous ne réalisons que les analyses croisées.

dans une forte association de *char* à la classe ouvrière et à l'éducation primaire. Chez les locuteurs de 35 à 54 ans, nous remarquons une tendance à augmenter l'emploi de *char* parmi les locuteurs de la classe moyenne ayant l'éducation secondaire (Tableau 23). Malheureusement, faute de données parmi les jeunes locuteurs de la classe moyenne, nous ne pouvons pas dire si cette tendance se poursuit parmi les jeunes éduqués du Vanier. D'après GoldVarb (Tableau 22), dans le Vanier la fréquence d'emploi de *char* ne semble pas être affectée par le niveau de contact de langues au niveau individuel (fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien, niveau de compétence en anglais).

3.5.2 Communauté de la Basse-Ville : cas de *char*

Dans les quartiers de la Basse-Ville et du West-End, les deux communautés du côté d'Ottawa, la fréquence de l'emploi de *char* est très importante (63.7% et 77%, respectivement). Analysons le Tableau 24, présentant les résultats d'une analyse GoldVarb.

Par analogie avec d'autres communautés à l'étude, la nature vernaculaire de *char* est confirmée par l'association de ce terme au parler populaire de la Basse-Ville (classe ouvrière : .70). Ce qui est pertinent de constater c'est la stabilité de l'association de *char* au parler des couches populaires au fil des générations dans cette communauté. Les incohérences dans les effets factoriels et les fréquences au sein du groupe de facteurs classe sociale sont symptomatiques de la distribution inégale des données (la présence des cellules avec un nombre très bas d'occurrences) ou/et d'une éventuelle interaction des facteurs sociaux âge et classe sociale.

Contrairement à la communauté du Vanier, l'emploi de *char* est associé plutôt aux locutrices de la Basse-Ville (.62 ; 76.8% ; 73/95), tandis que les hommes sont défavorables à son emploi (.37 ; 49.4% ; 43/87), Tableau 24.

Tableau 24

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social
dans l'emploi de *char* dans la Basse-Ville

Input : 0.679 Log. : -100.814 Sign.: 0. 031	Total <i>char</i> : 116 Total : 182		
	p	%	N
Niveau de compétence en anglais			
Niveaux bas et mi-bas	.33	49.4%	44/89
Niveaux haut et mi-haut	.67	77.4%	72/93
écart	34		
Classe			
Ouvrière	.70	85.4%	41/48
Ouvrière qualifiée	.49	52.6%	30/57
Moyenne/moyenne haute	.38	58.4%	45/77
écart	32		
Sexe			
Hommes	.37	49.4%	43/87
Femmes	.62	76.8%	73/95
écart	25		
Éducation			
Primaire	[] ⁷⁸	83.3%	40/48
Secondaire		56.7%	76/134
Âge			
de 15 à 34 ans		60.5%	49/81
de 35 à 54 ans	[]	62.2%	23/37
55 ans et plus		68.8%	44/64
Langue parlé au quotidien			
Anglais	s.o	71.4%	30/42
Français		58.7%	64/109

Les analyses croisées des facteurs sociaux, élaborées dans le Tableau 25, démontrent une interaction du facteur classe ouvrière qualifiée et classe moyenne avec l'âge des locuteurs. En d'autres mots, dans la communauté de la Basse-Ville, parmi les jeunes ouvriers qualifiés on observe une baisse d'emploi de *char*, tandis que parmi les jeunes de la classe moyenne avec l'éducation secondaire la fréquence de *char* est plus importante.

⁷⁸ Une grande majorité des locuteurs de la classe ouvrière ont l'éducation primaire.

Tableau 25

Répartition fréquentielle de *char* selon trois groupes d'âge croisés avec les facteurs sociaux (Basse-Ville)

	Hommes	Femmes	Classe ouvrière	Classe ouvrière qualifiée	Classe moyenne	Éducation primaire	Éducation secondaire	Bas/mi-bas ⁷⁹	Haut/mi-haut
de 15 à 34 ans	44% 17/39	76% 32/42	82% 8/22	31% 4/13	59% 27/46	10/10	55% 39/71	33% 12/36	82% 37/45
de 35 à 54 ans	47% 9/19	78% 14/18	86% 6/7	48% 12/25	5/5	94% 15/16	38.0% 8/21	50.0% 9/18	74% 14/19
55 ans et plus	59% 17/29	77% 27/35	89% 17/19	74% 14/19	50% 13/26	68% 15/22	69% 29/42	66% 23/35	72% 21/29

À part les effets remarquables de la classe socio-économique et du niveau d'éducation sur l'emploi de *char*, nous pouvons constater l'effet accroissant du niveau de compétence en anglais (en corrélation avec la fréquence d'emploi d'anglais dans le quotidien) parmi les locuteurs des trois générations (Tableau 25). Notons, que toutes les femmes de 35 à 54 ans hautement bilingues et communiquant plutôt en anglais dans la vie de tous les jours montrent une haute fréquence de *char* (78%). En revanche, les hommes de cette génération sont des franco-dominants et ont dit utiliser le français plus souvent : leur fréquence de *char* est moins importante (47%). On proposerait l'hypothèse que parmi les jeunes de la Basse-Ville le facteur niveau de compétence en anglais renforce la tendance à l'emploi plus fréquent de *char*. D'ailleurs, la même tendance d'un effet convergent du sexe et du niveau de compétence en anglais sur l'emploi de *char* est observée parmi les jeunes locuteurs de la Basse-Ville (de 15 à 34 ans). Les résultats deviennent déconcertants si on ajoute que tous les jeunes locuteurs de la Basse-Ville ont dit parler français à la maison, avec des amis et des collègues. Il se pourrait donc que dans cette communauté à bilinguisme équilibré, le maintien de l'emploi de *char* soit

⁷⁹ Le niveau de compétence en anglais.

affecté par un effet convergent du contact avec l'anglais et le français vernaculaire. Une observation pareille a été antérieurement faite par Mougeon (2005) et Nadasdi et al. (2004).

3.5.3 Communauté du West-End : cas de *char*

Dans le Tableau 26, nous présentons les résultats d'une analyse GodVarb, identifiant les facteurs sociaux significatifs et non significatifs dans l'emploi de *char* dans le West-End.

Tableau 26

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char* dans le West-End

Input : 0.836 Log. : -86.238 Sign. : 0. 008	Total <i>char</i> : 147 Total : 191		
	p	%	N
Classe			
Ouvrière	.80	95.7%	45/47
Ouvrière qualifiée	.44	77.5%	62/80
Moyenne/moyenne haute	.33	62.5%	40/64
écart	47		
Éducation			
Primaire	.71	90.9%	70/77
Secondaire	.35	67.5%	77/114
écart	36		
Sexe			
Hommes	.67	83.8%	62/74
Femmes	.39	72.6%	85/117
écart	28		
Âge			
55 ans et plus		80.0%	76/95
de 35 à 54 ans	[]	81.2%	52/64
de 15 à 34 ans		59.4%	19/32
Fréquence d'emploi des langues dans le quotidien			
Anglais	[]	81.2%	26/32
Français		78.9%	112/142

Dans la totalité des données de la communauté du West-End (Tableau 26), on observe une corrélation très régulière entre le statut professionnel des individus et l'emploi du terme vernaculaire *char*, s'exprimant dans l'association de son emploi à la classe ouvrière (.80 ; 95.7%) et à l'éducation primaire (.71 ; 90.9%). Malgré une différence peu importante des pourcentages d'emploi de *char* en fonction du sexe (hommes : 83.8% ; femmes : 72.6%), le logiciel GoldVarb sélectionne ce groupe de facteurs comme significatif (écart : 28). Notons tout de même que l'effet du sexe est beaucoup moins important (relativement aux effets des facteurs classe sociale et éducation) et il est plus prononcé plutôt parmi les jeunes de 15 à 34 ans (Tableau 27).

Tableau 27

Analyse croisée des facteurs sociaux dans le conditionnement de *char* dans le West-End

	Hommes	Femmes	Classe ouvrière	Classe ouvrière qualifiée	Classe moyenne	Éducation primaire	Éducation secondaire
15-34 ans	76% 13/17	40% 6/15	0/1	0	58% 18/31	0	59% 19/32
35-54 ans	86% 24/28	78% 28/36	90% 18/20	88% 23/26	61% 11/18	86% 19/22	79% 33/42
55 ans et plus	86% 25/29	77% 51/66	100% 26/26	72% 39/54	73% 11/15	93% 51/55	62% 25/40

Le Tableau 27 permet d'identifier quelques aspects d'emploi de *char* en fonction de l'âge. Premièrement, on observe que la fréquence de *char* est très élevée chez les locuteurs âgés de 35 ans et plus de tous les groupes sociaux. Deuxièmement, il est intéressant de constater que parmi les locuteurs de 55 ans et plus de la classe ouvrière avec l'éducation primaire et secondaire (tous utilisant plutôt le français comme la langue de communication quotidienne) l'emploi de *char* est presque catégorique. La corrélation de l'emploi de *char* avec les couches sociales plus basses est également maintenue chez les locuteurs de 35 à 54 ans. Une tendance d'emploi (relativement) fréquent de la forme vernaculaire *char* (58%-59%) est observée parmi les jeunes des classes sociales plus élevées du West-End.

La chute dans d'emploi du terme vernaculaire *char* par les jeunes du West-End (de 80% à 59.4%) ne s'avère pas significative (Tableau 26). Le fait que les jeunes éduqués de la classe moyenne de cette communauté emploient assez souvent le mot *char* (58%) fait supposer que la baisse observée pourrait être due aux cellules vides en provenance des jeunes de 15 à 34 ans des couches sociales basses. Cette conclusion est motivée par une observation d'une relative stabilité dans le conditionnement de l'emploi de *char* à travers les trois communautés ontariennes (le West-End y compris), et sa fréquence relativement haute dans le parler des locuteurs de la classe moyenne du West-End. Nous sommes ainsi plus portée à constater la stabilité dans l'emploi de *char* dans le quartier du West-End. Pour finir, dans le quartier de la Basse-Ville, les effets de la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien et du niveau de compétence en anglais ne sont pas significatifs dans le conditionnement du terme lexical à l'étude.

3.5.4 Synthèse sur l'emploi de *char* dans la région de l'Outaouais

Dans les trois sections précédentes, nous avons poursuivi l'examen de l'emploi de la notion de « véhicule automobile » en français parlé de trois communautés ontariennes (Vanier, Basse-Ville et West-End).

Au niveau distributionnel, même si le taux d'emploi de *char* dans la région d'Ottawa s'est abaissé de 10%, cette chute (observée particulièrement dans la communauté du West-End) ne s'avère pas significative. Ainsi, nous constatons une relative stabilité d'emploi de *char* dans la région d'Ottawa jusqu'aux années 1980. Les deux communautés ontariennes (Basse-Ville et West-End) semblent former un ensemble relativement homogène en ce qui concerne l'expression de la notion de « véhicule automobile », en général, et du terme *char*, en particulier. Dans ces deux communautés, le taux de l'emploi de *char* est relativement important parmi les locuteurs de tous les âges (surtout parmi les locuteurs de 55 ans et plus, voir la Figure 4a) et de toutes les catégories sociales. Les analyses factorielles à régression multiple réalisées sur l'ensemble des données des deux communautés montrent que les facteurs principaux affectant l'emploi de *char* sont la classe sociale (écart : 33) et l'éducation (écart : 24). La différenciation Basse-Ville/West-End n'est pas notable (écart : 14). Dans les deux communautés, on

observe le même patron de classe sociale, qui se manifeste par l'association de l'emploi de *char* au parler des classes socialement plus défavorisées avec le niveau d'éducation plus basse. Les analyses démontrent également quelques particularités au sein des deux communautés et de leurs groupes sociaux. Par exemple, parmi les locuteurs de 35 à 54 ans de la Basse-Ville, la stratification en fonction de la classe sociale dans l'emploi de *char* est plus prononcée (Tableau 25) que parmi les locuteurs de la même génération dans le West-End (Tableau 27). Une autre particularité est que si dans la Basse-Ville il y a une corrélation entre le niveau de compétence en anglais et la fréquence de l'emploi de *char* (Tableau 24); aucun facteur lié au contact avec l'anglais (au niveau individuel) ne conditionne l'emploi de *char* dans le West-End. Finalement, si dans la Basse-Ville ce sont les femmes qui contribuent le plus à l'emploi de *char*, dans le West-End ce sont les hommes qui sont plus favorables à *char* (Tableaux 24 et 26).

Dans les trois communautés ontariennes, les locuteurs nés avant 1930 suivent le même patron dans l'emploi de *char*. Par contre, les locuteurs nés entre 1930 et 1950 en provenance de la classe moyenne du Vanier se distinguent des locuteurs de la même génération des deux autres communautés par une tendance à employer *char* plus souvent (Tableau 23).

En ce qui concerne la distribution des termes exprimant la notion de « véhicule automobile », la communauté francophone majoritaire du Vanier ressemble beaucoup à la communauté du Mont-Bleu. Notre analyse des données amalgamées de ces deux communautés (voir le Tableau 45 dans l'annexe) révèle que *char* est conditionné par la classe sociale (écart : 32), l'âge (écart : 20), et le niveau d'éducation (écart : 17); tandis que le facteur communautaire Vanier versus Mont-Bleu n'est pas opérant. L'analyse en fonction de l'âge des locuteurs révèle que les personnes âgées et les jeunes de 15 à 34 ans des deux communautés suivent le même patron, s'exprimant dans l'emploi des formes standard par les classes socio-économiques plus élevées et l'emploi de *char* par les couches sociales plus basses (Tableaux 21 et 23). Un trait de divergence entre ces deux communautés est que les locuteurs des deux sexes âgés de 35 à 54 ans du Mont-Bleu choisissent les variantes plus standard, tandis que les locuteurs du même âge de la communauté du Vanier favorisent l'emploi de la forme *char* (Figures 4a, 4b). Le chapitre 5 discute plus en détails les observations faites dans ce chapitre.

3.6 Parcours de la notion de « véhicule automobile » au XXI^e siècle

Afin de voir la trajectoire de l'emploi des termes exprimant la notion de « véhicule automobile » en temps réel, nous nous sommes adressée aux enregistrements du *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social (FdO)*. Nous référons le lecteur à la description détaillée de ce corpus dans le chapitre 2, section 2.2. Rappelons que cette base de données comprend des enregistrements des entrevues libres et des débats du côté québécois de la région d'Ottawa-Hull : i) 140 élèves nés entre 1988 et 1994 et âgés de 12 à 17 ans lors de l'enquête du *FdO* entre 2004 et 2006; et ii) 26 professeurs. Le parler des élèves de ce corpus est représentatif du français parlé au début du XXI^e siècle. Notre analyse se base sur : i) les entrevues libres (hors la salle de classe) des élèves de première année au secondaire (de 12 à 14 ans) ; ii) les entrevues libres et les débats (dans la salle de classe) des élèves de cinquième année au secondaire (de 15 à 17 ans) ; iii) les entrevues libres avec les professeurs.

Nous avons extrait des termes dans le sens de « véhicule automobile » lors des entrevues libres de 48 élèves (13 élèves de première année du secondaire et 35 élèves de cinquième année) et de 12 professeurs. L'emploi de termes référant à la notion à l'étude a été également observé dans le discours de 24 élèves de cinquième année lors des débats en salle de classe. Notons que durant les entrevues libres les étudiants discutaient en situation informelle soit avec un interviewer, soit avec un/une ami(e) de classe sur les sujets suivants : la famille, l'école, le sport, les amis, les voyages, etc. Leur parler lors de ces entrevues est considéré comme représentatif du parler vernaculaire. Notons que malgré le fait que les professeurs aient été interviewés en situation informelle, leur discours était plutôt soigné. Les sujets les plus abordés lors des entrevues avec les professeurs étaient le travail à l'école et l'enseignement du français. Lors des débats enregistrés en salle de classe, le discours des élèves était très formel. La situation de débat représentait un examen de fin d'année du français oral. Vu que la production orale

des élèves était évaluée par les professeurs, les élèves se rendaient compte de l'importance d'utiliser le français approprié pour le contexte formel⁸⁰.

Tableau 28

Fréquence des mots désignant la notion de « véhicule automobile »
au début du XXI^e siècle

L'année dans l'école secondaire et le registre de communication	<i>char</i>	<i>auto</i>	<i>voiture</i>	<i>automobile</i>
Elèves de première secondaire (13 élèves de 12 à 14 ans) Entrevues libres	46.1% 35/76	23.7% 18/76	30.3% 23/76	0
Elèves de cinquième secondaire (35 élèves de 15 à 17 ans) Entrevues libres	60.8% 73/120	32.5% 39/120	6.7% 8/120	0
Elèves de cinquième secondaire (24 élèves de 15 à 17 ans) Débats	5.5% 5/92	26.0% 24/92	68.5% 63/92	0
Professeurs Entrevues libres	0	57.2% 20/35	40.0% 14/35	2.8% 1/35

Quelques observations pourront être faites à partir du Tableau 28. Parmi les élèves de première année (de 12 à 14 ans) durant les entrevues libres (hors la salle de classe), *char* est le terme le plus fréquent pour exprimer la notion de « véhicule automobile » (46.1%). Cependant, notons également que les élèves de la première année ont recours assez souvent au terme *voiture* (30.3%) et au terme *auto* (23.7%). Nous n'avons pas observé de tendance bien prononcée parmi les garçons et les filles de première année au secondaire de favoriser un ou un autre terme. Le taux de fréquence assez élevé du terme *auto* pourrait être attribué à son emploi fréquent par les professeurs dans la salle de classe

⁸⁰ L'information sur les débats et les entrevues avec les élèves et les professeurs m'a été fournie lors de la communication personnelle avec N. Dion, la coordinatrice de recherche au Laboratoire de sociolinguistique de l'Université d'Ottawa.

(Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004). Notre observation est renforcée par la fréquence des mots *auto* (57.2%) et *voiture* (40%), et l'évitement catégorique du terme *char* par les professeurs lors des entrevues libres dans le contexte de l'école. L'évitement du mot *char* par les professeurs semble être motivé par leur tâche de promouvoir la norme standard du français à l'école et par l'appréciation négative de ce terme en situation de communication formelle. Pour citer Edwards et Jakobsen (1987, 369): «A standard dialect is one spoken by educated members of society, used in writing and in the media, and supported and encouraged at school». Les enseignants sont les gardiens de la langue standard (du français propre), de la langue évaluée comme plus prestigieuse étant la langue parlée par l'élite, par des groupes sociaux économiquement plus privilégiés et culturellement plus puissants (Laforest 2002, 83-6).

Parmi les élèves de cinquième année au secondaire (de 15 à 17 ans), *char* est le terme de loin le plus employé durant les entrevues libres (*char* : 60.8% ; *auto* : 32.5%). Nous avons observé que la tendance d'emploi de *char* semble être plus prononcée chez les garçons (71%) que chez les filles (43%, Tableau 29). D'ailleurs, l'étude de Nadasdi et al. (2004) démontre la même tendance, s'exprimant dans l'association dans les années 1970 du mot *char* plutôt au parler des adolescents franco-ontariens, tandis que les filles sont plus favorables au terme *auto*.

Tableau 29

Tableau croisé : année d'école et sexe des locuteurs

		Élèves de première année (de 12 à 14 ans)	Élèves de cinquième année (de 15 à 17 ans)	Total d'occurrences
Hommes	<i>char</i>	47%	71%	146
	<i>auto</i>	20%	24%	
	<i>voiture</i>	33%	5%	
Femmes	<i>char</i>	s.o. ⁸¹	43%	47
	<i>auto</i>		48%	
	<i>voiture</i>		9%	
Total d'occurrences		73	120	193

⁸¹ Nombre limité d'occurrences.

Les élèves de première et de cinquième années au secondaire nés à Gatineau ont une tendance prononcée à employer plus souvent le terme *char* (60%) relativement aux locuteurs nés quelque part ailleurs au Québec (12%), qui emploient à leur tour les termes plus standard *auto* et *voiture* (Tableau 30).

Tableau 30

Croisement de la ville de naissance et de l'année scolaire des élèves

		Elèves de première année	Elèves de cinquième année	Total
Gatineau	<i>char</i>	61%	59%	60%
	<i>auto, voiture</i>	39%	41%	40%
Québec	<i>char</i>	5%	29%	12%
	<i>auto, voiture</i>	95%	71%	88%

Si on compare l'emploi des mots dans le sens de « véhicule automobile » parmi les élèves de première et de cinquième années hors la salle de classe (registre informel), on remarque que les élèves de première année emploient plus souvent les termes *voiture* et *auto*, tandis que les locuteurs de cinquième emploient plus souvent le terme vernaculaire *char* (Tableau 28). Le fait que dans le contexte informel, les élèves de 12 à 14 ans emploient plus souvent le mot *voiture*, pourrait s'expliquer par un fort impact normatif de l'école sur la production orale de ces élèves. Parmi les élèves de 12 à 14 ans l'impact de l'école semble être plus fort que celui des pairs. Par contre, pour les adolescents de 15 à 17 ans, la norme communautaire (c'est-à-dire le vocabulaire utilisé entre les amis, les proches, les pairs hors la salle de classe) semble avoir plus de valeur que la norme enseignée à l'école par les professeurs. Pour eux, parler la langue des pairs est plus important que de parler la langue utilisée dans la salle de classe. C'est pourquoi la fréquence d'emploi de *char* parmi ces élèves est plus élevée que celle des termes *auto* ou *voiture*. Une autre interprétation est compatible avec les résultats obtenus dans le Tableau 28. Les élèves de première année au secondaire (en particulier ceux qui ne sont pas nés à Gatineau, voir le Tableau 30) poussent plus fort le changement dans la direction du terme standard *voiture* (95%). L'emploi relativement important de la forme *voiture* a

été antérieurement observé en français des adolescents anglophones de l'Ontario apprenant le français comme langue seconde (Nadasdi et al. 2004). Pour finir, nous ajouterons que quelques autres facteurs de nature sociale pourraient contribuer d'une ou d'une autre façon à l'emploi du mot *voiture* chez les élèves du secondaire au Québec. Parmi ces facteurs, mentionnons les voyages dans les pays francophones en Europe, le contact avec les camarades francophones de l'Europe et la télévision.

Comme étape suivante, nous avons comparé la production orale des élèves de cinquième année dans deux situations de communication différentes: les entrevues libres (hors la salle de classe) et les débats (discours évalué dans la salle de classe). Durant les débats, les élèves de cinquième année ont utilisé plus souvent le terme standard *voiture* (68.5%) et le terme neutre *auto* (26%) que le terme vernaculaire *char* (5.5%). La différence de fréquence des termes mentionnés démontre que les mots *voiture* et *auto* sont considérés par les élèves comme la norme de l'école, tandis que l'emploi de *char* est jugé plutôt défavorable, comme une variante vernaculaire à éviter. Cette appréciation du vocabulaire est créée par le milieu scolaire (les professeurs, les manuels scolaires) au Québec. La transmission du terme local *char* n'est pas assurée par le milieu scolaire, car en matière de l'enseignement du français, l'école est supposée à introduire le français standard dans les salles de classe (Corbeil 2000 ; Martel 2006 ; Martel et Cajolet-Laganière 1996). Malgré cela, le terme *char* est considéré par les jeunes Québécois comme la norme communautaire (entrevues libres : *char* 60.8%) ; il est largement accepté et utilisé parmi les pairs. Ces résultats montrent l'écart entre la norme communautaire et la norme de prestige imposée par l'école. Les élèves apprennent par intermédiaire des professeurs que les termes plus appropriés pour exprimer la notion de « véhicule automobile » sont les termes standard *voiture* et *auto*. Nos résultats vont dans la même direction que ceux de Mougeon et al. (2010, 183) qui ont trouvé que l'emploi du mot *char* est nettement plus fréquent parmi les élèves dans la communication avec les amis de classe, tandis que les termes *auto* et *voiture* sont plus employés durant la communication avec des enseignants.

Le fait que dans les situations de communication informelles parmi les élèves de première année du secondaire le terme *char* est moins utilisé, montre, en quelque sorte, l'impact de l'école dans le processus de la standardisation et de la dévernacularisation du

français parlé au Québec. La situation de coexistence de deux normes, c'est-à-dire le français standard utilisé en situations de communication plus formelles (salle de classe) et le français local parlé hors l'école (avec les amis, les proches, dans les espaces sociaux) semble créer une situation de déséquilibre identitaire parmi les élèves québécois (Laforest 2002, 90).

3.7 Synthèse

Si on considère l'ensemble des résultats des analyses du corpus d'Ottawa-Hull, quelques points saillants doivent être mentionnés. Le conditionnement linguistique de l'emploi de *char* est similaire dans les cinq communautés à l'étude. L'emploi de ce terme vernaculaire est conditionné par l'élément précédent et l'effet du mimétisme. Le conditionnement social de l'emploi de *char* révèle autant de similarités que de divergences dans les deux communautés québécoises et trois communautés ontariennes au fil des générations.

La frontière géographique et administrative (le Québec versus l'Ontario) ne semble pas affecter l'expression de la notion de « véhicule automobile ». Les résultats montrent qu'il s'agit plutôt de trois ensembles linguistiques dont la fréquence et le conditionnement social de *char* sont assez similaires : (i) Vieux-Hull, (ii) Basse-Ville et West-End, et (iii) Mont-Bleu et Vanier. D'ailleurs, la différence d'emploi des termes désignant la notion de « véhicule automobile » est la plus prononcée entre les deux communautés québécoises : Mont-Bleu et Vieux-Hull. Les quartiers du Mont-Bleu et du Vanier font un ensemble plus standardisé en ce qui concerne l'emploi des termes référant à la notion de « véhicule automobile », manifesté par un taux d'emploi de la forme vernaculaire *char* moins important que dans les trois autres communautés à l'étude.

Dans l'ensemble des données d'Ottawa-Hull (Tableau 13) on observe une corrélation linéaire de *char* avec la classe sociale et le niveau d'éducation. Nous avons également observé une montée significative dans l'emploi de *char* par les jeunes locuteurs. L'impact des facteurs liés au bilinguisme (langue parlée dans la vie de tous les jours et le niveau de compétence en anglais) est minime ou non significatif. Le facteur sexe n'a pas d'influence sur l'emploi de *char*.

L'analyse factorielle en fonction de l'âge des locuteurs d'Ottawa-Hull révèle que le facteur classe étant le plus fort parmi les locuteurs de 55 ans et plus perd son poids dans la trajectoire du temps jusqu'au point que parmi des sous-groupes de jeunes il n'est plus identifié comme ayant un effet significatif (Tableau 32). La tendance inverse se voit au niveau communautaire. Avec le temps le facteur communauté prend sa force, en accentuant les discontinuités intercommunautaires parmi les jeunes locuteurs. Le fait que le facteur communauté se trouve au sommet de la hiérarchie des facteurs sociaux conditionnant l'emploi de *char*, nous a suggéré l'intérêt d'une étude de chaque communauté séparément. Le Tableau 31 fait le résumé du conditionnement social de *char*. Les analyses intercommunautaires ont constamment démontré un système très complexe de l'interaction des facteurs sociaux dans le conditionnement de *char* dans chacune des cinq communautés en question.

Tableau 31

Conditionnement social de *char* dans les cinq communautés

	Québec		Ontario		
	Vieux-Hull	Mont-Bleu	Vanier	Basse-Ville	West-End
Effet de l'âge	<i>écart:37</i>	<i>écart:59</i>	[]	[]	[]
Effet de la classe	<i>écart : 32</i>	<i>écart:52</i>	<i>écart:29</i>	<i>écart:32</i>	<i>écart:47</i>
Effet de l'éducation	[]	[]	[]	[]	<i>écart:36</i>
Effet du sexe	[]	[]	<i>écart:25</i>	<i>écart:25</i>	<i>écart:28</i>
Effet de la compétence en anglais	s.o	s.o	s.o	<i>écart:34</i>	s.o
Effet de la fréquence d'emploi des langues	s.o	s.o	s.o	s.o	[]

Les analyses intergénérationnelles (les locuteurs de 15 à 34 ans, de 35 à 54 ans, 55 ans et plus) démontrent les particularités propres à chaque communauté (Tableau 32).

Tableau 32Conditionnement social de *char* en fonction de la génération et de la communauté

		Vieux-Hull	Mont-Bleu et Vanier	Basse-Ville et West-End	
55 ans et plus	Classe/éducation	association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire (<i>écart:48</i>)	<i>char</i> est une marque des couches sociales basses (<i>écart: 64</i>)		association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire (<i>écart: 56</i>)
35-54 ans		association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire	éviter de <i>char</i> ; emploi très fréquent des formes standard par les locuteurs des couches moyennes	tendance à l'emploi accru de <i>char</i> par la classe moyenne avec l'éducation secondaire	association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire (<i>écart: 41</i>)
15-34 ans		<i>char</i> est socialement non marqué ; les hommes éduqués de la classe professionnelle contribuent le plus à l'emploi de <i>char</i>	association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire (<i>écart: 33</i>) ; une légère tendance des femmes éduquées à favoriser l'emploi de <i>char</i>	(<i>manque de données</i>)	association de <i>char</i> à la classe ouvrière et à l'éducation primaire (<i>écart: 28</i>)

Le Tableau 32 révèle quelques tendances saillantes. Premièrement, au début du XXe siècle (les locuteurs nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus lors de l'enquête) la région d'Ottawa-Hull) présente un ensemble homogène du français parlé (au moins pour ce qui est de l'expression de la notion de « véhicule automobile »). L'emploi de *char* dans les cinq communautés est associé au parler des classes sociales basses ayant une éducation primaire. Pour les locuteurs de cette génération, *char* est une marque du parler populaire.

Par contre, les locuteurs de 15 à 34 ans de chaque communauté montrent une dynamique différente dans l'emploi de *char*. À partir du Tableau 32 on peut voir que parmi les locuteurs de la Basse-Ville et du West-End l'emploi de *char* est affecté par les mêmes paramètres sociaux (classe et éducation) que parmi les locuteurs plus âgés, mais

le poids de ces paramètres est moins fort (en fonction de l'écart). Dans le quartier du Vanier, on observe une tendance à l'emploi assez fréquent du terme vernaculaire *char* parmi les locuteurs âgés de 35 à 54 ans de la classe moyenne avec l'éducation secondaire. Dans le Mont-Bleu, parmi les locuteurs de tous les âges, la classe socio-économique joue un rôle déterminant dans l'emploi de *char*. Parmi les jeunes du Vieux-Hull, l'impact de la classe et de l'éducation disparaît avec le temps ; ces indices sociaux ne sont plus sélectionnés significatifs. Les jeunes hommes éduqués de la classe moyenne rejoignent les locuteurs des couches sociales plus basses dans l'emploi de *char*.

En conclusion, dans ce chapitre, nous avons fait l'étude du conditionnement sociolinguistique du terme vernaculaire *char* en français de la région d'Ottawa-Hull. Nous avons révélé quelques tendances générales et des particularités dans l'emploi de ce terme dans chacune des cinq communautés. Cependant, plusieurs questions restent sans réponses. Par exemple, quelles sont les raisons du maintien de l'emploi de *char* par les francophones du West-End et de la Basse-Ville? Quels sont les motifs de l'augmentation de *char* parmi les jeunes éduqués du Vieux-Hull ? L'étude des termes désignant la notion de « véhicule automobile » au début du XXI^e siècle démontre la compétition de la norme locale (communautaire) avec la norme globale (norme imposée par l'école, norme du français hexagonal) ; quelles sont les raisons de ce phénomène ? Nous abordons ces questions, entre autres, dans le chapitre 5.

CHAPITRE 4: ÉTUDE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA NOTION DE « TRAVAIL RÉMUNÉRÉ » EN FRANÇAIS PARLÉ À OTTAWA-HULL

4.1 Introduction

Dans ce chapitre nous présentons les résultats d'une étude variationniste des termes référant à la notion de « travail rémunéré» en français parlé dans la région de l'Outaouais. Notons que nous nous limitons ici à la présentation des résultats, tandis que leur interprétation sera abordée dans le chapitre 5. Bien que la notion en question soit problématique à analyser dans le cadre de la sociolinguistique variationniste en raison de la nature sémantique polyvalente des formes y référant (Sankoff 1997 ; Sankoff et al. 1978), cette étude permet : (i) d'analyser la variation des termes référant à la notion de « travail rémunéré » en situation de contact de langues; (ii) d'apporter une meilleure compréhension du système d'interaction des facteurs sémantiques et sociaux (communautaires et individuels) dans le conditionnement des termes lexicaux. Nous partons de la revue des méthodes antérieurement utilisées dans le cadre de la sociolinguistique variationniste pour l'étude de la notion de « travail rémunéré » (section 4.2). Dans la section 4.2.2, nous expliquons notre choix des méthodes utilisées pour l'étude de cette notion dans la base de données d'Ottawa-Hull. Les sections 4.3-4.5 présentent les résultats de l'analyse multivariationnelle de la notion de « travail rémunéré » dans les variétés de français de la région de la capitale nationale. La section 4.6 présente l'étude de cette notion au début du XXI^e siècle. La synthèse (section 4.7) clôt le chapitre.

4.2 Analyse sémantique

4.2.1 Approche restrictive

L'étude de Sankoff et al. (1978, 31-7) présente les aspects de la notion abstraite du « travail », comme suit :

- a) l'aspect d'un « acte de travail », symbolisé par le trait [+w],
- b) l'aspect d'une « tâche à faire, à accomplir par quelqu'un », symbolisé par le trait sémantique [+w ; +t],
- c) l'aspect de « travail rémunéré », symbolisé par le trait [+w ; (+t) +r],
- d) l'aspect de « poste nommé », symbolisé par le trait [+w ; (+t) ; (+r) ; +n],
- e) l'aspect de « lieu de travail » avec le trait [+w ;(+t) ; (+r) ; +p].

Ces auteurs soulèvent quelques points problématiques quant au caractère vague et complexe du champ sémantique de la notion de « travail rémunéré » (Figures 7a, 7b, 7c):

(i) L'aspect de « travail rémunéré » est-il une spécification de la notion de « travail » dans le sens général: $[w \cap r]$ (Figure 7b), ou bien plus précisément une spécification de la notion de « tâche » : $[w \cap t \cap r]$, (Figure 7a)?

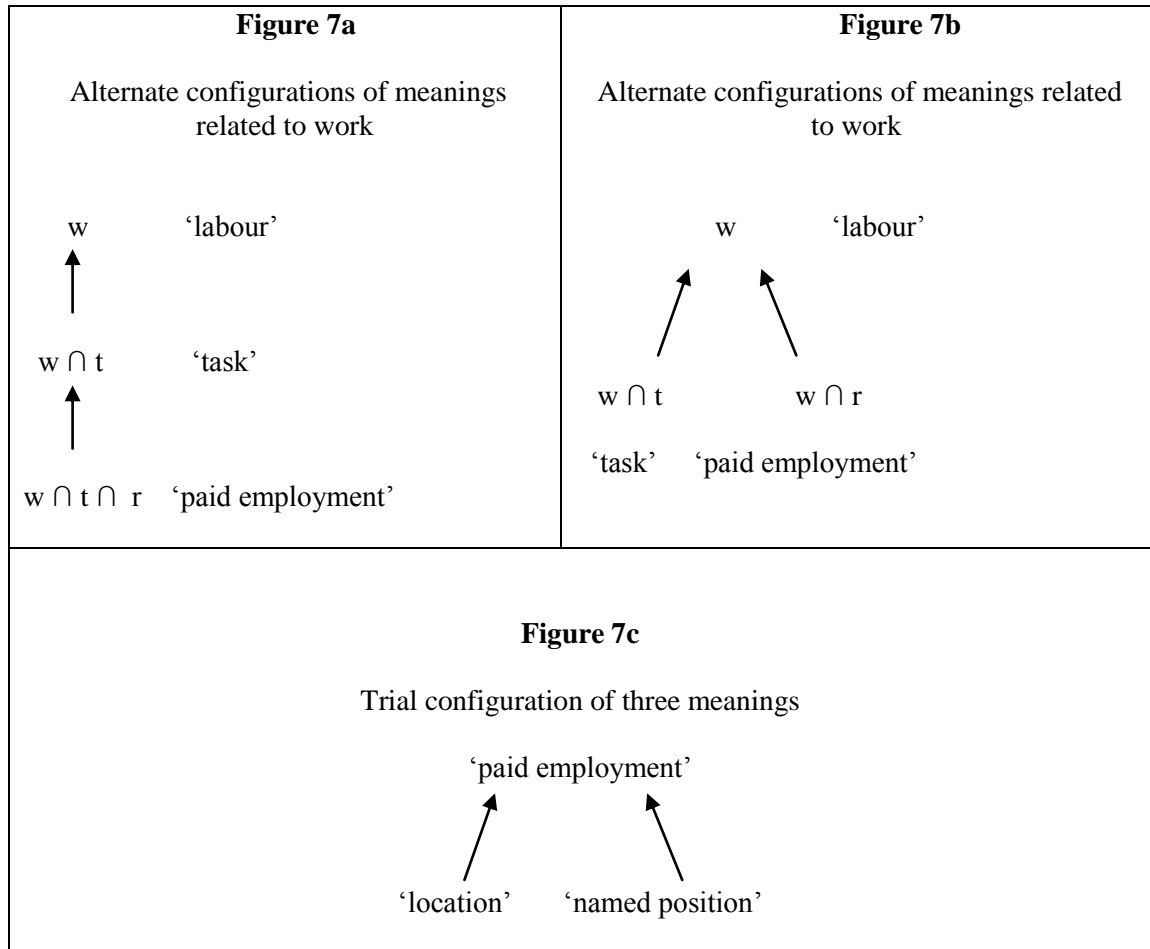
(ii) L'aspect de « poste nommé » doit-il être considéré comme une spécification de la notion de « travail rémunéré » $[+w ; (+t) ; +r ; +n]$ (Figure 7c), ou comme une spécification de la notion abstraite de « travail » $[+w ; +n]$?

(iii) Les items dans le sens de « lieu de travail » doivent-ils être considérés comme une spécification de la notion de « travail rémunéré » $[+w ; (+t) ; +r ; +p]$ (Figure 7c) ou de la notion abstraite de « travail » $[+w ; +p]$?

Figure 7

Champ sémantique de la notion de « travail ».

Adaptée de Sankoff et al. (1978, 34)



Au sujet de (i), Sankoff et al. (1978, 35) affirment: «The fact that [...] *ouvrage* is employed very frequently for 'task' is evidence for not classifying 'paid employment' and hence 'named *position*' as more specific than 'task'». Toutefois, ces auteurs précisent plus loin (*Ibid*):

[...] there is a serious lack of distributional criteria here to distinguish, for example, among 'paid employment and 'task', largely because we classed 'nature of one's work' together with 'task'. Had we created a separate

category, however, this would have settled certain borderline cases, but would no doubt have created additional ambiguities between the new category and ‘task’, on the one hand, and ‘paid employment’, on the other.

Le questionnement de Sankoff et al. (1978) présenté dans (i) nous apparaît d’une grande valeur à l’étape du codage des mots référant à la notion de « travail rémunéré ». La question de l’inclusion des occurrences avec le trait [+tâche] à l’intérieur du champ sémantique de la notion de « travail rémunéré » (ou de leur exclusion de l’analyse) pose des difficultés méthodologiques. D’une part, en considérant les occurrences avec le trait [+tâche] dans le champ de « travail rémunéré », nous risquons de fausser les résultats par une haute fréquence du terme *ouvrage* dont le sémantisme exprime en soi l’idée d’une tâche (Sankoff et al. 1978). D’autre, avouons que la différenciation entre le sens de « tâche » et celui de « travail rémunéré » est souvent très subtile et difficile à discerner : «Thus the classification of many cases [« tâche » versus « travail rémunéré »] is based on an admittedly arbitrary but hopefully consistent process of judgment taking into account the larger context of the conversation» (Sankoff et al. 1978, 35).

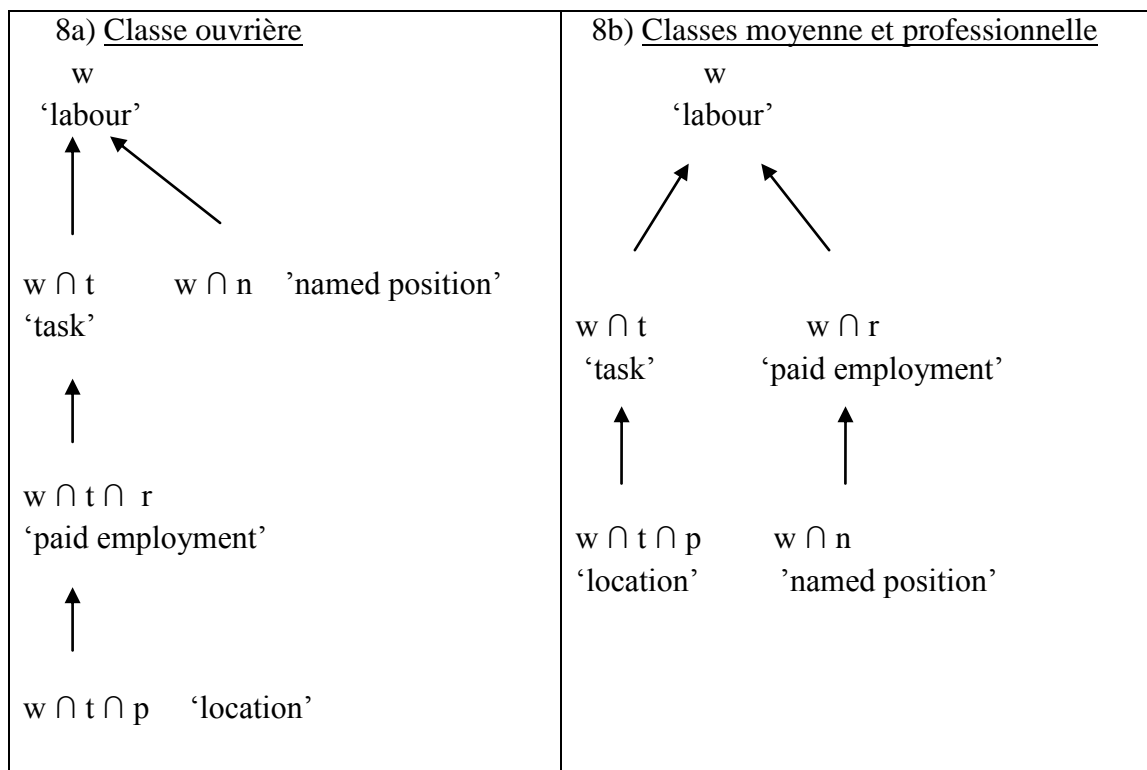
Les questionnements présentés dans (ii) et (iii) sont étroitement liés à la notion de *variable* linguistique, notamment au caractère supposément interchangeable des variantes. Le sémantisme des items *poste* et *position*, d’après Sankoff et al. (1978), exprime en soi l’idée d’un poste spécifique. Mais si l’aspect de « poste nommé » est considéré comme la spécification de la notion de « travail rémunéré » (Figure 7c), le problème se pose pour l’item *ouvrage* qui ne peut pas s’employer dans le sens de « poste nommé ». Par conséquent, dans le sens de « poste nommé » les termes *poste*, *position* et *ouvrage* ne sont pas interchangeables, ce qui contredit à la définition de *variable* linguistique. Dans le même ordre d’idée, si l’aspect de « lieu de travail » est considéré comme la spécification de la notion de « travail rémunéré » (Figure 7c), le problème se pose pour les items *emploi*, *poste* et *position* qui ne peuvent pas s’employer dans le sens de « lieu de travail ».

En réponse aux défis (i-iii), les auteurs proposent deux patrons en fonction du statut socio-économique des locuteurs: un pour la classe ouvrière (Figures 8a) et l’autre

pour la classe moyenne et les professionnels (Figure 8b) : « Thus we cannot seriously investigate the constraints and structures we have posited on an individual level. Nevertheless grouping the speakers on a occupational basis [...] confirms in large measure the crucial facts for our heterogeneity arguments» (Sankoff et al. 1978, 35-6).

Figure 8

Deux patrons en fonction du statut socio-économique.
Adaptée de Sankoff et al. (1978, 35)



D'après ces auteurs, en ce qui concerne la classe ouvrière, le fait de considérer le sens « lieu de travail » [+w ; (+t) ; +r ; +p] comme spécification de la notion de « travail rémunéré » ne pose pas de problème méthodologique, car les ouvriers ont rarement recours à l'emploi du terme *emploi* dans le sens de « travail rémunéré ». Pour éviter la contradiction avec *ouvrage* qui ne s'emploie pas dans le sens de « poste nommé », les occurrences avec le trait [+nommé] sont exclues du champ sémantique de la notion de

« travail rémunéré » ou bien elles sont considérées comme spécification du sens abstrait du « travail » [+w ; +n], Figure 8a. Pour citer Sankoff et al. (1978, 34):

In one, *emploi* is rarely, if ever, used, for any meaning, so that there is no conflict in classifying ‘location’ as a more specific meaning than ‘paid’ employment. For this pattern, prevalent among working class speakers, the meaning ‘named position’ would not be directly relevant to the notion of ‘task’ or ‘paid employment’ and would either be classified out of the semantic domain in question or considered a specification of ‘labor’ only, thus avoiding the contradiction involving *ouvrage*.

En revanche, selon Sankoff et al. (1978, 35), les locuteurs de la classe moyenne et professionnelle démontrent une tendance à employer le terme *ouvrage* plutôt pour la « tâche », ce qui met la notion de « travail rémunéré » comme une spécification de « travail » et non pas de « tâche » et, ce qui suggère d’employer la notion de « poste nommé » comme spécification de « travail rémunéré ». Les occurrences avec le trait de lieu [+p] sont exclues du champ sémantique de la notion de « travail rémunéré » ou bien elles sont considérées comme les spécifications du « travail » [+w ; +p] (Figure 8b). Pour citer Sankoff et al. (1978, 35):

The second pattern, characteristic of bourgeois or middle class speakers, does not make use of *ouvrage* for the notion of ‘paid employment’. This leaves the way clear for us to consider ‘named position’ as a specification of ‘paid employment’ without contradiction. For speakers falling into this pattern, ‘the location’ of work would appear to be not so much an aspect of ‘paid employment’ as an aspect of the latter.

Les deux études consécutives sur les formes référant à la notion de «travail rémunéré » (Nadasdi et McKinnie 2003 ; Sankoff 1997) adoptent en partie la méthodologie de Sankoff et al. (1978), en excluant les occurrences avec l’aspect d’un « acte de travail »

avec le trait [+w] et dans le sens de « lieu de travail » avec le trait [+p], mais en prenant en considération toutes les occurrences des synonymes *travail*, *job*, *emploi*, (*ouvrage*) dans les trois sens véhiculés : « travail rémunéré », « poste nommé », et « tâche spécifique à faire ». Cependant, il faut garder à l'esprit que dans l'étude de Nadasdi et McKinnie (2003) l'absence de la forme *ouvrage* exclut les ambiguïtés liées avec l'aspect de « tâche à faire » et le sens de « travail rémunéré »; tandis que l'étude de Sankoff (1997) se limite à l'analyse distributionnelle des occurrences dans le sens « travail rémunéré » versus « tâche spécifique à faire ».

Notre étude préliminaire du sens des termes référant à la notion de « travail rémunéré » dans le corpus d'Ottawa-Hull ne montre pas une claire différenciation référentielle dans l'emploi du terme *ouvrage* en fonction des classes sociales des locuteurs, comme cela a été auparavant suggéré par Sankoff et al. (1978, 34-5). Il nous apparaît donc insuffisant pour le contexte des données d'Ottawa-Hull de nous limiter à la méthode restrictive proposée par Sankoff et al. (1978). Comme pré-étape de l'approche restrictive, nous avons recours à l'approche compréhensive à l'étude de la variable lexicale (Geeraerts 2010).

4.2.2 Approche compréhensive

Vu le caractère assez vague du champ sémantique de la notion de « travail rémunéré », nous pensons que le facteur aspect sémantique du mot a un effet considérable sur la fréquence de quelques termes lexicaux référant à cette notion (ex. : *job*, *ouvrage*, *poste*, *position*). En d'autres mots, nous prévoyons par exemple, que le terme *ouvrage*, vu sa nature sémantique, a une forte probabilité d'être utilisé plus fréquemment que *job* dans le sens de « tâche à faire », un des aspects de la notion de « travail rémunéré » (voir Sankoff et al. 1978 à ce sujet). Dans ce cas, la fréquence des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » est conditionné autant par les facteurs sociaux que sémantiques. Afin de nous concentrer sur le conditionnement plutôt social des termes exprimant la notion de « travail rémunéré », il nous apparaît nécessaire de restreindre le champ sémantique de cette notion et exclure toutes les occurrences des

termes *ouvrage*, *job*, *travail*, *poste*, *position*, *emploi* dans le sens de [+tâche à faire] et dans le sens de [+poste nommé]. Notre étude se limite alors à 1500 occurrences avec le trait [+rémunéré] (sections 4.3-4.5). Cependant, la section 4.2 fait un détour en examinant la distribution sociale des autres sens des termes à l'étude et explique pourquoi nous avons décidé d'éliminer toutes les occurrences des termes dans le sens de « tâche à faire », et dans ceux de « poste nommé », « lieu de travail », « acte de travail », et de nous limiter à l'aspect de « travail rémunéré ».

À l'exemple de Sankoff (1997) et de Sankoff et al. (1978), nous considérons l'étude des contextes d'emploi des formes référant à la notion de « travail » comme une étape cruciale dans l'application de la notion de *variable* linguistique à la composante lexicale. Le sens des termes *ouvrage*, *job*, *emploi*, *travail*, *poste*, *position* et *boulot* dans le corpus d'Ottawa-Hull a été défini d'après les mêmes critères en prenant en considération les contextes situationnels larges.

À Ottawa-Hull, le sens le plus large de « travail »⁸² est exprimé le plus souvent par le nom de masse *ouvrage* dans les constructions partitives (15a), et par le mot *travail* (15b).

(15) a. Hey, ils t'en donnent de l'**ouvrage**. Je ne sais pas si tu as déjà nettoyé des offices ? (O : H : 41 :1966)

b. [2] Oui, pas mal dure. Oui. [081] Oui. Elle a bien du **travail**. [4] (inc). [2] Oui? [4] Oui. [1] Avec les enfants. (O : H : 81:1766)

La notion de « tâche à accomplir, à faire » est exprimée le plus souvent par le terme *ouvrage* (16a), suivi de loin par les formes *travail* et *job*, comme en (16b).

(16) a. [...] si disons- disons que on est après faire un à un **ouvrage** là bien, les termes français pour les outils je les connais ... (O-H : 30 : 1567)

b. Et puis chez nous, bien on avait toutes chacun notre **job** à faire.
(O-H : 45 :970)

⁸² Nous n'avons observé que quelques occurrences du mot *job* dans le sens général de « travail » :
(15) c. C'est elle qui les a élevés puis elle a faite une bonne **job**. (O-H : 26 :797)

Ce qui est un peu surprenant, c'est la fréquence très élevée du terme *ouvrage* pour désigner la notion de « lieu de travail » (70.4% ; 131/186). Les termes *travail* et *job* partagent de façon égale le reste des occurrences (29.6%). Dans ce sens, le mot *job* est le plus souvent utilisé dans les constructions après la préposition *sur*, comme en (17a), tandis que le terme *ouvrage* est, dans la plupart des cas, utilisé après les prépositions *à* ou *de*, comme en (17b) :

(17) a. Les seuls franchement là je dis qui à qui boit *sur la job* là, c'est les Italiens (O : H : 27 :1540)

b. [...] ça me prend rien que cinq minutes pour aller à l'*ouvrage*. (O : H : 5 :2512)

Enfin, l'aspect de « travail rémunéré » en français d'Ottawa-Hull est exprimé par les mots *job*, *ouvrage*, *emploi*, *travail*, *poste*, *position* et *boulot*.

Dans notre étude, nous laissons de côté les occurrences référant aux aspects de « acte de travail » (15a, 15b), et de « lieu de travail » (17a, 17b) vu le nombre insuffisant d'occurrences. La forme *machine* et la forme *boulot* ont été aussi exclues de l'analyse vu leur nombre très bas dans le corpus. Nous avons donc restreint le champ d'étude aux alternances *job*, *ouvrage*, *emploi*, *travail*, *poste* et *position* partageant les traits :

- (i) $w \cap t$, [+travail; + tâche] : *ouvrage*, *job*, *travail*,
- (ii) $w \cap (t) \cap r$, [+travail; (+tâche)⁸³; +rémunéré] : *emploi*, *ouvrage*, *job*, *travail*,
- (iii) $w \cap (t) \cap r \cap n$, [+travail; (+tâche); +rémunéré; +nommé] : *poste*, *position*, *job*.

Nous avons déjà mentionné dans le chapitre 1, que l'approche compréhensive de Geeraerts (2010), qui consiste à considérer les nuances sémantiques entre les synonymes partiels dans la grille des facteurs sociaux, est basée sur l'idée de Lavandera (1978, 179) de considérer tous les synonymes apparents de la variable linguistique « [...] unless we examine the entire distribution of the apparent synonyms, the possibility of an

⁸³ Vu le questionnement toujours actuel sur le champ sémantique de la notion de « travail rémunéré », l'aspect de « tâche à faire », noté entre les parenthèses arrondies, est inclus de façon facultative dans le champ sémantique de la notion en question.

explanation of the variation is ruled out». L'approche compréhensive permet de voir plus clairement l'interaction des facteurs sémantiques et sociaux dans le conditionnement des termes lexicaux dans la perspective de la sociolinguistique variationniste. Nous avons donc inclus dans la grille des variables indépendantes susceptibles d'affecter l'emploi des formes exprimant la notion de « travail rémunéré » les nuances sémantiques entre les synonymes partiels *ouvrage, job, emploi, travail, poste* et *position* (Tableau 33). Si dans les analyses à régression multiple le facteur sémantique est identifié par GoldVarb comme significatif et en interaction avec les facteurs sociaux, alors son influence n'est pas à passer inaperçue dans l'emploi des synonymes partiels de notre notion lexicale à l'étude (Geeraerts 2010). Il s'agirait dans ce cas de la variation à la fois sémantiquement et socialement conditionnée. Les résultats de l'analyse à régression multiple des formes portant les traits élaborés en (i-iii), sont présentés dans le Tableau 33.

Tableau 33

Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sémantiques et sociaux
Variable « travail rémunéré » avec les traits [(+tâche) ; + rémunéré ; (+nommé)]

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>		
	Input: 0.429 Log. : - 1041.174 ; Sign. : 0.000 N total de <i>job</i> : 774 N total d'occurrences : 1833 Application : <i>job</i> Non-application : <i>ouvrage</i> , <i>travail</i> , <i>emploi</i> , (<i>poste</i>), (<i>position</i>)			Input: 0.289 Log: - 946.951 ; Sign. : 0.001 N total d' <i>ouvrage</i> : 524 N total d'occurrences: 1833 Application : <i>ouvrage</i> Non-application : <i>job</i> , <i>travail</i> , <i>emploi</i> , (<i>poste</i>), (<i>position</i>)		
	p	N	%	p	N	%
Aspect sémantique						
Trait [+rémunéré]	.54	705/1500	47.0%	.47	425/1500	28.3%
Trait [+tâche]	.17	24/165	14.5%	.76	99/165	60.0%
Trait [+nommé]	s.o.	45/168	26.8%	s.o.	0/168	0%
écart	34	Total : 1833		29	Total : 1833	
Classe sociale⁸⁴						
Ouvrière	.67	398/673	59.1%	[]		
Ventes et services	.46	154/338	45.6%			
Ouvrière qualifiée	.38	159/449	35.4%			
Moyenne haute	.31	63/253	24.9%			
écart	28	Total : 1713				
Intensité de contact						
West-End (fr. min.)	.64	204/376	54.2%	.53	135/376	35.9%
Vieux-Hull (fr. min.)	.50	212/416	51.0%	.58	147/416	35.3%
Vanier (fr. maj)	.49	136/270	50.4%	.47	68/270	25.2%
Basse-Ville (bil. éq.)	.45	121/305	39.7%	.57	108/305	35.4%
Mont-Bleu (fr. maj.)	.39	101/346	29.2%	.34	66/346	19.1%
écart	25			24		
Âge						
de 15 à 34 ans	.59	351/638	55.0%	.37	131/638	20.5%
de 35 à 54 ans	.49	271/624	43.4%	.47	169/624	27.1%
55 ans et plus	.39	152/451	33.7%	.71	224/451	49.7%
écart	20			34		
Sexe						
Hommes	.54	553/1165	47.5%	.47	333/1165	28.6%
Femmes	.41	221/548	40.3%	.57	191/548	34.9%
écart	13			10		

⁸⁴ Le facteur éducation est omis de l'analyse en raison du croisement avec d'autres facteurs sociaux (chaque fois que le facteur d'éducation est ajouté dans les analyses, le «Log likelihood» monte de façon considérable). Les analyses multivariationnelles séparées considérant l'éducation dans la grille des facteurs sociaux montrent que l'impact de ce facteur n'est pas significatif dans l'emploi de *job*.

En ce qui concerne le terme *ouvrage*, le facteur d'éducation n'est pas considéré dans l'analyse multivariationnelle vu son croisement avec le facteur d'âge, car une grosse majorité des locuteurs avec l'éducation postsecondaire sont les locuteurs de 15 à 34 ans.

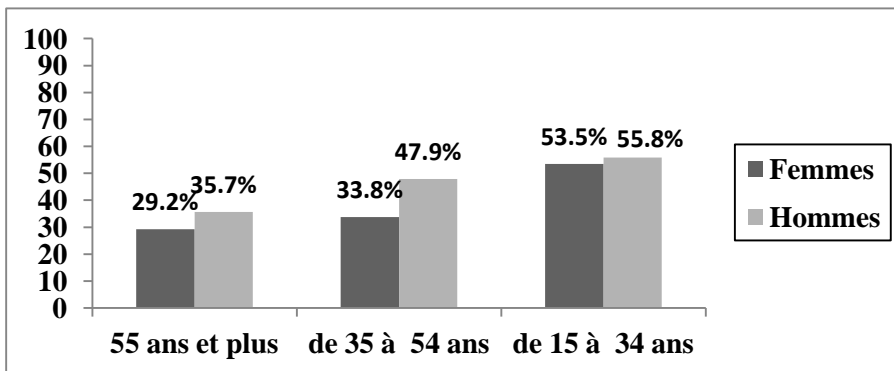
Les résultats de l'analyse multivariationnelle présentés dans le Tableau 33 permettent de faire quelques généralisations. Nous avons trouvé que l'effet du facteur aspect sémantique du terme lexical est le plus déterminant dans l'emploi des synonymes partiels *job* (écart : 34) et *ouvrage* (écart : 29). Le terme *job* est favorable dans le sens de « travail rémunéré » (.54 ; 47%), moins favorable dans le sens de « poste nommé » (26.8%) et défavorable dans le sens de « tâche à faire » (.17 ; 14.5%). En revanche, l'emploi du terme *ouvrage* est favorisé par le trait [+ tâche à faire] (.76 ; 60%) ; près du point nul avec le trait [+travail rémunéré] (.47 ; 28.3%) et ce terme n'est jamais employé dans le sens de « poste nommé ». Le fait que le facteur aspect sémantique du terme lexical est en haut de la hiérarchie dans la grille des facteurs présentés dans le Tableau 33 est un indice de son impact sur la fréquence d'emploi des formes référant à la notion de « travail rémunéré » avec les traits [+w ;(+t) ; +r ; (+n)]. À la lumière de ces observations, il n'est pas méthodologiquement correct de faire les conclusions sur l'emploi et la valeur sociale des termes référant au champ sémantique de la notion de « travail rémunéré » sans prendre en considération l'effet de l'aspect sémantique des termes lexicaux en alternance.

À part les contraintes sémantiques, l'emploi du terme *job* est conditionné par la classe sociale (écart : 28), la communauté (écart : 25) et l'âge des locuteurs (écart : 20)⁸⁵. Comme on peut le voir dans la Figure 9, les hommes de tous les âges emploient *job* plus souvent que les femmes, on dirait qu'ils sont à l'avant-garde de la diffusion de ce terme.

⁸⁵ En réalisant des analyses à régression multiple avec des facteurs sociaux nous étions obligée d'exclure toutes les occurrences des termes *poste* et *position* vu la taille réduite de leurs occurrences dans plusieurs cellules. (Nous avons ainsi travaillé avec 1713 occurrences). Mentionnons brièvement que la notion de « poste nommé » est exprimée par les termes *position* et *poste* dans 71.4% (120/168), par le terme *job* dans 26.8% (45/168) et par le terme *travail* dans 1.8% (3/168) de contextes.

Figure 9

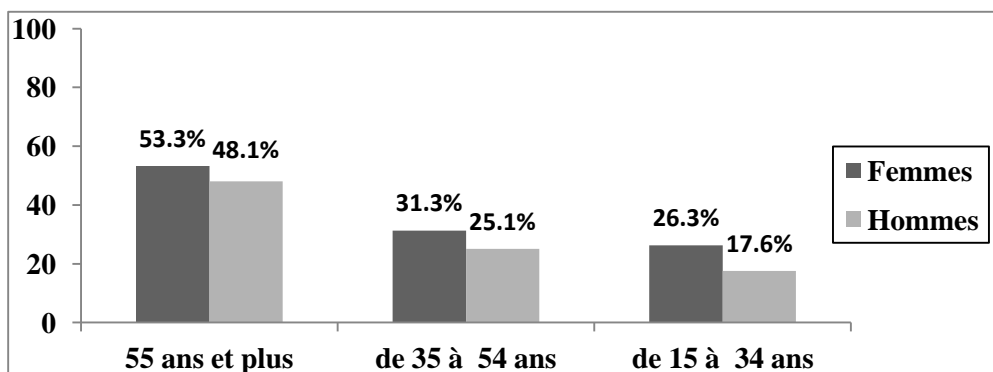
Distribution du terme *job* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Ottawa-Hull)



Nous avons déjà dit que l'emploi d'*ouvrage* est en corrélation avec le sens sémantique du terme : le trait [+tâche] est favorable à l'*ouvrage* (.76). À part la nature sémantique, les facteurs âge (écart : 34) et communauté (écart : 24) influencent l'emploi de ce terme. Les jeunes évitent l'emploi d'*ouvrage* autant dans le sens de « travail rémunéré » que dans le sens de « tâche à faire ». Parmi les hommes, l'évitement d'*ouvrage* est plus accru que parmi les femmes (Figure 10).

Figure 10

Distribution d'*ouvrage* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Ottawa-Hull)



Au niveau communautaire, il n'est pas surprenant que le Mont-Bleu (classe moyenne haute) et le Vanier (classe moyenne) affichent plus de réticence envers l'emploi du terme

vernaculaire *ouvrage*, vu une forte pression normative sur les locuteurs des classes moyenne et moyenne haute.

En résumé, notre analyse montre que le facteur aspect sémantique du terme lexical s'avère avoir un impact considérable sur le choix des formes *job* et *ouvrage* quant à l'expression de « travail rémunéré ». Afin de nous concentrer sur l'étude du conditionnement social des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » (sections 4.3-4.5), nous excluons de l'analyse toutes les occurrences des termes *ouvrage*, *job*, *travail*, *poste*, *position* dans le sens de [+tâche] et dans le sens de [+nommé], en nous limitant à 1500 occurrences des formes *job*, *ouvrage*, *travail*, *emploi* avec le trait [+rémunéré].

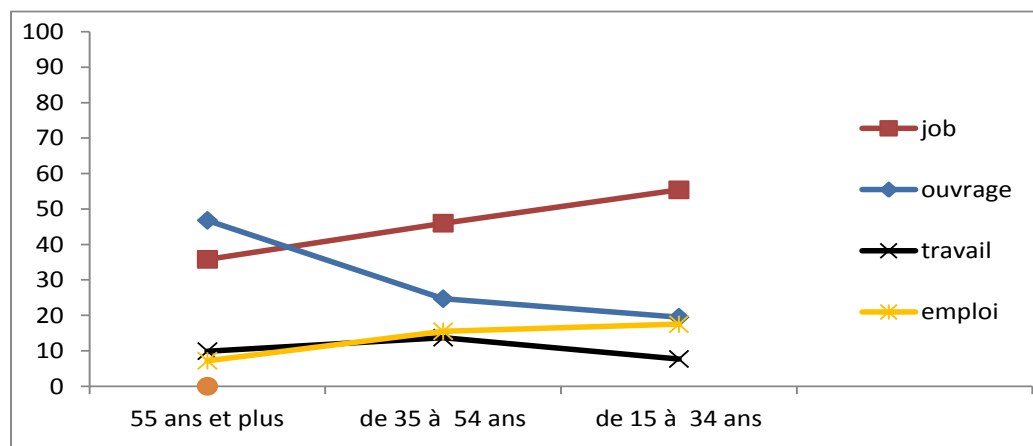
4.3 Français d'Ottawa–Hull : la notion de « travail rémunéré »

4.3.1 Répartition fréquentielle des mots exprimant la notion de « travail rémunéré »

En français d'Ottawa-Hull, la forme la plus employée pour exprimer la notion de « travail rémunéré » est *job* (47%). Elle est suivie par la forme *ouvrage* (28.3%) et les formes *emploi* (14.3%) et *travail* (10.4%). La Figure 11 présente la distribution de ces quatre formes en fonction de l'âge des locuteurs d'Ottawa-Hull.

Figure 11

Fréquence des mots *job*, *ouvrage*, *emploi* et *travail* dans le sens de « travail rémunéré » en français d'Ottawa-Hull



Ces données montrent une augmentation dans l'emploi du mot *job*, une baisse dramatique du terme *ouvrage* et une relative stabilité de l'emploi des termes *travail* et *emploi* en français de la région de l'Outaouais.

4.3.2 Étude des facteurs sociaux

L'analyse de la fréquence et du conditionnement social de l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » permet d'observer la structure sociale de la région d'Ottawa-Hull et ses réactions linguistiques aux changements sociaux (Tableau 34).

Tableau 34

Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi de la notion de « travail rémunéré » à Ottawa-Hull

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
	Input: 0.462 Log. : -939.188 Sign. : 0.000 N total de <i>job</i> : 705 N total : 1500 Application : <i>job</i> Non -application : <i>ouvrage, emploi, travail</i>			Input: 0.264 Log. : -822.590 Sign. : 0.021 N total d' <i>ouvrage</i> : 425 N total : 1500 Application : <i>ouvrage</i> Non-application : <i>job, emploi, travail</i>			Input: 0.181 Log. : -667.427 Sign. : 0.000 N total d' <i>emploi/travail</i> : 370 N total : 1500 Application : <i>emploi, travail</i> Non-application : <i>job, ouvrage</i>		
Intensité de contact									
Vanier	.51	53.9%	131/243	.42	20.2%	49/243	.63	25.9%	63/243
Basse-Ville	.46	39.9%	111/278	.55	33.8%	94/278	.54	26.3%	73/278
West-End	.65	58.5%	185/316	.52	34.2%	108/316	.21	7.3%	23/316
Vieux-Hull	.50	54.2%	189/349	.57	31.5%	110/349	.47	14.3%	50/349
Mont-Bleu	.37	28.3%	89/314	.43	20.4%	64/314	.71	51.3%	161/314
écart	28			14			50		
Classe sociale									
Ouvrière	.64	61.8%	366/592	.52	30.1%	178/592	.24	8.1%	48/592
Ouvrière qualif.	.41	37.6%	145/386	.49	31.1%	120/386	.67	31.3%	121/386
Ventes/services	.43	44.7%	136/304	.56	28.0%	85/304	.62	27.3%	83/304
Moyenne haute	.37	26.6%	58/218	.37	19.3%	42/218	.76	54.1%	118/218
écart	27			19			52		

Tableau 34 (suite)

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
Âge									
de 15 à 34 ans	.58	55.4%	318/574	.36	19.5%	112/574	.56	25.1%	144/574
de 35 à 54 ans	.49	46.0%	251/546	.49	24.7%	135/546	.55	29.3%	160/546
55 ans et plus	.38	35.8%	136/380	.72	46.8%	178/380	.34	17.4%	66/380
écart	20			36			22		
Sexe									
Masculin	.55	50.6%	509/1005	.46	24.7%	248/1005	[]	24.7%	248/1005
Féminin	.39	39.6%	196/495	.59	35.8%	177/495		24.6%	122/495
écart	16			13					
Fréquence de langue									
Français		40.5%	332/819		28.1%	230/819		31.4%	257/819
Les deux	s.o.	55.4%	82/148	s.o.	23.6%	35/148	s.o.	20.9%	31/148
Anglais		72.2%	156/216		13.4%	29/216		14.4%	31/216
Éducation									
Primaire		56.4%	252/447		36.7%	164/447		6.9%	31/447
Secondaire	s.o.	42.6%	360/845	s.o.	30.3%	256/845	s.o.	27.1%	229/845
Postsecondaire		44.7%	93/208		2.4%	5/208		52.9%	110/208

4.3.2.1 Job

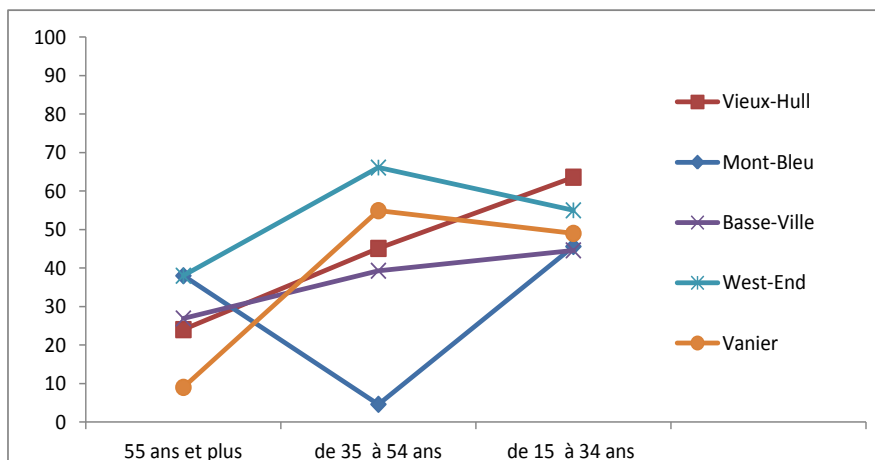
À Ottawa-Hull, l'emploi de la forme *job* avec le trait [+rémunéré] est conditionné par la communauté (écart : 28), la classe (écart : 27), l'âge (écart : 20) et, dans une moindre mesure, par le sexe des locuteurs (écart : 16). La hiérarchie des groupes des facteurs (et des facteurs au sein de chaque groupe) est quasi la même dans le cas de *job* dans le sens de « travail rémunéré » (Tableau 34) et de *job* dans le sens de « tâche à faire » et de « travail rémunéré (avec la considération du facteur nature sémantique, Tableau 33).

Premièrement, une corrélation est observée entre la classe sociale des locuteurs et la fréquence de *job*. Les locuteurs de la classe ouvrière emploient ce terme plus fréquemment que ceux de la classe ouvrière qualifiée et de la classe moyenne. Il est intéressant de remarquer que les locuteurs qui travaillent dans les ventes et services se distinguent par un emploi assez fréquent de ce terme, et ce résultat est possiblement dû à

la tendance à l'emploi dans la communication quotidienne des termes plus solidaires, plus informels.

Afin de démontrer plus clairement l'interaction des facteurs âge et classe sociale, nous avons effectué une série d'analyses croisées (voir le Tableau 46 dans l'annexe). Nous avons obtenu les résultats suivants. Dans la région d'Ottawa-Hull, parmi les locuteurs de 55 ans et plus (les locuteurs nés avant 1930), *job* est un marqueur sociolinguistique vu sa forte association au parler des locuteurs de la classe ouvrière ayant une éducation primaire. Chez les locuteurs de 35 à 54 ans, l'association du terme *job* au parler populaire est toujours présente, mais l'effet de la classe/de l'éducation s'affaiblit au fil des générations. Si les locuteurs de la classe professionnelle continuent d'éviter l'emploi de *job* ; ce mot est dorénavant largement utilisée parmi les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services. On pourrait proposer une hypothèse que les locuteurs de ce domaine en étant en contact plus fréquent avec le public préfèrent employer les termes plus universels, plus prestigieux pour montrer la solidarité, la façon informelle de communiquer avec leurs interlocuteurs. (Cette observation reste au niveau hypothétique). Finalement, chez les jeunes de 15 à 34 ans, nous observons l'emploi du terme vernaculaire *job* par les locuteurs de toutes les couches sociales. Ce mot a perdu son association au parler populaire. Les locuteurs de la classe moyenne se rapprochent des locuteurs des couches sociales basses dans l'emploi de *job*. Ces constatations montrent que *job* acquiert une valeur de prestige communautaire en français de la région d'Ottawa-Hull dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Arrêtons-nous un peu sur la trajectoire de l'emploi de la forme *job* dans chaque communauté (Figure 12).

Figure 12Distribution de *job* en fonction de l'âge et de la communauté.

Parmi les locuteurs les plus âgés du corpus le terme *job* est le plus employé dans les communautés du West-End et du Mont-Bleu (Figure 12). Parmi les locuteurs de 35 à 54 ans de toutes les communautés (sauf le Mont-Bleu), on note une montée significative de *job*. Par contre, dans le Mont-Bleu, ce mot est presque catégoriquement évité par les locuteurs de cette génération. Nous avons observé la même distribution curvilinéaire pour le terme vernaculaire *char* dans le même quartier parmi les locuteurs de la même génération (Figure 4b). Dans cette communauté, les personnes de 35 à 54 ans montrent une tendance prononcée à employer des formes plus standard (*travail*, *emploi*). Nous discutons de ce phénomène dans le chapitre 5. Parmi les jeunes de 15 à 34 ans, on observe une montée accrue dans l'emploi de *job* dans les quartiers du Vieux-Hull, du Mont-Bleu et de la Basse-Ville (dans la moindre mesure) et une baisse non significative dans ceux du Vanier et du West-End⁸⁶.

Finalement, le Tableau 34 montre qu'une tendance à l'augmentation de l'emploi de *job* est légèrement plus prononcée chez les hommes (.55 ; 50.6%). D'après les principes annoncés par Labov (1972b, 1999, entre autres) en situation de variation stable,

⁸⁶ Il n'est pas exclu que la baisse de *job* dans la communauté du West-End soit due à la distribution des données (absence de locuteurs des classes sociales hautes dans l'échantillon examiné).

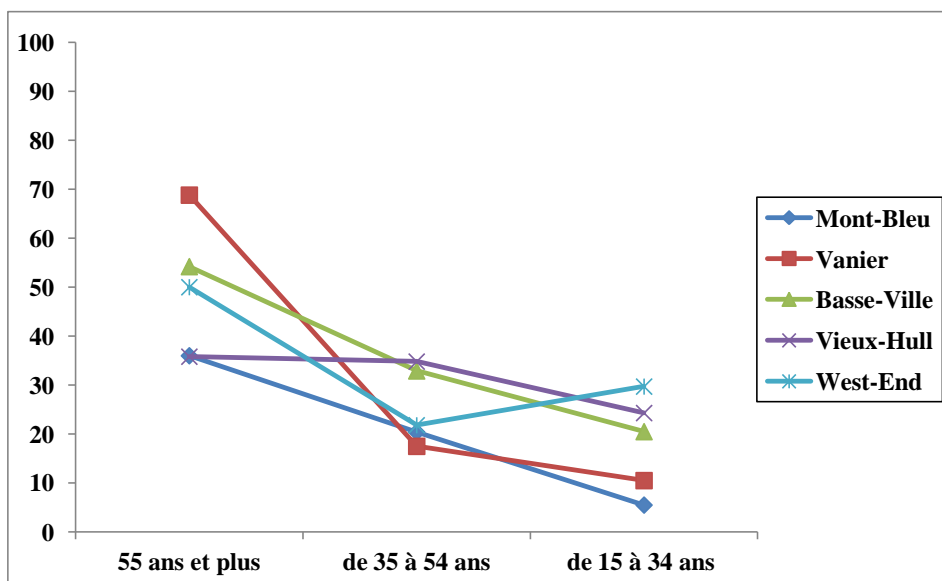
ce sont les hommes qui emploient plus fréquemment les formes non standard. Par contre, en situation de changement en cours ce sont les femmes qui sont à l'avant-garde de l'emploi plus fréquent des formes prestigieuses. Les résultats de nos analyses montrent un emploi légèrement plus fréquent de *job* par les hommes (50.6%) que par les femmes (39.6%). Le fait qu'en situation d'un changement en direction d'un emploi plus fréquent de la forme vernaculaire les femmes emploient cette forme vernaculaire presque dans la même mesure que les hommes pourrait suggérer, d'une part, le prestige de *job* dans cette variété de français ou/et, d'autre part, le changement presque complété.

Pour terminer, l'effet statistiquement significatif de la langue parlée au quotidien (avec les amis, en famille) sur l'emploi de *job* est révélé significatif seulement parmi les locuteurs de 35 à 54 ans des communautés ontariennes⁸⁷. Dans ces communautés, les locuteurs qui communiquent plutôt en anglais dans la vie de tous les jours ont la fréquence de *job* plus élevée, tandis que les francophones avec un usage dominant du français préfèrent le terme *ouvrage*. Parmi les locuteurs les plus jeunes (de 15 à 34 ans) et les plus âgés (55 ans et plus), le facteur fréquence de langue parlée dans le quotidien n'a pas d'influence sur la fréquence d'emploi de *job*.

4.3.2.2 *Ouvrage*

Au début du XXe siècle, le mot *ouvrage* est plus fréquent que les autres termes dans le sens de « travail rémunéré » (Figure 13) dans toutes les communautés sauf le Mont-Bleu. Cependant, tout au long du XX siècle, on observe une chute dramatique d'*ouvrage* dans toutes les communautés à l'étude. Cette évolution d'emploi d'*ouvrage* est inverse à celle de *job* (Figure 13).

⁸⁷ Les communautés québécoises sont exclues de ce groupe de facteurs vu l'emploi catégorique du français dans la vie de tous les jours.

Figure 13Fréquence du mot *ouvrage* en fonction de la communauté et de l'âge des locuteurs

Le Tableau 34 identifie le facteur âge comme ayant l'effet le plus significatif dans l'emploi du terme *ouvrage* (signe d'un changement en cours), écart : 36. Chez les jeunes de 15 à 34 ans des communautés du Vanier et du Mont-Bleu le mot *ouvrage* est presque disparu de l'emploi ; dans les communautés du West-End et de la Basse-Ville le terme *ouvrage* reste utilisé (mais à fréquence basse) parmi les locuteurs de la classe ouvrière ; dans le Vieux-Hull la disparition d'*ouvrage* est la plus ralentie (Figure 13).

L'analyse factorielle (Tableau 34) montre que l'emploi du terme *ouvrage* est corrélé avec la classe sociale des locuteurs (en interaction avec le niveau d'éducation⁸⁸). La classe et le niveau d'éducation des locuteurs sont inversement proportionnés à l'emploi de la forme *ouvrage* : plus haute est la classe sociale (le niveau d'éducation), plus bas est le niveau d'emploi d'*ouvrage*. Nous avons également observé une tendance

⁸⁸Les locuteurs de la classe ouvrière ont une éducation primaire ; une grande majorité des locuteurs de la classe ouvrière qualifiée ont une éducation secondaire et, finalement, les locuteurs de la classe professionnelle ont l'éducation postsecondaire.

chez les femmes à l'emploi plus fréquent que chez les hommes du terme *ouvrage* (.59 ; 35.8%). Nous discutons de ces tendances, entre autres, dans le chapitre 5, section (5.3.2).

4.3.2.3 *Emploi, travail*

Les résultats de l'analyse des formes *travail* et *emploi* (regroupées en raison du nombre insuffisant d'occurrences pour atteindre le niveau de signification statistique) reflètent nos prévisions sur une nette stratification sociale dans leur emploi (Tableau 34). Il n'y a rien de surprenant que l'emploi de ces deux termes soit associé au parler des locuteurs avec un statut socio-économique plus haut. Le pourcentage très bas des termes *emploi* et *travail* dans le West-End s'explique, en partie, par la distribution des données (forte proportion des locuteurs de la classe ouvrière). Notons qu'il y a quelques incohérences entre les pourcentages et les probabilités au sein des facteurs communauté/intensité de contact et âge des locuteurs, attribuables à leur interaction.

4.3.3 Synthèse

En résumé, les analyses distributionnelles et factorielles permettent d'observer quelques tendances générales par rapport à l'usage des termes référant à la notion de « travail rémunéré » à Ottawa-Hull. En termes de la distribution fréquentielle, nous avons observé une montée accélérée dans l'emploi de *job* et une chute dramatique d'*ouvrage* au fil des générations. En termes du conditionnement social, l'étude de l'emploi de *job* et d'*ouvrage* met en relief une forte influence des facteurs sociaux classe socio-économique et âge des locuteurs. Quelques tendances ont été observées à partir des analyses réalisées:

- (i) l'impact déterminant du facteur âge dans le conditionnement de *job* et d'*ouvrage*. Les analyses quantitatives de ces deux termes indiquent un changement linguistique en cours dans la variété de français à l'étude,
- (ii) un affaiblissement de l'effet des facteurs classe sociale et communauté au fil des générations,

- (iii) l'effet non significatif du facteur sexe dans l'emploi des termes pour désigner la notion de « travail rémunéré »,
- (iv) un fort évitement du terme *job* parmi les locuteurs de 35 à 54 ans du Mont-Bleu (phénomène de gradation d'âge).

Nous avons noté que l'augmentation de *job* s'opère dans deux directions. D'une part, les locuteurs des couches sociales plus basses passent à l'emploi du terme *job* au détriment de la forme *ouvrage*. D'autre part, on observe une tendance à l'augmentation de l'emploi de *job* parmi les jeunes éduqués des classes sociales plus hautes. Le fait que les locuteurs éduqués des classes socio-économiques plus hautes évitent presque catégoriquement la forme *ouvrage* est l'indice de sa stigmatisation. La forme *ouvrage* est fortement associée au parler populaire à travers toutes les générations des locuteurs. La valeur stigmatisée de ce terme s'accroît au fil des générations. En revanche, le fait que chez les locuteurs éduqués l'emploi du terme *job* monte est la preuve de son prestige croissant dans la variété de français à l'étude.

En réalisant les analyses factorielles, nous avons essayé d'éviter le croisement des facteurs sociaux afin de voir l'impact indépendant de chaque facteur social sur l'emploi des formes référant à la notion étudiée. Cependant, le Tableau 34 contient quelques incohérences entre des pourcentages et des probabilités, dues, en partie, à l'interaction des facteurs communauté et âge. Un système très complexe de croisement des facteurs sociaux dans l'emploi des formes référant à la notion de « travail rémunéré » suggère une réalisation des analyses séparées de chaque communauté. Ces analyses permettront de vérifier les tendances globales observées dans la totalité des données du corpus d'Ottawa-Hull. Dans la section suivante nous explorons quels termes lexicaux sont privilégiés ou défavorisés par chaque communauté dans les époques spécifiques.

4.4. Français de Hull : étude sociolinguistique de l'emploi des mots exprimant la notion de « travail rémunéré », par communauté.

4.4.1 Communauté du Vieux-Hull

Le Tableau 35 présente les résultats de l'étude de l'impact des facteurs sociaux dans l'emploi des formes *job*, *ouvrage*, *emploi* et *travail* dans la communauté du Vieux-Hull. Dans le Vieux-Hull, la fréquence globale d'emploi des termes standard *emploi* et *travail* est basse (14.3% ; 50/349). L'emploi du terme *ouvrage* est en baisse, tandis que la fréquence de l'emploi du mot *job* augmente parmi les locuteurs de tous les groupes sociaux.

Tableau 35

Résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le Vieux-Hull

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	Input : 0.540 Log. : - 215.057 Sign.: 0.000 Total <i>job</i> : 189 Total: 349 Application: <i>job</i> ; Non-application: <i>ouvrage, travail, emploi</i>			Input : 0.315 Log. : - 217.492 Sign.: 0.000 Total <i>ouvrage</i> : 110 Total: 349 Application : <i>ouvrage</i> Non-application: <i>job,</i> <i>travail, emploi</i>			Input : 0.079 Log. : - 107.238 Sign. : 0.000 Total <i>emploi/travail</i> : 50 Total: 349 Application: <i>travail/emploi</i> ; Non-application: <i>job,</i> <i>ouvrage</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
Âge									
de 15 à 34 ans	.64	65.9%	110/167	[]	27.5%	46/167	.30	6.6%	11/167
de 35 à 54 ans	.42	52.2%	60/115		34.8%	40/115	.69	13.0%	15/115
55 ans et plus	.29	28.4%	19/67		35.8%	24/67	.67	35.8%	24/67
écart	35						39		
Classe sociale									
Ouvrière	.58	59.3%	144/243	[]	32.9%	80/243	.32	7.8%	19/243
Ouvrière qualifiée	.24	28.6%	18/63		28.6%	16/56	.94	42.9%	24/56
Moyenne, profes.	.48	62.8%	27/43		28.0%	14/50	.64	14.0%	7/50
écart	34						62		
Éducation									
Primaire		56.4%	75/133		33.8%	45/133		9.8%	13/133
Secondaire	s.o.	48.4%	90/186	s.o.	34.4%	64/186	s.o.	17.2%	32/186
Postsecondaire		80.0%	24/30		3.3%	1/30		16.7%	5/30
Sexe									
Masculin	.59	57.4%	128/223	[]	29.1%	65/223	.33	13.5%	30/223
Féminin	.35	48.4%	61/126		35.7%	45/126	.78	15.9%	20/126
écart	24						45		
Langue⁸⁹									
Français		57.5%	104/181		30.4%	55/181		12.2%	22/181
Les deux	s.o.	55.6%	15/27	s.o.	44.4%	12/27	s.o.		0/27
Anglais		88.0%	22/25			1/25			2/25

L'emploi du terme *job* est le plus affecté par l'âge (écart : 35) et la classe sociale des locuteurs (écart : 34). On observe une rapide progression dans l'emploi du mot *job*

⁸⁹ Rappelons qu'il s'agit de la fréquence d'emploi des langues, c'est-à-dire chaque locuteur/locutrice a dit quelle langue il/elle utilise le plus souvent dans le quotidien (l'anglais, le français ou les deux dans la même mesure).

parmi les locuteurs les plus jeunes du Vieux-Hull. Les jeunes de 15 à 34 ans utilisent *job* avec une probabilité de (.64), contre (.29) chez les locuteurs âgés de 55 ans et plus. Dans cette génération des locuteurs, *job* n'est pas moins fréquent parmi les jeunes avec un statut socio-économique élevé que parmi les locuteurs avec le statut plus bas. Le sous-groupe de locuteurs âgés de 15 à 34 ans est très complexe. Les analyses croisées pointent sur l'effet convergent de l'âge, du sexe et de la classe sociale au sein de ce groupe, car tous les locuteurs âgés de 15 à 34 ans de la classe moyenne sont des hommes avec un haut niveau d'éducation (voir le Tableau 53 dans l'annexe). La situation se complique encore plus si on note le fait que les hommes de 15 à 34 ans de la classe moyenne (moyenne haute) et avec l'éducation postsecondaire ont dit utiliser l'anglais dans la vie de tous les jours, ce qui contribue encore plus à l'emploi de *job* (transfert intersystémique).

Parmi les locuteurs de 35 ans et plus, le terme *job* est plutôt associé au parler des hommes des classes sociales basses, tandis que les locutrices de la même classe sociale semblent préférer le terme *ouvrage*. Les locuteurs et les locutrices de 35 ans et plus mais des classes sociales plus hautes préfèrent les formes plus standard *emploi* et *travail*.

L'analyse factorielle à régression multiple (Tableau 35) montre qu'aucun facteur n'est retenu comme ayant un effet significatif dans l'emploi du terme *ouvrage* dans le Vieux-Hull. Parmi les locuteurs de 35 ans et plus ce terme est évité par les locuteurs des couches sociales hautes. En plus parmi les jeunes Québécois (de 15 à 34 ans), *ouvrage* n'est pas moins évité par les couches sociales basses que par les couches sociales hautes.

4.4.2 Communauté du Mont-Bleu

Le Tableau 36 fournit les résultats d'une analyse factorielle de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des termes *job*, *ouvrage*, *emploi*, *travail* dans la communauté du Mont-Bleu.

Tableau 36

Résultats d'une analyse factorielle de l'effet des facteurs sociaux⁹⁰ dans l'emploi des mots référant à la notion de « travail rémunéré » dans le Mont-Bleu

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	Input : 0.207 Log. : - 147.758 Sign.: 0.006 Total <i>job</i> : 89 Total: 314 Application: <i>job</i> Non-application: <i>ouvrage, emploi, travail</i>			Input : 0.124 Log. : - 117.813 Sign. : 0.002 Total <i>ouvrage</i> : 64 Total : 314 Application: <i>ouvrage</i> Non-application: <i>job, emploi, travail</i>			Input : 0.479 Log. : - 149.124 Sign. : 0.000 Total <i>travail/emploi</i> : 161 Total : 314 Application: <i>emploi, travail</i> Non-application: <i>job, ouvrage</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
Âge									
de 15 à 34 ans	.79	49.5%	45/91	.22	5.5%	5/91	.42	45.1%	41/91
de 35 à 54 ans	.18	5.8%	8/137	.58	20.4%	28/137	.76	73.7%	101/137
de 55 ans et plus	.75	41.9%	36/86	.70	36.0%	31/86	.18	22.1%	19/86
<i>écart</i>	61			48			35		
Classe sociale									
Ouvrière	[]	37.1%	13/35	.88	60.0%	21/35	.26 ⁹²	2.9%	1/35
Ouvrière qualifiée		35.6%	31/87	.57	20.7%	18/87		43.7%	38/87
Ventes / services		42.6%	23/54	.38 ⁹¹	7.4%	4/54	.66	50.0%	27/54
Moyenne haute		15.9%	22/138		15.2%	21/138		68.8%	95/138
<i>écart</i>				50			40		
Éducation									
Primaire	s.o.	27.0%	17/63	.69	52.4%	33/63		20.6%	13/63
Secondaire		29.1%	41/141	.45 ⁹³	22.0%	31/141	s.o.	48.9%	69/141
Postsecondaire		28.2%	31/110		0%	0/110		71.8%	79/110
Sexe									
Masculin	.57	31.2%	70/224	.41	17.0%	38/224	[]	51.8%	116/224
Féminin	.34	21.1%	19/90	.71	28.9%	26/90		50.0%	45/90
<i>écart</i>	23			30					

⁹⁰ Le facteur langue la plus fréquemment parlée dans le quotidien n'est pas considéré dans l'analyse puisque soit tous les locuteurs ont dit parler français dans la vie de tous les jours, soit la langue n'était pas rapportée. Le facteur niveau de compétence en anglais des locuteurs ne s'est pas avéré avoir un effet significatif sur l'emploi de *job*.

⁹¹ Les locuteurs de la classe professionnelle sont regroupés avec les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services.

⁹² Les locuteurs de la classe ouvrière sont regroupés avec les ouvriers qualifiés ; les locuteurs de la classe moyenne haute sont regroupés avec les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services.

⁹³ Les locuteurs ayant l'éducation postsecondaire sont regroupés avec ceux ayant l'éducation secondaire.

Dans la communauté du Mont-Bleu, l'emploi de *job* est corrélé avec l'âge et le sexe des locuteurs. Comme dans le cas du terme vernaculaire *char*, la distribution de *job* en fonction de l'âge est curvilinéaire: les locuteurs âgés de 55 ans et plus et les locuteurs les plus jeunes du corpus font montre d'un emploi très fréquent de ce terme, tandis que les locuteurs de 35 à 54 ans évitent l'emploi du terme *ouvrage* (Tableau 36).

Les analyses croisées précisent la dynamique de l'emploi de *job* en fonction de l'âge et de la classe sociale des locuteurs (voir le Tableau 47 dans l'annexe). Elles révèlent que parmi les locuteurs de 55 ans et plus, *job* est le terme le plus employé parmi les locuteurs des couches sociales basses. En revanche, parmi les locuteurs de 15 à 34 ans on observe une tendance à la disparition de sa marque populaire. Rappelons que la même tendance a été observée dans le Vieux-Hull (voir la section 4.4.1).

La différenciation hommes/femmes dans l'emploi des formes référant à la notion de « travail rémunéré » est la plus perceptible parmi les locuteurs de 55 ans et plus : les hommes de cet âge semblent employer plus souvent *job*, tandis que les femmes restent plutôt fidèles à l'emploi du terme *ouvrage* (Tableau 47 dans l'annexe). La même tendance à la préférence du terme *ouvrage* parmi les femmes de 55 ans et plus des classes sociales basses a été également observée dans la communauté du Vieux-Hull.

L'emploi d'*ouvrage* dans le quartier du Mont-Bleu est conditionné par la classe (écart : 50), l'éducation et l'âge des locuteurs (écart : 48), Tableau 36. Ce terme est associé au parler des locuteurs des classes plus basses (.88) avec un niveau d'éducation primaire et aux personnes plus âgées (.70). Si les femmes de 55 ans et plus emploient *ouvrage* à une haute fréquence (64%), parmi les locuteurs de 35 à 54 ans l'emploi de ce terme n'est observé que parmi les locuteurs de la classe ouvrière (95%). Parmi les jeunes, *ouvrage* est presque catégoriquement évité. Pour clore, il n'est pas surprenant que les formes *travail* et *emploi* soient favorisées par les couches sociales plus élevées (.66), (voir le Tableau 36).

4.5 Français d'Ottawa : étude sociolinguistique de la notion de « travail rémunéré », par communauté

4.5.1 Communauté du Vanier

Le Tableau 37 fournit les résultats sur l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des formes dans le sens de « travail rémunéré » dans le quartier du Vanier.

Tableau 37

Résultats d'une analyse factorielle de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des mots référant à la notion de « travail rémunéré » dans le Vanier

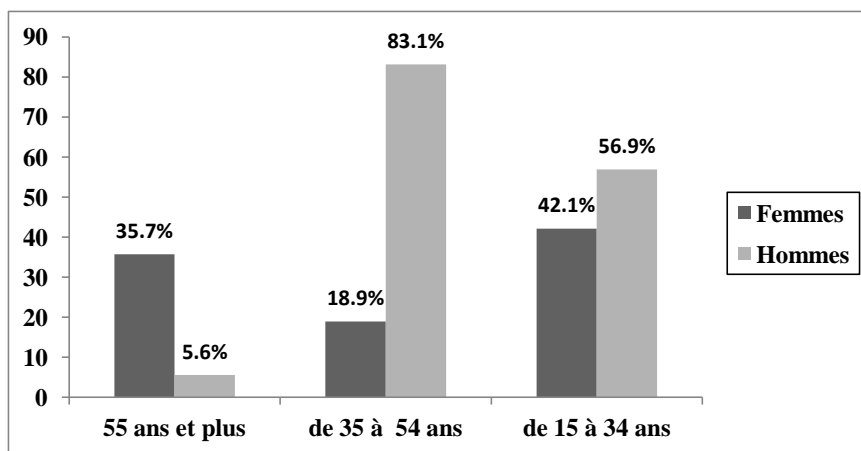
	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	Input : 0.650 Log.: -119.523 Sign.: 0.022 Total <i>job</i> : 131 Total: 243 Application: <i>job</i> Non-application: <i>ouvrage, emploi, travail</i>	Input : 0.147 Log. : - 92.324 Sign. : 0.007 Total <i>ouvrage</i> : 49 Total : 243 Application: <i>ouvrage</i> Non-application: <i>job,</i> <i>emploi, travail</i>	Input : 0.162 Log. : - 111.050 Sign. : 0.013 Total <i>travail/emploi</i> : 63 Total : 243 Application: <i>emploi,</i> <i>travail</i> Non-application: <i>job,</i> <i>ouvrage</i>	p	%	N	p	%	N
Âge									
de 15 à 34 ans	.48	53.8%	49/91	.29	6.6%	6/91	.71	39.6%	36/91
de 35 à 54 ans	.60	63.3%	76/120	.50	17.5%	21/120	.40	19.2%	23/120
55 ans et plus	.22	18.8%	6/32	.93	68.8%	22/32	.27	12.5%	4/32
écart	38			64			44		
Classe sociale									
Ouvrière	.65	70.5%	105/149	.39	14.1%	21/149	.34	15.4%	23/149
Ouvrière qualifiée	.30	22.9%	11/48	.60	25.0%	12/48	.79	52.1%	25/48
Classe moyenne	.24	32.6%	15/46	.73	34.8%	16/46	.67	32.6%	15/46
écart	41			34			45		
Sexe									
Masculin	.56	64.2%	111/173	[]	14.5%	25/173	[]	21.4%	37/173
Féminin	.35	28.6%	20/70		34.3%	24/70		37.1%	26/70
écart	21								
Langue									
Français	.27	31.2%	20/64	s.o.	35.9%	23/64	s.o.	32.8%	21/64
Anglais	.67	81.1%	73/90		3.3%	3/90		15.6%	14/90
Les deux langues	0	0	0		17.6%	13/74		32.4%	24/74
écart	40								
Éducation									
Primaire	s.o.	75.3%	64/85	s.o.	22.4%	19/85	s.o.	2.4%	2/85
Secondaire		42.4%	67/158		19.7%	30/152		38.2%	58/152
Postsecondaire			0			0			3/6

Dans le Vanier, l'emploi de *job* est conditionné par la classe sociale (écart : 41), la fréquence des langues au quotidien (écart : 40) et l'âge des locuteurs (écart : 38). L'effet du sexe est moins considérable (écart : 21). Dans cette communauté le taux d'emploi du terme *job* par les locuteurs regroupés de la classe professionnelle et les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services est beaucoup moins important (.26) que celui des ouvriers (.67). D'après les analyses, l'association de l'emploi de *job* au parler des couches populaires est maintenue au fil des trois générations de locuteurs du Vanier. Le logiciel GoldVarb a démontré un effet favorable de l'anglais à l'emploi de *job* (.67), et du français à l'emploi du terme *ouvrage*.

La Figure 14 montre que ce sont les hommes de 35 à 54 ans qui sont aux origines de la montée drastique l'emploi de *job* (83.1%) dans la communauté en question.

Figure 14

Fréquence du mot *job* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs (Vanier)



En plus, les analyses croisées (Tableau 49a dans l'annexe) en fonction des facteurs sociaux révèlent que parmi les hommes de 35 à 54 ans qui utilisent l'anglais plus souvent dans la vie quotidienne la probabilité d'emploi de *job* est 91% (64/70) !

Le facteur déterminant dans l'emploi de la forme *ouvrage* dans le quartier du Vanier est l'âge des locuteurs (écart : 64). Les jeunes sont très défavorables à *ouvrage*

(.29), tandis que les locuteurs les plus âgés sont au contraire fortement favorables (.93). Le facteur âge est en interaction avec le statut socio-économique des locuteurs. Parmi les locuteurs de 55 ans et plus, on observe un patron classique de l'association de l'emploi d'*ouvrage* au parler des locuteurs des classes sociales basses. En revanche, parmi les locuteurs de 35 ans et plus ce terme vernaculaire est employé le plus souvent parmi les locuteurs (surtout les femmes) des classes sociales plus hautes (voir le Tableau 49b dans l'annexe). Ce résultat inattendu pourrait être l'indice d'une tendance à la conservation de l'emploi du terme vernaculaire *ouvrage* par les femmes avec un statut social plus élevé. Il convient quand même être prudent avec les conclusions définitives vu que la fréquence d'*ouvrage* n'est pas assez importante (12/32 occurrences).

Dans la communauté du Vanier on observe que l'emploi des mots *emploi* et *travail* tend à être associé aux parler des locuteurs avec un statut social plus élevé (Tableau 37). À l'intérieur de la classe sociale, les locuteurs ayant un niveau d'éducation plus haut ont la fréquence d'emploi des termes standard *emploi* et *travail* plus importante. La montée d'emploi de ces deux formes est affectée par un effet convergent de l'âge et de l'éducation des locuteurs.

4.5.2 Communauté de la Basse-Ville

Les résultats d'une analyse GoldVarb des termes *job*, *ouvrage*, *emploi*, *travail* dans la communauté de la Basse-Ville sont présentés dans le Tableau 38.

Tableau 38

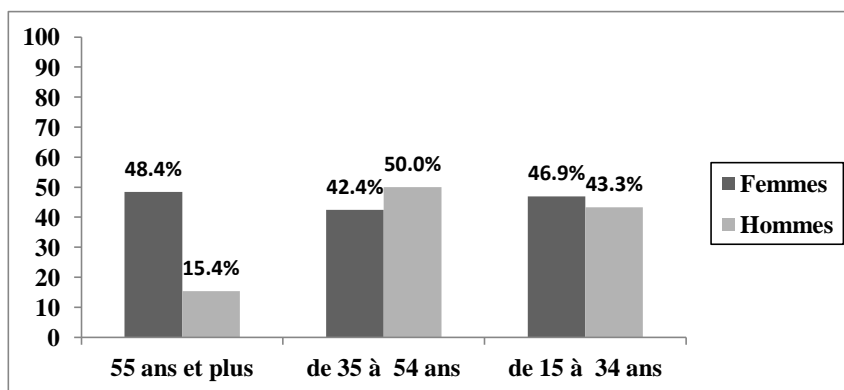
Les résultats d'une analyse factorielle : étude de l'effet des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans la Basse-Ville

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi/travail</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
	Input : 0.397 Log. : - 182.474 Sign.: 0.011 Total <i>job</i> : 111 Total: 278 Application: <i>job</i> Non-application: <i>ouvrage</i> , <i>emploi</i> , <i>travail</i>			Input : 0.325 Log. : - 165.338 Sign. : 0.000 Total <i>ouvrage</i> : 94 Total : 278 Application: <i>ouvrage</i> Non-application: <i>job</i> , <i>emploi</i> , <i>travail</i>			Input : 0.229 Log. : - 145.109 Sign. : 0.004 Total <i>travail/emploi</i> : 73 Total : 278 Application: <i>emploi</i> , <i>travail</i> Non-application: <i>job</i> , <i>ouvrage</i>		
Classe sociale									
Ouvrière	.66	56.2%	36/64	[]	35.9%	23/64	.19	7.8%	5/64
Ouvrière qual.	.45	35.2%	31/88		35.2%	31/88	.62	29.5%	26/88
Moyenne	.45	34.9%	44/126		31.7%	40/126	.60	33.3%	42/126
écart	21						41		
Âge									
de 15 à 34	[]	44.3%	54/122	.35	20.5%	25/122	.63	35.2%	43/122
de 35 à 54		46.6%	34/73	.51	32.9%	24/73	.45	20.5%	15/73
55 ans et plus		27.7%	23/83	.71	54.2%	45/83	.35	18.1%	15/83
écart				36			28		
Éducation									
Primaire	s.o.	47.5%	29/61	s.o.	49.2%	30/61	s.o.	3.3%	2/61
Secondaire		36.2%	64/177		35.0%	62/117		28.8%	51/177
Postsecondaire		45.0%	18/40		5.0%	2/40		50.0%	20/40
Sexe									
Masculin	[]	36.8%	67/182	[]	31.9%	58/182	[]	31.3%	57/182
Féminin		45.8%	44/96		37.5%	36/96		16.7%	16/96
Fréquence des deux langues									
Français	[]	45.0%	81/180	s.o.	22.8%	41/180	s.o.	32.2%	58/180
Anglais		40.0%	14/35		57.1%	20/35		2.9%	1/35

L'analyse factorielle du Tableau 38 montre que la classe sociale est le seul facteur qui exerce un effet déterminant sur l'emploi de *job* dans la Basse-Ville (écart : 21) : les locuteurs des couches sociales basses emploient ce mot plus souvent (56.2%) que les locuteurs des couches sociales plus hautes. Les analyses croisées des facteurs sociaux montrent l'affaiblissement de la marque sociale de *job* au fil des générations (tendance antérieurement observée dans les deux communautés québécoises : Vieux-Hull et Mont-Bleu). *Job* n'est pas employé plus souvent par les locuteurs de la classe ouvrière que par les locuteurs bien éduqués de la classe moyenne⁹⁴. La Figure 15 montre que dans le quartier de la Basse-Ville l'emploi du mot *job* est très similaire parmi les locuteurs des deux sexes (Figure 15).

Figure 15

Fréquence de *job* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs de la Basse-Ville



D'après le Tableau 38, le facteur âge a un impact déterminant sur l'emploi du terme *ouvrage* dans la communauté de la Basse-Ville (écart : 36). Comme dans toutes les communautés à l'étude, nous observons une baisse drastique dans l'emploi de ce terme vernaculaire chez les jeunes. L'effet de l'âge converge avec celui de l'éducation et du

⁹⁴ Nous avons regroupé les locuteurs qui travaillent dans le domaine des ventes et services et les locuteurs de la classe professionnelle.

sexe: les jeunes hommes de 15 à 34 ans avec une éducation postsecondaire évitent catégoriquement l'emploi du terme *ouvrage* (0/35), (Tableau 51 dans l'annexe).

Comme le montre le Tableau 38, l'emploi des formes *travail* et *emploi* est corrélé avec la classe sociale (écart : 41) et l'âge des locuteurs (écart : 28). Les locuteurs des classes sociales plus hautes et les jeunes préfèrent les formes plus standard *emploi* et *travail*. Nous ne pouvons pas tirer de conclusion certaine à l'égard de l'effet de l'usage de l'anglais sur la fréquence des termes *emploi* et *travail* vu le nombre insuffisant de données, mais, d'après les résultats du Tableau 38, nous signalons une légère tendance à l'utilisation de ces termes par les locuteurs parlant français dans le quotidien.

4.5.3 Communauté du West-End

La communauté du West-End se distingue par la fréquence la plus élevée d'emploi de *job* (58.8%), relativement aux autres communautés à l'étude. D'après l'analyse factorielle à régression multiple, l'emploi de *job* est corrélé avec l'âge (écart : 32), la classe sociale (écart : 29) et le sexe des locuteurs (écart : 24).

Tableau 39

Les résultats d'une analyse factorielle : étude des facteurs sociaux dans l'emploi des termes exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le West-End

	<i>job</i>			<i>ouvrage</i>			<i>emploi, travail</i>		
	Input : 0.587 Log. : -192.776 Sign. : 0.000 Total <i>job</i> : 185 Total : 316 Application: <i>job</i> Non-application: <i>ouvrage, emploi, travail</i>			Input : 0.330 Log. : -190.614 Sign. : 0.043 Total <i>ouvrage</i> : 108 Total : 316 Application: <i>ouvrage</i> Non-application: <i>job,</i> <i>emploi, travail</i>			Input : 0.074 Log. : -66.163 Sign. : 0.035 Total <i>travail/emploi</i> : 23 Total : 316 Application: <i>emploi,</i> <i>travail</i> Non-application: <i>job,</i> <i>ouvrage</i>		
	p	%	N	p	%	N	p	%	N
Âge									
de 15 à 34 ans	.57	58.3%	60/103	.44	29.1%	30/103		12.6%	13/103
de 35 à 54 ans	.66	72.3%	73/101	.37	21.8%	22//101	s.o.	5.9%	6/101
55 ans et plus	.29	46.4%	52/112	.68	50.0%	56/112		3.6%	4/112
écart	32			23					
Classe sociale									
Ouvrière	.69	67.3%	68/101	[]	32.7%	33/101			0/101
Ouvrière qual.	.42	52.3%	56/107		40.2%	43/107	s.o.	7.5%	8/107
Ventes, services	.40	56.5%	61/108		29.6%	32/108		13.9%	15/108
écart	29								
Éducation									
Primaire	s.o.	63.8%	67/105	s.o.	35.2%	37/105	s.o.		1/105
Secondaire		53.4%	101/189		36.5%	69/189		10.1%	19/189
Postsecondaire		77.3%	17/22		9.1%	2/22		13.6%	3/22
Sexe									
Masculin	.59	65.5%	133/203	.45	30.5%	62/203	s.o.	3.9%	8/203
Féminin	.35	46.0%	52/113	.58	40.7%	46/113		13.3%	15/113
écart	24			13					
Langue⁹⁵									
Français	s.o.	43.1%	59/137	s.o.	51.1%	70/137	s.o.		7/316
Anglais/les deux		71.6%	68/95		13.7%	13/95			10/316

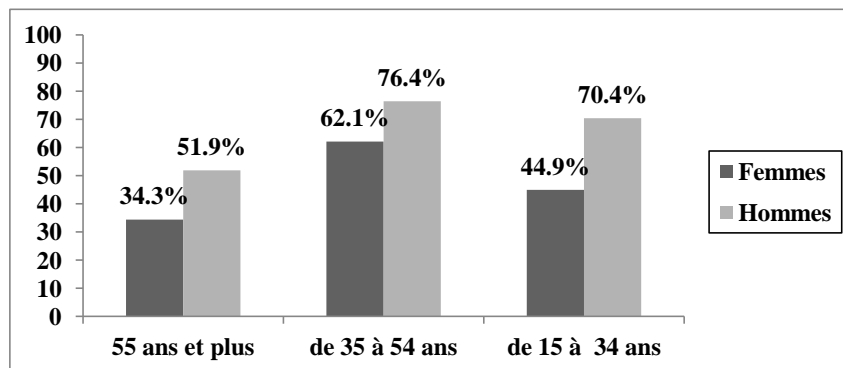
Comme dans les quartiers du Vieux-Hull, du Vanier et de la Basse-Ville, l'emploi de *job* dans le West-End a une montée dramatique parmi les locuteurs nés entre 1930 et

⁹⁵ Les occurrences de langue non rapportée sont omises de l'analyse.

1950. Les hommes emploient le mot *job* plus souvent que les femmes (Figure 16). La même tendance a été observée dans la communauté du Vanier.

Figure 16

Fréquence de *job* en fonction de l'âge et du sexe des locuteurs du West-End



Comme dans les quatre communautés précédentes, parmi les locuteurs âgés de 55 ans et plus l'emploi de *job* est plutôt associé au parler des locuteurs des couches populaires (voir le Tableau 52 dans l'annexe). Par contre, relativement aux autres communautés, dans le West-End *job* est employé le plus souvent parmi les locuteurs de 35 à 54 ans travaillant dans le domaine des ventes et services. Il s'agit d'un effet convergent des facteurs âge, sexe et classe/éducation sur l'emploi de *job*. Ce sont les hommes jeunes, éduqués et travaillant dans le domaine des ventes et services qui sont à l'avant-garde de *job*. La probabilité d'emploi de *job* est plus importante chez les locuteurs qui parlent anglais (71.6%) que le français (43.1%) dans la vie de tous les jours. Mais cette tendance est surtout observée parmi les locuteurs de 35 à 54 ans (les locuteurs nés entre 1930 et 1950).

Dans le West-End, l'emploi du terme *ouvrage* baisse dramatiquement parmi les jeunes locuteurs (écart : 23). Cette tendance est moins ralentie chez les femmes que chez les hommes (écart : 13).

Chez les locuteurs du West-End, le pourcentage d'emploi des termes *emploi* et *travail* est insuffisant pour faire des analyses factorielles (7.3%, 23/316). L'analyse distributionnelle du Tableau 39 révèle néanmoins que les locuteurs des couches sociales hautes sont plus favorables à l'emploi de ces formes.

4.5.4 Synthèse

Les analyses présentées dans les sections (4.3-4.5) nous permettent de faire quelques généralisations. Au niveau distributionnel, dans quatre des cinq communautés à l'étude (sauf le Mont-Bleu), on observe une montée dans l'usage de *job* parmi les locuteurs de 35 à 54 ans. Cette tendance est le résultat de quelques tendances observées d'une communauté à l'autre : (i) tendance à l'augmentation de l'emploi de *job* parmi les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services ; (ii) emploi de *job* au détriment du terme *ouvrage* par les locuteurs des couches sociales basses. L'augmentation d'emploi de *job* chez les jeunes de 15 à 34 ans est due à la propagation de ce terme chez les locuteurs des classes sociales hautes et l'évitement catégorique du terme *ouvrage*. En revanche, dans le Mont-Bleu il y a une forte tendance à l'évitement de *job* par les locuteurs de 35 à 54 ans. La même tendance à l'évitement des formes non standard (ex. *char*) a été antérieurement observée parmi les locuteurs du même âge de la même communauté (Figure 4b).

Au niveau du conditionnement social, dans toutes les cinq communautés parmi les locuteurs de 55 ans et plus, on observe l'association de l'emploi du terme vernaculaire *job* au parler des locuteurs des couches populaires. Parmi les jeunes des quartiers du Vieux-Hull, du Mont-Bleu, du West-End et de la Basse-Ville on observe la tendance à l'emploi accru de *job* par les locuteurs des couches sociales économiquement plus favorisées. Cette tendance est plus prononcée chez les hommes (sauf dans la Basse-Ville). Ce n'est que dans la communauté du Vanier que la stratification dans l'emploi de *job* en fonction de la classe est stable au fil des générations de locuteurs, ce qui est attribuable, d'après nous, à la situation d'insécurité linguistique des francophones de cette communauté.

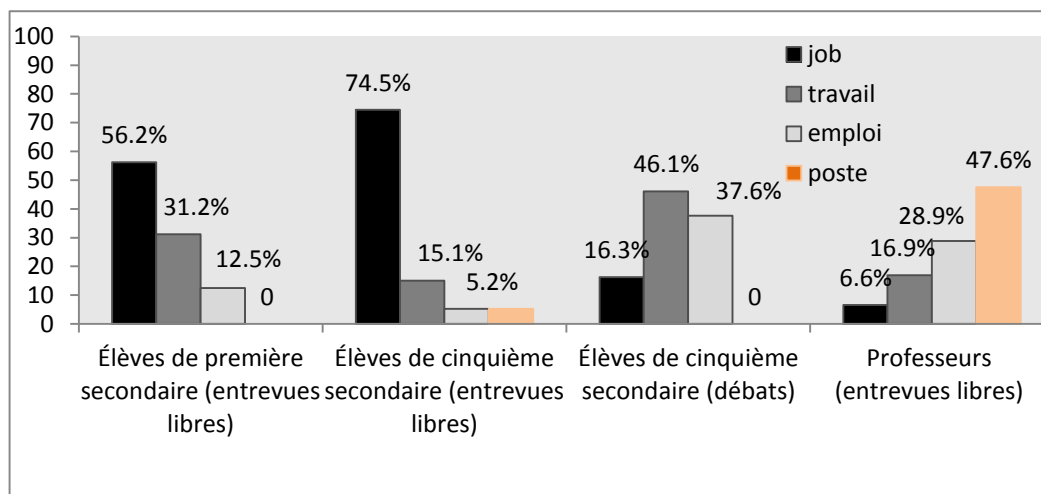
Dans toutes les cinq communautés l'évolution du terme *ouvrage* est à l'inverse de *job*. Les jeunes des couches sociales plus hautes évitent l'emploi d'*ouvrage*. Toutefois, dans le Vieux-Hull, communauté majoritairement francophone, sa baisse est plus ralentie que dans les autres communautés. Il est un peu surprenant que dans le Vanier les locuteurs de 35 à 54 ans en provenance des couches sociales plus hautes font preuve de l'emploi plus fréquent de ce terme vernaculaire, signalant ainsi une sorte de résistance à l'assimilation à l'anglais. Finalement, dans toutes les communautés les formes *emploi* et *travail* sont associées au parler des locuteurs des couches sociales plus hautes. Nous discuterons des raisons de la baisse drastique d'*ouvrage* et de la montée rapide de *job* dans le chapitre 5, les sections 5.3.1 et 5.3.2.

4.6 Parcours de la notion de « travail rémunéré » au XXI^e siècle (*FdO*)

Afin de voir la trajectoire de l'emploi des formes exprimant la notion de « travail rémunéré » en temps réel, nous avons eu recours aux enregistrements du *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social (FdO)*. Nous référons le lecteur à la description détaillée de *FdO* dans le chapitre 2, section 2.3.2.

Figure 17

Distribution des mots exprimant la notion de « travail rémunéré » dans le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social (FdO)*



Quelques généralisations peuvent être formulées à partir de la Figure 17. En comparant la fréquence de l'emploi de *job* par les locuteurs nés entre 1960 et 1970 (Ottawa-Hull) et ceux nés entre 1988 et 1994 (*FdO*), on constate la stabilité dans l'emploi de *job* dans le parler des jeunes (63.3%-65.4%).

Les mots les plus employés par les professeurs en entrevue pour exprimer la notion de « travail rémunéré » sont *poste* (47.6%), *emploi* (28.9%) et *travail* (16.9%). *Job* semble être évité par les professeurs en raison de ses origines anglaises (6.6%).

Le terme le plus fréquent parmi les élèves de première et de cinquième années en entrevues libres est *job*. Pourtant, remarquons que le pourcentage d'emploi de ce mot est beaucoup plus élevé chez les élèves de cinquième (de 15 à 17 ans) que chez les élèves de première année au secondaire. La même tendance a été observée dans le cas de *char* (chapitre 3, section 3.6). L'emploi très fréquent de *job* chez les jeunes âgés de 15 à 17 ans pourrait s'expliquer par le prestige du mot *job* parmi les adolescents. Comme parmi les adolescents de 15 à 17 ans l'imitation des termes employés par les pairs est très forte (afin de ne pas être rejeté par son groupe), la fréquence de *job* est très haute (74.5%). La préférence de *job* parmi les adolescents de cet âge pourrait également être motivée par le contact en anglais avec les camarades d'école hors la salle de classe. D'après Mougeon et al. (2004) les adolescents tendent à employer *job* afin de souligner son bilinguisme. La fréquence moins importante de l'emploi du mot *job* (56.2%) chez les élèves de première année pourrait s'expliquer par l'effet standardisateur de l'école, qui semble être plus fort que l'influence des pairs parmi les élèves de 12 à 14 ans.

Nous n'avons détecté aucune occurrence du mot *ouvrage* ni dans le discours des professeurs, ni lors des débats ou des entrevues libres avec des adolescents – un indice de vernacularité et de stigmatisation de ce terme. Le fait que pendant les entrevues libres, les élèves n'utilisent jamais le mot *ouvrage* signale qu'il n'y a pas de transmission de ce terme par les parents dans les foyers francophones. Le fait que les professeurs n'utilisent pas *ouvrage* à l'école et que ce terme n'est pas introduit dans des manuels scolaires suggère qu'il n'y a pas d'acquisition de cette forme à l'école non plus. Le mot *ouvrage* est devenu marginal en raison de sa valeur stigmatisée.

L'étude de l'emploi des formes référant à la notion de « travail rémunéré » durant les débats montre que dans le discours formel (c'est-à-dire quand leur production orale est évaluée), les élèves de cinquième secondaire ont plus recours aux termes *travail* (46.1%) et *emploi* (37.6%), qu'au terme *job* (16.3%). Cette constatation confirme que *job* est bel et bien la forme de prestige au sein de la communauté québécoise, mais que dans le contexte de l'école ce terme est évité autant par les professeurs que par les élèves.

En raison du nombre assez petit des formes référant à la notion de « travail rémunéré » parmi les élèves de première année nous ne sommes pas en mesure de tirer des conclusions définitives. Dans le cas des élèves de cinquième année au secondaire, nous n'avons pas observé de tendances bien prononcées dans l'emploi des termes référant à la notion à l'étude en fonction du sexe, de la région de naissance des locuteurs ou du type de programme scolaire (école publique versus école privée). Les résultats de notre analyse suggèrent le caractère universel de l'emploi du mot *job* par la jeunesse du côté québécois (Hull) de la capitale nationale du Canada.

4.7 Synthèse de la notion de « travail rémunéré »

Le chapitre 4 a débuté par le choix de la méthodologie adoptée pour l'étude de la notion de « travail rémunéré » en français de la région d'Ottawa-Hull. Afin d'isoler l'effet des facteurs sociaux de celui des facteurs sémantiques, nous avons opté pour une approche double : approche compréhensive de Geeraerts (2010) et l'approche restrictive de Sankoff et al. (1978). Les résultats des analyses montrent un système complexe d'effet convergent des facteurs sémantiques et sociaux dans le conditionnement de l'emploi des mots désignant la notion de « travail rémunéré ». L'analyse multivariationnelle dans la perspective de l'approche compréhensive souligne que la nature sémantique a une forte influence sur l'emploi des termes *ouvrage* et *job*. Afin d'étudier plus profondément l'impact des facteurs sociaux sur l'emploi des termes référant à la notion à l'étude, nous avons restreint l'analyse (approche restrictive), en excluant les occurrences utilisées dans les sens de [+tâche] et de [+poste nommé]. Une série d'analyses distributionnelles,

factorielles et croisées sur l'ensemble des données et dans chaque communauté, considérée séparément, nous a permis de voir les tendances générales dans la variation de la notion de « travail rémunéré », et à établir une stratification sociale dans l'usage des formes lexicales à travers le temps et l'espace. Mais ce qui apparaît plus pertinent, c'est l'interprétation de la signification sociale de la stratification observée. Nous en discutons dans le chapitre 5.

CHAPITRE 5 : DISCUSSION

5.1 Introduction

Dans ce chapitre nous discutons des résultats de notre recherche. Nos objectifs sont comme suit :

- (i) interpréter la signification de la stratification sociale observée dans la variété de français étudiée,
- (ii) démontrer la relation entre le choix des termes lexicaux, l'identité des locuteurs et la dynamique communautaire,
- (iii) démontrer comment les résultats de notre étude s'inscrivent dans la littérature existant sur le sujet,
- (iv) vérifier si les changements au niveau de la structure grammaticale vont de pair avec ceux au niveau de la structure lexicale.

5.2 Évolution de l'emploi des mots exprimant la notion de « véhicule automobile » en temps réel

5.2.1 Aux origines du terme *char*

Poirier (1989, 94-5) affirme qu'en français québécois le terme *char* dans les sens de « train », de « wagon » et de « véhicule automobile » est un calque de l'anglais *car*. La constatation de Poirier sur les origines purement anglaises de *char* en français québécois nous semble tout-à-fait plausible en raison du contact long et intense du français avec l'anglais dans la variété en question. Les expressions calquées comme *char usagé* 'used car', *char à diner* 'dining car', *char à bagages* 'baggage car', *les chars* 'the cars' appuient davantage l'hypothèse du transfert intersystémique *car-char* (*Ibid*). Notons aussi que dans le *Dictionnaire électronique des anglicismes*, créé par le CATIFQ (Le Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois), le mot *char* est

répertorié parmi les exemples d'emprunts critiqués à l'anglais tirés de la *Banque de données textuelles de Sherbrooke (BDTS)*⁹⁶.

À notre tour, nous supposons que l'apparition du mot *char* dans le sens de « véhicule automobile » dans le vocabulaire du français canadien n'est pas nécessairement due au transfert de l'anglais *car*. Son apparition en français canadien ne s'explique pas non plus par la transmission du mot *char* dans ses différents sens exprimant le progrès technologique (sauf « véhicule automobile ») directement du français hexagonal. Notre hypothèse est qu'en français canadien une innovation *char* dans le sens de « véhicule automobile » est le résultat d'un changement interne (par élargissement sémantique) du vocabulaire canadien. En d'autres termes, afin de nommer une nouvelle réalité du progrès technique, les Canadiens francophones ont repris le terme *char* déjà bien intégré dans leur vocabulaire dans d'autres sens du domaine des transports (ex. : *char à bœuf*, *char à quatre roux*). Notre hypothèse est appuyée par quelques faits.

À l'époque précédant l'arrivée des premiers colons sur le territoire canadien au XVIIe siècle, le terme *char* (qui vient à son tour de *chariot*, *charrette*, XIIe siècle) était employé en français hexagonal dans le sens de « n'importe quelle voiture ». Et c'est avec ce sens-là que le mot *char* a été transplanté sur le territoire canadien par les premiers colons. En français hexagonal, avec le passage du temps, *char* a connu l'extension de son sens (« train », « wagon », « véhicule militaire »), puis la réduction de sa polysémie (l'emploi de *char* dans les sens de « train », de « wagon » et de « tramway » est tombé en désuétude). Avec l'apparition des premiers chemins de fer au Canada au XIXe siècle, *char* a le même élargissement sémantique qu'en France (voir la section 2.2.1.1). Ainsi, par analogie avec l'évolution sémantique du terme *char* dans les sens de « train » et de « wagon » dans les deux variétés de français de deux côtés de l'Atlantique, nous pourrions proposer l'hypothèse d'un développement interne dans le vocabulaire du français canadien, à l'exemple de l'emploi de *char* dans le sens de « véhicule automobile ». Poirier (1989, 94) suggère lui-même que « [...] il est normal de nommer les réalités nouvelles à partir des appellations déjà bien implantées dans le domaine du

⁹⁶Retrouvable sur <<http://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/index.htm>>.

transport ». L'hypothèse d'un développement interne de la grammaire française du français parlé au Canada a été antérieurement suggérée par Blondeau (2003), Martineau (1988), Martineau et al. (2004). Par exemple, Martineau (1988) affirme que l'élision de *que* en français québécois n'est pas obligatoirement due à son omission dans la grammaire de l'anglais, mais plutôt au développement interne de la structure grammaticale du français québécois.

Pour appuyer l'hypothèse du développement interne par élargissement sémantique du mot *char* dans le sens de « véhicule automobile » en français canadien nous invoquons les résultats de notre étude des *Récits du français québécois*, dont le parler est représentatif du français québécois du XIXe siècle (Poplack et St-Amand 2007). Tout d'abord, il faut garder à l'esprit que les locuteurs des *Récits du français québécois* (les locuteurs nés au Québec entre 1846 et 1895) ne parlaient pas anglais et n'avaient pas (ou très peu) de contact avec l'anglais (*Ibid*). Le fait que nous avons trouvé les occurrences de *char* dans le sens de « véhicule automobile » chez les locuteurs qui ne parlaient pas anglais pourraient signifier que son apparition et son emploi en français canadien pourraient être conditionnés par des facteurs autres que le contact avec l'anglais (par exemple, le contact avec le québécois vernaculaire). Il faudrait avouer que cette observation a un contre-argument. Il n'est pas certain que les locuteurs du *RFQ* utilisant le terme *char* dans le sens de « véhicule automobile » soient ses importateurs. Il n'est pas exclu non plus que les importateurs de *char* puissent être plus bilingues que les locuteurs de *RFQ*. L'étude des données antérieures au corpus de *RFQ* est nécessaire pour approfondir ces observations. Soyons prudente et ne perdons pas de vue que le français sur le territoire canadien n'a jamais été complètement soustrait à l'influence de l'anglais. Finalement, nous gardons toujours à l'esprit que dans le *RFQ* le nombre de *char* dans le sens de « véhicule automobile » n'est pas considérable pour faire des conclusions certaines.

Deuxièmement, les locuteurs d'Ottawa-Hull nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus lors de l'enquête entre 1983 et 1984 attestent une haute fréquence d'emploi de *char*. Cependant, les locuteurs de cette génération étaient plutôt franco-dominants, dont le niveau de compétence en anglais était très bas (Poplack 1989). Nos résultats montrent

que l'usage de *char* a la plus haute fréquence dans les communautés majoritairement francophones, où les locuteurs n'avaient pas beaucoup (ou avaient très peu) de contact avec l'anglais. D'une part, si on parle en termes de l'importation de *char*, notre résultat reflète l'observation antérieurement invoquée par Poplack et al. (1988) à la base du corpus d'Ottawa-Hull. D'après ces auteurs, les emprunts établis (ex. *fun, chum, gang, boss, toast, truck*) sont plus fréquents parmi les franco-dominants et dans les communautés francophones majoritaires (Poplack et al. 1988, tableaux 8 et 11). Ainsi, dans leur étude, la fréquence des emprunts établis est la plus haute dans les communautés francophones majoritaires du Vieux-Hull (65%) et du Mont-Bleu (62%), tandis que dans les communautés francophones minoritaires du côté de l'Ontario leur taux est moins considérable (Vanier : 57% ; Basse-Ville : 53% ; West-End : 51%). *Char* suit la même tendance. Si on parle en termes de la diffusion de *char* en français canadien, d'une part, on pourrait proposer que *char* est transmis d'une génération à l'autre en tant qu'un terme du québécois vernaculaire. D'autre part, il est plausible que la diffusion de *char* dans le sens « véhicule automobile » a été accélérée par la convergence avec la forme anglaise *car* dans le même sens, et cela surtout dans le contexte du contact très intense avec l'anglais dans la région d'Ottawa-Hull. Avec le temps, le lien initial de *char* avec le bilinguisme et la forme anglaise aurait pu être perdu. En effet, il ne faut pas rejeter la possibilité d'un effet double contribuant au maintien du canadianisme *char*.

En ce qui concerne la transmission et la reproduction du terme *char* en français canadien, examinons les données des locuteurs nés avant 1930 dans la région de l'Outaouais. La région d'Ottawa-Hull représentait au début du XXe siècle une localité avec un mode de vie plutôt rural (Castonguay 2002). Une grande partie de la population faisait partie des couches sociales basses peu instruites. Il n'y a donc rien de surprenant que le parler de ces locuteurs abondait en termes populaires ou vernaculaires (un usage fréquent des canadianismes *char, machine, ouvrage, job*). Les locuteurs des couches sociales basses font partie, en général, d'un réseau social très dense (Gadet 2007 ; Milroy 1980) et sont enclins à reproduire les termes employés par les membres de la communauté avec le même statut socio-économique. En raison de leur manque

d'éducation, les locuteurs des couches sociales basses ne se rendent pas toujours compte de la valeur stigmatisée attribuée au terme vernaculaire *char* par les locuteurs des couches sociales plus hautes. Et puis, il ne va pas de soi qu'à l'époque donnée les locuteurs des couches socio-économiques basses avaient une connaissance du registre formel pour nommer une invention technologique qui fonctionne sans chevaux. À la lumière de ces observations, parmi les locuteurs des couches sociales basses nés avant 1930, le contact avec l'anglais en tant que le facteur du maintien et de la reproduction du terme *char* ne semble pas être le plus déterminant. Le maintien de l'usage de *char* semble plutôt être résultat de sa transmission en tant qu'un mot typique du parler canadien d'une génération à l'autre dans les foyers et les communautés francophones (avec un contact intense avec le vernaculaire).

Finalement, la consultation des données acadiennes⁹⁷ révèle l'alternance des termes *char* et *car* référant à la notion de « véhicule automobile » en français des locuteurs de l'Île-du-Prince-Édouard. La variété de français en question est en contact très intense avec l'anglais depuis très longtemps, ce qui contribue sans doute à une riche variation des formes autant grammaticales que lexicales (King 2000). Regardons les exemples (18a, 18b) :

- (18) a. [] route-cinq minutes de drive, so je m'avais acheté un *car* pour traveler
à l'*ouvrage* (14 :331)
- b. [...] je te dis-ils feriont de quoi parce qu'ils avont des *chars*, ils avont des bills à payer (13 : 164)

La coexistence des termes *char* et *car* en (18a, 18b) pourrait être attribuée à leurs origines différentes : *car* (l'emprunt à l'anglais), *char* (terme d'origine française). Le fait que ces deux termes coexistent en français parlé à l'Île-du-Prince-Édouard appuierait plutôt l'hypothèse de l'apparition de *char* dans le sens de « véhicule automobile » comme résultat du développement interne du français de cette variété ; et, de la reproduction du

⁹⁷Nous remercions Ruth King, professeur à l'Université York, de nous avoir donné l'accès aux données du corpus de l'Île-du-Prince-Édouard. Ces données siègent aux archives linguistiques de l'Université de York.

terme vernaculaire d'une génération à l'autre dans les foyers francophones. La coexistence de *char* et *car* en français ontarien est aussi attestée par Mougeon et al. (2010). Nous n'avons trouvé aucune occurrence du terme *car* dans le corpus d'Ottawa-Hull.

En conclusion, à la lumière des observations ci-dessus, nous ne pouvons pas ne pas prendre en considération l'hypothèse qu'en français de l'Outaouais (une variété du français laurentien) *char* est le résultat du développement interne du vocabulaire du français parlé de la variété à l'étude. Le maintien et la reproduction de ce terme d'une génération à l'autre semblent être conditionnés par le contact avec le français vernaculaire et, possiblement, renforcés par les facteurs liés à un intense contact avec l'anglais. Nous allons voir d'ailleurs dans les sections à suivre que c'est tout un système de facteurs individuels et communautaires qui contribuent à l'usage de *char* en français parlé à Ottawa-Hull. Cependant, il faut avouer que nos conclusions sont basées sur les résultats de l'étude du corpus d'Ottawa-Hull à la fin du XIXe-XXe siècles, alors nous nous rendons compte des limitations de nos observations.

Dans les sections (5.2.2) et (5.2.3), nous faisons la synthèse de l'évolution dans l'emploi des mots désignant la notion de « véhicule automobile » dans la première moitié du XXe siècle (les locuteurs nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus lors de l'enquête à Ottawa-Hull entre 1983 et 1984), au milieu du XXe siècle (les locuteurs nés entre 1930 et 1950 et âgés de 35 à 54 ans), et vers la fin du XXe siècle (les locuteurs nés entre 1950 et 1970 et âgés de 15 à 34 ans).

5.2.2 Usage de la notion de « véhicule automobile » au début du XXe siècle

Nous avons observé des tendances générales dans la répartition des termes référant à la notion de « véhicule automobile » dans le corpus du français de la région d'Ottawa-Hull dans la première moitié du XXe siècle. Nos observations sont basées sur les résultats des analyses factorielles à régression multiple des enregistrements des locuteurs nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus.

L'usage des mots dans le sens de « véhicule automobile » parmi les locuteurs de cette génération constitue un ensemble diatopique et diastratique assez homogène. En d'autres mots, les locuteurs des cinq communautés étudiées démontrent les mêmes tendances dans l'emploi des termes lexicaux référant à la notion en question. Commençons par dire qu'à l'époque donnée la fréquence bien élevée du terme *char* (relativement aux termes plus standard *auto* et *automobile*) est en relation avec une forte proportion des couches sociales basses et leur mode de vie plutôt rural dans la région d'Ottawa-Hull. Le vocabulaire, comme un indicateur du statut socio-économique des locuteurs, reflète une forte stratification selon la classe sociale et une forte hiérarchisation sociale dans le choix des formes lexicales à cette époque. Dans chacune des cinq communautés à l'étude, on observe une association linéaire de *char* au parler des couches populaires et son évitement au profit des termes plus standard *auto*, *automobile* par les locuteurs des couches sociales plus hautes.

Malgré une association du terme *char* au parler populaire, l'orientation des francophones de la région d'Ottawa-Hull envers ce terme semble être plutôt positive au début du XXe siècle⁹⁸, et cela pourrait être relié à sa fréquence élevée et à la dominance ouvrière de la région de l'Outaouais. Pour finir, le logiciel GoldVarb n'a identifié aucune association de l'emploi du terme *char* dans le sens de « véhicule automobile » avec le sexe des locuteurs ou la situation du contact avec l'anglais (le niveau de compétence en anglais, la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien).

5.2.3 Usage de la notion de « véhicule automobile » dans la deuxième moitié du XXe siècle

La deuxième moitié du XXe siècle est marquée par de grands changements sociaux qui impliquent, à leur tour, des changements linguistiques et des associations bien inattendues au sein des communautés de la région de l'Outaouais. Les résultats des

⁹⁸ Poirier (1989, 95) dit que dans le français québécois de la première moitié du XXe siècle le mot *char* « [...] ne comporte aucune connotation dépréciative ».

analyses factorielles des mots référant à la notion de « véhicule automobile » révèlent des divergences dans l'usage lexical des cinq communautés dans la région étudiée.

À cette époque, chaque communauté se développe d'après ses propres normes, ses valeurs de prestige et ses forces sociales. Chacune des cinq communautés à l'étude représente un ensemble géographique, mais encore plus pertinent dans le cadre de notre recherche, chaque communauté constitue un ensemble des usages lexicaux, des relations entre les groupes sociaux, des valeurs et des normes appréciatives. Pour citer Gadet (2007, 91) :

La dimension sociale d'une communauté n'est pas seulement relationnelle, elle est aussi normative (au sens sociologique de partage de normes et de valeurs). Les évaluations produites par les locuteurs (d'eux-mêmes et des autres) appuient la conception de la communauté linguistique comme partage d'appréciations sur les façons de parler, quelles que soient les différences dans les productions individuelles.

Les résultats de notre étude appuient l'observation de Gadet. À Ottawa-Hull chez les locuteurs nés entre 1930 et 1950 (âgés de 35 à 54 ans), l'appréciation des normes sociales, s'exprimant dans le choix des mots référant à la notion de « véhicule automobile », met en relief la spécificité et la dynamique sociale de chaque communauté de cette région. Les différences inter- et intragroupes s'accroissent encore plus parmi les locuteurs nés entre 1950 et 1970 et qui ont reçu leur éducation dans les années 1960 et 1980.

Afin de comprendre en pleine mesure les déclencheurs de l'évolution de l'usage lexical, il n'est pas suffisant de considérer uniquement les facteurs statiques comme le sexe, l'âge ou le statut socio-économique des locuteurs, mais il est nécessaire d'approfondir l'étude de l'interaction des facteurs sociaux dans la dynamique communautaire. En d'autres mots, il est nécessaire d'examiner la structure des groupes sociaux et les relations intergroupes dans chaque communauté séparément (Gadet 2007 ;

Meyerhoff 1993 ; Mougeon 2005). En raison de ses caractéristiques, le facteur communauté n'est pas certes simple à étudier, mais il est cependant nécessaire à considérer dans l'explication de la dynamique de l'usage lexical parmi les locuteurs qui partagent le même territoire. Il nous apparaît important de penser à ce que la langue et ses composantes signifient pour chaque communauté de locuteurs, puisque chaque communauté a sa structure sociale, son histoire linguistique et son propre système de normes sociales. Il nous semble également important d'étudier les relations entre les cinq communautés linguistiques d'Ottawa-Hull afin de comprendre la motivation dans le jugement social des termes lexicaux. Pour citer Guy (1988, 38): «Language is quintessentially a social product and a social tool, and our understanding of any tool will be immeasurably enhanced by knowledge of its makers and users and uses».

Dans les sections 5.2.3.1-5.2.3.3, nous résumons les résultats pour la variable « véhicule automobile », par communauté.

5.2.3.1 Les communautés du Mont-Bleu et du Vanier (deuxième moitié du XXe siècle)

Il était prévisible que les locuteurs de ces deux communautés linguistiques témoignent de l'emploi plus fréquent des termes lexicaux standard. Dans ces deux communautés, la répartition fréquentielle des mots standard et non standard reflète la stratification selon la classe toujours assez prononcée dans la deuxième moitié du XXe siècle. Les locuteurs du haut milieu social tiennent beaucoup à l'emploi des termes standard *auto* et *automobile*, tandis que les locuteurs du milieu bas emploient plus fréquemment le terme populaire *char*.

Notons, qu'au fil des générations des locuteurs du Mont-Bleu nous observons une dynamique intéressante en forme curvilinéaire dans la répartition fréquentielle des termes exprimant la notion de « véhicule automobile » (Figure 4b). Les locuteurs de 55 ans et plus attestent de l'emploi très fréquent de ce terme; les locuteurs entre 35 et 54 ans tendent à employer plus fréquemment les termes standard *auto*, *automobile* et *voiture*, tandis que les jeunes de la classe moyenne (moyenne haute) montrent de nouveau la

montée dans l'emploi de *char*. Le fait que les locuteurs de 35 à 54 ans attestent de l'évitement dans l'emploi du terme vernaculaire *char* et l'emploi plus fréquent des variantes standard pourrait s'expliquer en termes de gradation d'âge. Ainsi, les locuteurs de cet âge représentent une catégorie de la population la plus active dans le marché du travail ; ces personnes sont très intégrées dans la société et sont les plus sensibles à la pression normative (Chambers 2008, 358-60 ; Chambers et Trudgill 1998 ; Eckert 1997). Plus leur langue est rapprochée du français standard (le français hexagonal), mieux ils sont évalués par la communauté. Par contre, les jeunes locuteurs sont moins sensibles à la pression normative de la société ; ils sont plus enclins à ne pas suivre la norme des adultes mais plutôt la norme des pairs, des jeunes du même âge au sein de la communauté (Cheshire 1982 ; Eckert 1989).

Comme on peut le constater, en général ce sont les locuteurs des couches sociales hautes qui dictent la hiérarchisation des formes lexicales, c'est-à-dire l'usage lexical qui est plus valorisé socialement que les autres. Il est un peu surprenant que dans le Vanier, la communauté à dominance de la classe moyenne, un groupe de locutrices de la classe moyenne et âgées entre 35 et 54 ans se distingue du reste de la communauté par un emploi assez fréquent du terme *char*, un trait du parler vernaculaire. Nous interprétons cette tendance à l'emploi du terme du québécois vernaculaire (un terme évalué négativement dans les communautés ontariennes voisines) comme l'indice d'une relative sécurité linguistique parmi les francophones du Vanier, le bastion francophone sur le territoire ontarien.

5.2.3.2 Les communautés de la Basse-Ville et du West-End (deuxième moitié du XXe siècle)

Il n'y a rien de surprenant que les communautés ontariennes du West-End et de la Basse-Ville diffèrent des communautés du Vanier et du Mont-Bleu par un pourcentage plus important du terme vernaculaire *char* et par une faible fréquence d'emploi des contreparties standard *auto*, *automobile* et *voiture*. Cet usage lexical est corrélé à la structure des deux communautés, considérées toutes les deux comme des milieux avec

une forte proportion des couches sociales basses. Ce qui apparaît plus intéressant dans la dynamique de l'usage lexical au sein de ces deux communautés, c'est la constatation de la stabilité de la stratification sociale selon la classe dans l'emploi des termes lexicaux, s'exprimant tout au long du XXe siècle dans l'association de *char* au langage populaire. Quelle est la signification de cette dévaluation stable de *char*? Elle pourrait être interprétée comme résultat d'insécurité linguistique des francophones dans les deux communautés ontariennes (West-End et Basse-Ville) avec une forte concentration de la population anglophone. Rappelons que d'après le recensement de 1976, ces deux communautés ontariennes sont majoritairement anglophones. Selon Castonguay (2002, 49-50), du côté ontarien l'impact du mode de vie anglo-saxon imposée par la prédominance anglophone est très fort sur la vie des francophones : l'anglais est au premier rang dans les médias, dans les lieux de travail, dans les services publics, etc. Afin de trouver un emploi et de se sentir intégrés dans la société, les francophones de la classe moyenne du West-End et de la Basse-Ville s'orientent plutôt vers le mode de vie anglo-saxon ; ils tendent à employer le langage plus standard, en évitant les formes du québécois vernaculaire (*char*, entre autres). À l'instar des observations de Castonguay sur le fort pouvoir d'assimilation de l'anglais, nous pourrions supposer que dans les communautés franco-ontariennes de la région d'Ottawa, la forme *char* porte une valeur stigmatisée.

En termes de la reproduction de *char* en français des deux communautés ontariennes en question, nous n'excluons pas l'influence du contact intense avec l'anglais. Comme la communauté du West-End est considérée comme une communauté majoritairement anglophone, on pourrait s'attendre à ce que le contact intense avec l'anglais dans la vie de tous les jours renfoncerait le maintien de l'usage de *char* vu la tendance à converger avec la contrepartie anglaise *car* (Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2010 ; Poirier 1989) Cependant, le facteur niveau de compétence en anglais et le facteur fréquence d'emploi de l'anglais dans le quotidien n'ont pas été identifiés par GoldVarb comme ayant un effet significatif dans l'emploi de *char*.

Par contre, les résultats des analyses factorielles en provenance de la Basse-Ville, communauté à bilinguisme équilibré, montrent qu'en effet le niveau de compétence en

anglais parmi les locuteurs de 35 à 54 ans a un impact significatif sur l'emploi de *char*, s'exprimant dans le taux plus important de ce terme parmi les locuteurs hautement bilingues. Malgré les résultats obtenus, nous restons prudente à faire les conclusions définitives sur l'impact déterminant du facteur niveau de compétence en anglais sur l'emploi de *char*, car dans la Basse-Ville parmi les franco-dominants (avec un niveau bas de compétence en anglais) de 15 à 34 ans la fréquence de *char* est très haute (ce qui va à l'encontre de la tendance prédite). Il apparaît donc plus prudent de conclure que la reproduction de *char* dans les communautés majoritairement anglophones est le résultat de l'effet double du contact avec le français vernaculaire dans les foyers francophones et le contact intense avec l'anglais dans les espaces sociaux. Nos observations appuient celles de Nadasdi et al. (2004), où les auteurs observent que les adolescents franco-ontariens semi-restreints (donc les adolescents avec le plus haut taux de bilinguisme) témoignent de la plus haute fréquence de l'emploi de *char*, attribuable à l'effet double du contact avec l'anglais et le contact avec le français vernaculaire. La tendance observée dans la Basse-Ville, communauté à bilinguisme équilibré, va de pair avec la tendance observée parmi les adolescents franco-ontariens semi-restreints.

5.2.3.3 La communauté du Vieux-Hull (deuxième moitié du XXe siècle)

Au début du XXe siècle, le Vieux-Hull (un quartier sur la rive québécoise) faisait partie de l'ensemble communautaire homogène de la région d'Ottawa-Hull. Cette communauté partageait les mêmes tendances que chacune des quatre autres communautés à l'étude dans l'emploi des formes lexicales référant à la notion de « véhicule automobile ». Par contre, la deuxième moitié du XXe siècle indique le renversement dans le jugement social de l'usage des formes vernaculaires, en général, et du mot *char*, référant à la notion de « véhicule automobile », en particulier. Nous proposons d'entamer une discussion sur la dynamique de l'évolution et de l'évaluation du terme vernaculaire *char* dans le Vieux-Hull, et cela relativement aux quatre autres communautés à l'étude.

La répartition fréquentielle du terme *char* et sa corrélation aux indices sociaux reflète la dynamique des relations sociales du Vieux-Hull. Les analyses factorielles

montrent que dans cette communauté l'effet de classe sur l'emploi du terme vernaculaire *char* s'estompe d'une génération à l'autre, au point de disparaître complètement chez les jeunes de 15 à 34 ans. Si dans la première moitié du XXe siècle l'emploi de *char* était associé au parler populaire, une tendance opposée est observée dans la deuxième moitié du XXe siècle : les jeunes éduqués du Vieux-Hull sont favorables à l'emploi de ce terme vernaculaire. À la différence des trois communautés ontariennes (Vanier, Basse-Ville, West-End), parmi les jeunes et éduqués Québécois du Vieux-Hull *char* ne semble plus être associé au parler populaire, mais ce terme est perçu plutôt comme un code identitaire, notamment un sentiment d'appartenance au groupe québécois. La montée dans l'emploi du terme *char* semble provenir du haut de la pyramide sociale, c'est-à-dire des locuteurs éduqués des couches sociales hautes. Ces locuteurs ont une bonne connaissance du registre standard et de la valeur populaire (par défaut, évaluée socialement négativement) de *char* en français canadien, mais sont toutefois à l'avant-garde de la propension de son emploi. Et au contraire, les termes standard *auto*, *automobile*, *voiture* jouissant d'un plus grand prestige en tant que les variantes *françaises*, sont utilisés beaucoup moins fréquemment par ces jeunes Québécois. Comment interpréter chez les jeunes Québécois cette tendance à un maintien dans l'emploi de *char* en dépit de sa valeur stigmatisée dans les communautés ontariennes voisines ?

D'une part, l'augmentation de l'emploi de *char* au fil des générations pourrait indiquer un changement en cours dans le Vieux-Hull, un changement plutôt du haut vers le bas, vu que les locuteurs des couches sociales hautes sont à l'avant-garde de cette tendance. Mais d'autre part, il faut garder à l'esprit que le terme *char* coexiste avec d'autres formes référant à la notion de « véhicule automobile » depuis l'apparition des premiers automobiles, ce qui appuierait plutôt l'idée de la co-variation stable avec une tendance à un emploi accru de *char* en tant qu'une marque identitaire d'appartenance québécoise. Dans le même ordre d'idées, Mougeon et al. (2010) dans leur étude sur le parler des adolescents franco-ontariens constatent qu'à Hawkesbury, la variante *car* est un marqueur d'appartenance au groupe des pairs. Alors, quels sont les déclencheurs de

l'évaluation positive du terme *char* chez les jeunes Québécois du Vieux-Hull dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Comme la première interprétation possible de ce phénomène, on pourrait proposer une tendance à l'atténuation (au moins symbolique) des frontières bien définies entre les couches sociales hautes et basses de la région d'Ottawa-Hull dans la deuxième moitié du XXe siècle. En d'autres termes, le langage des couches sociales hautes et basses devient plus rapproché, plus homogène ; il s'agirait d'un terme *char* sans marque sociale de classe. Cependant, l'hypothèse de l'atténuation des frontières entre les classes sociales est affaiblie par le fait que l'emploi de *char* est toujours associé au parler populaire, au parler mal, dans les communautés ontariennes voisines du Vieux-Hull.

Une autre interprétation d'une tendance à l'emploi plus accru du terme *char* parmi les jeunes Québécois du Vieux-Hull pourrait être également proposée. La tendance à la montée de l'emploi de *char* chez les jeunes Québécois du Vieux-Hull pourrait être interprétée comme l'indice d'un changement culturel. Revenons au Québec à la fin des années 1960, dans les années de la Révolution Tranquille (Bouchard 2002, 217-73 ; Castonguay 2002 ; Laforest 2002). Avant l'entrée en vigueur en 1977 de la Loi 101 (en d'autres mots, de la *Charte de la langue française*), l'anglais dominait fortement au quotidien de la région d'Ottawa-Hull. Cette prédominance anglophone, selon Laforest (2002, 86-9), est une des raisons d'une appréciation négative du français québécois par les Canadiens autant anglophones que francophones. Pour citer cet auteur : « Cette autodépréciation est constitutive d'un sentiment d'insécurité linguistique » (Laforest 2002, 88). Dans ce cadre, il serait plausible de supposer que la Révolution Tranquille ait pu avoir une influence sur la renaissance et la revendication de la conscience québécoise, de la culture québécoise, de la valeur de la langue des Québécois et de l'usage des mots vernaculaires. En plus, le lexique est le niveau de langue fortement lié avec les changements socioculturels dans la société, à la culture et à la mode de vie. L'augmentation dans l'emploi des mots typiques du vocabulaire québécois pourrait être interprétée comme une des conséquences de la politique linguistique en faveur du québécois dans les années de la Révolution Tranquille. À l'instar de ces observations, nous supposons que dans le Vieux-Hull, la communauté majoritairement francophone, les

jeunes Québécois sont déterminés à mettre en valeur leur appartenance identitaire par une forte association entre les formes vernaculaires et les origines québécoises. Le fait d'employer le terme *char* marquerait leur identité et le sentiment d'appartenance à la communauté québécoise, la communauté de leurs familles, de leurs amis et de leurs proches. En plus, le statut majoritaire du français et la dominance ouvrière renforcerait chez les jeunes du Vieux-Hull le sentiment d'appartenance à la communauté québécoise. Étant donné la dominance ouvrière et le statut majoritaire du français, la mobilité sociale des jeunes de cette communauté serait moins prononcée et l'attrait instrumental du français standard (français France) serait moins fort (observation suite la discussion avec R. Mougeon).

5.2.4 Notion de « véhicule automobile » au début du XXI^e siècle

Les données du début du XXI^e siècle (*Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire: milieu scolaire et milieu social*, Poplack et Bourdages 2005) montrent que chez les élèves québécois du Mont-Bleu (âgés entre 12 et 17 ans lors de l'enquête dans les années 2004 et 2006) le terme *char* est une norme communautaire ou locale (voir le chapitre 3, section 3.6). Les Québécois de cette génération emploient le terme *char* très fréquemment hors la salle de classe (la situation de communication informelle). Le contact fréquent avec le québécois vernaculaire dans les espaces sociaux (hors l'école) assure parmi les jeunes Québécois la transmission des traits vernaculaires dans les échanges langagiers. Ainsi, le mot *char* est transmis et reproduit d'une génération à l'autre dans les foyers québécois et dans les espaces communautaires (sauf l'école) en tant qu'une norme locale. En même temps, la tendance opposée, notamment la standardisation du parler, est observée dans les salles de classe des écoles des communautés québécoises. À l'école, les professeurs enseignent le français plutôt rapproché du français hexagonal, c'est-à-dire le vocabulaire plus standard, plus prestigieux (Laforest 2002 ; Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004). Ainsi, dans le contexte du français québécois, la relation entre la norme locale (le vernaculaire, la

norme communautaire) et la norme globale (la norme du français de l'Hexagone) se voit très complexe.

5.2.5 Synthèse

Quelques conclusions ressortent de l'étude des termes référant à la notion de « véhicule automobile » en français parlé dans la région de la capitale nationale du Canada. En premier lieu, cette étude démontre un fort degré de variation régionale. Chaque communauté a sa propre dynamique et ses raisons de l'usage lexical, basées sur un système des valeurs, des normes et des jugements sociaux. La dynamique lexicale est déterminée par les facteurs d'ordre autant linguistique que social, individuel et communautaire. En deuxième lieu, malgré que cette étude ait démontré un système extrêmement complexe d'interaction des facteurs sociaux dans l'emploi des formes dans le sens étudié, la variation lexicale se voit structurée en français de l'Outaouais.

Dans les communautés ontariennes, l'emploi des termes exprimant la notion de « véhicule automobile », se caractérise plutôt comme une co-variation stable (avec une valeur stigmatisante de *char*). *Char* perd sa valeur neutre du début du XXe siècle (Poirier 1989, 95) et reçoit la connotation négative du parler des couches sociales basses (surtout dans les communautés ontariennes). En ce qui concerne les communautés québécoises du Vieux-Hull et dans une moindre mesure du Mont-Bleu, nous interprétons la montée dans l'emploi du mot *char* comme un changement culturel, attribuable à la Révolution Tranquille au Québec.

À la lumière des données du XXIe siècle, nous avons constaté la complexité entre la co-existence de la norme locale ou communautaire (le français québécois) et de la norme globale ou standard (le français hexagonal). Pour les jeunes Québécois, le terme *char* est la norme communautaire. Par contre, dans le contexte scolaire (discours formel) ces élèves préfèrent le mot *voiture*, plutôt typique du français hexagonal, tandis que les professeurs emploient plus souvent la variante *auto*, terme plus typique du français parlé en Amérique du Nord. Le terme *auto* est également le plus utilisé dans les manuels scolaires. Qui aurait pu prévoir que la forme *voiture* qui avait la valeur péjorative «de

traction animale » au début du XXe siècle sera associée dans la deuxième moitié du XXe siècle au bon usage ? La préférence par les élèves du terme *voiture* au détriment d'*auto* peut être interprétée en termes du prestige de la variété de français métropolitaine. C'est-à-dire, parmi les élèves le terme *voiture* est plus prestigieux (en tant qu'une forme de français hexagonal) que le terme *auto*. La fréquence assez haute de *voiture* parmi les jeunes Québécois pourrait également s'expliquer par l'influence des moyens de communication puissants (télévision, Internet) et par une mobilité sociale des jeunes à la fin du XXe début du XXIe siècle : les programmes d'échanges, le contact avec les francophones d'Europe, le contact avec les immigrants d'Europe qui parlent plutôt le français européen. D'ailleurs, Mougeon et al. (2010) suggèrent que la fréquence élevée du terme *voiture* parmi les adolescents de Toronto pourrait être affectée par le contact avec les immigrants d'Europe (qui parlent plutôt le français européen et chez qui la valeur instrumentale du français québécois est moins forte).

Bref, quelques tendances pourraient être relevées. D'une part, dans les communautés ontariennes de la région de l'Ottawa-Hull, l'évolution en français parlé se rapproche plutôt du français standard. D'autre part, dans les communautés québécoises nous assistons à la double tendance : standardisation prononcée par l'école et la stabilité de l'usage de la norme locale québécoise hors l'école.

Il convient de dire quelques mots à propos des termes *automobile*, *auto*, *voiture*, *machine* et *bagnole* (Tableau 3). La fréquence du mot *automobile* est assez faible dans la région d'Ottawa-Hull (6.1%), vu son association au style très soutenu et aux locuteurs plus âgés. Cette variante n'est pas d'usage chez les jeunes. Le mot *machine* dans le sens de « véhicule automobile » semble disparaître du vocabulaire québécois. La fréquence d'emploi du mot *bagnole*, la variante typique du français hexagonal, est marginale (près de 1%). Au début du XXe siècle, le terme *auto* était plus employé parmi les locuteurs des couches sociales hautes. Avec le passage du temps, ce terme a acquis une valeur neutre, car il est utilisé par les locuteurs de toutes les couches sociales (tendance observée par Mougeon et al. 2010 dans le français parlé des adolescents franco-ontariens).

5.3 Évolution de l'emploi des mots exprimant la notion de « travail rémunéré» en temps réel

Dans le chapitre 4 nous avons examiné la répartition des termes lexicaux référant à la notion de « travail rémunéré », et nous avons mis en corrélation leur taux d'occurrences avec des facteurs sociaux et sémantiques. Dans cette section, nous discutons de la signification de la stratification sociale obtenue pour la notion lexicale en question.

5.3.1 Trajectoire de *job*

5.3.1.1 Usage de *job* au début du XXe siècle

L'étude de la notion de « travail rémunéré » dans le parler des locuteurs nés avant 1930 et âgés de 55 ans et plus lors de l'enquête à Ottawa-Hull dans les années 1983 et 1984 montre les tendances suivantes.

L'emploi des mots désignant la notion de « travail rémunéré » indique le caractère homogène du français parlé à Ottawa-Hull. La stratification en couches socio-économiques reflète une hiérarchie de valeurs sociales attribuées aux termes lexicaux à l'époque donnée. Chez les locuteurs de cinq communautés, les termes *job* et *ouvrage* sont des marqueurs sociolinguistiques du parler des couches populaires. Ce résultat renforce les observations de Mougeon et al. (2010, 199), de Paquot (1988, 20-1) et de Poirier (1989, 94-5) sur la tendance à l'association des mots typiques du français canadien au parler des couches sociales basses (ex. : *char, machine, shoes, piastre, ouvrage, rester*).

Au début du XXe siècle la fréquence des termes *ouvrage* et *job* est très élevée (Figure 11). Comme dans le cas du concept de « véhicule automobile », nous relierons la fréquence des mots vernaculaires *job* et *ouvrage* à une forte concentration des couches populaires menant un mode de vie plutôt rural dans la région d'Ottawa-Hull au début du XXe siècle.

Dans les deux communautés québécoises (Vieux-Hull et Mont-Bleu), nous avons observé un effet favorable du facteur sexe féminin à *ouvrage*⁹⁹, et du sexe masculin à *job*. L'usage plus fréquent du terme *ouvrage* chez les femmes pourrait s'inscrire dans la tendance évoquée par Milroy et al. (1994) (cité dans Chambers 2008, 354): « [...] the female-male patterns are mitigated by the fact that females when they use nonstandard variants, tend to use different ones from the males ». La fréquence élevée du terme *ouvrage* chez les locutrices québécoises pourrait s'inscrire ainsi dans la tendance générale des femmes à employer plus fréquemment que les hommes des termes plus traditionnels, afin d'assurer la transmission d'une génération à l'autre des termes liés la culture et à la mode de vie.

Une autre propriété du terme *ouvrage* qui pourrait interpréter son emploi plus fréquent chez les femmes est sa nature sémantique. Dans le chapitre 3, sections (4.1.1) et (4.1.2) nous en avons déjà abordé cette motivation. En raison de ses aspects sémantiques de « tâche de maison » et de « acte de travail », le terme *ouvrage* est plus fréquemment employé par les femmes que par les hommes, vu que les locutrices communiquent plus souvent au sujet de la maison et des tâches liées avec la maison. Il n'est pas exclu que par force d'habitude d'emploi de ce terme dans les sens mentionnés au-dessus, les femmes pourraient tendre à converger vers l'emploi d'*ouvrage* dans le sens de « travail rémunéré ». Mais nous laissons cette motivation sémantique au niveau hypothétique.

Comme le montre la Figure 12, au début du XXe siècle le taux le plus fréquent de *job* est retrouvé dans la communauté ontarienne du West-End et (ce qui est plus surprenant) dans la communauté québécoise du Mont-Bleu. En théorie, les deux indices sociaux (la classe sociale des locuteurs et l'intensité du contact de langues) devraient aider à interpréter une haute fréquence du terme *job* parmi les francophones de la région d'Ottawa-Hull. En effet, nous invoquons ces deux facteurs dans l'explication d'une haute fréquence de *job* dans le West-End, la communauté majoritairement anglophone avec une forte proportion de la classe ouvrière. Par contre, ces interprétations ne sont pas valides dans le cas du Mont-Bleu, la communauté majoritairement francophone avec une forte

⁹⁹ La même tendance est observée dans la communauté ontarienne d'Ottawa ouest (Vanier).

concentration des couches sociales hautes. La seule interprétation que nous pourrions proposer dans son cas est celle en termes de prestige. Les études de Chambers et Trudgill (1998) et de Labov (1972) constatent que si les formes jouissent d'un haut prestige au sein de la communauté, ce sont, en général, les locuteurs des couches sociales hautes qui sont à l'avant-garde de leur emploi. On pourrait supposer que les francophones du Mont-Bleu tendent à se distinguer des locuteurs des classes sociales basses par l'emploi des formes évaluées positivement par les couches sociales plus privilégiées. D'ailleurs, on pourrait également prétendre que la montée dans l'emploi de *job* dans le Mont-Bleu est l'indice de la tendance à la francisation au Québec (Poirier 1998). Cette tendance a été démontrée par Poirier à l'exemple du mot *week-end*, un anglicisme qui vit sa renaissance dans certains milieux québécois vu son emploi fréquent en français hexagonal. Pour citer Poirier (1998, 920) « [...] à peu près aucun des anglicismes québécois n'a eu droit de cité alors que ceux des Français ont pour la plupart reçu l'estampille de la norme et jouissent du prestige que cette reconnaissance leur a conféré ». Le fait que l'emprunt à l'anglais *job* est largement utilisé en français de France contribue à sa valeur de prestige au Québec (surtout parmi les locuteurs des hauts milieux sociaux qui tendent à adapter les formes de prestige).

5.3.1.2 Usage de *job* dans la deuxième moitié du XXe siècle

La complexité du phénomène de la variation lexicale est bien reflétée dans les résultats de l'analyse du français parlé à Ottawa-Hull dans la deuxième moitié du XXe siècle. Au niveau de fréquence, les analyses distributionnelles révèlent une forte augmentation dans l'emploi de *job* dans le Vieux-Hull, le Vanier, la Basse-Ville et le West-End. (Le Mont-Bleu fait exception à cette tendance, nous y reviendrons sous peu). D'une part, dans ces quatre communautés nous avons observé une relative continuité de la stratification des termes lexicaux en classes sociales. D'autre part, malgré l'association de *job* aux couches sociales basses parmi les locuteurs nés après 1950, l'effet du facteur classe socio-économique s'estompe au point de perdre son association au parler populaire. Ainsi, on constate la déstratification de *job* selon la classe sociale.

La perte de la marque sociale de *job* pourrait être interprétée en termes de l'insécurité linguistique dans les communautés francophones minoritaires. D'une part, la diffusion de *job* parmi les locuteurs de la classe moyenne est plus rapide dans le West-End, la communauté majoritairement anglophone. Les études de Mougeon et al. (2010, 201) et de Poplack et al. (1988) constatent que ce sont les locuteurs avec une haute compétence en anglais et en provenance des communautés francophones minoritaires qui sont à l'avant-garde dans l'importation des emprunts à l'anglais dans le vocabulaire du français. Les résultats de notre étude renforcent l'observation de ces auteurs, en illustrant que la diffusion de *job* dans le West-End (communauté majoritairement anglophone) est plus avancée que dans d'autres communautés. En plus, les résultats des analyses factorielles attestent un impact statistiquement significatif du facteur fréquence d'emploi de l'anglais dans le quotidien sur l'emploi du terme *job* parmi les locuteurs de 35 à 54 ans dans les communautés majoritairement anglophones du West-End et de la Basse-Ville.

Une interprétation en termes du prestige social de *job* dans la région d'Ottawa-Hull dans la deuxième moitié du XXe siècle est aussi compatible avec les résultats. Les locuteurs de 35 à 54 ans (donc la population la plus active au marché du travail) sont très sensibles à la valeur socio-symbolique des variantes lexicales à l'usage. Vu que ces locuteurs ont vécu durant une époque où l'anglais prédominait dans le quotidien (surtout dans les communautés ontariennes), les locuteurs de cette génération approprient les formes positivement évaluées par la communauté. Ces observations renforcent notre constatation sur le choix des formes lexicales comme produit d'un jugement social (Chambers et Trudgill 1998 ; Johnson 1993, 1996 ; Labov 1972b). Étant donné le contact très intense avec l'anglais et l'assimilation très prononcée par le monde anglophone, *job* est doté d'une valeur de prestige, ce qui fait les locuteurs des couches sociales plus hautes augmenter l'emploi de ce terme évalué positivement par la société.

Les interprétations en termes de prestige et en termes de la situation de l'insécurité linguistique sont étroitement reliées, ce qui souligne une fois de plus la nécessité de considérer un ensemble de facteurs sociaux individuels et communautaires dans l'explication de l'usage lexical.

Pour terminer, les locuteurs de 35 à 54 ans de la communauté du Mont-Bleu font exception à la tendance à l'emploi accru de *job* en préférant des formes plus standard *travail* et *emploi* (Figure 12). Cette corrélation curvilinéaire avec la classe sociale a été antérieurement observée dans le Mont-Bleu dans le cas du terme *char* (Figure 4b). Ce résultat renforce l'hypothèse de la forte pression normative sur les locuteurs d'âge moyen de la communauté à dominance de la classe moyenne haute (Chambers 2008 ; Chambers et Trudgill 1998).

5.3.1.3 Usage de *job* à la fin du XXe siècle

Les résultats de l'analyse distributionnelle du parler des jeunes d'Ottawa-Hull (les locuteurs nés entre 1950 et 1970 et âgés de 15 à 34 ans lors de l'enquête) montrent une propension accrue et rapide à employer le terme *job*. Dans le cas de ce terme, la stratification sociale ne s'avère plus significative : *job* est fréquemment employé autant par les jeunes des milieux sociaux bas que plus élevés. Quelles sont les raisons de l'augmentation dans l'emploi de *job*, associée au prestige en dépit de ses origines anglaises et de son association négative au parler populaire dont il faisait l'objet au début du XXe siècle?

D'une part, la dispersion de *job* pourrait être entraînée par la tendance générale à l'atténuation des frontières entre les classes sociales (tendance antérieurement observée parmi les locuteurs nés entre 1930 et 1950). D'autre part, la dispersion de *job* pourrait être interprétée en termes d'une orientation sociale et linguistique des jeunes de l'Outaouais. Selon cette perspective, la fréquence d'emploi de *job* en situation d'un contact intense avec l'anglais (surtout dans les communautés ontariennes) pourrait être un résultat de l'effet du mimétisme du langage des anglophones, en général, et de leur emploi de *job*, en particulier. Cependant, il serait également compatible de prétendre que l'emploi accru du terme *job* peut être expliqué en termes d'appartenance à l'identité québécoise, vu que la majorité d'occurrences de ce terme est employée au genre féminin, preuve incontestable d'une forte intégration de ce terme en français de la communauté linguistique à l'étude. Mougeon et al. (2010) ont antérieurement expliqué la haute

fréquence de *job* en français ontarien comme un marqueur du bilinguisme. Dans le cadre de notre étude nous ne sommes pas en mesure de conclure si le terme *job* est perçu par les francophones d'Ottawa-Hull comme un anglicisme ou plutôt comme un terme typique du québécois de souche. Cette motivation d'une orientation culturelle de *job* reste au niveau hypothétique, car nous n'avons pas abordé en détail cette dimension. Il faudrait certainement invoquer le fait que la propension de *job* en français parlé dans la région d'Ottawa-Hull (contexte de bilinguisme et de contact intense avec l'anglais) est accélérée par une tendance à converger vers le *job* en anglais (*covert transfer*, Mougeon et Beniak 1991). Cette interprétation est davantage appuyée par les résultats des études antérieures, en l'occurrence par les études de Mougeon et al. (2010) et Nadasdi et al. (2004), où les auteurs constatent que ce sont les locuteurs restreints qui emploient le plus souvent *job*.

Rappelons que la dispersion du terme *job* dans le parler des francophones d'Ottawa-Hull prend deux directions. D'une part, nous observons un changement du haut vers le bas : la montée de l'emploi de *job* parmi les couches sociales moyennes, attribuable au prestige de ce terme en français canadien et son emploi en français hexagonal. D'autre part, la fréquence de *job* a considérablement augmenté parmi les locuteurs des couches sociales basses au détriment du terme *ouvrage*. Le renversement de l'appréciation plutôt négative du terme *job* au début du XXe siècle à son appréciation positive dans la deuxième moitié du XXe siècle amène à la disparition accélérée du terme traditionnel *ouvrage* dans le parler populaire de la région d'Ottawa-Hull. Comment interpréter ce changement dans les valeurs sociales associées aux termes *job* et *ouvrage*? Nous discutons de cette question dans la section suivante.

5.3.2 Réflexions sur le terme *ouvrage*

Laforest (2002, 84) affirme que: « Le fait qu'on observe dans l'histoire des renversements complets de la valeur associée à telle ou telle forme linguistique milite également en faveur de la thèse du jugement social ». Au début du XXe siècle (parmi les locuteurs nés avant 1930 lors de l'enquête dans la région d'Ottawa-Hull), *ouvrage* est le terme le plus fréquent pour désigner la notion de « travail rémunéré ». Rappelons que

dans les données du XXe siècle nous avons trouvé une association de l'emploi du terme *ouvrage* avec les locuteurs du sexe féminin de la classe ouvrière. L'interprétation de cet emploi en termes sémantiques et en termes sociolinguistiques a été antérieurement proposée dans le chapitre 4, section (4.3.2.2). Dans la deuxième moitié du XXe siècle, les changements sociaux entraînent la reconfiguration dans l'emploi de deux alternances non standard *job* et *ouvrage* et à la préférence du terme *job* parmi des couches sociales basses. Les analyses intergénérationnelles attestent une chute dans l'emploi du terme *ouvrage* dans les communautés à l'étude parmi les locuteurs nés après la deuxième guerre mondiale. Cette tendance est de plus en plus prononcée parmi les jeunes locuteurs.

La première interprétation de la baisse dans l'emploi d'*ouvrage* est la valeur possiblement stigmatisée de ce terme dans la région d'Ottawa-Hull. Cette observation est appuyée par une disparition graduelle d'*ouvrage* du langage des groupes sociaux des communautés à l'étude. En d'autres mots, la disparition d'*ouvrage* est plus rapide dans les communautés du Vanier et du Mont-Bleu, les deux communautés de la classe moyenne. Les locuteurs des couches moyennes sont, en théorie, plus sensibles à l'insécurité linguistique. Afin de répondre aux normes sociales intra-communautaires, les locuteurs tendent à éviter l'emploi des termes vernaculaires (*ouvrage*, dans notre cas) et à employer à leur place les formes standard (*travail*, *emploi*) ou les formes évaluées plus positivement par la communauté (*job*, dans ce cas). L'emploi d'*ouvrage* est également en baisse dans les communautés du West-End et de la Basse-Ville, mais ce terme est toutefois assez maintenu dans le parler populaire dans ces quartiers. Les locuteurs des couches sociales basses se caractérisent par les liens sociaux plus denses, donc ils sont plus enclins à employer des formes vernaculaires (Johnson 1993, 1996). Dans le Vieux-Hull, contrairement aux autres communautés, nous observons une relative résistance au remplacement du terme *ouvrage* par le terme *job* parmi les femmes de 35 à 54 ans des milieux sociaux bas. Nous attribuons le maintien d'*ouvrage* dans le Vieux-Hull, d'une part, à la sécurité linguistique des membres de cette communauté francophone majoritaire à dominance ouvrière, et, de l'autre, à un fort contact au québécois vernaculaire.

Une forte régression dans l'emploi du terme *ouvrage* est appuyée par les données du début du XXIe siècle (voir le chapitre 4, section 4.6). Ces données attestent l'absence

de ce terme dans le langage des professeurs, des élèves dans la salle de classe et, ce qui est plus surprenant, dans le langage des élèves hors la salle de classe lors de la communication entre les pairs. Vu quelques limitations du *FdO*¹⁰⁰, nous ne pouvons pas conclure à la disparition complète du terme *ouvrage* en français québécois. Les recherches ultérieures vont vérifier si on observe une pareille disparition dans d'autres communautés franco-québécoises.

Quels sont les déclencheurs de la valeur supposément stigmatisée du terme *ouvrage* dans la deuxième moitié du XXe siècle dans la région d'Ottawa-Hull ? D'une part, on suppose que le contact avec l'anglais, comme langue dominante, pourrait contribuer à la perte du vocabulaire traditionnel (natif) chez les jeunes locuteurs, en le remplaçant avec des contreparties anglaises. Toutefois, une autre interprétation est également compatible avec les résultats. Les changements dans le mode de vie, dans les moyens de transport, dans les domaines de technologie et d'information, l'urbanisation de la société, la progression de l'éducation affectent autant le quotidien des gens que les formes lexicales décrivant la réalité. Nous pourrions affirmer que le passage d'un mode de vie rural à urbain à Ottawa-Hull se traduit par la disparition des formes traditionnelles et leur remplacement par des nouvelles formes qui reflètent mieux des faits et des besoins sociaux de l'époque donnée. On pourrait supposer qu'à un moment donné les locuteurs d'Ottawa-Hull ont éprouvé le besoin de remplacer le terme traditionnel *ouvrage* par un terme plus expressif. En plus, le champ sémantique du terme *ouvrage* est plus restreint que celui du terme *job*. Bien que *ouvrage* puisse inclure le sens [+rémunéré], ce terme ne s'emploie pas dans le sens de [+poste nommé] et de [+lieu de travail] (contrairement au mot *job*), Sankoff et al. (1978). À l'instar de ces observations, on se demande si l'emprunt initial du terme *job* n'était pas motivé par un besoin sémantique. Ce phénomène du renouvellement de l'usage langagier a été déjà invoqué dans les études de Gadet (2007), Lodge (1989, 2004), Mougeon et al. (2010), Poplack et al. (1988). Vu les interprétations proposées, l'évitement dans l'emploi du terme *ouvrage* et sa disparition

¹⁰⁰ Le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social* représente le parler des élèves et des professeurs québécois dans le contexte scolaire dans une école du Mont-Bleu. Ce corpus n'est pas représentatif de l'ensemble du parler québécois.

semblent être inévitable. La disparition drastique du terme vernaculaire *ouvrage* s'inscrit dans la tendance générale à la dévernacularisation du français parlé au Canada (Mougeon 2005; Mougeon et al. 2010). Toutefois, il est pertinent de noter que Mougeon (2005) donne des exemples de quelques variables vernaculaires qui échappent à l'éradication. Par exemple, il affirme que les adolescents anglo-dominants de l'Ontario emploient plus fréquemment l'auxiliaire *avoir* au lieu d'*être* (ex. : *il a rentré à la maison* versus *il est rentré à la maison*), un trait caractéristique du parler vernaculaire. Les auteurs supposent que la conservation de ce trait vernaculaire est due au sous-emploi du français et à la convergence aux formes plus régulières (Mougeon 2005, 279). L'emploi plus fréquent de la construction vernaculaire *ils dit* (à la place de *ils disent*) et des mots *juste* et *job* (*une job*) représente aussi des exemples de l'échappement à la dévernacularisation. Pour ce qui est de *job* (*une job*), notons que ce terme est perçu et transmis, selon Mougeon (2005, 278) en tant qu'une variante vernaculaire du français ontarien et du français québécois vu son intégration complète dans le vocabulaire du français canadien.

5.3.3 Synthèse sur les deux notions lexicales

Notre étude a examiné l'évolution des mots référant à la notion de « véhicule automobile » et à celle de « travail rémunéré » en français parlé de la région d'Ottawa-Hull parmi les francophones nés entre 1846 et 1994. Faisons la récapitulation des principales observations.

Le vernaculaire des Québécois nés au XIX^e siècle (*RFQ*)¹⁰¹ se distingue par une haute fréquence des formes du langage populaire *ouvrage*, *job*, *char*, attribuable au mode de vie plutôt rural de cette époque et à une forte dominance des locuteurs des couches populaires. Néanmoins, il faudrait garder à l'esprit que ce corpus ne représente pas l'ensemble de la société québécoise de l'époque, car il ne comporte que les locuteurs avec le statut socio-économique bas et quelques années d'éducation (ouvriers, bucherons, bergers).

¹⁰¹ Les locuteurs nés entre 1846 et 1895 au Québec.

Le début du XXe siècle¹⁰² est marqué par des grands changements sociaux impliquant à leur tour l'évolution qualitative et quantitative du vocabulaire de la région de l'Outaouais. Les changements dans le mode de vie et dans les objets matériels ont abouti autant à la perte qu'à l'apparition des nouveaux sens et des nouvelles formes lexicales dans la variété de français en question. À cette époque, la stratification selon l'appartenance socio-économique des termes lexicaux référant aux deux notions à l'étude atteste : i) un caractère diatopique (variation spatiale) et diastratique (variation sociale) homogène dans les cinq communautés de la région de la capitale nationale du Canada ; ii) une forte hiérarchisation des termes lexicaux du français parlé des cinq communautés. Comme on a pu le constater à l'époque en question, la classe sociale joue le rôle le plus déterminant dans l'usage lexical. L'élite de la société détermine les normes sociales intra-communautaires, c'est-à-dire quels termes sont plus prestigieux (*auto, voiture, travail, emploi*) et lesquels sont marqués comme populaires (*char, machine, job, ouvrage*). L'emploi du vocabulaire est basé sur un système de valeurs et des jugements subjectifs. Dans ce contexte, on observe un effet systématique en fonction de la classe sociale : les canadianismes *char, machine, job, ouvrage* sont associés au parler des locuteurs des couches sociales basses ; tandis que les locuteurs des couches sociales hautes tendent à se distinguer par un emploi plus accru des formes standard, des mots typiques du français hexagonal : *auto, automobile, travail, emploi* (Martel 1984 ; Mougeon et al. 2010 ; Sankoff 1997).

Le français parlé du milieu du XXe siècle¹⁰³ se distingue de façon significative du français parlé au début du XXe siècle. Les analyses fréquentielles montrent i) une disparition du mot *machine*, ii) une baisse progressive dans l'emploi du terme *ouvrage*, et iii) une montée accrue et rapide dans l'emploi du terme *job*. Plusieurs déclencheurs sociaux internes et externes y ont contribué d'une ou d'une autre façon. D'une part, le fait que la région de l'Outaouais a changé de son caractère rural en urbain a contribué, en partie, à la baisse d'emploi des termes québécois vernaculaires et au passage envers l'emploi des formes plus standard. D'autre part, le fait que la deuxième moitié du XXe

¹⁰² Les francophones de la région d'Ottawa-Hull nés entre 1986 et 1930.

¹⁰³ Les francophones de la région d'Ottawa-Hull nés entre 1930 et 1950.

siècle est marquée par une omniprésence de l'anglais dans la région d'Ottawa-Hull n'est pas à nier non plus. Les lois ontariennes sur la langue française du début des premières décennies du XXe siècle favorisent l'assimilation progressive des francophones à l'anglais et entraînent le renforcement de l'insécurité linguistique parmi les francophones, surtout dans les communautés majoritairement anglophones (Castonguay 2002 ; Laforest 2002). Par conséquent, l'attitude des Canadiens francophones envers le français parlé dans leur variété est moins positive qu'envers l'anglais ou qu'envers le français hexagonal (*Ibid*). L'impact de l'anglais sur le français est facilité par une forte prédominance de l'anglais sur les lieux du travail, dans la vie de tous les jours, dans la langue technique liée surtout à l'industrialisation de la société, ainsi que dans la langue des affaires, la télé et les loisirs. Les résultats de notre étude mettent en relief une forte influence de l'anglais sur l'usage lexical des locuteurs nés entre 1930 et 1950 (âgés de 35 à 54 ans lors de l'enquête à Ottawa-Hull). C'est parmi les locuteurs de cette génération que la fréquence d'emploi de l'anglais dans le quotidien et le niveau de compétence en anglais influencent de façon significative le choix des termes lexicaux.

Inversement, la fin du XXe siècle est marquée par une double tendance à la dévernacularisation et à la vernacularisation du parler de la région d'Ottawa-Hull. D'une part, le français des locuteurs nés entre 1950 et 1970 représente une génération affectée par les réformes en faveur de la langue française au Québec et en Ontario. Au Québec, la Révolution Tranquille a joué un rôle crucial sur la conscience canadienne-française des Québécois et sur la renaissance de la culture et de la langue québécoises (Castonguay 1994, 2002 ; D'Anglejan et Tucker 1973). Cependant, il faut noter que ce mouvement est plus large au Québec, le milieu officiellement francophone majoritaire.

En même temps, on observe une tendance controversée dans les années 1960 et 1970 au Québec, notamment la convergence vers le français global (français hexagonal). Selon Daoust (1982), l'élite québécoise, la classe ouvrière et les couches moyennes avaient dans les années 1960 et 1980 une perception négative du français québécois. Selon Martel et Cajolet-Laganière (1996), le français québécois était perçu par les Québécois et les Franco-ontariens comme une variété régionale du français hexagonal (du français global); donc toute sa structure grammaticale et le vocabulaire étaient

constamment comparés au français hexagonal, et toute variation était considérée comme déviation du standard. Pour citer Laforest (2002, 83) : « On considère généralement les variétés métropolitaines comme plus prestigieuses que les autres, à moins qu'une ancienne colonie n'ait acquis un pouvoir économique, politique ou culturel plus grand que celui de métropole ». Cette tendance est surtout très prononcée dans les écoles québécoises, comme gardiennes du standard. Dans le contexte scolaire, le français standard (français hexagonal) gagne plus de prestige que le français local (le franco-ontarien et le québécois).

Dans la deuxième moitié du XXe siècle la dévalorisation du français était même plus grave en Ontario qu'au Québec. Selon Mougeon et Canale (1979), en Ontario, le franco-ontarien était perçu négativement par la majorité des Ontariens anglophones et une partie des francophones. Selon Léon (1974), les ouvriers franco-ontariens ne se sentaient linguistiquement pas en sécurité relativement au français standard et à l'anglais. Notons, cependant, qu'à partir de la deuxième moitié des années 1970, la légalisation des écoles francophones contribue à la mobilisation et au développement du français en Ontario (Mougeon 1994, 2005).

Toutes ces constatations font concevoir que les Québécois et les Franco-ontariens, malgré l'effet positif des lois en faveur du français, valorisent plus le français hexagonal, variété considérée standard, et cela surtout dans le registre formel de communication. La preuve de la valorisation du français standard ou global (le français hexagonal) au détriment du français local (le français québécois) ressort très bien dans le contexte scolaire des écoles au Québec (à l'exemple du *FdO* ; voir le chapitre 3, section 3.6 et le chapitre 4, section 4.6). Dans les quartiers de la région de l'Outaouais le français standard est évalué comme la forme de prestige. À l'école, les enseignants communiquent plutôt en français standard¹⁰⁴ (ex. : l'emploi des formes *auto*, *voiture*, *travail*, *emploi*, *poste*) ;

¹⁰⁴ Notons que cette observation est basée uniquement sur les résultats des entrevues libres des enseignants d'une des écoles dans du Mont-Bleu. Les enseignants de cette école n'ont pas employé (ou presque pas) les formes vernaculaires *char*, *job* et *ouvrage*. Toutefois, malgré le fait que ces entrevues aient été effectuées en dehors de la salle de classe, les professeurs « contrôlaient » leur discours. Ainsi, leur parler représente plutôt le registre formel. Il n'est pas exclu qu'en absence des interviewers ils auraient employé les formes non standard. Vu le manque d'étude (à notre connaissance) sur le parler des enseignants dans les salles de classes des écoles québécoises, nous soulignons le caractère restreint de notre observation. D'ailleurs,

les manuels scolaires introduisent plutôt les termes du français hexagonal et ne contiennent pas (ou très peu) de mots du français local. Les variantes *ouvrage*, *char*, *job* sont évaluées négativement comme des termes populaires ou encore vulgaires et sont évitées dans le contexte scolaire. La production orale des élèves québécois dans la salle de classe est marquée par l'accommodation au parler des professeurs (Tableau 28 ; Figure 17). Le même phénomène a été antérieurement observé par Mougeon et al. (2010) dans le parler des franco-ontariens. Inversement, dans le registre de communication informelle nous avons constaté que les élèves québécois de l'école du Mont-Bleu ont plus recours aux formes locales *job* et *char*, qu'aux termes typiques du français hexagonal. Les termes locaux du québécois vernaculaire sont socialement valorisés par les jeunes Québécois et apparaissent comme une marque d'un code identitaire, de la solidarité et de sentiment d'appartenance à la communauté québécoise. Cette situation controversée, se reflétant dans la discordance des normes locales versus globales, est, en partie, le résultat d'un manque de consensus sur la norme du français québécois avant les années 1990 (Martel et Cajolet-Laganière 1996). Aussi longtemps que la définition du québécois standard ne sera pas précisée, le vocabulaire du français québécois sera perçu comme marque du registre familier et du parler vernaculaire. Pour citer Martel et Cajolet-Laganière (1996, 74-5): « Les spécialistes se sont abondamment prononcés et sont largement majoritaires à poser l'existence d'une norme propre au français québécois... ». Mais ce qui apparaît plus important, d'après ces auteurs, c'est que « le français québécois standard, soit respecté et diffusé et qu'à cette fin soit mis sur pied un plan d'aménagement de la langue » (*Ibid*). Nous laissons la question de l'existence ou de la non-existence d'un québécois standard aux spécialistes dans ce domaine. Nous nous limitons à dire que malgré le fait que les formes vernaculaires soient la norme communautaire dans les

notons que les études de Mougeon et al. (2008, 2009) ont démontré que les enseignants dans les écoles ontariennes emploient les variantes vernaculaires lors des heures des classes. Par exemple, les enseignants des écoles de Hawkesbury et de Pembroke sont favorables à l'emploi de *je vas* dans la salle de classe (voir Mougeon et al. 2008, Tableau 7). Les analyses préliminaires du discours des enseignants de Pembroke ont également démontré l'emploi occasionnel du terme *so* (Mougeon et al. 2009, 178).

communautés québécoises, leur emploi en situation de communication formelle est mis en question.

À l'exemple de l'emploi des termes référant à deux notions lexicales dans une des écoles publiques du Mont-Bleu (Gatineau, Québec) au début du XXI^e siècle, notre étude a montré que les politiques pédagogiques dans les écoles de langue française ne reflètent pas les variétés de français canadien¹⁰⁵, en général, ou l'identité québécoise en particulier. Par exemple, malgré le fait que les mots *char* ou *job* fassent partie de la culture, de l'identité québécoise et de la pratique langagière des Québécois de Hull, ces termes sont stigmatisés et évités dans les salles de classe. Les enseignants des écoles, le principal lieu de transmission des normes langagières, évitent l'emploi de ces formes vernaculaires ou dévalorisées, car l'objectif des écoles québécoises est d'enseigner le français standard.

5.4 Variation lexicale dans la dimension diatopique

Les avantages des analyses comparatives interdialectales ont été mis en valeur tout au long de notre recherche. Dans cette section, nous démontrons si les tendances suggérées par notre étude lexicale sur le français d'Ottawa-Hull (la variété à bilinguisme équilibré) suivent les patrons de la littérature, ou au contraire, si elles en diffèrent. Cette perspective s'est réalisée grâce aux travaux sur les mêmes variables lexicales dans d'autres corpus du français laurentien recueillis dans les milieux francophones minoritaires (le français ontarien¹⁰⁶ : Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004) et majoritaires (le français québécois : Martel 1984¹⁰⁷ ; Sankoff et al. 1978¹⁰⁸).

Notre première constatation est que dans les variétés de français laurentien la notion de « véhicule automobile » et celle de « travail rémunéré » sont exprimées par le même inventaire des termes lexicaux. Cependant, la fréquence distributionnelle et le

¹⁰⁵ Plus en détail sur la pédagogie de l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario, voir Byrd Clark (2010, 2012), Byrd Clark et Labrie (2010).

¹⁰⁶ Les corpus sont recueillis par Mougeon et Beniak en 1978 et par Mougeon, Nadasdi et Rehner en 2005 auprès des adolescents francophones de quatre communautés ontariennes : Hawkesbury, Pembroke, Cornwall, North Bay.

¹⁰⁷ Le corpus du français parlé en Estrie est recueilli au début des années 1970 par Martel et Beauchemin.

¹⁰⁸ Le corpus du français parlé à Montréal est recueilli au début des années 1970 par Sankoff et Cedergren.

conditionnement social (autant individuel que communautaire) des formes lexicales référant à ces deux notions varient d'une variété à l'autre. Discutons-en un peu.

5.4.1 Conditionnement linguistique

Nous constatons un caractère stable du conditionnement linguistique des termes référant à la notion de « véhicule automobile » à travers les dialectes du français laurentien. En premier lieu, les études de Mougeon et al. (2010) ; Nadasdi et al. (2004) et notre étude sur le français d'Ottawa-Hull (chapitre 3, section 3.3.2) ont trouvé une association de l'emploi de *char* avec le contexte d'un déterminant précédant cette variante (ex. : *mon beau char*), et une association de l'emploi d'*auto* avec le contexte d'une préposition (ex. : *en auto*). La tendance au figement (Nadasdi et al. 2004), traduite par une forte association entre le terme *auto* et la préposition qui le précède (*en auto*, *par auto*) est ainsi confirmée sur l'axe spatio-temporel.

En deuxième lieu, l'étude de Nadasdi et al. (2004) et notre propre recherche sur le français d'Ottawa-Hull (voir le chapitre 3, section 3.3.2) ont démontré l'effet du facteur mimétisme sur l'emploi des termes *char* et *auto* en français ontarien.

5.4.2 Conditionnement social

La comparaison interdialectale du conditionnement social de l'emploi des termes référant à la notion de « véhicule automobile » et à celle de « travail rémunéré » révèle des traits communs et des points de divergences.

5.4.2.1 Classe sociale

En français laurentien du XXe siècle, les facteurs statut socio-économique et niveau d'éducation jouent un rôle déterminant dans le choix des formes lexicales. Dans le cas de la variable « véhicule automobile », la corrélation avec la classe sociale suggère que cette variable est un marqueur sociolinguistique en français laurentien à l'époque en

question. Une tendance générale à l'association du terme *char* au parler populaire, et inversement, l'association des termes *auto*, *automobile* et *voiture* au parler des locuteurs des couches sociales plus élevées, se manifestent à travers les trois variétés comparées : le français ontarien (Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004), le français de Sherbrooke (Martel 1984) et le français d'Ottawa-Hull.

La marque socio-économique des termes référant à la notion de « véhicule automobile » est plus forte dans la première moitié du XXe siècle. Cependant, notons le caractère un peu abusif de cette observation, vu que les analyses factorielles des données d'Ottawa-Hull ont constaté que l'effet de la classe sociale varie en fonction des communautés et des générations (voir plus en détail le chapitre 3, sections 3.4 et 3.5). Dans la deuxième moitié du XXe siècle, la tendance à l'affaiblissement de la stratification sociale de l'emploi de *char* en français parlé est évidente dans les quartiers québécois de Hull (Vieux-Hull et Mont-Bleu). L'observation similaire a été faite dans l'étude de Mougeon et al. (2010), où les auteurs constatent une tendance à la disparition de la marque sociale d'*auto* parmi les adolescents franco-ontariens au début du XXIe siècle¹⁰⁹.

Les résultats de notre étude sur le français québécois de Hull (Vieux-Hull et Mont-Bleu) mettent à jour les mêmes tendances que celle de Sankoff et al. (1978) sur le français de Montréal. Dans la première moitié du XXe siècle, dans ces deux dialectes de français québécois, les termes *job* et *ouvrage* sont associés au parler populaire, tandis que le terme *emploi* est associé au langage du milieu social plus élevé¹¹⁰. Cependant, notre étude atteste une tendance à la déstratification dans l'emploi de *job* en fonction des classes sociales parmi les locuteurs d'Ottawa-Hull nés après 1930¹¹¹, jusqu'à devenir une forme socialement non marquée parmi les locuteurs nés après 1950 (*Ottawa-Hull* et *FdO*). La même tendance est observée dans Mougeon (2005) : *job* est socialement neutre selon la classe sociale. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de prétendre

¹⁰⁹Toutefois, il faut garder à l'esprit que dans les études sur le français des adolescents franco-ontariens, la catégorie de classe sociale parmi les adolescents est assez indirecte, car elle se base sur le statut socio-économique de leurs parents.

¹¹⁰ Dans l'étude de Sankoff et al. (1978), la forme *travail* n'est pas socialement stratifiée, tandis que dans le français d'Ottawa-Hull cette forme est plutôt associée au parler des couches sociales plus hautes.

¹¹¹ Ce n'est que dans la communauté du Vanier que la stratification d'emploi de *job* en fonction de la classe sociale est gardée au fil des générations des locuteurs.

que la même tendance (la déstratification sociale de *job*) est observée en français de Montréal au début du XXI^e siècle. Des recherches ultérieures sur cette variété apporteraient des éclaircissements à ce sujet.

5.4.2.2 Âge¹¹²

En français québécois de Sherbrooke, Martel (1984) a trouvé une association du terme *automobile* avec des locuteurs âgés et du terme *auto* avec des jeunes. Aucune association n'a été révélée pour les mots *char* et *voiture*¹¹³. En français d'Ottawa-Hull, l'âge est identifié par le logiciel GoldVarb comme un facteur déterminant dans la dynamique lexicale des termes *char*, *job* et *ouvrage*. Vu la nature complexe du facteur âge, nous renvoyons le lecteur au chapitre 3 (sections 3.3.4 ; 3.4.1.3 et 3.4.2.2) et au chapitre 4 (section 4.3.2) de cette thèse pour les résultats détaillés de son effet sur les termes désignant les deux notions lexicales à l'étude. Nous nous limitons à dire que parmi les locuteurs nés avant 1930, nous avons observé la fréquence très élevée des termes vernaculaires (des canadianismes *char*, *ouvrage*, *job*). Chez les locuteurs nés entre 1930 et 1950 et âgés de 35 à 54 ans lors de l'enquête à Ottawa-Hull, la tendance à l'assimilation à l'anglais se voit de façon plus prononcée que chez les locuteurs nés avant 1930. Nous avons observé une forte pression normative sur les locuteurs de cette génération et, comme résultat, une tendance à l'accommodation de l'usage lexical aux normes imposées par la communauté. Notons également que le comportement linguistique de quelques groupes de locuteurs relève du phénomène de gradation d'âge. Pour citer Tagliamonte (2012, 47): «The use of standard or prestige forms peaks between the ages of 30 and 55 when people experience maximum social pressure to conform to the norms of the standard language». Dans notre étude, un des exemples de ce phénomène est une tendance parmi des locuteurs d'âge moyen (de 35 à 54 ans) du Mont-

¹¹² Vu que les études sur le français ontarien (Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004) sont basées sur la production orale des adolescents, le facteur âge n'y est pas présent.

¹¹³ La fréquence du terme *voiture* dans l'étude de Martel (1984) est marginale (2%, 8/368, Tableau 5).

Bleu à employer des formes standard (*voiture, auto, travail, emploi*) et à éviter les formes non standard *char* et *job*.

Le langage des locuteurs nés après 1950 et âgés de 15 à 34 ans lors de l'enquête à Ottawa-Hull, représente une dynamique à part. Les jeunes locuteurs n'utilisent pas obligatoirement les termes utilisés par les adultes et le reste de la communauté; ces jeunes constituent un groupe linguistique à part. Par exemple, parmi les Hullois de 15 à 34 ans, le vocabulaire a subi une forte influence dans les années de la Révolution Tranquille en faveur de l'emploi des termes typiques du québécois vernaculaire (*char, job*). Parmi les Hullois, âgés de 12 à 17 ans lors de l'enquête en 2005-2007, on constate une forte variabilité lexicale en fonction de l'année d'étude au secondaire et du registre de communication (entrevues libres versus débats).

5.4.2.3 Sexe

Aucune association n'a été détectée entre l'emploi des formes référant à la notion de « travail rémunéré » et à celle de « véhicule automobile » et le sexe des locuteurs dans le corpus de Montréal (Sankoff et al. 1978) et le corpus de Sherbrooke (Martel 1984). Dans le parler des adolescents ontariens (dans les années 1970), les auteurs ont trouvé une association de l'emploi des mots *char* et *job* avec les locuteurs du sexe masculin, et une association de l'emploi du terme *auto* avec le parler des filles (Nadasdi et al. 2004). La même tendance a été observée dans le corpus du français parlé à Ottawa-Hull. En plus, nous avons constaté chez les femmes une tendance à l'emploi plus fréquent (que chez les hommes) du terme traditionnel *ouvrage* et/ou des mots standard *travail, emploi*.

5.4.3 Facteurs liés au contact avec l'anglais

Les facteurs liés au bilinguisme et au contact avec l'anglais sont identifiés étant les plus déterminants dans le conditionnement des termes référant à la notion de « véhicule automobile » dans le corpus du français des adolescents franco-ontariens (Mougeon 2005 ; Mougeon et al. 2010 ; Nadasdi et al. 2004). Par exemple, dans les

études mentionnées le facteur niveau de restriction dans l'emploi de français a été identifié comme ayant un effet significatif pour les variantes *char* et *auto*. Mougeon et al. (2010, 201) constatent également la corrélation entre le niveau de connaissance de l'anglais et/ou la résidence dans les communautés francophones minoritaires versus majoritaires avec l'emploi des emprunts à l'anglais (*char*, *job*, entre autres).

Dans l'étude sur le français parlé à Ottawa-Hull, nous avons pris en considération trois caractéristiques liées au contact avec l'anglais :

- i) l'intensité de contact du français avec l'anglais au sein de la communauté, présentée par la concentration des francophones et des anglophones selon le recensement de 1976 (communautés majoritairement anglophones ou francophones)¹¹⁴,
- ii) le niveau de compétence en anglais de chaque locuteur,
- i) la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien (caractéristique auto-évaluée par les locuteurs).

Pour ce qui est du niveau de compétence en anglais, le logiciel GoldVarb a trouvé ce facteur comme étant significatif dans d'emploi de *char* parmi les locuteurs d'âge moyen habitant dans le quartier de la Basse-Ville. Aucune association avec le facteur en question n'a été observée dans d'autres communautés. Dans le cas de *job*, l'effet du facteur fréquence d'emploi des langues se manifeste surtout parmi les locuteurs de la même génération (de 35 à 54 ans) des communautés ontariennes. Les locuteurs de cette

¹¹⁴ Dans le parler de la région d'Ottawa-Hull, le facteur localité géographique, exprimé par l'opposition des deux ensembles géographiques (l'Ontario versus le Québec) et considéré indépendamment de l'effet du niveau de contact, n'affecte pas l'usage des notions lexicales « véhicule automobile » et « travail rémunéré ». Les différences d'emploi de ces deux notions en Ontario versus au Québec n'ont pas été révélées significatives par le logiciel GoldVarb (chapitre 3, section 3.3.3 ; chapitre 4, section 4.3.2). D'ailleurs, les plus grandes divergences au niveau lexical ont été identifiées à l'intérieur des deux ensembles géographiques mentionnés (Vieux-Hull versus Mont-Bleu ; Vanier versus West-End). En revanche, l'effet du facteur intensité du contact des langues au niveau communautaire est démontré par GoldVarb comme un des facteurs les plus déterminants de la variation lexicale à Ottawa-Hull. En gardant à l'esprit que l'intensité de contact selon le quartier est un aspect de l'influence du facteur géographique, nous allons plutôt faire référence au facteur intensité de contact (communautés majoritairement anglophones ou francophones) qu'à celui localité géographique.

génération qui parlent anglais dans le quotidien ont tendance à employer le terme *job*, tandis que les locuteurs qui parlent plutôt français préfèrent *ouvrage*. Notons que dans le Vieux-Hull, une partie des jeunes locuteurs dont la fréquence de *job* est assez élevée ont dit parler plus souvent anglais dans la vie de tous les jours. Les manifestations relativement faibles des différences intra-communautaires en fonction du degré du contact avec l'anglais au niveau individuel nous ont paru un peu surprenantes. Par analogie avec les travaux de Mougeon et Beniak (1989b, 1995), Mougeon et al. (2008), nous nous attendions à observer un effet beaucoup plus significatif des différences intra-communautaires reliées au degré du contact avec l'anglais (compétence en anglais, la langue parlée dans le quotidien). Ce résultat provoque le questionnement méthodologique sur les critères d'échantillonnage des locuteurs interviewés dans les cinq quartiers d'Ottawa-Hull, en général, et la représentativité des individus avec des caractéristiques sociales reliées au degré de contact avec l'anglais dans notre étude lexicale, en particulier.

Par contre, les différences globales inter-communautaires en fonction de l'intensité de contact avec l'anglais (les communautés majoritairement anglophones ou francophones) sont au cœur de la variation lexicale des mots référant aux deux notions à l'étude. Le statut du français dans la communauté (la concentration entre les francophones et les anglophones) régit les normes sociales et la hiérarchie des termes lexicaux. Cette constatation met en valeur l'intérêt méthodologique de l'analyse par communauté, afin de mieux saisir la dynamique de l'usage lexical caractéristique de chaque communauté considérée séparément dans les périodes déterminées, et de vérifier des tendances générales observées dans l'ensemble des données des cinq communautés. Dans le Vieux-Hull (la communauté majoritairement francophone du côté du Québec), le terme *char* est un terme positivement évalué et qui a une marque identitaire d'appartenance au groupe québécois. Par contre, *char* dans les communautés majoritairement anglophones du côté de l'Ontario (West-End et Basse-Ville) semble être évalué négativement et avoir une valeur stigmatisée. Un autre exemple provient de l'alternance des termes *ouvrage* et *job*. La disparition du terme *ouvrage* se voit plus ralentie dans les communautés majoritairement francophones, tandis que la diffusion

intra-communautaire de l'emploi de *job* chez les locuteurs de la classe moyenne se passe plus rapidement dans les communautés majoritairement anglophones (voir le chapitre 3, section 3.5.4 ; le chapitre 4, section 4.5.4).

La double tendance à la dévernacularisation et à la standardisation du parler des adolescents franco-ontariens (dans le cas des notions de « véhicule automobile » et de « soulier de sport ») a été signalée par Mougeon et al. (2010). Certains de nos résultats sont conformes à ces tendances. Par exemple, une forte diminution dans l'emploi des formes *ouvrage* et *machine* à travers les cinq communautés de la région d'Ottawa-Hull au XXe siècle, et la baisse de fréquence d'emploi de *char* dans les communautés du côté ontarien s'inscrivent dans la tendance à la dévernacularisation, attestée par Mougeon et al. (2010) dans le parler des adolescents franco-ontariens. Nous avons interprété une diminution des termes *machine* et *ouvrage* par les raisons socioculturelles (l'urbanisation de la région d'Ottawa-Hull) et, dans le cas de la variante *ouvrage*, en partie, par les motivations de nature sémantique. On observe également une standardisation relative du parler de la région d'Ottawa-Hull, qui se traduit par une montée dans l'emploi des variantes plus formelles *auto*, *voiture* et *travail* (Tableaux 3 et 4). Nous avons attribué cette tendance (surtout du côté de l'Ontario) à l'influence standardisatrice de l'école et à l'accommodation à la norme globale du français hexagonal (variété évaluée comme plus prestigieuse).

En même temps, les résultats de notre étude affirment une tendance à la vernacularisation du français d'Ottawa-Hull, s'exprimant dans une forte augmentation de l'emploi du terme *job* parmi les locuteurs de cette région (Figure 12), et par une augmentation de *char* dans les communautés majoritairement francophones du Vieux-Hull, du Mont-Bleu et du Vanier (Figures 4a, 4b). La fréquence de *char* dans les données du XXIe siècle (*FdO*) en situation de communication informelle (hors la salle de classe) montre que ce terme reste d'un usage fréquent parmi les jeunes québécois en tant qu'une marque identitaire d'appartenance au groupe québécois (Tableau 28).

Finalement, nous voulons signaler que la plus haute fréquence de *char* a été observée par Mougeon et al. (2010, 184) dans la communauté majoritairement francophone de Hawkesbury, ce que les auteurs ont attribué à un fort contact avec le

vernaculaire au sein de cette communauté. La même tendance à une forte association de l'emploi de *char* avec les communautés majoritairement francophones (Vieux-Hull, Mont-Bleu, Vanier) est observée dans le parler de la région d'Ottawa-Hull. Les observations mentionnées au-dessus prouvent un effet considérable du statut du français dans la communauté sur l'usage lexical en général, et des formes vernaculaires, en particulier.

5.4.4 Registre de communication

L'étude de Mougeon et al. (2010, 198-9) constate que les mots associés au parler des locuteurs des classes sociales plus basses sont, en général, les mots « typiques du français canadien. [...] Inversement, parmi les termes qui sont associés au parler des locuteurs de la couche sociale élevée, on a trouvé une majorité des termes qui sont employés en français européen, communément ou catégoriquement ». Les données d'Ottawa-Hull confirment, en partie, ces observations. Par analogie avec le français des adolescents franco-ontariens, en français parlé de la région d'Ottawa-Hull les termes *ouvrage*, *job*, *char* et *machine* sont associés, en général, au parler populaire des couches basses. Toutefois, les analyses des données inter-générationnelles et inter-communautaires mettent à jour des tendances parfois opposées dans la région d'Ottawa-Hull. Par exemple, dans la communauté du Vieux-Hull, le terme *char* est largement utilisé par les jeunes éduqués de 15 à 34 ans (voir plus en détail le chapitre 3, section 3.4.1.1). Un autre exemple provient de l'emploi de la variante *job*. Dans le corpus d'Ottawa-Hull, les différences de fréquence du terme *job* selon les classes sociales sont beaucoup moins marquées parmi les locuteurs nés entre 1930 et 1950. En fait, ce terme devient socialement non marqué parmi les locuteurs nés entre 1950 et 1970 (voir plus en détails le chapitre 4, sections 4.3.2.1 ; 4.5.4).

Pour continuer, Mougeon et al. (2010, 198-200) indiquent que dans le contexte informel, les termes locaux (en général, des canadianismes de sens) sont plus fréquents, tandis que dans les contextes formels (dans la salle de classe) les formes plus standard sont plus fréquentes. Une illustration supplémentaire de cette tendance est observée dans

le *FdO*, où les formes *job* et *char* sont largement utilisées par les jeunes dans les situations informelles (discours non évalué avec les pairs hors la salle de classe), tandis que dans la salle de classe se sont les contreparties plus standard qui sont plus d'usage (Tableau 28, Figure 17).

Les résultats de notre étude dans le contexte scolaire (*FdO*) sont conformes à l'observation de Mougeon et al. (2010, 200-1) sur l'interaction entre la dimension diastratique et la dimension diaphasique des termes lexicaux (c'est-à-dire que les termes du style informel sont typiques du parler populaire, et inversement, les termes du registre formel sont plutôt employés par les couches sociales hautes). Dans le contexte scolaire du Mont-Bleu, la préférence est attribuée aux variantes standard *travail*, *auto* et *voiture* (les formes typiques du français hexagonal ou global), tandis que leurs contreparties vernaculaires *job* et *char* sont évalués négativement dans le registre formel de la salle de classe. Les résultats de notre étude suggèrent que dans le contexte du XXe siècle, le statut socio-économique est le facteur le plus déterminant dans l'explication de la variation lexicale de la région d'Ottawa-Hull. Toutefois, dans le contexte du XXIe siècle, vu la tendance à la déstratification de l'emploi des termes lexicaux selon les classes sociales (ex. : *job*, *char*), l'explication en termes diaphasiques (en fonction du registre de communication) semble être plus rigoureuse.

En conclusion, au XXe siècle les tendances observées en français d'Ottawa-Hull ressemblent globalement à celles en français ontarien et en français québécois. Cette constatation soutient la parenté des trois dialectes du français laurentien – le français ontarien, le québécois et le français de l'Outaouais. Cependant, notre étude met en valeur la spécificité de chaque milieu à l'étude (milieu majoritairement francophone, milieu francophone minoritaire, milieu à bilinguisme équilibré), des communautés spécifiques et des étapes sur l'axe temporel. Ainsi, notre étude met en valeur l'idée que l'interprétation de la variation lexicale nécessite la considération d'un ensemble de facteurs linguistiques et sociaux, au niveau individuel et au niveau communautaire. La ressemblance entre les variétés du français laurentien est surtout remarquable dans les données recueillis dans le contexte scolaire au début du XXIe siècle : le *Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire : milieu scolaire et milieu social* (Poplack et Bourdages 2005) et le

corpus du parler des adolescents franco-ontariens recueilli par Mougeon, Nadasdi et Rehner en 2005. Ces deux corpus démontrent une forte influence standardisatrice de l'école sur la production orale des québécois et des franco-ontariens.

Nous avons fait une attention particulière à la comparaison interdialectale au sein du français laurentien, puisque nous sommes persuadée que cette dimension approfondit la compréhension du rôle de l'aspect social dans l'usage linguistique.

5.5 Stabilité ou changement : comparaison de la structure grammaticale et de l'usage lexical dans la région d'Ottawa-Hull

De nombreuses études sociolinguistiques basées sur le corpus d'Ottawa-Hull¹¹⁵ ont contribué à la meilleure compréhension du rôle des facteurs sociaux, et des facteurs liés avec le contact avec l'anglais dans la variation du français en situation du bilinguisme stable. Ces études se sont concentrées, en partie, sur l'étude de l'association entre l'emploi des structures vernaculaires et i) le niveau d'intensité du contact des langues dans cette région (la concentration des anglophones et des francophones), ii) le niveau de compétence en anglais des locuteurs et iii) la fréquence d'emploi des deux langues dans le quotidien. Notre étude lexicale complète les études antérieures sur le français d'Ottawa-Hull et affine les observations faites dans les études morphosyntaxiques.

Armstrong (1998, 2001), Lodge (1989) dans leurs études sur le français parlé de Dieuze affirment que les variables lexicales dans ce parler se comportent de façon relativement similaire aux variables grammaticales étudiées dans le parler de cette région. Mougeon et al. (2010) cherchent également à vérifier si les observations et les conclusions faites antérieurement dans les études sur la variation morphosyntaxique convergent avec celles faites sur la variation lexicale dans le corpus du français parlé des adolescents franco-ontariens. En suivant cette méthode comparative, dans cette section nous examinons si les patrons de l'emploi de nos deux variables lexicales en français

¹¹⁵ Pour la recherche sur le français d'Ottawa-Hull voir le site <<http://www.sociolinguistique.uottawa.ca/publications.html>>

d'Ottawa-Hull sont similaires aux patrons observés au niveau de la structure grammaticale dans la même variété de français.

Notre étude a mis à jour que le facteur localité géographique (Ontario versus Québec) n'explique pas la variation lexicale de deux notions lexicales à l'étude. Les plus grandes divergences, en plus, ont été détectées entre les deux communautés québécoises, notamment le Vieux-Hull et le Mont-Bleu. L'étude de LeBlanc (1999) sur l'emploi du conditionnel après *si*, et de Kabano (2004) sur le redoublement du pronom sujet de la troisième personne (ex. : *Mes amis ils vont au cinéma tous les samedis*) ont antérieurement fait la même observation.

Les études de LeBlanc (1999) et de Kabano (2004) montrent qu'une simple dichotomie de la communauté francophone majoritaire (Vieux-Hull, Mont-Bleu, Vanier) versus la communauté francophone minoritaire (Basse-Ville, West-End) n'explique pas non plus en pleine mesure la variation des éléments morphosyntaxiques. Notre étude des deux variables lexicales arrive à la même conclusion. En plus, la variation lexicale a montré de façon même plus prononcée la nécessité de considérer un ensemble de facteurs sociaux individuels et communautaires afin de donner la signification de la stratification sociale.

L'étude de Poplack (1997) sur le subjonctif atteste que le contact avec l'anglais à Ottawa-Hull n'est pas le facteur contribuant le plus à la disparition du subjonctif dans la variété de français en question. Leblanc (1999); Willis (2000) et Kabano (2004) font la même conclusion: l'impact de l'anglais ne se voit pas comme le facteur de première portée sur l'emploi des constructions vernaculaires. Par exemple, Willis (2000) dans son étude sur les auxiliaires *avoir* et *être* au passé n'a trouvé aucune association entre le niveau d'intensité de contact avec l'anglais, le niveau de compétence en anglais et l'emploi de l'auxiliaire *avoir*. Martineau (1988) dans son étude sur l'élision de *que* n'a observé aucune association directe avec le contact avec l'anglais dans cette région. Dans son étude, l'élision de *que* dans les communautés ontariennes majoritairement anglophones est au même niveau que dans les communautés québécoises majoritairement francophones. Les résultats de notre étude sont, en partie, conformes aux études mentionnées au-dessus. D'une part, nos résultats n'identifient pas le degré de contact

avec l'anglais (aux niveaux communautaire et individuel) comme le facteur le plus déterminant dans le conditionnement des formes lexicales dans la variété de français étudiée. Cependant, nous attirons l'attention du lecteur que son effet devient de plus en plus déterminant parmi les locuteurs nés après 1930. Au niveau communautaire, les différences intercommunautaires en fonction de l'intensité de contact de langues (selon la concentration des anglophones et des francophones) deviennent de plus en plus significatives. Au niveau du bilinguisme individuel, son impact est plus considérable sur la génération des locuteurs nés entre 1930 et 1950 dans les trois communautés ontariennes (la génération qui a eu la plus forte influence de l'anglais).

L'étude de Poplack (1997) souligne le rôle déterminant de l'appartenance socio-économique dans le conditionnement du subjonctif dans la région d'Ottawa-Hull. Dans son étude sur les pronoms personnels, Kabano (2004) montre également l'importance du milieu du travail. D'après lui, la propagation du pronom personnel se passe plus rapidement parmi les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services (donc des milieux très fréquentés par le public). D'ailleurs, cette interprétation en termes de marqueur de solidarité, d'un langage plus informel, n'est pas à rejeter pour expliquer la propension de la forme *job*, car c'est parmi les locuteurs travaillant dans le domaine des ventes et services que sa diffusion est la plus rapide.

L'étude de Willis (2000) constate le rôle très important du facteur âge dans le conditionnement des auxiliaires *avoir* et *être* au passé. Dans notre recherche lexicale, l'effet de l'âge est à la base du changement et de la variation lexicaux (voir le chapitre 5, section 5.4.2.2).

Notre thèse met en valeur l'étude communautaire séparée, afin de saisir la dynamique lexicale en fonction du statut du français : les communautés majoritairement francophones ou anglophones et les communautés à bilinguisme équilibré. Les résultats de nos analyses communautaires reflètent (au moins, en partie) ceux des études précédentes sur la variation morphosyntaxique. Par exemple, la communauté du Mont-Bleu (côté québécois) témoigne d'une chute des formes vernaculaires et d'une montée de l'emploi des formes plus standard. La même tendance à défavoriser l'emploi des formes vernaculaires dans cette communauté est attestée par LeBlanc (1999) et par Kabano

(2004). La tendance inverse (préférence des contreparties vernaculaires) est observée dans le Vieux-Hull : tendance à favoriser l'emploi du conditionnel après *si* (LeBlanc 1999), tendance à favoriser le redoublement du pronom sujet de la troisième personne, Kabano (2004) ; tendance à favoriser l'emploi des formes *char*, *ouvrage* et *job* (thèse présente, sections 5.2.3.3 et 5.3.1).

Somme toute, nous avons vu des tendances similaires et des traits particuliers dans le conditionnement social des traits grammaticaux (les études précédentes sur le français parlé dans la région d'Ottawa-Hull) et des traits lexicaux (présente étude). Cette constatation montre que l'évolution des composantes grammaticales et lexicales va de pair avec les changements sociaux de la région en question. Notre conclusion appuie celles faites antérieurement par Armstrong (1998, 2001) et Lodge (1989) sur le français de Dieuze, et par Mougeon et al. (2010) sur le français ontarien. En plus, la constatation de la similarité des tendances observées au niveau morphosyntaxique et au niveau lexical met en valeur l'application de la méthodologie quantitative pour l'étude de la variation lexicale.

5.6 Conclusion

Deux variables lexicales, notamment « véhicule automobile » et « travail rémunéré » ont été étudiées en situation de contact intense du français avec l'anglais dans la région de l'Outaouais. L'objet principal de cette thèse est l'usage des termes vernaculaires en situation de contact de langues. Dans notre choix de méthodologie, nous nous sommes appuyée sur les études empiriques portant sur l'emploi des deux variables en français ontarien et en français québécois. À part la référence méthodologique, ces études nous ont offert une perspective d'une comparaison interdialectale de fréquence et du conditionnement social en fonction des différentes situations linguistiques caractéristiques du français laurentien : milieu francophone majoritaire versus minoritaire et milieu à bilinguisme équilibré. Afin de mieux saisir la dynamique de la variation et du changement lexicaux, nous avons combiné la perspective

synchronique (les données en temps apparent) et la perspective diachronique (les données en temps réel). Au niveau distributionnel, les analyses montrent que pour désigner les notions lexicales à l'étude, les francophones d'Ottawa-Hull utilisent un ensemble de termes lexicaux, mais les variantes vernaculaires sont employées plus souvent que les autres (les canadianismes *char*, *job*, *ouvrage*). Au niveau de la marque sociale et linguistique de la variation lexicale, les analyses factorielles à régression multiple démontrent la probabilité de l'emploi des variantes référant aux deux notions à l'étude selon les caractéristiques sociales, sémantiques et linguistiques. Récapitulons les observations les plus générales de notre recherche.

Notre étude a mis à jour un système très complexe de la variation lexicale. Plusieurs faits attestent que l'explication de la dynamique lexicale réside dans la compréhension de tout un système des facteurs sociaux en interaction. Ainsi, nous soulignons l'importance de considérer autant les facteurs sociaux statiques (sexe, classe des locuteurs, etc.), que de rajouter les facteurs mettant en relief la dynamique communautaire, avec ses normes sociales et ses valeurs de prestige. D'ailleurs, cette thèse montre que dans le cas de la variation lexicale, il apparaît plus rigoureux de considérer la dynamique lexicale des groupes sociaux (et non pas des locuteurs individuels), par exemple en fonction de la classe sociale ou de l'âge des répondants. Ceci dit, le caractère très complexe de la variation lexicale n'empêche pas de constater son caractère structuré.

Nous avons prêté une attention très particulière à l'analyse micro-variationnelle, c'est-à-dire l'étude de chaque communauté séparément. Cette approche est motivée par la constatation que : i) les données globales pourraient cacher des tendances caractéristiques d'une ou d'une autre communauté à l'étude ; ii) la divergence de la dynamique lexicale de chacune des cinq communautés à l'étude devient de plus en plus prononcée sur l'axe temporel. Notre recherche met en valeur la nécessité de considérer la variation dans le contexte de la dynamique communautaire et en relation avec la dynamique intercommunautaire.

Notre étude a également comparé la dynamique lexicale dans les communautés francophones majoritaires versus minoritaires de la région d'Ottawa-Hull. La dynamique

lexicale des jeunes des communautés francophones majoritaires (Vieux-Hull, Mont-Bleu et Vanier, dans notre cas) semble converger, en partie, à celle observée parmi les jeunes des communautés unilingues (Armstrong 1998, 2001 ; Labov 1972b ; Lodge 1989), notamment un rapprochement des jeunes au parler local (usage des formes vernaculaires comme marque de l'appartenance communautaire). Par contre, dans les communautés francophones minoritaires (dans notre cas, West-End et Basse-Ville), on observe plutôt l'assimilation à l'anglais (langue de prestige), attribuable à l'insécurité linguistique des francophones dans les communautés avec une forte concentration de la population anglophone et l'imposition du mode de vie anglo-saxon.

Cette thèse complète les études sur la variation grammaticale en français de la région de la capitale nationale du Canada. Pour citer Lodge (2004, 248): « Far from being peripheral to sociolinguistic structure, 'words' approach the very core of the linguistic identity of the different social groups that make up the community ». Elle démontre, par ailleurs, les phénomènes de dévernacularisation, standardisation et vernacularisation du parler des francophones d'Ottawa-Hull.

Enfin, notre étude a mis en relief la situation du déséquilibre identitaire parmi les jeunes québécois des communautés francophones majoritaires de la région d'Ottawa-Hull, vu la rivalité entre les normes locales du français québécois (les normes communautaires) et les normes du français standard (le français hexagonal), imposées par la politique standardisatrice de l'école.

5.7 Intérêt de la thèse et pistes de recherches futures

Dans le chapitre 1 de cette thèse, nous avons introduit le cadre théorique et les prémisses empiriques de notre recherche sur la variation lexicale en français en situation de contact de langues. Dans le chapitre 2, nous avons analysé l'évolution sémantique des 12 variantes référant à la notion de « véhicule automobile » et à la notion de « travail rémunéré » en français canadien et hexagonal, selon des ouvrages de référence encyclopédiques et des dictionnaires de langue. Cette dimension a ouvert, entre autres, le

débat sur les origines de l'apparition du mot *char* en français canadien. Dans le même chapitre, nous avons présenté la fréquence distributionnelle des deux notions lexicales à l'oral spontané (sur la période de plus de 140 ans, d'après la date de naissance des locuteurs). Dans le chapitre 3, nous avons réalisé une étude variationniste quantitative de la notion de « véhicule automobile » dans le corpus du français parlé de la région d'Ottawa-Hull. Nous avons isolé les mots référant à cette notion et nous avons relié leurs fréquences d'emploi avec des facteurs sociaux et linguistiques. Le logiciel GoldVarb a été utilisé pour réaliser des analyses factorielles à régression multiple et des tableaux croisés. Nous avons également réalisé une étude de l'emploi de la même variable au début du XXI^e siècle dans le contexte scolaire (une école dans le Mont-Bleu). Le chapitre 4, consacré à une étude sociolinguistique des mots référant à la notion de « travail rémunéré », a défini les figures des corrélations et des co-variations pour cette notion. Dans le chapitre 5, nous avons discuté des résultats de l'étude, en explorant la signification et l'interprétation des corrélations observées dans les chapitres 3 et 4. Nous avons démontré des déclencheurs des phénomènes langagiers dans la dynamique socio-historique et linguistique de chacune des cinq communautés de la région d'Ottawa-Hull.

En premier lieu, cette thèse met en valeur la perspective de la sociolinguistique variationniste labovienne dans l'étude de la variation lexicale. En deuxième lieu, elle souligne l'importance d'une recherche sociolinguistique empirique avec l'application de la méthodologie variationniste quantitative, des méthodes qualitatives (étude lexicographique) et des analyses comparatives dans l'étude des variables lexicales. L'éventail des corpus étudiés pour analyser la variation lexicale en français laurentien (*Ottawa-Hull, RFQ, FdO*) représente un atout de notre recherche. Les corpus mentionnés nous ont permis de réaliser les analyses quantitatives, de comparer la variation lexicale dans les communautés francophones minoritaires versus majoritaires dans les différents points de l'axe temporel et dans les différentes situations de communication. En troisième lieu, cette recherche approfondit plusieurs réflexions théoriques et patrons classiques sur la théorie variationniste; elle confirme plusieurs tendances et observations faites sur le français ontarien, le français québécois et le français hexagonal. Elle affine la compréhension du phénomène de la variation lexicale en situation de contact de langues.

Notre étude caractérise également le lien dynamique entre le parler des locuteurs et les normes de la communauté à laquelle ils se rattachent. Cette recherche met en valeur l'importance d'étudier les normes communautaires et les identités locales au fil des générations et de les mettre dans le contexte global de la variation lexicale en français laurentien. Finalement, cette thèse relance le débat sur la compétition des normes communautaires avec celles imposées par l'école dans les communautés québécoises. À l'exemple des deux variables lexicales, nous avons démontré comment l'effet de scolarisation affecte la compétence socio-stylistique des jeunes Québécois. Ces résultats pourraient être incorporés dans le domaine de la pédagogie de l'enseignement du français dans le contexte canadien. Les observations sur le déséquilibre identitaire des Québécois de Hull, créé par la compétition entre le français standard enseigné dans les écoles et le parler local ou vernaculaire, pourraient inciter à reconsidérer la pédagogie de l'enseignement du français langue seconde dans les écoles québécoises de sorte qu'elle reconnaisse les pratiques langagières et les références identitaires des Québécois et des Francophones hors du Québec, comme les Franco-Ontariens.

En revanche, la question de l'orientation des jeunes francophones de la région d'Ottawa-Hull envers les normes locales (communautaires) et les normes globales (le français standard) n'a pas mérité beaucoup d'attention dans notre recherche. Dans les recherches ultérieures, il nous apparaît intéressant d'approfondir cette dimension. Quelle est l'orientation des jeunes envers leurs normes locales ? Quelle est leur réaction en réponse à l'influence standardisatrice de l'école et du français métropolitain ?

Notre étude a considéré l'influence de l'école du côté québécois de la région de l'Outaouais au début du XXI^e siècle. Il serait intéressant de voir ce qui se passe dans les communautés francophones minoritaires du côté ontarien de la région de l'Outaouais. Il serait également utile d'entamer une étude du matériel pédagogique utilisé dans les écoles, et, possiblement, des critères d'évaluation de la production orale et écrite dans la salle de classe.

Nous n'avons pas accordé beaucoup d'attention à l'emploi des variables lexicales « véhicule automobile » et « travail rémunéré » chez les locuteurs individuels (faute de données et leur distribution inégale parmi les locuteurs). Cependant, cette dimension reste

à découvrir. Il serait intéressant de voir si les locuteurs qui sont à l'avant-garde du changement lexical sont également à l'avant-garde du changement grammatical à Ottawa-Hull et si les jeunes qui montrent la tendance à l'emploi accru des marques d'appartenance identitaires *job* et *char* vont démontrer la même tendance avec d'autres formes vernaculaires.

Nous avons déjà mentionné que dans le contexte du XXe siècle l'explication de la variation lexicale est plus rigoureuse en fonction de l'appartenance socio-économique des locuteurs ; tandis que dans le contexte du XXIe siècle, il nous apparaît plus important d'approfondir une étude de la variation lexicale en fonction des registres, des situations de communication. D'ailleurs, la première étude dans cette direction est réalisée par Mougeon et al. (2010). Il n'y a pas de doutes que la considération intégrale des dimensions diastratique et diaphasique de la variation lexicale ne contribuerait que positivement à une compréhension plus affinée de ce phénomène.

Bibliographie

- Appel, René et Pieter Muysken. 1987. *Language contact and bilingualism*. London: Edward Arnold.
- Armstrong, Nigel. 1998. La variation sociolinguistique dans le lexique français. *Zeitschrift für Romanische Philologie* 114 (3): 462–495.
- Armstrong, Nigel. 2001. Variation in the French lexicon. Dans *Social and stylistic variation in spoken French: a comparative approach*, 209-235. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamin.
- Ashby, William. 1976. The loss of the negative morpheme *ne* in Parisian French. *Lingua* 39: 119-137.
- Ashby, William. 1992. The variable use of *on* versus *tu/vous* for indefinite reference in spoken French. *Journal of French Language Studies* 2 (2): 145–157.
- Ayres-Bennett, Wendy. 2000. Voices from the past: Sources of spoken seventeenth-century French. *Romanische Forschungen* 112: 323-348.
- Baldi, Philip, éd. 1990. Introduction: The Comparative Method. Dans *Linguistic change and reconstruction methodology*, 1-13. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Baligand, Renée et Wladyslaw Cichocki. 1985. Variation dans le système du /E/ chez des jeunes bilingues franco-anglais de Welland (Ontario). *Information/Communication* 4 : 42-64.
- Barysevich, Alena. 2009. *Travail rémunéré* dans les corpus du français canadien : cas d'Ottawa-Hull. Communication présentée au Colloque de l'Association canadienne de linguistique, Ottawa, Canada.
- Barysevich, Alena. 2009. Variation et changement lexicaux en contexte social et géographique : cas d'Ottawa-Hull. Communication présentée au Colloque de l'Association de français langue seconde, Neuchâtel, Suisse.
- Barysevich, Alena. 2010. Lexical Variation and Change in Canadian French. Communication présentée à "New" New Ways of Analyzing Variation-39, University of San Antonio, San-Antonio, États-Unis.
- Bayley, Robert et Ruth King. 2003. Languages Other than English in Canada and the United States. Dans *Needed Research in American English*, éd. Dennis Preston, 163-230. Durham: Duke University Press.

- Beauchemin, Normand et Pierre Martel, éd. 1973. *Échantillons de textes libres* no 1, document de travail no 8.
- Beeching, Kate. 2006. Synchronic and diachronic variation: the how and why of sociolinguistic corpora. Dans *Corpus linguistics around the world*, éd. Andrew Wilson, Dawn Archer et Paul Rayson, 49-61. Amsterdam: Rodopi.
- Beeching, Kate. 2008. Formes familières et doublets lexicaux: usages en diachronie. Communication présentée au Colloque de l'Association de français langue seconde, Oxford, Angleterre.
- Beeching, Kate, Nigel Armstrong et Françoise Gadet, éd. 2009. *Sociolinguistic variation in contemporary French*. Amsterdam: John Benjamins.
- Beniak, Édouard, Raymond Mougeon et Denis Valois. 1985. *Contact des langues et changement linguistique: étude sociolinguistique du français parlé à Welland*. Québec : International Center for Research on Bilingualism.
- Bernard, Roger. 1988. *De Québécois à Ontariens. La communauté franco-ontarienne*. Hearst: Le Nordir.
- Biber, Douglas. 1988. *Variation across speech and writing*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Biber, Douglas. 1995. *Dimensions of register variation: A cross-linguistic comparison*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Blondeau, Hélène. 2003. The old *nous* and the new *nous*. A comparison of 19th and 20th century spoken Quebec French. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 9 (2): 1-15.
- Blondeau, Hélène. 2006. La trajectoire de l'emploi du futur chez une cohorte de Montréalais francophones entre 1971 et 1995. Dans *Les variétés de français en Amérique du Nord. Évolution, innovation et description*, éd. Robert Papen et Gisèle Chevalier. Numéro conjoint de la *Revue canadienne de linguistique appliquée* 9 (2) et *Revue de l'Université de Moncton* 37(2) : 73-98.
- Blondeau, Hélène. 2007. L'épreuve du temps réel et la variation pronominale à la première personne du pluriel en français québécois du XIXe et du XXe siècle. Dans *Études sur le changement linguistique en français*, éd. Bernard Combettes et Christiane Marchello-Nizia, 53-64. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Blondeau, Hélène. 2008. The French pronominal dynamics in the Québec languages in contact dynamics. Dans *Social Lives in Language. Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities. Celebrating the work of Gillian Sankoff*, éd. Miriam Meyerhoff et Naomi Nagy, 249-271. Amsterdam: John Benjamins.

- Blondeau, Hélène, Gillian Sankoff et Anne Charity. 2002. Parcours individuels et changements linguistiques en cours dans la communauté francophone montr  alais  . *Revue québécoise de linguistique* 31 (1): 13-38.
- Blondeau, Hélène et Naomi Nagy. 2008. Subordinate clause marking in Montreal Anglophone French and English. Dans *Social Lives in language. Sociolinguistics and multilingual speech communities. Celebrating the work of Gillian Sankoff*,   ds. Miriam Meyerhoff et Naomi Nagy, 273-313. Amsterdam: John Benjamins.
- Bouchard, Chantal. 2002. *La langue et le nombril: une histoire sociolinguistique du Québec*. Montréal: Les   ditions Fides.
- Britain, David. 2004. Space and Spatial Diffusion. Dans *The Handbook of language variation and change*,   ds. Jack Chambers, Peter Trudgill et Natalie Schilling-Estes, 603-638. Oxford: Blackwell.
- Brun-Trigaud, Guylaine, Yves Le Berre et Jean Le D  . 2005. *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gillieron et Edmont. Du temps dans l'espace*, Paris:   dition du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Byrd Clark, Julie. 2010. Making some "Wiggle Room" in French as a Second Language/Français langue seconde: Reconfiguring Identity, Language, and Policy. Dans Sylvie Lamoureux et Normand Labrie,   ds. *Canadian Journal of Education* 33 (2): 379-406 (  dition spéciale).
- Byrd Clark, Julie. 2012. Heterogeneity and a sociolinguistics of multilingualism: Reconfiguring French language pedagogy. *Language and Linguistics Compass* 6(3) 143-161.
- Byrd Clark, Julie et Normand Labrie. 2010. La voix de jeunes canadiens dans leur processus d'identification: les identités imbriquées dans des espaces multiformes. Dans *Construction d'identité et processus d'identification*,   ds. Sylvester N. Osu, Gilles Col, Nathalie Garric et Fabienne Toupin, 425-438. Berlin :   ditions Peter Lang.
- Canale, Michael, Raymond Mougeon, Monique Bélanger et Christine Main. 1977. Recherches en dialectologie franco-ontarienne. *Working Papers on Bilingualism* 14: 1-20.
- Castonguay, Charles. 1994. *L'assimilation linguistique : mesure et évolution 1971-1986*, Conseil de la langue française, Québec.
- Castonguay, Charles. 1997.   volution récente de l'assimilation linguistique au Canada. Dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*,   d.

- Claude Poirier, avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Cécyle Trépanier et Claude Verreault, 277-311. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Castonguay, Charles. 2002. Le *fiasco* de la politique linguistique canadienne dans la région d'Ottawa-Hull. *Policy Options/Options Politiques* 23 (8): 46-52.
- Chambers, Jack. 1995. The Canada-US border as a vanishing isogloss: the evidence of chesterfield. *Journal of English Linguistics* 23: 155-66.
- Chambers, Jack. 1998. Social embedding of changes in progress. *Journal of English Linguistics* 26: 5-36.
- Chambers, Jack. 2000. Region and language variation. *English World-Wide* 21 (2): 169-199.
- Chambers, Jack. 2002. Dialect Topography of Canada. Macro-sociolinguistic regional surveys of Golden Horseshoe 1991, Golden Horseshoe 2001, Ottawa Valley, Quebec City, Montreal, New-Brunswick, Eastern Townships and Greater Vancouver, as well as adjacent U.S. regions (upstate NY, Maine, Vermont and Washington. <http://homes.chass.utoronto.ca/~chambers/whatis.html>
- Chambers, Jack. 2008. Patterns in variation including change. Dans *The Handbook of language variation and change*, eds. Jack Chambers, Peter Trudgill et Natalie Schilling-Estes, 349-374. Oxford: Blackwell.
- Chambers, Jack et Peter Trudgill. 1998 (2e édition). *Dialectology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Chaudenson, Robert, Raymond Mugeon et Édouard Beniak, eds. 1993. Variation en situation de contact linguistique: Le français ontarien. Dans *Vers une approche panlectale de la variation du français*, 49-78. Paris: Didier Érudition.
- Cheshire, Jenny. 1982. *Variation in an English dialect: a sociolinguistic study*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cheshire, Jenny. 1987. Syntactic variation, the linguistic variable and sociolinguistic theory. *Linguistics* 25 (2): 257-282.
- Campbell, Lyle. 2003. How to show languages are related: Methods for distant genetic relationship. Dans *The Handbook of historical linguistics*, eds. Brian D. Joseph et Richard D. Janda, 262-282. Oxford: Blackwell.
- Corbeil, Jean-Claude. 1976. Origine historique de la situation linguistique québécoise. *Langue française* 31: 6-19.

- Corbeil, Jean-Claude. 2000. Une langue qui se planifie. Dans *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*, éd. Michel Plourde, Hélène Duval et Pierre Georgeault, 306-314. Québec : les Éditions Fides et Les Publications du Québec.
- Coveney, Adam. 1996. *Variability in spoken French: A sociolinguistic study of interrogation and négation*. Exeter: Elm Bank.
- D'Anglejan, Alison et G. Richard G. Tucker. 1973. Sociolinguistic correlates of speech style in Quebec. Dans *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*, éd. Roger W. Shuy et Ralph W. Fasold, 1-27. Washington, Georgetown University Press.
- Daoust, Denise. 1982. La planification linguistique au Québec : un aperçu des lois sur la langue. *Revue québécoise de linguistique* 12 (1): 9-75.
- Dionne, Narcisse-Eutrope. 1909. *Le parler populaire des Canadiens français ou lexique des canadianismes, des acadianismes, anglicismes, amérindianismes*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Dulong, Gaston. 1973. Histoire du français en Amérique du Nord. Dans *Current trends in linguistics*, éd. Thomas A. Sebeok, 407-421. The Hague: Mouton.
- Durand, Jacques, Laks, Bernard et Chantal Lyche. 2002. La phonologie du français contemporain: usages, variétés et structure. Dans *Romanistische Korpuslinguistik - Korpora und gesprochene Sprache/Romance Corpus Linguistics-Corpora and Spoken Language*, éd. Claus Pusch et Wolfgang Raible, 93-106. Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Durand, Jacques, Laks, Bernard et Chantal Lyche. 2005. Un corpus numérisé pour la phonologie du français. Dans *La linguistique de corpus*, éd. Geoffrey Williams, 205-217. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Easson, Gordon. 1998. Sounds of the Golden Horseshoe: Canadian-American differences at the Niagara border. *Toronto Working Papers in Linguistics* 17: 99-110.
- Eckert, Penelope. 1989. *Jocks and burnouts: Social categories and identity in the high school*. New York: Teachers College Press.
- Eckert, Penelope. 1997. Age as a sociolinguistic variable. Dans *The Handbook of Sociolinguistics*, éd. Florian Coulmas, 151-167. Oxford: Blackwell.
- Edwards, John et Maryanne Jacobsen. 1987. Standard and Regional Standard Speech: Distinctions and Similarities. *Language in Society* 16 (3): 369-379.
- Flikeid, Karin. 1989. Moitié anglais, moitié français ? *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 8 (2): 177-228.

- Gadet, Françoise. 1996. Variabilité, variation, variété : dans le français d'Europe. *Journal of French Language Studies* 6: 75-98.
- Gadet, Françoise. 2007 (2e édition). *La variation sociale en français*. Paris : Ophrys.
- Geeraerts, Dirk. 2010. Lexical variation in space. Dans *Language in Space. An international handbook of Linguistic Variation. Volume 1: Theories and Methods*, éd. Peter Auer et Jürgen Erich Schmidt, 821-837. Berlin/New York: De Gruyter Mouton.
- Georges, Pierre. 1979. *Le Québec*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Golembeski, Daniel. 1998. *French language maintenance in Ontario: A sociolinguistic portrait of the community of Hearst*. Thèse de doctorat, Indiana University.
- Guy, Gregory R. 1980. Variation in the group and the individual: The case of final stop deletion. Dans *Locating Language in Time and Space*, éd. William Labov, 1-36. New York: Academic Press.
- Guy, Gregory R. 1988. Language and social class. Dans *Linguistics: The Cambridge survey*, vol. 4: *Language: The socio-cultural context*, éd. Frederick J. Newmeyer, 37– 63. Cambridge: Cambridge University Press.
- Haugen, Einar. 1953. *The Norwegian language in America: a study in bilingual behavior. Vol. I: The Bilingual Community; Vol II: The American Dialects of Norwegian*. Bloomington: Indiana University Press.
- Hoenigswald, Henry. 1960. *Language change and linguistic reconstruction*. Chicago: University of Chicago Press.
- Horvath, Barbara. 1985. *Variation in Australian English*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Johnson, Ellen. 1993. The relationship between lexical variation and lexical change. *Language Variation and Change* 5: 285-303.
- Johnson, Ellen. 1996. *Lexical Change and Variation in the Southeastern United States, 1930-1990*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.
- Kabano, Alphonse. 2004. *Le pronom personnel sujet de la troisième personne dans le parler d'Ottawa-Hull: grammaticalisation, réanalyse, variation*. Thèse de doctorat, Université d'Ottawa.
- King, Ruth. 2000. *The lexical basis of grammatical borrowing*. Amsterdam: John Benjamins.

- King, Ruth, France Martineau et Raymond Mougeon. 2004. L'usage des pronoms personnels sujet inclusifs de la 4e personne en français populaire hexagonal, québécois et acadien : recherche sociolinguistique diachronique. Communication présentée au Colloque Grammaire comparée des variétés de français d'Amérique, Université d'Avignon, France.
- King, Ruth, France Martineau et Raymond Mougeon. 2005. L'emploi du pronom de la première personne du pluriel en français diachronique. Communication présentée au symposium: Les variétés de français d'Amérique du Nord, Université de Moncton, Canada.
- King, Ruth, Martineau, France et Raymond Mougeon. 2009. La variation entre Je/On/Nous en français européen : une analyse sociohistorique de la variation et du changement. Communication présentée à la conférence de l'Association de Français Langue Seconde, Université de Neuchâtel, Suisse.
- Laberge, Suzanne. 1978. The changing distribution of indeterminate pronouns in discourse. Dans *Language use and the uses of language*, éd. Roger W. Shuy et Anna Shnukal. Washington: Georgetown University Press.
- Laberge, Suzanne et Gillian Sankoff. 1980. Anything you can do. Dans *The social life of language*, éd. Gillian Sankoff, 271-293. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, William. 1969. Contraction, deletion and inherent variability of the English copula. *Language* 45 (4): 715-762.
- Labov, William. 1972a. *Language in the inner city*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, William. 1972b. *Sociolinguistic pattern*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, William. 1973. The meaning of words and their boundaries. Dans *New Ways of Analyzing Variation in English*, éd. Charles-James Bailey et Roger Shuy, 340-373. Washington: Georgetown University Press.
- Labov, William. 1978. Where does the sociolinguistic variable stop? A response to Beatriz Lavendera. Dans *Working Papers in Sociolinguistics*. Austin: Southwest Educational Development Laboratories.
- Labov, William. 1982. *The social stratification of English in New York City*. Washington: Center for Applied Linguistics.

- Labov, William. 1994. *Principles of linguistic change: Internal factors*. Oxford: Blackwell.
- Labov, William. 1999. *Principles of linguistic change: External factors*. Oxford: Blackwell.
- Laforest, Marty. 2002. Attitudes, préjugés et opinions sur la langue. Dans *Le français, une langue à apprivoiser*. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001), éd. Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie, 82-91. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Laurier, Michel. 1989. Le subjonctif dans le parler franco-ontarien. Dans *Le français canadien parlé hors Québec*, éd. Raymond Mougéon et Édouard Beniak, 105-126. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lavallée, Richard et Pierre Martel. 1979. *Les régionalismes dans le français parlé de l'Estrie*. Recherches sociolinguistiques dans la région de Sherbrooke, document de travail 15. Sherbrooke: Université de Sherbrooke.
- Lavandera, Béatrice. 1978. Where does the sociolinguistic variable stop ? *Language in Society* 7: 171-182.
- Lavoie, Thomas et Michèle Côté. 1985. *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Québec : Éditeur officiel.
- Lavoie, Thomas, Bergeron Gaston et Michelle Côté. 1985. *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Québec: Office de la langue française.
- LeBlanc, Carmen. 1999. Du conditionnel dans les propositions hypothétiques en *si*: cet intrus. Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa.
- LeBlanc, Carmen. 2010. Tracing a morphosyntactic change in Québec French: the non-standard conditional in *si*- clauses. *Journal of French Language Studies* 20 (2): 151-169.
- Leech, Geoffrey. 1981. Pragmatics and conversational rhetoric. Dans *Possibilities and limitations of pragmatics*, éd. Herman Parret, Jef Verschueren et Marina Sbisà, 413-442. Amsterdam: John Benjamins.
- Lefebvre, Claire. 1989. Some problems in defining syntactic variables: The case of WH questions in Montréal French. Dans *Language Change and Variation*, éd. Ralph W. Fasold et Deborah Schiffrin, 351-366. Amsterdam: John Benjamins.
- Léon, Pierre R. 1974. Attitudes et comportement linguistiques. Dans *Études de linguistique appliquée* 15 : 87- 102.

- Léon, Pierre et Wladyslaw Cichocki. 1989. Bilan et problématique des études sociophonétiques franco-ontariennes. Dans *Le français canadien parlé hors Québec*, éd. Raymond Mougeon et Édouard Beniak, 37-52. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lepage, Danielle, Denise Deshaies, et Michael Mephram. 1991. *La création d'une base textuelle pour le corpus de français parlé dans la région de Québec*. Document B-12. Québec: Cahiers de recherche du CEFRIO.
- Lodge, Anthony. 1989. Speakers' perceptions of nonstandard vocabulary in French. *Zeitschrift für Romanische Philologie* 105 (6): 427-444.
- Lodge, Anthony. 2004. *A Sociolinguistic History of Parisian French*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lodge, Anthony. 2005. Are there patterns in lexical variation in French? Dans *Le français parlé au XXI^e siècle. Normes et variations géographiques et sociales*, éd. Michael Abecassis, Laure Ayosso et Elodie Vialleton, 247-257. Paris: L'Harmattan.
- Martel, Pierre. 1984. Les variantes lexicales sont-elles sociolinguistiquement intéressantes? Sociolinguistique des langues romanes. Dans *Actes du XVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes. Aix-en-Provence, 29 août – 3 septembre 1983*, 183-193. Aix-en-Provence: Université de Provence.
- Martel, Pierre. 2006. Le français standard en usage au Québec : question de normes et d'usages. *Revue belge de philologie* 84 (3) : 845-864.
- Martel, Pierre et Hélène Cajolet-Laganière. 1996. *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture / Presses de l'Université Laval.
- Martineau, France. 1988. Variable deletion of *que* in the spoken French of Ottawa-Hull. Dans *Advances in romance linguistics*, éd. Jean-Pierre Montreuil et David Birdsong, 275-287. Dordrecht: Foris.
- Martineau, France. 2005. Perspective sur le changement linguistique : aux sources du français canadien. *Revue canadienne de linguistique* 50 (1-4): 173-213.
- Martineau, France et Viviane Déprez. 2004. *Pas Aucun/Pas Rien* en français classique : variation dialectale et historique. *Langue française*, numéro thématique *La négation en français classique* 143: 33-47.
- Martineau, France et Raymond Mougeon. 2003. A sociolinguistic study on the origins of *ne* deletion in European and Quebec French. *Language* 79 (1): 118-52.

- Martineau, France et R. Mougeon. 2005. *Vais, vas, m'as* in spoken French: a diachronic and dialectal perspective. Communication présentée au Linguistic Symposium on Romance Languages, Austin, États-Unis.
- Martineau, France, Ruth King et Raymond Mougeon. 2004. L'usage des pronoms personnels sujet inclusifs de la 4e personne en français populaire hexagonal, québécois, et acadien: recherche sociolinguistique diachronique. Communication présentée à la Grammaire comparée des variétés de français d'Amérique, Université d'Avignon, France.
- Massignon, Geneviève. 1962. *Les parlers français d'Acadie*. Paris: Klincksieck.
- Melanson, Natalie. 1996. Adaptation ou assimilation? Le comportement linguistique d'une famille franco-ontarienne de Sudbury. *Revue du Nouvel Ontario* 20 : 137-171.
- Meillet, Antoine. 1926. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris: La société linguistique de Paris.
- Meyerhoff, Miriam. 1993. Lexical shift in working class New Zealand English: variation in the use of lexical pairs. *English World-Wide* 14: 231-48.
- Mercier, Louis. 2002. Le français, une langue qui varie selon les contextes. Dans *Le français, une langue à apprivoiser*. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001), 41-61. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Milroy, James. 1992. *Linguistic variation and change*. Oxford: Blackwell.
- Milroy, Lesley. 1980. *Language and social networks*. Oxford: Blackwell.
- Milroy, Lesley. 1987. *Observing and analysing natural language. A Critical account of sociolinguistic method*. Oxford: Blackwell.
- Milroy, Lesley. 1999. Women as innovators and norm-creators: The sociolinguistics of dialect leveling in a northern English city. Dans *Engendering Communication: Proceedings of the 5th Berkeley Women and language Conference*, eds. Suzanne Wertheim, Monica Corston-Oliver et Ashlee Bailey, 361-76. Berkeley: Berkeley Women and Language Group.
- Milroy, James, Lesley Milroy, Sue Hartley et David Walshaw. 1994. Glottal stops and Tyneside glottalisation: Competing patterns of variation and change in British English. *Language Variation and Change* 6: 327-357.

- Mougeon, Françoise. 1995. Les emprunts lexicaux à l'anglais comme marqueurs de variation sociostylistique dans le français de France et du Canada. Dans *La Didactique à l'œuvre, Perspectives théoriques et pratiques*, éd. Jacques Cotnam et Janet M. Paterson, 94-107. Toronto: Canadian Scholars' Press.
- Mougeon, Raymond. 1994. La question de l'interférence de l'anglais à la lumière de la sociolinguistique. Dans *Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord*, éd. Claude Poirier, 25-39. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond. 1996. *La recherche sociolinguistique sur le français du Canada*. Dans *De la polyphonie à la symphonie: Méthodes, théories et faits de la recherche pluridisciplinaire sur le français au Canada*, éd. Erfurt Jurgen, 183-206. Leipzig: Leipziger Universitätsverlag.
- Mougeon, Raymond. 2000. Les emprunts au vocabulaire de base de l'anglais en français ontarien. Dans *Contacts de langues et identité culturelles: perspectives lexicographiques*, éd. Daniel Latin et Claude Poirier, 29-43. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond. 2005. Rôles des facteurs linguistiques et extralinguistiques dans la dévernacularisation du parler des adolescents dans les communautés francophones minoritaires. Dans *Le français en Amérique du Nord : État présent*, éd. Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen, 261-286. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond. 2012. Maintien et évolution du français dans les provinces du Canada anglophone. Dans Salikoko S. Mufwene et Cécile B. Vigouroux, éd. *Colonisation, globalisation et vitalité du français*, 1-81. Paris: Odile Jacob.
<http://www.yorku.ca/rmougeon/Welland/documents/avenirdufrancaisauCanada12avril.pdf>.
- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak. 1989a. *Le français canadien parlé hors Québec. Aperçu sociolinguistique*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak. 1989b. Language contraction and linguistic change: the case of Welland French. Dans *Investigating obsolescence: Studies in language contraction and death*, éd. Nance D. Dorian, 287-312. Cambridge: Cambridge University Press.
- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak. 1991. *The linguistic consequences of language contact and restriction: the case of French in Ontario, Canada*. Oxford: Oxford University Press.
- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak, éd. 1994. Présentation. Dans *Les origines du français au Québec*, 1-55. Québec: Presses de l'Université Laval.

- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak. 1995. Le non accord entre sujet et verbe en français ontarien: un cas de simplification? *Présence francophone* (46): 53-66.
- Mougeon, Raymond et Michael Canale. 1979. A Linguistic Perspective on Ontarian French. *Canadian Journal of Education* 4 (4): 59-65.
- Mougeon, Raymond et Michael Canale. 1981. Apprentissage et enseignement du français langue première dans les écoles de langue française de l'Ontario: français langue première ou langue seconde ? Dans *Options nouvelles en didactique du français langue étrangère*, éd. Pierre Léon, 75-83. Paris: Didier.
- Mougeon, Raymond, Michael Canale et Monique Bélanger. 1978. Rôle de la société dans l'acquisition et le maintien du français par les élèves franco-ontariens. *Revue canadienne des langues vivantes* 34 (3): 381-394.
- Mougeon, Raymond, Monica Heller, Édouard Beniak et Michael Canale. 1984. Acquisition et enseignement du français en situation minoritaire: le cas des Franco-ontariens. *The Canadian Modern Language Review* 41 (2): 315-335.
- Mougeon, Raymond, Cora Brent-Palmer, Monique Bélanger et Walter Cichocki. 1982. *Le français parlé en situation minoritaire. Volume 1: Emploi et maîtrise du français parlé par les élèves des écoles de langue française dans les communautés franco-ontariennes minoritaires*. Toronto/Québec: Ministère de l'Éducation de l'Ontario/Centre international de recherche sur le bilinguisme.
- Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2005. Contact-induced linguistic innovations on the continuum of language use: the case of French in Ontario. *The Journal of Bilingualism and Cognitive Studies* 8 (2): 99-115.
- Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2008. Évolution de l'alternance je vas/je vais/je m'en vas/je m'en vais/m'as dans le parler d'adolescents franco-ontariens (1978 vs 2005). Dans *Le français d'un continent à l'autre*, éd. Luc Baronian et France Martineau, 327-373. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2009. Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke (1978-2005). Dans *Le français d'ici: études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, éd. France Martineau, Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Mireille Tremblay, 145-184. Toronto: GREF.
- Mougeon, Raymond, Katherine Rehner et Terry Nadasdi. 2010. La variation lexicale dans le parler des adolescents franco-ontariens. Dans *Hétérogénéité et homogénéité dans les pratiques langagières : mélanges offerts à Denise Deshaies*,

- éds. Wim Remysen et Diane Vincent, 169-206. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Nadasdi, Terry. 1991. Divergence sémantique des anglicismes au Québec. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée: recherches sur le français québécois* 10 (3): 173-187.
- Nadasdi, Terry. 1992. L'emprunt lexical à la dérive: une évolution tranquille au Québec. Dans *La problématique de l'implicite*, 93-106. Toronto: Éditions GFA.
- Nadasdi, Terry. 1994. *Variation morphosyntaxique et langue minoritaire: le cas du français ontarien*. Thèse doctorat, Université de Toronto.
- Nadasdi, Terry. 1997. Écarts sémantiques entre le français hexagonal et le français québécois : phénomène social. Dans *Significations*, éd. Parth Bhatt, 487-496. Toronto: Canadian Scholars' Press.
- Nadasdi, Terry. 2005. Living in Ontario French. *Canadian Journal of Applied Linguistics* 8 (2): 167-182.
- Nadasdi, Terry et David Heap. 1990. Les attitudes des jeunes Franco-ontariens vis-à-vis de leur lexique. *Information/Communication* 11: 78-87.
- Nadasdi, Terry et Megan McKinnie. 2003. Living and working in immersion French. *Journal of French Language Studies* 13: 47-61.
- Nadasdi Terry, Raymond Mougeon et Katherine Rehner. 2004. Expression de la notion de "véhicule automobile" dans le parler des adolescents francophones de l'Ontario. *Francophonies d'Amérique* 17: 91-106.
- Nadasdi, Terry, Raymond Mougeon et Katherine Rehner. 2008. Factors driving lexical variation in L2 French: A variationist study of automobile, auto, voiture, char and machine. *French Language Studies* 18: 365-381.
- Paquot, Annette. 1988. *Les Québécois et leurs mots. Étude sémiologique et sociolinguistique des régionalismes lexicaux au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Péronnet, Louise. 1992. *Le parler acadien du sud-est du Nouveau-Brunswick: Éléments grammaticaux et lexicaux*. New York: Peter Lang.
- Poirier, Claude. 1978. L'anglicisme au Québec et l'héritage français. Dans *Travaux de linguistique québécoise*, éds. Lionel Boisvert, Marcel Juneau et Claude Poirier, 43-106. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Poirier, Claude. 1989. Du char à bœufs jusqu'au gros char. *Québec français* 74: 94-95.

- Poirier, Claude. 1994. Les causes de la variation géolinguistiques du français en Amérique du Nord. L'éclairage de l'approche comparative. Dans *Langue, espace, société. Les variétés de français en Amérique du Nord*, éd. Claude Poirier avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Cécyle Trépanier et Claude Verreault, 69-95. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Poirier, Claude. 1998. Vers une nouvelle représentation du français du Québec: les vingt ans du Trésor. *The French Review* 71 (6) : 912-929.
- Poirier, Pascal. 1928. *Le parler franco-acadien et ses origines*. Shédiac: Édition privée.
- Poisson, Esther. 2002. Français en usage au Québec et dictionnaires. Dans *Le français, une langue à apprivoiser. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001)*, 93-111. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Pooley, Tim. 2000. Sociolinguistics, regional varieties of French and regional languages in France. *French Language Studies* 10: 117-157.
- Poplack, Shana. 1980. Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español: toward a typology of code-switching. *Linguistics* 18 (7/8): 581-618.
- Poplack, Shana. 1982. Bilingualism and the vernacular. Dans *Issues in international bilingual education: the role of the vernacular*, éd. Albert Valdman et Beverly Hartford, 1-24. New York: Plenum Publishing.
- Poplack, Shana. 1985. Contrasting patterns of code-switching in two communities. Dans *Methods V: Papers from the V international conference on methods in dialectology*, éd. Henry J. Warkentyne, 363-385. Victoria, B.C.: University of Victoria.
- Poplack, Shana. 1988. Conséquences linguistiques du contact de langues: un modèle d'analyse variationniste. *Langage et société* 43: 23-48.
- Poplack, Shana. 1989. The care and handling of a mega-corpus. Dans *Language change and variation*, éd. Ralph Fasold et Deborah Schiffrin, 411-451. Amsterdam : Benjamins.
- Poplack, Shana. 1990. Prescription, intuition et usage: le subjonctif français et la variabilité inhérente. *Langage et société* 54: 5-33.
- Poplack, Shana. 1992. The inherent variability of the French subjunctive. Dans *Theoretical analyses in Romance linguistics*, éd. Christiane Laeufer et Terrell A. Morgan, 235-263. Amsterdam: Benjamins.

- Poplack, Shana. 1993. Variation theory and language contact. Dans *American dialect research: an anthology celebrating the 100th anniversary of the American dialect society*, éd. Denis Preston, 251-286. Amsterdam: Benjamins.
- Poplack, Shana. 1997. The sociolinguistics dynamics of apparent convergence. Dans *Towards a social science of language. Papers in honor of William Labov*, éd. Gregory Guy, Crawford Feagin, Deborah Schiffrin et John Baugh, 285-309. Amsterdam: Benjamins.
- Poplack, Shana. 2001. Variability, frequency and productivity in the irrealis domain of French. Dans *Frequency effects and emergent grammar*, éd. Joan Bybee et Paul Hopper, 405-428. Amsterdam: Benjamins.
- Poplack, Shana et Johanne Bourdages. 2005. Le Corpus du français de l'Outaouais au nouveau millénaire: milieu scolaire et milieu social. Ottawa: Laboratoire sociolinguistique de l'Université d'Ottawa.
- Poplack, Shana et Natalie Dion. 2009. Prescription vs. Praxis: The Evolution of Future Temporal Reference in French. *Language* 85 (3): 557-587.
- Poplack, Shana et Stephen Levey. 2010. Contact-induced grammatical change. Dans *Language and space – an international handbook of linguistic variation: volume 1 – theories and methods*, éd. Peter Auer et Jürgen Erich Schmidt, 391-419. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Poplack, Shana et Majory Meechan, éd. 1998. Instant loans, easy conditions: the productivity of bilingual borrowing. *International Journal of Bilingualism* 2 (2) (numéro special).
- Poplack, Shana et David Sankoff. 1984. Borrowing: the synchrony of integration. *Linguistics* 22 (1): 99-135.
- Poplack, Shana et David Sankoff. 1985. Le trajet linguistique et social des emprunts. *Revue québécoise de linguistique* 14 (1): 142-186.
- Poplack, Shana et St-Amand, Anne. 2007. A real-time window on 19th century vernacular French: The Récits du français québécois d'autrefois. *Language In Society* 36 (5): 707-734.
- Poplack, Shana et Turpin, Danielle. 1999. Does the FUTUR have a future in (Canadian) French? *Probus* 11 (1): 133-164.
- Poplack, Shana, Nathalie Dion et Molly Love. 2009. A variationist playbook: Best practices in corpus constitution, exploitation, handling, analysis and interpretation. NWA 38 (atelier). Université d'Ottawa, Ottawa, Canada.

- Poplack, Shana, Sankoff, David et Chris Miller. 1988. The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation. *Linguistics* 26 (1): 47-104.
- Poplack Shana, Susan Wheeler et Anneli Westwood. 1990. Distinguishing Language Contact Phenomena: Evidence from Finnish-English Bilingualism. Dans *Codeswitching as a worldwide phenomenon*, éd. Rodolfo Jacobson, 185-218. New-York: Peter Lang.
- Rand, David et David Sankoff. 1988. *GoldVarb. Logistic regression package for the Macintosh*. Montreal: Université de Montreal.
- Rehner, Katherine et Raymond Mougéon. 1998. Use of restrictive expressions *juste, seulement* et *rien que* in Ontario French. *Journal of the Canadian Association of Applied Linguistics* 19 (1-2): 89-111.
- Romaine, Suzanne. 1981. On the problem of syntactic variation: a reply to B. Lavandera and W. Labov. *Working papers in sociolinguistics* 82, Austin, Texas: South-West Educational Development Laboratory, University of Texas.
- Romaine, Suzanne. 1984. On the problem of syntactic variation and pragmatic meaning in sociolinguistic theory. *Folia Linguistica* 18 (3-4), 409-438.
- Romaine, Suzanne. 1995 (2e édition). *Bilingualism*. Malden: Blackwell.
- Sabourin, Conrad F. et Rolande M. Lamarche. 1985. *La francité canadienne*. Vol. 1, *Aspects linguistiques*. Montréal: Université de Montréal.
- Sankoff, David. 1982. Sociolinguistic method and linguistic theory. Dans *Logic, methodology, philosophy of science VI*, éd. L. Jonathan Cohen, Jerzy Los, Helmut Pfeiffer, Klaus-Peter Podewski, 679-687. Amsterdam: North Holland.
- Sankoff, David. 1988. Sociolinguistics and syntactic variation. Dans *Linguistics: the Cambridge survey*, éd. Frederick Newmeyer, 140-161. New York: Cambridge University Press.
- Sankoff, David et Suzanne Laberge. 1978. The linguistic market and the statistical explanation of Variability. Dans *Linguistic variation: models and methods*, éd. David Sankoff, 239-251. New York: Academic Press.
- Sankoff, David, Pierrette Thibault et Hélène Bérubé. 1978. Semantic field variability. Dans *Linguistics variation: models and methods*, éd. David Sankoff, 23-45. New York: Academic Press.
- Sankoff David, Gillian Sankoff, Suzanne Laberge et Marjorie Topham. 1976. Méthodes d'échantillonnage et utilisation de l'ordinateur dans l'étude de la variation grammaticale. *Cahiers de linguistique* 6: 85-125.

- Sankoff, David et Pierrette Thibault. 1981. Weak complementarity : tense and aspect in Montreal French. Dans *Syntactic change. Natural Language Studies 25*, éd. Brenda B Johns et David R. Strong, 205-216. Ann Arbor: University of Michigan
- Sankoff, Gillian. 1973. Above and beyond phonology in variable rules. Dans *New Ways of Analyzing Variation in English*, éd. Charles-James Baliley et Roger Shuy, 44-61. Washington DC: Georgetown University Press.
- Sankoff, Gillian. 1974. A quantitative paradigm for the study of communicative competence. Dans *Explorations in the ethnography of speaking*, éd. Richard Bauman et Joel Sherzer, 1-36. New York: Academic Press.
- Sankoff, Gillian. 1997. Deux champs sémantiques chez les anglophones et les francophones de Montréal. Dans *Exploration du lexique*, éd. Julie Auger et Yvan Rose, 133-146. Québec: CIRAL, Université Laval.
- Sankoff, Gillian. 2001. Linguistic Outcomes of Language Contact. Dans *The handbook of language variation and change*, éd. Jack Chambers, Peter Trudgill et Natalie Schilling-Estes, 638-668. Oxford: Blackwell.
- Sankoff, Gillian et Henrietta J. Cedergren. 1973. Some Results of a Sociolinguistic Study of Montreal French. Dans *Linguistic diversity in Canadian society*, éd. Regna Darnell, 61-88. Edmonton, Alta: Linguistic Research.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau. 2007. Language change across the lifespan: r in Montreal French. *Language* 83 (3): 560-588.
- Sankoff, Gillian et Pierrette Thibault. 1980. The alternation between the auxiliaries *avoir* and *être* in Montreal French. Dans *The social life of language*, éd. Gillian Sankoff, 311-46. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Tagliamonte, Sali. 2001. Comparative sociolinguistics. Dans *Handbook of language variation and change*, éd. Jack Chambers, Peter Trudgill et Natalie Schilling-Estes, 729-763. Malden/Oxford: Blackwell Publishers.
- Tagliamonte, Sali. 2006. *Analyzing sociolinguistic variation*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tagliamonte, Sali. 2012. *Variationist Sociolinguistics: Change, Observation, Interpretation*. Malden: Wiley-Blackwell Publishers.
- Tennant, Jeff. 1996. Variation morpho-phonologique dans une langue en situation minoritaire: le français à North Bay. *Revue du Nouvel Ontario* 20 : 113-136.

- Thibault, Pierrette. 1991. La langue en mouvement: simplification, régularisation, restructuration. *Linx (Linguistique-Paris X, Nanterre)* 25: 79-92.
- Thibault, Pierrette. 2001. Regard rétrospectif sur la sociolinguistique québécoise et canadienne. *Revue québécoise de linguistique* 30 (1), 19-42.
- Thomas, Alain. 1982. OI en franco-ontarien: étude sociophonétique. *Information communication* 3: 1-27.
- Thomas, Alain. 1986. *La variation phonétique: le cas du franco-ontarien*. Ville LaSalle: Didier.
- Thomason, Sarah G. 2001. *Language contact: an Introduction*. Washington, DC: Georgetown University Press.
- Thomason, Sarah G. 2007. Language contact and deliberate change. *Journal of Language Contact* I: 41- 62.
- Thomason, Sarah G. et Terrence Kaufman. 1988. *Language contact, creolisation, and genetic linguistics*. Berkeley: University of California Press.
- Trudgill, Peter. 1972. *Sex, covert prestige, and linguistic change in the urban British English of Norwich*. *Language in Society* 1:179-195.
- Trudgill, Peter. 1974. Linguistic change and diffusion: description and explanation in sociolinguistic dialect geography. *Language in Society* 2: 215–246.
- Uritescu, Dorin, Raymond Mougeon, Katherine Rehner et Terry Nadasdi. 2004. Acquisition of the internal and external constraints of variable schwa deletion by French Immersion students. *International Review of Applied Linguistics* 42 (4): 349-364.
- Verreault, Claude et Thomas Lavoie. 1996. Genèse et formation du français au Canada: l'éclairage de la géographie linguistique. *Revue de linguistique romane* 60 (239-240): 413-462.
- Verreault, Claude, Louis Mercier et Thomas Lavoie, eds. 2002. *Le français, une langue à apprivoiser*. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001). Québec: Presses de l'Université Laval.
- Vincent, Diane. 1982. *Pressions et impressions sur le sacre au Québec*. Québec: Office de la langue française.
- Violin-Wigent, Anne. 2005. Vocabulaire régionale et transmission familiale : le cas du français briançonnais. *Linguistic Atlantica* 26: 1-19.

- Weiner, Judith et William Labov. 1983. Constraints on the agentless passive. *Journal of Linguistics* 19: 29-58.
- Weinhold, Norbert. 1984. Observations sur deux cartes de L'ALEC: ABEILLE et AUNE. *Travaux de Linguistique et de Littérature* 22 (1): 265-274.
- Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in contact*. New York: Linguistic Circle of New York.
- Weinreich, Uriel, William Labov et Marvin Herzog. 1968. Empirical foundations for a theory of language change. Dans *Directions for historical linguistics*, éd. Winfred P. Lehmann et Yakov Malkiel, 97-195. Austin: University of Texas Press.
- Willis, Lauren A. 2000. *Être ou ne plus être: auxiliary alternation in Ottawa-Hull French*. Department of Linguistics. Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa.
- Winford, Donald. 2003. *An Introduction to contact linguistics*. Malden: Blackwell Publishing.

Dictionnaires et bases de données:

- Beauchemin, Normand, Pierre Martel et Michel Théoret. 1992. *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec : fréquence, dispersion, usage, écart réduit*. New York: Peter Lang Publishing.
- BDLP* : Base de données lexicographiques panfrancophone, éd. Claude Poirier, avec la collaboration de Michel Francard. <http://www.bdlp.org>.
- BDTS* : Banque de données textuelles de Sherbrooke. Université de Sherbrooke. <http://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/index.htm>
- Bergeron, Léandre. 1980. *Dictionnaire de la langue québécoise*. Montréal : VLB Editeur.
- Boulanger, Jean-Claude. 1992. *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*. Montréal : Dicorobert.
- Boulanger, Jean-Claude et Alain Rey. 1993. *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui: langue française, histoire, géographie, culture générale*. Montréal: Dicorobert.
- Caron, Philippe et Louise Dagenais, éd. *Le Dictionnaire critique de la langue française informatisé de Jean-François Féraud, 1787-1788*, <http://dictionnaires.atilf.fr/dictionnaires/FERAUD>.

- DAF* : *Dictionnaire de L'Académie française*, 1^{ère} (1694), 4^{ème} (1762), 5^{ème} (1798), 6^{ème} (1835), et 8^{ème} (1932-5) éditions. <http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/onelook.htm>.
- DAF* : *Dictionnaire de L'Académie française*, la 9^{ème} édition. <http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/modernes>.
- Dulong, Gaston et Gaston Bergeron. 1980. *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines : Atlas linguistique de l'Est du Canada*. Québec: Éditeur officiel du Québec.
- DQA* : *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui. Langue française, histoire, géographie, culture générale*. 1992. Rédaction dirigée par Jean-Claude Boulanger, supervisée par Alain Rey. Saint-Laurent, Québec: Dico-Robert.
- Gaffiot, Felix. 1934. *Dictionnaire latin français*. Paris : Hachette. <http://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php>.
- Gilliéron, Jules et Edmond Edmont. 1902-1908. *Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion.
- GRobert* : *Le Grand Robert de la langue française*. 2011. <http://gr.bvdep.com>.
- GR* : Rey, Alain, éd. 2001 (2^e édition). *Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (2e édition), Paris: Dictionnaires Le Robert.
- GPFC* : Société du parler français au Canada. 1930. *Glossaire du parler français au Canada, Québec*, L'Action sociale [réimpr. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968].
- Littre, Émile. 1878. *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Hachette.
- Le Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois. <http://www.usherbrooke.ca/catifq/recherche/corpus/corpus-linguistiques/>
- Martineau, France. 2004. Un corpus de textes français pour l'analyse de la variation diachronique et dialectale. *Lexicometrica*. <http://www.cavi.univparis3.fr/lexicometrica/thema/thema7.htm>.
- Nicot, Jean. 1606. *Trésor de la langue française*. <http://www.lexilogos.com/nicot.htm>.
- Office québécois de la langue française. 1998-2006. *Grand dictionnaire terminologique* <http://www.granddictionnaire.com>.

- Poirier, Pascal. 1993. *Le glossaire acadien*. (éd. Gérin, Pierre). Moncton: Éditions d'Acadie.
- Poirier, Claude. 1998. *Dictionnaire historique du français québécois*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Poirier, Claude, A. E. Shiaty, Pierre Auger, Normand Beauchemin. 1988. *Dictionnaire du français plus, à l'usage des francophones d'Amérique*. Montréal: Centre Éducatif et Culturel.
- Robinson, Sinclair et Donald Smith. 1990. *Dictionnaire du français canadien*. Toronto : Stoddart.
- TLF : Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789—1960)*. 1971-1994, éds. Paul Imbs et Bernard Quemada. Paris: Éditions du Centre national de la recherche scientifique / Gallimard.
<http://portail.atilf.fr/dictionnaires>.
- TLFi : Trésor de la Langue Française informatisé*. 1971-1994.
<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

Annexe

Tableau 40

Résultats d'une analyse factorielle à régression multiple du conditionnement social de *char* dans le Vieux-Hull. (Application : *char* ; non-application : *auto, automobile, voiture*).

Input : 0.801 Log. : 133.497 Sign. : 0.000			Total <i>char</i> : 221 Total : 282
	p	%	N
Âge			
de 15 à 34	.82	86.0%	92/107
de 35 à 54	.32	77.0%	107/139
55 ans et plus	.16	61.1%	22/36
écart	66		
Éducation			
Primaire	.72	79.5%	120/151
Secondaire	.27	73.3%	63/86
Postsecondaire	.23	84.4%	38/45
écart	49		
Sexe			
Masculin	[]	75.2%	124/165
Féminin		82.9%	97/117
Classe sociale			
Classe ouvrière	s.o.	84.0%	158/188
Classe moyenne		67.0%	63/94

Tableau 41

Char : croisement des facteurs sociaux (Vieux-Hull)

	Éducation			Sexe		Classe	
	Post secondaire	Secondaire	Primaire	Hommes	Femmes	Moyenne	Ouvrière
de 15 à 34 ans	84% 38/45	87% 54/62	0	87% 73/84	83% 19/23	88% 50/57	84% 42/50
de 35 à 54 ans	0	30% 6/20	85% 101/119	60% 35/58	89% 72/81	30% 6/20	85% 101/119
55 ans et plus	0	3/4	59% 19/41	70% 16/23	46% 6/13	41% 7/17	79% 15/19

Tableau 42*Char* : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu)

	Éducation	
	Secondaire/postsecondaire	Primaire
de 15 à 34 ans	53% 31/58	0
de 35 à 54 ans	8% 2/26	85% 101/119
55 ans et plus	35% 11/31	59% 19/41

Tableau 43

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char* à Hull
(Vieux-Hull et Mont-Bleu, considérés ensemble)

Input : 0.699 Log.: -244.105 Sign.: 0.006 Application : <i>char</i> Non-Application: <i>auto, automobile, voiture</i>	Total <i>char</i> : 317 Total : 473		
	p	%	N
Âge			
de 15 à 34 ans	.72	74.5%	123/165
de 35 à 54 ans	.29	64.2%	113/176
55 ans et plus	.49	61.4%	81/132
écart	43		
Classe sociale			
Ouvrière	.61	80.4%	172/214
Ouvrière qualifiée	.63	74.7%	65/87
Moyenne et moyenne haute	.31	46.5%	80/172
écart	32		
Éducation			
Primaire	.64	75.8%	172/227
Secondaire	.36	55.9%	104/186
Postsecondaire	.43	68.3%	41/60
écart	28		
Intensité de contact/communauté			
Vieux-Hull	.61	78.4%	221/282
Mont-Bleu	.34	50.3%	96/191
écart	27		
Sexe			
Masculin	[]	67.8%	187/276
Féminin		66.0%	130/197

Tableau 44

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char*
dans les quartiers de la Basse-Ville et du West-End (considérés ensemble)

Input : 0.744 Log.: -202.067 Sign.: 0.019 Application : <i>char</i> Non-Application: <i>auto, automobile, voiture</i>	Total <i>char</i> : 263 Total : 373		
	p	%	N
Classe sociale			
Ouvrière	.73	90.5%	86/95
Ouvrière qualifiée	.44	67.2%	92/137
Classe moyenne	.40	60.3%	85/141
écart	33		
Éducation			
Primaire	.66	88.0%	110/125
Secondaire	.42	61.7%	153/248
écart	24		
Intensité de contact/communauté			
Basse-Ville	.43	63.7%	116/182
West-End	.57	77.0%	147/191
écart	14		
Âge			
de 15 à 34 ans		60.2%	68/113
de 35 à 54 ans	[]	74.3%	75/101
55 ans et plus		75.5%	120/159

Tableau 45

Résultats d'une analyse factorielle du conditionnement social de *char*
dans le Mont-Bleu et le Vanier (considérés ensemble)

Input : 0.513 Log.: -204.495 Sign.: 0.030 Application : <i>char</i> Non-Application: <i>auto, automobile, voiture</i>	Total <i>char</i> : 167 Total : 327		
	p	%	N
Classe sociale			
Ouvrière	.63	61.8%	42/68
Ouvrière qualifiée	.59	63.6%	70/110
Ventes et services	.48	50.0%	29/58
Classe moyenne haute	.31	28.6%	26/91
écart	32		
Âge			
de 15 à 34 ans	.55	55.3%	57/103
de 35 à 54 ans	.35	36.5%	27/74
55 ans et plus	.54	55.3%	83/150
écart	20		
Éducation			
Primaire	.61	66.7%	76/114
Secondaire	.44	44.2%	87/197
écart	17		
Intensité de contact/communauté			
Vanier	[]	52.2%	71/136
Mont-Bleu		50.3%	96/191
Sexe			
Masculin	[]	58.8%	107/182
Féminin		41.4%	60/145

Tableau 46:

Fréquence de *job* en fonction de l'âge et de la classe sociale
des locuteurs d'Ottawa-Hull

	Classe sociale		
	15-34 ans	35-54 ans	55 ans et plus
Ouvrière	62% 148/237	64% 150/233	56% 68/122
Ouvrière qualifiée	40% 37/92	44% 67/154	29% 41/140
Ventes et service	50% 107/215	47% 20/43	20% 9/46
Professionnelle (moyenne haute)	87% 26/30	12% 14/116	25% 18/72

Tableau 47

Job : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu)

	Classe sociale				Sexe	
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Ventes et services	Moyenne haute	Hommes	Femmes
de 15 à 34 ans	8/8	38% 10/26	44% 23/52	4/5	46% 30/65	58% 15/26
de 35 à 54 ans	0% 0/19	11% 4/36	0	5% 4/82	4% 4/106	13% 4/31
55 ans et plus	5/8	68% 17/25	0/2	27% 14/51	68% 36/53	0% 0/33

Tableau 48

Ouvrage : croisement des facteurs sociaux (Mont-Bleu)

	Classe sociale				Sexe	
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Ventes et services	Moyenne haute	Hommes	Femmes
de 15 à 34 ans	0/8	12% 3/26	4% 2/52	0/5	8% 5/65	0% 0/26
de 35 à 54 ans	95% 18/19	22% 8/36	0	2% 2/82	22% 23/106	16% 5/31
55 ans et plus	3/8	28% 7/25	2/2	37% 19/51	19% 10/53	64% 21/33

Tableau 49a*Job* : croisement des facteurs sociaux (Vanier)

	Classe sociale			Fréquence d'emploi des deux langues		
	Hommes 15-34 ans	Hommes 35-54 ans	Hommes 55 ans +	Femmes 15-34 ans	Femmes 35-54 ans	Femmes 55 ans +
Français	68% 13/19	38% 5/13	0/8	0	5% 1/20	1/4
Anglais	0	91% 64/70	1	42% 8/19	0	0

Tableau 49b

Ouvrage : croisement de l'âge avec la classe sociale et la langue employée le plus fréquemment dans le quotidien (Vanier)

	Classe sociale			Fréquence d'emploi des deux langues	
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Classe moyenne	Français	Anglais
de 15 à 34 ans	0% 0/61	19% 4/21	2/9	11% 2/19	11% 2/19
de 35 à 54 ans	9% 6/69	16% 3/19	38% 12/32	42% 14/33	1% 1/70
55 ans et plus	79% 15/19	5/8	2/5	58% 7/12	0/1

Tableau 50*Job* : croisement des facteurs sociaux (Basse-Ville)

	Classe sociale			Éducation		
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Ventes et services	Primaire	Secondaire	Post-secondaire
15-34 ans	56% 18/32	5% 1/20	50% 35/70	5/7	39% 31/80	51% 18/35
35-54 ans	65% 15/23	42% 17/40	20% 2/10	53% 20/38	47% 14/30	0/5
55 ans et plus	3/9	46% 13/28	15% 7/46	25% 4/16	28% 19/67	0

Tableau 51*Ouvrage* : croisement des facteurs sociaux (Basse-Ville)

	Éducation		
	Primaire	Secondaire	Postsecondaire
de 15 à 34 ans	2/7	29% 23/80	0 0/35
de 35 à 54 ans	45% 17/38	17% 5/30	2/5
55 ans et plus	69% 11/16	51% 34/67	0

Tableau 52*Job* : croisement des facteurs sociaux (West-End)

	Classe sociale		
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Ventes et services
de 15 à 34 ans	63% 12/19	0	57% 48/84
de 35 à 54 ans	75% 15/20	76% 45/59	59% 13/22
55 ans et plus	66% 41/62	23% 11/48	0

Tableau 53*Job*: croisement de l'âge avec la classe sociale (Vieux-Hull)

	Classe sociale			Sexe	
	Ouvrière	Ouvrière qualifiée	Classe moyenne	Hommes	Femmes
de 15 à 34 ans	62% 72/117	64% 16/25	88% 22/25	70% 68/97	60% 42/70
de 35 à 54 ans	56% 57/102	0	23% 3/13	63% 44/70	36% 16/45
55 ans et plus	62% 15/24	5% 2/38	2/5	29% 16/56	27% 3/11

Curriculum Vitae

Nom: Alena Barysevich

Éducation postsecondaire

Université Linguistique d'État de Minsk
Minsk, Bélarus
1998-2003 B.A.

Université Libre de Bruxelles
Bruxelles, Belgique
2004-2006 D.E.A.

Université Western Ontario
London, Ontario, Canada
2006-2007 M.A.

Université Western Ontario
London, Ontario, Canada
2007-2012 Ph.D.

Bourses

Western Graduate Thesis Research Award
2010
Academic Excellent Award
2007

Emplois

Assistante d'enseignement
Université Western Ontario
2006-2010

Assistante de recherche
Université Western Ontario
2010-2011